

S
E

Biblioteca de Ingenieros del Ejercito.



Inscripción... { Folio..... 325
 { Número..... 9698

Clasificación.. { División..... B.
 { Subdivisión. h-2

Colocación.... { Estante..... 21
 { Tabla..... A
 { Número..... 20

Divis

F

Estan

120

III

43 - 4

14



BD2 - 24.722

ÉTUDES PRATIQUES
DE GUERRE

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

GÉNÉRAL LAMIRAUX

COMMANDANT L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE

ÉTUDES PRATIQUES

DE GUERRE

4^e ÉDITION

« A la guerre, il n'y a
rien d'absolu. »



PARIS

11, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

LIMOGES

46, NOUVELLE ROUTE D'AIXE, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Editeur.

CARTES A CONSULTER POUR LES DÉTAILS

Pour les trois études de marche (1^{re} partie) :

Les cartes au $\frac{1}{320000}$ n^{os} 13, 14, 15, 18 et 19.

Pour les diverses opérations (2^e, 3^e et 4^e parties) :

Les cartes au $\frac{1}{80000}$ n^{os} 24, 36, 37, 52, 53, 54 et 93.

Ces cartes sont en vente à la Librairie militaire **HENRI CHARLES-LAVAUZELLE**, chargée de la vente des cartes, plans et ouvrages du dépôt général de la Guerre et du Ministère des Travaux publics.

Tous ceux qui ont travaillé à la propagation des règles pratiques de la guerre, tous ceux qui ont cherché à déduire des faits accomplis dans les dernières grandes campagnes des principes tactiques de tout genre, trouveront leurs idées annotées dans le présent travail.

Il n'y a donc pas à citer des noms.

L'œuvre que nous entreprenons est d'un genre nouveau, mais elle est la condensation de l'œuvre de tous.

Les croquis très simples que l'on trouvera dans cette étude ne sont que des indications pour qu'on puisse plus facilement suivre les diverses positions des corps sur les cartes au $\frac{1}{80000}$

SOMMAIRE

	Pages.
1 ^o LA MARCHÉ ET LE SERVICE DE SURETÉ. — Marches des III ^e et II ^e armées allemandes et de l'armée allemande du Sud.....	25
2 ^o LE STATIONNEMENT ET LE SERVICE DE SURETÉ. — Exemples empruntés aux armées allemandes. — Blocus de Metz.....	77
3 ^o LE DÉPLOIEMENT ET LE RASSEMBLEMENT PRÉLIMINAIRE. — Batailles de Gravelotte, de Saint-Privat et du Mans.....	115
4 ^o LE COMBAT : ATTAQUES DE FLANC, MOUVEMENTS TOURNANTS. — Batailles de Wissembourg, Wœrth, Spickeren, Borny, Saint-Privat, Sedan.....	163
5 ^o LE COMBAT : EFFETS DU FEU DE L'INFANTERIE ET DE L'ARTILLERIE. — Batailles de Borny et de Saint-Privat.....	188
6 ^o LE COMBAT : LES MANŒUVRES, LES DENSITÉS DES TROUPES, LES DURÉES DE L'ACTION. — Batailles et combats de 1870-1871.....	202
7 ^o LES PERTES EN HOMMES ET LES DÉPENSES EN MUNITIONS. — Batailles et combats de 1870-1871	237

PRÉFACE DE LA 2^E ÉDITION

La variété des travaux confiés à la presse par les officiers est encore très grande, quoique le nombre des publications militaires ait quelque peu diminué dans ces dernières années.

Mais — il faut bien le reconnaître — on les lit peu ; on se contente d'en parcourir très superficiellement quelques pages où chacun espère trouver soit des idées en rapport avec les siennes, soit la résolution d'un problème sur lequel on désirerait une solution ferme.

De ces œuvres, en effet, les unes sont absolument techniques : elles sont le résumé des moyens que leur auteur a employés ou essayé d'employer pour obtenir tel ou tel résultat qu'il croit bon. Sur cette matière, du haut au bas de l'échelle, il est rare que l'on n'ait pas d'idées arrêtées, qu'on ne soit prêt à soutenir, pour lesquelles on n'ait pas de bonnes raisons à faire prévaloir. Le travail, une fois lu, ne convaincra certainement que ceux déjà convaincus, soit par leur réflexion personnelle, soit — et cela le plus souvent — par la force de l'habitude.

D'autres œuvres — celles-ci de large envergure — traitent des grandes questions militaires. Elles coûtent à leurs auteurs de très pénibles labeurs, de longues heures de travail et de recherches. Elles sont pleines d'intérêt, certes ; c'est avec ces œuvres qu'on arrive, en les discutant, en les critiquant même, dans quelques-unes de leurs parties tout au

moins, à élucider les problèmes du mouvement des masses armées que la prochaine guerre européenne mettra sur pied.

Nous n'oserions dire qu'on lit beaucoup, dans l'armée, ces volumes un peu compliqués, bourrés de faits militaires; ces travaux de longue haleine qui, par cette raison même, demandent plus qu'une lecture : ils exigent une étude approfondie, longue et patiente. Encore, si l'on pouvait, cette lecture faite, les résumer, se les assimiler sous une forme simple.... mais là est la grande difficulté. Ces travaux-là ne se résument pas, on ne peut les synthétiser en une courte théorie. On y trouve des règles d'application, mais jamais de formules.

Nous employons à dessein ce mot « formule » pour passer à un troisième type, celui auquel appartient le présent volume.

Dans ce genre, qui nous semble le mieux approprié aux sentiments généraux de la masse des officiers, on expose des faits, sans recourir à l'emploi de procédés didactiques. C'est au lecteur à tirer ses conclusions.

Certes ! nous préférerions tous voir formuler des principes, afin de posséder, sous une forme très concise, un léger bagage de connaissances dont nous ferions l'application à tout événement, à tout propos ; mais il faut renoncer à ce rêve. A peine peut-on établir ces sortes de formulaires, sous forme de théorie, pour des écoles du soldat, de compagnie, de bataillon ; à plus forte raison, ne faut-il pas songer à employer ce moyen quand on veut établir les principes applicables au maniement des masses.

Après chaque grande guerre, nous voyons se formuler, en de gros volumes, les principes qui ont servi à diriger les événements militaires de la période, et qui ont déterminé le succès de l'un des adversaires.

* * *

Après la guerre de Sept ans, les militaires qui voulaient connaître le grand art de vaincre se complaisaient dans la lecture des traités de tactique du général Guibert, comme après la grande épopée de la Révolution et de l'Empire, Jomini a été le professeur et le maître écouté en la matière stratégique et tactique.

La guerre de 1870 a eu aussi son Guibert et son Jomini ; cet écrivain, en quelque sorte collectif, c'est l'état-major allemand. Les documents qui constituent son œuvre vous initient mieux que ne pourraient le faire toutes les conclusions théoriques au développement des principes de tactique employés.

On objectera évidemment que la tactique n'est pas immuable ; on rééditera le mot, vrai ou faux, de Napoléon, « que la tactique doit changer tous les dix ans ».

Certes, jamais nos pères n'auraient bouleversé l'Europe et fait flotter leur drapeau dans toutes les capitales s'ils s'étaient battus comme les régiments de Louis XIV et de Louis XV ; plus récemment, les Prussiens n'auraient pas passé les Vosges, malgré leur nombre, s'ils avaient gravi, sous le feu, les pentes de la Sauer avec les colonnes serrées en masse qui servaient à Napoléon à briser les grandes résistances.

De même, dans la guerre à venir, il faudra recourir à d'autres moyens.

Cela est sûr, certain, mais quels seront ces moyens ? Il y aurait bien grande hardiesse à se prononcer, dès aujourd'hui, à fixer à l'avance la formule que tout le monde voudrait connaître ; mais on aura beau faire, on aura beau entasser les théories sur les théories, ce n'est pas de la discussion que jaillira la lumière. Elle ne sortira que de l'acte brutal du combat.

Comment pourrait-il en être autrement ? Nous connais-

sons à peine l'instrument humain qui nous servira ; nous n'en avons jamais fait usage qu'aux grandes manœuvres. Savons-nous ce que produira cet amalgame de soldats ayant de 20 à 40 ans qui viendront constituer notre armée de campagne, y apportant avec une instruction militaire plus ou moins assise, plus ou moins rouillée, un esprit tout à fait particulier, un sentiment qui modifiera, pour le plus grand nombre au moins, les idées de gloire si chères à leurs devanciers, pour y substituer tout d'abord le sentiment de la haine envers cet adversaire assez cruel pour les arracher à leur famille, à leurs affaires, à leurs intérêts ?

Jusqu'à ce que l'usage nous ait fait connaître cet outil, sa valeur intrinsèque restera pour nous un mystère, et on ne pourra raisonner de son rendement que sur des hypothèses.

A plus forte raison encore, ne peut-on qu'avancer quelques idées, et ne doit-on le faire que timidement, sur les formations qu'amèneront à prendre les nouvelles armes d'un rendement très beau sans doute, mais un peu mystérieux, lorsqu'il s'agira de la réalisation brutale de leur travail entre les mains de ces masses armées que nous ne connaissons elles-mêmes que très imparfaitement.

La guerre se fait, dit-on communément, à coups de canon et à coups de fusil. C'est vrai, mais il y a quelque chose de plus vrai encore : elle se fait à coups d'hommes.

* * *

Il y a peu de temps, un journal répandait le bruit qu'un des souverains de l'Europe avait dit dans une réunion où l'on traitait de la guerre : « Il sera impossible d'arriver à conduire les troupes au feu ; avec les nouveaux engins de destruction, les soldats seront pris d'une peur sans remède en présence des coups qu'on leur tirera sans qu'ils sachent d'où ils viennent. On l'a vu, même aux manœuvres. »

La parole prêtée au souverain a été le lendemain démentie, et elle devait certainement l'être, car, aux manœuvres, ce n'est ni la rapidité du tir, ni la poudre sans fumée qui pourront jamais causer une panique quelconque; mais n'y a-t-il pas là un signe des temps et un indice des idées en cours? Evidemment ce n'est pas ce chef d'armées qui eut assez peu de dignité pour tenir le propos ci-dessus; mais pour qu'on le lui ait prêté, il a fallu que la pensée en germât dans un cerveau, et n'est-ce pas une caractéristique?

Certainement non, on ne fera pas la guerre prochaine comme on a fait les précédentes; certainement le tir rasant, la rapidité de chargement plus grande des armes, les effets plus puissants des projectiles de tout genre et l'absence de fumée changeront tout au moins les formes employées; mais qui voudrait poser la résolution du problème de ce changement?

« Les chefs de l'armée française, dit-on, sont divisés en deux camps : ceux qui croient à la poudre sans fumée, ceux qui n'y croient pas. »

Celui qui a établi le premier cette divergence aurait, croyons-nous, fort à faire pour prouver son dire. Il n'est personne qui ne croie à la poudre sans fumée, personne qui ne se rende compte qu'il y a là une nouveauté dont les conséquences sont à prévoir; mais pour tous ceux qui ont fait la guerre, pour tous ceux qui se sont trouvés mêlés dans la fournaise du combat, il y a une chose qui domine : c'est l'homme, et pour ceux-ci la question du plus ou moins de valeur des engins employés ne passe qu'en deuxième ligne.

On a déjà versé des flots d'encre au sujet de la poudre sans fumée et, qu'on le sache bien, plus encore à l'étranger qu'en France; on a essayé, dans toutes les armées du monde, d'en tirer des conséquences. Or, bien peu nombreux sont les écrivains qui se sont montrés, nous ne dirons pas affirmatifs, mais même à « demi » affirmatifs.

Si des deux armées en présence l'une possédait des armes et

des munitions nouvelles, l'autre des armes et des munitions anciennes — et nous entendons par anciennes celles qui ont été mises en usage depuis 1870 — peut-être alors serait-il possible d'établir les bases d'une tactique plus neuve et de supposer avec quelque certitude que les chances de succès soient inégalement réparties.

Mais ce n'est pas le cas : toutes les armées sont dotées maintenant d'armes analogues, tirant toutes avec des poudres sans fumée. On sera donc, suivant l'expression consacrée, « à deux de jeu », et le problème est double qui consiste à se demander quel moyen on emploiera pour faire subir à son ennemi la pression maximum, et aussi quel moyen on emploiera pour ne recevoir de son côté que le coup minimum.

Ce qui est le plus dangereux à la guerre, c'est la surprise, et les nouvelles armes sont des engins à surprise. L'anéantissement d'une troupe — ou tout au moins sa condamnation à l'impuissance, parce qu'elle aura été soumise quelques minutes à un feu de surprise meurtrier — deviendra une chose commune.

Tous ces faits que rapportent les récits allemands de leur brigade de gauche à Mars-la-Tour, de leurs chasseurs de la garde et des régiments de leur IX^e corps à Amanvilliers, le 16 août; de ceux de leur VII^e corps, le 18, près de Gravelotte, enveloppés sans s'y attendre dans une nappe de projectiles, tourbillonnant sur le terrain et hors d'état pendant toute la journée de reprendre le mouvement interrompu, deviendront — c'est à prévoir — des choses de tous les jours.

Les chances de surprise contre les grand'gardes, les avant-postes, les cantonnements, les troupes en marche, seront certainement augmentées. Les patrouilles, quelque bien qu'elles fassent leur service, pourront se rendre compte qu'elles ont l'ennemi près d'elles; mais il arrivera souvent qu'elles se tromperont sur la direction des coups reçus et iront chercher pour elles-mêmes des abris qui, au lieu de les couvrir, les rendront plus vulnérables.

Le principe de Napoléon : « s'engager, puis voir, » ce principe excellent qui devrait être la règle, la seule règle des avant-gardes, devient bien difficile à mettre en pratique. On saura bien qu'on a son adversaire devant soi, mais on le verra moins, on appréciera plus imparfaitement sa force, et cependant, plus que jamais, il faudra éviter de se déployer inutilement. Bref, la direction du combat sera très difficile, parce qu'on discernera moins bien le moment de l'attaque « en connaissance de cause » et que, comme la période de la préparation sera forcément longue, toute l'action s'en ressentira.

Les indications manquant, on ne pourra souvent plus prévenir certaines catastrophes, et le succès sera peut-être quelquefois compromis, faute de savoir s'il vaudra mieux poursuivre une attaque que de l'interrompre.

Des batailles comme celle de Frœschwiller, où l'on a transgressé les ordres de l'état-major général, qui voulait seulement ce jour-là, 6 août, préparer une lutte pour le 7 en forçant, par le déploiement du 2^e corps bavarois, les Français à marquer un nouveau front ; comme Spickeren, comme Borny, où, quoi qu'on puisse dire, les têtes de colonnes prussiennes ne se sont engagées que parce qu'elles croyaient avoir affaire à des arrière-gardes pressées de gagner la Moselle ; des batailles de ce genre, disons-nous, deviendront fréquentes parce qu'on commettra de fréquentes erreurs sur la situation et le développement de l'ennemi.

D'autre part, la poudre sans fumée augmente non seulement la précision du tir des bouches à feu et des fusils, mais encore l'efficacité des coups, puisqu'elle donne des vues continuelles et sans arrêt sur les champs de bataille, vues qui étaient bornées autrefois par l'opacité de la fumée.

Voilà à peu près l'ensemble des idées émises partout au sujet de la perfection des nouvelles armes : difficulté du service d'exploration augmentée ; obligation d'une plus rigoureuse

et plus constante surveillance, pour rendre moins désastreuses les surprises; obstacles plus nombreux opposés à l'offensive, et, par contre, avantage donné à la défensive; plus grande facilité de direction et de réglage du tir; par contre, plus grande difficulté de direction des troupes.

Evidemment l'opinion que nous émettons n'est pas celle de tous les militaires. Il en est, en effet, qui ne trouvent dans le nouvel outillage des armées que des moyens certains d'augmenter les avantages de l'offensive; mais l'opinion générale commune, surtout à l'étranger, est celle que nous résumons ci-dessus.

Il est indiscutable que le nouvel armement apportera des modifications sérieuses dans la tactique des petites opérations, dans celle du combat de postes, dans le service des corps de partisans et dans les coups de main.

Il en apportera aussi dans la grande guerre, mais dans quel sens? est-ce en rendant les opérations plus faciles, est-ce en les rendant plus difficiles?

Qui se sent de force à répondre avec certitude?

La cavalerie, dit-on, voit son rôle absolument changé. On va plus loin: « C'est sa disparition, écrit-on quelque part, comme arme du champ de bataille. »

C'est aller trop loin à notre avis. Au lieu de songer à la supprimer, on ferait mieux de chercher le moyen de la mettre en état de remplir sa tâche devenue plus lourde et plus périlleuse.

L'artillerie tirera de plus loin; elle n'avancera plus qu'avec la certitude de trouver dans son mouvement des avantages qui compensent le danger de se grouper et de se mouvoir. Nous l'admettons fort bien, mais ce n'est là qu'une question de terrain, et cela veut dire seulement qu'étant donné l'accroissement de résultats probables résultant des nouveaux projectiles, on devra limiter les changements de position à ceux qui pourront s'exécuter à couvert.

L'infanterie, elle, qu'elle attaque ou qu'elle défende une position, se trouvera avec son nouvel armement dans des situations sans doute plus difficiles, mais en somme absolument analogues à celles où elle se trouvait avant l'adoption du fusil à répétition et de la poudre sans fumée.

Cependant, l'introduction du nouvel armement semble être plus défavorable à l'offensive qu'à la défensive.

En défensive, abritée, attendant, l'infanterie est dans des conditions semblables à celles qu'elle a toujours eues, meilleures peut-être. Elles perdra, dit-on, ses avantages dès que l'assaillant se sera rapproché, mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ?

Assaillante, au contraire, elle marchera vers l'objectif très probablement sans indice bien sérieux, exposée au feu éloigné et du canon d'abord, et du fusil ensuite, sans pouvoir bien exactement rendre coup pour coup. Mais n'a-t-elle pas été de tout temps aux prises avec les mêmes difficultés, en butte aux mêmes dangers ? Que ces difficultés aient augmenté, que le danger soit devenu plus grand, c'est évident. Mais, en somme, la nouvelle poudre et le nouvel armement ne créent ni difficultés nouvelles, ni péril nouveau.

Voilà ce que disent tous les militaires qui ont réfléchi sur le sujet : « Y a-t-il là vraiment matière à opérer une grande réforme dans nos habitudes, et nos théories ne renferment-elles pas tout ce qu'il faut pour parer aux éventualités que nous présentera, sans nul doute, la guerre future, faite avec des poudres sans fumée ? »

C'est sur ce point précisément que les officiers sont divisés, et non pas comme on aime à le dire et à le faire croire, sur les éventualités certaines que ces poudres nous amèneront.

Certainement il faudrait rompre avec les axiomes du vieux temps, et, puisque nous avons une arme excellente comme tir même éloigné, il serait sage de songer à l'utiliser. Nous le savons tous, cela, mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Il faut du temps et de l'habitude pour bien tirer avec les grandes hausses, pour discerner rapidement et exactement et le cran de mire surélevé, et le sommet du guidon, et le point à battre à un kilomètre, un kilomètre et demi, devant soi. Or, nous enseignons très rarement tout cela à nos soldats, et pour cause : où y a-t-il des champs de tir de 1,500 mètres ?

Ils exécutent des tirs à longue portée, tout au plus une fois au polygone, pendant leur stage d'activité, et encore !... Lorsque la mobilisation les ramènera sous les drapeaux, combien pense-t-on qu'il y en aura, dans la première période des opérations, aptes à exécuter un feu à 1,500 mètres ? Bien peu certes, et alors se présente à l'esprit ce vieil axiome du tir, le meilleur de tous les axiomes : « Ne tirez jamais que lorsque l'effet destructif que vous produirez ou que vous penserez produire sera en rapport avec la dépense en munitions. »

Il a été très bien compris, très approuvé de tous, ou de presque tous, le général qui a posé le principe : « Loin de l'ennemi, tirez beaucoup et marchez lentement; de près, tirez peu et marchez vite. » Seulement, il faut pouvoir tirer de loin, judicieusement s'entend, avec certitude d'obtenir un bon effet utile. Or, tous ceux qui connaissent le soldat, tous ceux qui se rendent compte des résultats que les réservistes peuvent obtenir par le feu éloigné, tous ceux qui savent qu'à la guerre on n'est que trop porté à tirer de loin et à ouvrir à des distances inconnues des feux qu'on ne peut plus arrêter qu'à grand peine..., ceux-là redoutent de poser un principe absolu et se contentent du vague laissé à ce sujet dans les théories.

Elle avait bien des inconvénients, la fumée ; mais elle avait aussi ses avantages. Elle donnait l'indication nette des points occupés, elle aidait à la direction, elle donnait à tous un enivrement, un entraînement qui, pour les jeunes troupes, avait bien son prix.

Le commandement obvierra à l'absence de cette aide précieuse perdue pour jamais, en menant les opérations avec plus de

lenteur, en évitant tant que faire se pourra les surprises, par de continuels coups de sonde en avant des armées et sur leurs flancs. A l'ardeur qui était la primordiale des vertus guerrières, on substituera la patience qui sera, après le génie, la plus grande qualité du chef.

Pour le soldat — et nous entendons par là le combattant de rang et ses chefs directs — il faudra suppléer à cet adjutant du bruit et de la fumée par une plus grande élévation de cœur et de caractère. C'est seulement et uniquement dans la force morale décuplée par le patriotisme que l'on trouvera le moyen de résister aux surexcitations pénibles de nerfs et d'esprit auxquelles on sera soumis, tant que l'on se trouvera dans la zone dangereuse.

Après la dernière invasion, quelqu'un a écrit « que la guerre n'était pas un art, mais une science ».

Cet aphorisme est resté dans les mémoires et comme, en somme, il flattait un peu notre amour-propre de vaincus, nous l'avons adopté avec plaisir comme un axiome.

Il faut le reléguer au nombre des dictons.

La guerre est à la fois un art et une science.

Comme art, il lui faut des règles qui en fixent tout au moins la pratique.

Comme science, il lui faut aussi des règles déduites de l'expérience qui en fixent rationnellement les principes.

C'est dans la guerre elle-même qu'il convient de rechercher les expériences les meilleures.

Tout progresse, dira-t-on, dans le monde, et il faut que la science militaire se développe comme le font toutes les connaissances humaines. C'est trop juste et trop naturel pour qu'on puisse aller à l'encontre.

Mais c'est surtout à l'expérience acquise qu'il faut demander des solutions, car, comme on l'a écrit déjà, l'adoption d'une idée fautive serait une atteinte terriblement funeste aux intérêts de la nation.

AVANT-PROPOS

Le jour où il voulait forcer la main des députés du Reichstag pour obtenir une augmentation de l'armée et du budget de l'armée, le chancelier d'Allemagne a prononcé une phrase qui est comme la caractéristique solennelle et presque brutale de l'idée dominante de son pays.

Parlant de la France, il a dit :

« Il y a entre elle et nous un long processus historique, une querelle à terminer à la fin de laquelle le vainqueur saignera le vaincu à blanc. Sera-ce dans dix ans ou dans dix jours ? » (1)

Si c'est dans dix ans, bien peu resteront, d'un côté comme de l'autre, qui pourront apporter dans la balance l'expérience de la grande guerre ; si c'est dans dix jours, peut-être n'est-il pas inutile de faire, avant de s'engager, mieux connaître ce que furent nos vainqueurs.

Dans l'un ou l'autre cas, ces quelques pages seront, pour les

(1) La guerre est pour les militaires le premier et le meilleur maître, mais sous condition que ceux qui ont un rôle à y jouer s'y perfectionneront et ne viendront pas y faire un apprentissage.

nouveaux venus, l'expression pratique qui doit les aider à sortir du domaine de la pure théorie (1).

Nous avons, il faut qu'on ne l'ignore pas en France, bien souvent étonné les Allemands en nous extasiant sur la sûreté de leurs combinaisons tactiques, sur l'exactitude qui semblait présider à leur informations, sur la valeur de leur service de reconnaissance.

Ils n'avaient naturellement pas à nous reprendre à ce sujet, trop heureux de nous voir, nous qui avant 1870 nous croyions à peu près invincibles, proclamer en quelque sorte notre déchéance.

On ne s'étonnera pas, dans les pages qui vont suivre, si nous faisons ressortir l'exagération où nous sommes tombés, notre but étant de déterminer la pratique des choses de la guerre et de faire la synthèse des opérations.

Au surplus, eux-mêmes, en élevant à la gloire des armées allemandes l'œuvre historique de leur campagne, eux-mêmes nous ont ouvert une source inépuisable d'études militaires, puisqu'ils nous ont détaillé, point par point, leurs opérations sur notre territoire, et qu'ils l'ont fait, il faut leur rendre cette justice, avec une impartialité presque rigoureuse.

(1) La prochaine guerre, dit von der Goltz dans son livre *La Nation armée*, sera d'une violence destructive inconnue jusqu'à ce jour : on déploiera de part et d'autre toute la force morale pour une lutte à outrance, toute la somme d'intelligence pour s'anéantir. Le désastre sera grand comme les armées qui le provoqueront.

INTRODUCTION

Trois actes principaux composent la guerre : marcher, s'arrêter, combattre.

Ces trois actes ont été étudiés, mis en théorie, mis aussi en pratique. On a recherché, pour en établir les théories, des exemples dans toutes les histoires militaires connues. Les bases en sont posées. Chaque année, dans ses manœuvres, notre armée se meut, se développe, simule des engagements suivant les principes émis.

Il n'y a plus à faire la critique de ces principes : ils reposent sur des données sûres, sur des faits connus. Ils sont l'idéal peut-être, autant que l'idéal est possible dans les choses de la guerre.

Mais il serait peut-être aussi à craindre que les officiers imbus de ces doctrines ne se laissent aller au découragement en voyant, dans la pratique vraie, combien on s'éloigne souvent de cet idéal.

C'est pour éviter ce sentiment d'étonnement, sinon d'inquiétude, que nous avons fait le travail qu'on va lire (1).

(1) J'ai souvent présente à la mémoire la soirée de Magenta ; nous étions réunis, grand nombre de jeunes officiers, sous un hangar à l'extrémité du chemin de Ponte Vecchio.

On causait de la journée, des amis tués ou blessés, des situations plus ou moins difficiles où l'on s'était trouvé.

Ce n'était pas la première fois, il s'en faut, que nous avons entendu siffler

Ce travail est très simple.

Profitant des détails donnés par les Allemands dans l'historique de la guerre de 1870, nous avons suivi, point par point, leurs colonnes et, la carte à la main, nous avons assisté à leurs mouvements.

Outre, nous l'avons dit, que cette histoire est la seule qui offre des documents assez complets pour s'initier au développement des principes tactiques, c'est aussi la seule, à notre avis, qui puisse donner la physionomie à peu près exacte de ce que sera la prochaine guerre (1).

les balles, car nous venions de passer plus de quatre années en Algérie et avons assisté à tous les combats de la Kabylie.

Mais notre étonnement était profond de ce que nous venions de voir dans la journée : « Quoi, c'est cela une grande bataille ? Combien il y a loin de ce que nous venons de faire et de voir à ce que nous nous étions figuré ! »
(Général X...)

(1) C'est surtout dans la première partie de la guerre franco-allemande que nous avons cherché des exemples. C'est la seule dans laquelle les deux armées se trouvaient en quelque sorte dans leur situation normale.

Dans la deuxième partie de la guerre, les effectifs de l'armée prussienne avaient fort diminué, les hommes restés au drapeau étaient déjà endurcis et les résistances opposées par des troupes improvisées étaient d'une autre nature que celles qui avaient été développées par les régiments de formation normale.

La retraite de l'armée de Chanzy, d'Orléans à Vendôme, puis de Vendôme au Mans, est à citer comme un modèle du genre.

Arrêter la marche des régiments prussiens qui avaient combattu à Metz et venaient de traverser la moitié de la France, il n'y fallait pas songer.

Mais on ne recula qu'assez lentement, en infligeant à l'ennemi, à Villefoix, à Loigny, à Josnes, à Beaugency, des pertes assez sérieuses.

On se battait en somme huit jours sur dix, et il est facile de croire, comme on l'a dit, que l'infanterie allemande commençait à être bien lasse.

Les récits des habitants des pays traversés ne laissent aucun doute à ce sujet. L'infanterie était à bout de forces et les effectifs réduits à rien.

L'artillerie n'avancait plus qu'avec peine; les convois suivaient en désordre, escortés de trainards et de soldats débandés.

Nous ne pouvons plus, avec les masses de nos jours et les perfectionnements de l'outillage des armées, remonter dans l'histoire pour y avoir des exemples. La guerre de 1870 est la seule qui aide à ajouter à nos doctrines théoriques quelques corollaires.

ÉTUDES PRATIQUES DE GUERRE

PREMIÈRE PARTIE

MARCHES

Considérée seulement au point de vue des distances parcourues, l'étude de la marche des troupes serait sans intérêt.

C'est une des choses qui ont été le plus régularisées dans toutes les armées de l'Europe et les principes en sont aujourd'hui connus de tous. Mais, ainsi que nous l'avons dit, ces principes sont l'idéal de la réalisation des mouvements des masses armées s'échelonnant le long des voies de communication.

Ce ne sont que des règles qui s'appliquent au mouvement sans tenir compte des situations.

Or, les troupes marchent en plaine, en montagne ; elles ont des obstacles à renverser, des obstacles à tourner, des batailles à livrer. Tantôt il leur faut accélérer le mouvement en avant pour poursuivre un succès, tantôt il leur faut le retarder pour ne pas donner dans le vide ou pour éviter de s'offrir à un mouvement offensif de retour que le disséminement rendrait dangereux.

Autant de situations différentes, autant de cas où les préceptes changent.

Et encore ne pouvons-nous parler que pour mémoire des marches en retraite, qui ne sont pas les moins difficiles, quelle que soit leur simplicité d'énoncé : « *Fuir* », — par conséquent aller aussi vite que se peut jusqu'au point que le chef s'est fixé comme ligne d'arrêt et de résistance.

On dit bien que, couverte du rideau de la cavalerie, une armée n'a qu'à se mouvoir en avant, le long des voies tracées. On va voir combien il y a loin de l'idéal à la réalité.

Pour le faire voir, nous n'avons pas trouvé de plus bel exemple, de plus instructive étude que de suivre d'abord jour par jour le mouvement de la I^{re} armée allemande dans le mois d'août 1870.

Sur notre territoire envahi, cette armée a eu, dans cette période, à livrer des batailles, à franchir des montagnes, à tourner ou à bloquer des places, à opérer une immense conversion et à se joindre et se souder à une autre armée, avec laquelle elle aboutit à nous faire arriver à l'irréparable désastre de Sedan.

C'est certainement la plus grande et la plus complète étude de marche que l'on puisse trouver par la multiplicité des situations.

Egal, s'il n'est supérieur, comme exemple, à la marche de l'armée impériale sur Ulm en 1805, marche qui ne fut en résumé qu'une habile concentration et qui a toujours été citée comme le modèle du genre. Très supérieur aussi, dans le temps présent, au développement de l'armée russe en Bulgarie et dans les Balkans, en 1877, après son passage du Danube, quoiqu'il convienne de dire que l'on ne se trouve pas là dans des conditions analogues, puisque le point initial, en quelque sorte, était le même pour toute une armée : le pont sur le grand fleuve.

Puis, comme on eût pu objecter que cette grande marche s'était effectuée en août, dans une saison favorable, il nous a paru intéressant de relever les marches de la II^e armée, celle

du prince Frédéric quittant Metz en novembre, pour aboutir en janvier au Mans, et celle de l'armée du Sud, exécutée en janvier dans des circonstances exceptionnelles, comme on le sait et comme on en jugera.

Marche de la III^e armée allemande et de l'armée dite de la Meuse jusqu'à Sedan.

La III^e armée allemande, sous les ordres du prince héritier, se composait de cinq corps, savoir :

Le V^e et le XI^e prussiens ;

Le I^{er} et le II^e bavarois ;

D'un corps mixte composé de Wurtembergeois et de Badois, et de deux divisions de cavalerie indépendante (nos 2 et 4).

Nous allons la suivre pas à pas au point de vue seulement des espaces parcourus (1), le détail de ses opérations devant se retrouver dans les chapitres suivants.

Le 3 août, cette armée était ainsi placée, sur la rive gauche de la Lauter et sur un front de 22 kilomètres et demi :

La 4^e division bavaroise (II^e corps), derrière Bergzabern ;

Le V^e corps, à Billigheim ;

Le XI^e corps, à Rohrbach ;

Le corps combiné, à Hagenbach et Knielingen ;

La 3^e division bavaroise (II^e corps), devant Germersheim ;

Le I^{er} corps bavarois et la 2^e division de cavalerie, à Germersheim et Spire ;

La 4^e division de cavalerie, à Offenbach.

4 août. — Le 4 août, ces corps s'avancent sur la Lauter.

(1) Il est bien entendu que tous nos calculs sont faits en prenant pour base les quartiers généraux, sans tenir compte du dispersement obligé des cantonnements.

La 4^e division bavaroise et une partie de chacun des deux corps prussiens livrent le combat de Wissembourg.

On les trouve le soir :

Le II^e corps bavarois réuni, à Wissembourg ;

Le V^e corps prussien, à Altenstadt ;

Le XI^e corps prussien, autour du Geisberg ;

Le corps mixte, à Lauterbourg ;

Le I^{er} corps bavarois, à Langenkandel.

La cavalerie reste sur la rive gauche de la Lauter, sauf les escadrons de service de sûreté. On a parcouru des distances très dissemblables : les uns 8 kilomètres seulement, les autres 23 à 24 (1).

(1) La relation de la guerre franco-allemande est assez laconique pour ce qui précède et suit le combat de Wissembourg.

Il y a tout lieu de croire que l'on ne savait guère mieux, chez les Allemands, ce qui se passait chez nous que nous ne savions ce qu'ils faisaient de l'autre côté de la frontière.

Ils supposaient cependant au moins Wissembourg occupé, ou au moins pensaient-ils que nous avions mis garnison derrière les murailles de cette vieille place déclassée, puisque l'ordre du mouvement du 3 août porte : « Demain, la division Bothmer se portera sur Wissembourg et cherchera à s'en emparer. »

Ce qui fait croire qu'on ne savait pas trouver là autre chose qu'une résistance d'une garnison, c'est de voir :

La division bavaroise partir à 6 heures et s'engager à 8 heures ;

Le V^e corps partir à 4 heures et ne pouvoir s'engager qu'à 10 heures ;

Le XI^e corps partir à 3 h. 1/2 et ne pouvoir s'engager qu'à 11 heures.

Et cela avec des têtes de colonnes seulement.

Si l'on avait supposé une résistance, on eût dû régler au moins les départs de manière à faire déboucher tout le monde à la même heure.

Très vague et bizarre même est la soirée de ce même jour.

Les troupes ont, en somme, très peu marché :

Les Bavarois, de 6 heures à 8 heures du matin ;

Le V^e corps, de 4 heures à 9 h. 1/2.

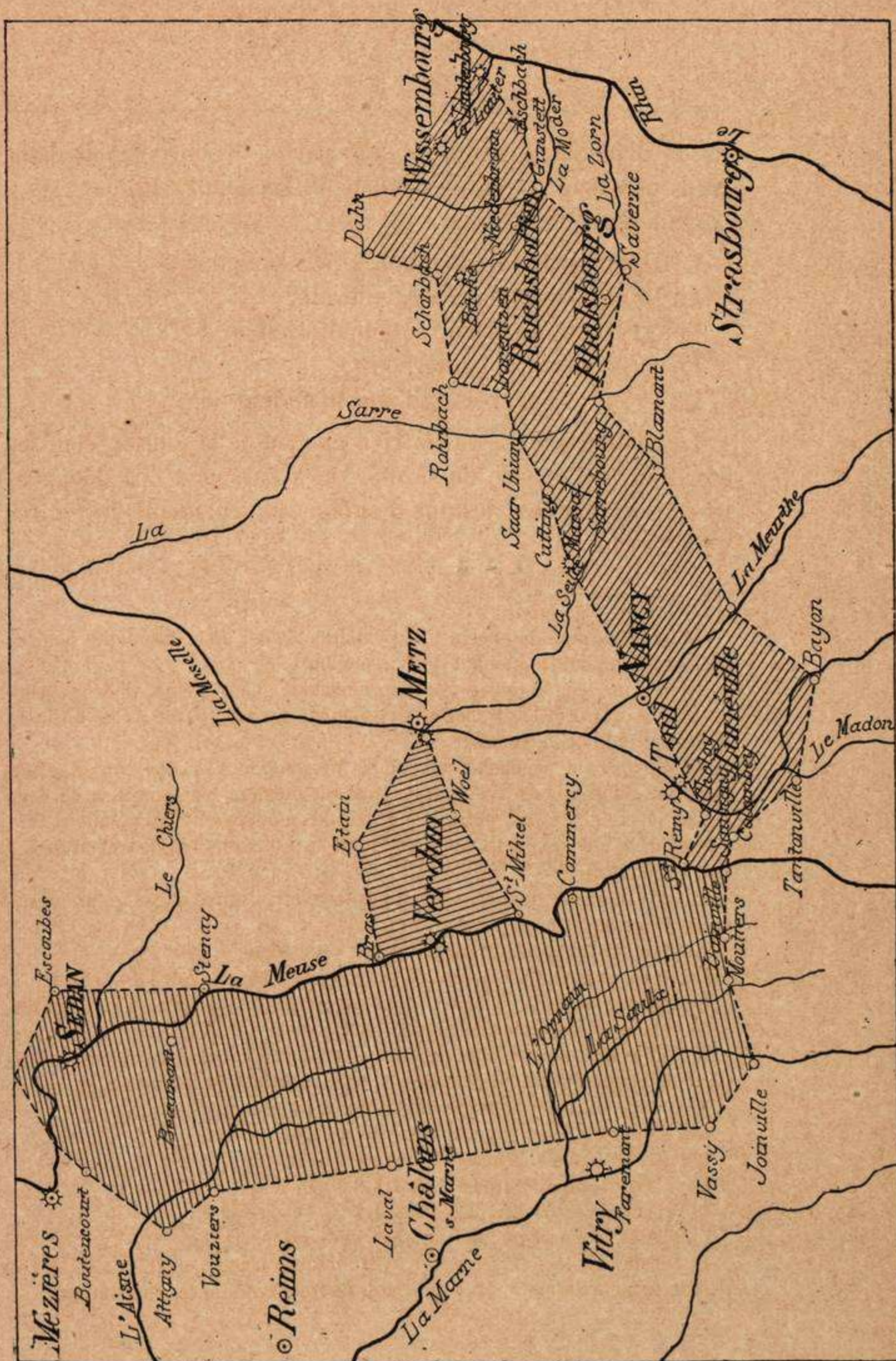
Le XI^e corps, de 3 h. 1/2 à 10 h. 1/2.

La cavalerie a à peine fait quelques kilomètres.

Et cependant, le soir venu, on a perdu toute trace des Français, et l'on part le lendemain matin sans se douter de quel côté on les rencontrera.

MARCHE DE LA 3^e ARMÉE ALLEMANDE ET DE L'ARMÉE DE LA MEUSE (AOUT 1870)

(La partie ombrée indique la plus grande extension du front de marche.)



5 août. — Le lendemain, 5 août, l'armée fait une étape moyenne de 18 kilomètres et demi pour venir occuper Lembach, Preuschdorf et Altenstadt, Soultz, Aschbach et Ingolsheim.

La cavalerie est toujours en arrière.

Cette fois, il n'y a pas de doute, on est en présence de l'ennemi. De même que la veille, à Wissembourg, on connaît très imparfaitement ses forces. D'un côté comme de l'autre, la cavalerie est en arrière des fronts et tout son travail se borne à faire le service de correspondance et à avoir quelques vedettes en avant.

On a beaucoup discuté au sujet du peu d'emploi qui en a été fait dans cette période de début de la guerre. Il est certain que, dans un cas analogue, de nos jours, elle ne resterait pas aussi inactive; mais il faut bien se reporter à 1870, se dire que l'on débutait, Français ou Allemands, contre une armée inconnue ou à peu près, et que l'on se défiait autant de soi-même que de l'adversaire, c'est-à-dire beaucoup trop pour faire des essais. Au surplus, une fois en présence, sur la Sauer, à moins de faire un grand raid de cavalerie — et on ne l'eût point osé — sur les flancs et les derrières de l'adversaire, il n'y avait pour les cavaliers légers aucune chance de forcer les lignes : ils eussent été arrêtés sitôt le ruisseau franchi.

6 août. — Bref, le 6 au matin, on était assez peu renseigné pour que le prince royal eût ordonné de rester en place sans bouger et d'attendre.

C'est la fusillade de quelques reconnaissances d'avant-postes qui, vers 6 heures du matin, amène le canon de part et d'autre et appelle successivement sur la Sauer les divers corps allemands suivant leur éloignement : d'abord le V^e, qui est à 7 kilomètres (Preuschdorf); puis la 4^e division bavaroise, qui est à 13 kilomètres (Lembach); le II^e corps, qui est à 15 kilo-

mètres (Soultz); les Bava­rois du I^{er} corps, qui sont à Ingolsheim, à 16 kilomètres, et enfin les Wurtembergeois, à 21 kilomètres (Aschbach).

Toutes ces troupes arrivent successive­ment sur la Sauer dans l'ordre de leur éloignement et s'engagent successive­ment aussi.

La durée de leur engagement au feu est naturelle­ment en raison de leur éloignement du champ de bataille. Elle varie de huit heures, pour le V^e corps, à deux heures, pour les Wurtembergeois, le combat ayant pris fin vers 5 heures.

Malgré cela, la fatigue des troupes est extrême; car, de même que l'avant-veille, on ne songe à aucune poursuite, et l'infanterie aussi bien que la cavalerie restent au point où elles se trouvent à la fin de la bataille.

C'est évidemment au manque de renseignements sur les Français autant qu'à la fatigue des troupes que les colonnes du maréchal de Mac-Mahon durent de n'être poursuivies ni le 6 ni même le 7, qui fut employé seulement à développer les deux corps bava­rois entre Niederbronn et Oberbronn.

8 août. — Le 8, quoiqu'on n'ait que des renseignements vagues, le prince royal prescrit à tous les corps un mouvement pour gagner les Vosges; son armée se trouve, le soir, développée sur un front de 23 kilomètres, après une étape moyenne de 17 kilomètres :

Le II^e corps bava­rois, à Eguelsberg;

Le I^{er} corps bava­rois, à Bærenthal;

Le V^e corps prussien, à Uhrwiller;

Le XI^e corps prussien, à Pfaffenhoffen;

Les Wurtembergeois, à Ingwiller;

Les Badois quittent la III^e armée pour gagner Strasbourg.

9 et 10 août. — Le 9 et le 10 août sont des journées de marche à travers les Vosges, l'une de 15, l'autre de 16 kilomètres en moyenne.

Elles sont intéressantes parce qu'elles font ressortir le peu d'utilité quelquefois des obstacles placés sur les routes d'invasion. Il y en avait quatre sur les Vosges : Bitche, Lichtenberg, la Petite-Pierre, Phalsbourg. Aucune de ces villes n'était en état de défense sérieuse; mais, l'eussent-elles été, que le temps d'arrêt qu'elles auraient apporté à la marche eût été bien peu de chose.

Le 9, Bitche fut contournée au sud, par un chemin de forêt à 3 ou 4 kilomètres des murs, par tout le II^e corps bavarois; Lichtenberg se rendit après quelques coups de canon et après avoir vu passer à 4 kilomètres de son donjon tout le corps wurtembergeois.

Le 10, on trouva la Petite-Pierre évacuée, et le XI^e corps prussien, après avoir essayé de faire tomber Phalsbourg en jetant quelques obus dans la place, la contourna par le sud et vint bivouaquer du côté opposé.

Le soir de ce jour, les Vosges étaient traversées et les corps allemands passaient la nuit :

- Le I^{er} corps bavarois, à Lorentzen ;
- Le II^e corps bavarois, à Montbronn ;
- Le V^e corps prussien, à Weyer ;
- Le XI^e corps prussien, à Mittelbronn ;
- Les Wurtembergeois, à Adamswiller.

Voici les ordres et instructions envoyés à la III^e armée par le grand quartier général :

(TÉLÉGRAMME DE NUIT, DU 9 AU 10 AOUT)

« La I^{re} et la II^e armées marchent le 10 sur la Moselle; la III^e armée prendra sa direction à l'aile droite sur Saar-Union-Dieuze; on poussera la cavalerie très en avant. »

(INSTRUCTIONS ÉCRITES REÇUES LE 10, EN SUPPLÉMENT DE LA DÉPÊCHE)

« Il est à supposer, d'après les renseignements parvenus,

que l'ennemi s'est retiré derrière la Moselle ou la Seille. Les trois armées suivront son mouvement.

» La I^{re} armée disposera de la route Sarrelouis-Boulay et des routes plus au sud ;

» La II^e armée, de la route Saint-Avold-Nomeny et des routes plus au sud ;

» La III^e armée, de la route Saar-Union-Dieuze et des routes plus au sud.

» La cavalerie sera poussée à grande distance et soutenue par des avant-gardes envoyées très en avant, de façon à laisser éventuellement aux armées le temps de se déployer. »

11 août. — Le 11 août, on débouchait sur la Sarre, sur un front de 20 kilomètres, après une courte étape moyenne de 20 kilomètres.

Le I^{er} corps bavarois occupait Pistorf ;

Le II^e corps bavarois, Diemeringen ;

Le V^e corps prussien, Sarre-Altroff ;

Le XI^e corps prussien, Sarrebourg ;

Les Wurtembergeois, Rauwiller ;

La III^e armée donnait, ce jour, la main à la II^e, dont une division touchait Saar-Union.

12 août. — On resta dans cette position toute la journée du 12. Les deux corps bavarois seuls firent mouvement pour aller à Bettborn et Fénéstrange.

C'est à ce moment aussi que la cavalerie, enhardie par les facilités du mouvement, prenait les devants et gagnait sa véritable place en avant des colonnes.

13 août. — Le 13 août, l'armée entame son mouvement vers la Meurthe et la Moselle. Le déploiement s'élargit, le

front est porté à 27 kilomètres, et une étape de 20 kilomètres et demi amène les corps, savoir (1) :

- Le II^e bavarois, à Cutting ;
- Le I^{er} bavarois, à Guermange ;
- Le V^e corps prussien, à Maizières ;
- Le XI^e corps prussien, à Blamont ;
- Les Wurtembergeois, à Fribourg.

(1) (13 août.) Un régiment bavarois, seul, fit 35 kilomètres pour aller relever, devant Marsal un régiment de cavalerie que la 4^e division de cavalerie indépendante avait laissé en passant devant la place pour la masquer.

Le 12, l'ordre suivant, signé du prince royal, était adressé à tous les corps de la III^e armée :

« L'armée continuera demain son mouvement vers la Moselle. Elle se mettra en marche vers 6 heures du matin.

» Le XI^e corps, partant de Heming, marchera en deux colonnes, l'une sur la chaussée du chemin de fer, l'autre sur la route, vers Repaix et Avricourt.

» Il bivouaquera entre ces deux localités. Il formera deux avant-gardes qui pousseront jusqu'à Domèvre et Embermenil. Le quartier général sera à Foulcrey. On peut réquisitionner toutes les communes situées au sud du chemin de fer, compris Avricourt et Réchicourt.

» Le V^e corps se dirigera de Langatte au sud de Dianne-Capelle. Il bivouaquera à Azoudange. L'avant-garde se portera à Bourdonnay. Les Wurtembergeois se serviront de la route ferrée qui passe à Albeschaux et camperont de Desseling à Fribourg. Le V^e corps peut réquisitionner toutes les communes au sud de la ligne Tarquimpol-Albeschaux, en dehors du rayon du XI^e corps. Le I^{er} corps bavarois ira de Saint-Jean-de-Bassel à Bisping et Angviller, où il bivouaquera. Son avant-garde sera poussée à hauteur de Guermange. Il peut réquisitionner à Guermange, Bisping, Angviller, Rohrbach. Le II^e corps bavarois ira de Fénéstrange à hauteur de Cutting, où il bivouaquera ; son avant-garde sera poussée vers Dieuze ; le quartier général sera à Loudrefing. Il devra chercher à se relier au nord avec le II^e corps prussien. Il réquisitionnera à Cutting, Lostroff, Loudrefing, Mittersheim. La 12^e division (Hoffmann) marchera sur Fénéstrange. Le VI^e corps (11^e division) marchera sur Sarrebourg, cantonnera entre la ville et Heming. On laissera un bataillon à Phalsbourg.

» Chacune des colonnes qui a son avant-garde enverra sa cavalerie le plus en avant possible chercher des nouvelles de l'ennemi. J'attends ces nouvelles de bonne heure. Le grand quartier général est à Sarrebourg. »

14 août. — L'étape du lendemain fut de 26 kilomètres en moyenne.

Le II^e bavarois fit seul un temps d'arrêt, pour déployer devant Marsal une de ses brigades avec l'artillerie et prendre possession de la place, qui capitula sans coup férir.

Le soir, sur un front de 25 kilomètres, étaient placés :

- Le II^e corps bavarois, à Moyenvic ;
- Le I^{er} corps bavarois, à Maizières ;
- Le V^e corps prussien, à Einville ;
- Le XI^e corps prussien, à Lunéville ;
- Les Wurtembergeois, à Arracourt.

15 août. — Le 15, étape de 20 kilomètres environ, qui amène :

- Le II^e corps bavarois, à Moncel ;
- Le I^{er} corps bavarois, à Einville-au-Jard ;
- Le V^e corps prussien, à Saint-Nicolas-sur-Meurthe ;
- Le XI^e corps prussien, à Bayon-sur-Moselle ;
- Les Wurtembergeois, à Sommervillers (1).

16 août. — Le lendemain, le II^e corps bavarois et le V^e corps prussien seuls se portaient en avant : le premier pour occuper Nancy, le 5^e pour aller de la Meurthe à la Moselle, à Richard-Ménil.

A Nancy, les nouvelles ne manquaient pas. On y apprenait la retraite sur Châlons, le passage du 5^e corps, celui du 7^e corps français, la formation d'une nouvelle armée. Il était utile de prendre des précautions et de resserrer le front de marche, afin

(1) 15 août. — Etablissement à Bayon de deux ponts de bateaux. La brigade bavaroise, qui passa la première, dut aller à Haroué pour soutenir la cavalerie. Cette brigade fit 37 kilomètres.

de placer l'armée sur deux lignes qui pussent se porter mutuel secours.

On s'augmentait de plus, en ce moment, d'un corps d'armée, le VI^e. Ce corps était composé de deux divisions, la 11^e et la 12^e. La 11^e avait achevé sa concentration à Haguenau, après le départ de la III^e armée, qu'elle rejoignait par étapes. La 12^e marchait depuis longtemps sur le flanc de la III^e armée et avait servi, durant le mouvement dans les Vosges, à fermer la trouée entre cette armée et la II^e (1).

C'est dans ce but d'organisation sur deux lignes formées, la première, par le II^e corps bavarois, le V^e prussien, les Wurtembergeois et le XI^e prussien et, la deuxième, par le I^{er} corps bavarois et le VI^e prussien que se firent les marches suivantes :

17 août. — Le 17 août, marche moyenne de 16 à 17 kilomètres :

Le II^e bavarois, à Nancy ;
 Le V^e prussien, à Pont-Saint-Vincent ;
 Les Wurtembergeois, à Basse-Flavigny ;
 Le XI^e prussien, à Vézelize ;
 Le I^{er} bavarois, à Saint-Nicolas-du-Port ;
 Le VI^e corps, à Lunéville.

18 août. — Le 18 août, marche de 25 à 26 kilomètres :

Le II^e bavarois, à Choley ;
 Le V^e prussien, à Blenod ;
 Le XI^e prussien, à Colombey ;

(1) La 12^e division avait été réunie à Dahn et à Landau.

Elle avait été : le 7, à Sturzelbronn (23 k.) ; le 8, à la Main-du-Prince (5 k.) ; le 9, à Schorbach (12 k.) ; le 10, à Rohrbach (14 k.) ; le 11, à Lorentzen (13 k.) ; le 12, à Saar-Union (7 k.) ; le 13, à Stinzel (12 k.) ; le 14, à Dieuze (27 k.) ; le 15, à Arracourt (20 k.) ; le 16, à Blamont, où elle avait été rejointe par la 11^e division.

Les Wurtembergeois, à Ochev ;
 Le 1^{er} bavarois, à Pont-Saint-Vincent ;
 Le VI^e corps, à Bayon.

C'est dans le courant de cette journée que le II^e corps bavarois avait trouvé sur son chemin la place de Toul. Vu l'impossibilité de passer sous son canon, il avait dû faire un détour et aller traverser la Moselle sur un pont de bateaux à Pierre-la-Treiche, laissant devant la place forte une de ses brigades pour faire l'investissement.

19 août. — Etape moyenne de 16 kilomètres et demi.

Le II^e bavarois va à Saint-Remy ;
 Le V^e corps prussien, à Vaucouleurs ;
 Le XI^e corps prussien, à Sauvigny ;
 La division wurtembergeoise, à Septvigny ;
 Le I^{er} bavarois, à Colombey ;
 Le VI^e corps prussien, à Vézelize.

20 août. — Etape de 24 kilomètres :

Le II^e bavarois va à Ménil-la-Horgne ;
 Le V^e prussien, à Demange-aux-Eaux ;
 Le XI^e prussien, à Dainville ;
 Les Wurtembergeois, à Haudelaincourt ;
 Le I^{er} bavarois, à Void ;
 Le VI^e prussien, à Pagny-la-Blanche-Côte.

Durant cette succession de marches opérées sans résistance, derrière le rideau formé par les 2^e et 4^e divisions de cavalerie, le grand quartier général prussien avait été renseigné sur ce qui passait à Châlons. Il savait qu'on y réunissait, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, une nouvelle armée et, pour être à même de frapper un grand coup, il avait été décidé qu'on détacherait de l'armée de Metz, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, trois corps, le IV^e, le XII^e et la garde, qui,

sous le nom d'armée de la Meuse, viendraient prolonger par sa droite l'armée du prince royal (1).

Le 22 au soir, les corps devaient être :

Le IV^e, à Commercy ;

Le XII^e, à Jeandelize ;

La garde prussienne, à Woël.

Dans le but de faire cette soudure sans difficulté, les corps de la III^e armée ne bougèrent pas le 21 et le 22.

21 et 22 août. — Le 21, le grand quartier général fut transporté à Pont-à-Mousson et suivit alors pas à pas le mouvement de cette masse.

23 août. — Le 23, après une étape moyenne de 20 kilomètres et demi :

Le XII^e corps bavarois était à Ligny-en-Barrois ;

Le V^e corps prussien, à Stainville ;

Les Wurtembergeois, à Menil-sur-Saulx ;

Le XI^e corps, à Moutiers ;

(1) Non seulement on avait emprunté toute une armée (celle de la Meuse) aux corps qui faisaient l'investissement de Metz, mais lorsqu'on sut que Mac-Mahon paraissait vouloir rejoindre Bazaine par les places du Nord, on prescrivit que les II^e et III^e corps, qui faisaient partie du cordon d'investissement du camp retranché, se porteraient immédiatement sur les routes de Verdun et de Longuyon pour faire une deuxième ligne à l'armée de la Meuse.

Le 27, le I^{er} corps s'établit à Briey ; le III^e, à Etain.

Le 28, ce dernier fut avancé sur Damvillers.

Ce ne fut que le soir de ce jour, lorsque le grand état-major sut qu'on avait terminé partout le changement de direction qui le mettait en mesure d'empêcher les Français de gagner Metz, que ces deux corps reçurent avis de rentrer dans leurs lignes.

Il semble même, si l'on examine avec soin la teneur des ordres envoyés au prince Frédéric-Charles, que ce dernier fut sur le point de lever le blocus de Metz pour venir au-devant de l'armée de Châlons, qui était alors l'objectif principal des forces allemandes.

Le I^{er} corps bavarois, à Saint-Aubin ;
 Le VI^e corps prussien, à Gondrecourt ;
 Le IV^e corps prussien, à Vadonville ;
 Le XII^e corps prussien, à Haudiomont ;
 La garde prussienne, à Saint-Mihiel.

24 août. — Le 24, étape de 23 kilomètres :

Le II^e bavarois, à Bar-le-Duc ;
 Le V^e corps prussien, à Couvonges ;
 Les Wurtembergeois, à Saudrupt ;
 Le XI^e corps, à Saint-Dizier ;
 Le I^{er} bavarois, à Tronville ;
 Le VI^e corps, à Joinville ;
 Le IV^e corps, à Rosne ;
 La garde prussienne, à Chaumont-sur-Aire ;
 Le XII^e corps, à Charny.

Ce dernier avait eu, sur sa route, la place de Verdun. On avait jeté quelques obus sur la ville pour effrayer la population et la garnison, puis sommé la place de se rendre. Sur le refus du commandant, on avait, de même qu'à Toul, laissé une brigade d'investissement et le XII^e corps avait passé la Meuse, partie à Dieue, partie à Bras, en amont et en aval.

25 août. — Le 25, étape de 21 kilomètres :

Le II^e bavarois, à Charmont ;
 Le V^e corps, à Heiltz ;
 Les Wurtembergeois, à Sermaize ;
 Le XI^e corps, à Farémont ;
 Le I^{er} bavarois, à Bar-le-Duc ;
 Le VI^e corps, à Vassy ;
 Le XII^e corps, à Jubécourt ;
 La garde, à Triaucourt ;
 Le IV^e corps, à Laheycourt.

Déjà, si l'on examine les marches, si l'on observe le resserrement du front, qui de 75 kilomètres environ dans les journées des 22, 23, 24 était amené à 62 ou 63, on se rend compte que l'état-major prussien commence à être assez renseigné sur nos agissements. Il compte nous rencontrer vers Reims et agit en conséquence. La III^e armée commence à appuyer au nord. Elle précède d'un jour l'armée de la Meuse, afin qu'on puisse, en cas de rencontre, faire avec elle un grand effort pour nous obliger à aller vers le nord et laisser libre la route de Paris.

26 août. — La journée du 26 est à noter. C'est celle où la cavalerie, qui, depuis le 6 au soir avait perdu, sinon nos traces, du moins le contact, le retrouve à Grand-Pré et à Vouziers.

Ce contact établissait la presque certitude que les nouvelles recueillies partout, et surtout dans les journaux, ne manquaient pas de véracité : à savoir notre mouvement de Châlons sur la Meuse.

Les deux journées du 26 et du 27 furent très sérieuses au point de vue de la marche.

26 août. — Le 26, l'étape ne fut, moyennement, que de 23 kilomètres ; mais, pour les corps engagés dans l'Argonne et les Bavares, les chemins furent affreux et ce n'est que dans la nuit que les bivouacs furent atteints.

Le XII^e corps vint à Apremont ;

La garde, à Dombasle ;

Le IV^e corps, à Fleury ;

Le I^{er} bavarois, à Erize ;

Le II^e bavarois, à Triaucourt ;

Le V^e corps, à Vanault.

Les Wurtembergeois, à Sermaize, furent les seuls qui ne bougèrent pas.

Le XI^e corps vint à Heiltz ;
Le VI^e corps, à Thieblemont.

27 août. — Le 27, très forte étape ; moyenne de 28 kilomètres.

On s'établit au bivouac :

Le XII^e corps, à Stenay ;
La garde prussienne, à Montfaucon ;
Le IV^e corps, à Freméreville ;
Le I^{er} bavarois, à Nixéville ;
Le II^e bavarois, à Dombasle ;
Le V^e corps, à Dancourt ;
Les Wurtembergeois, à Vieil-Dampierre ;
Le XI^e corps, à la Neuville-aux-Bois ;
Le VI^e corps, à Charmont.

28 août. — Le 28, étape moyenne de 24 kilomètres et demi.

Le VI^e corps va à Sainte-Menehould ;
Le XI^e corps, à Courtemont ;
Les Wurtembergeois, à Virginy ;
Le V^e corps, à Cernay ;
Le II^e bavarois, à Vienne-le-Château ;
Le I^{er} bavarois, à Varennes ;
Le IV^e corps, à Montfaucon ;
La garde, à Bantheville.
Le XII^e restait à Stenay.

Cette succession de marches très fatigantes est très remarquable, remarquable non seulement par l'habileté du mouvement général, mais surtout par l'ordre qui a présidé, du haut au bas de l'échelon hiérarchique, à l'exécution. On doit songer, en effet, que durant cette période aucun convoi ne put suivre ; il fallut que cette masse de fantassins et de cavaliers vécût

sur le pays et y vécût avec une grande régularité pour ne pas affamer avec ses premières lignes les troupes de deuxième ligne qui devaient y passer le lendemain. On a pu objecter que le pays était riche; mais il a fallu néanmoins une excellente direction et beaucoup d'ordre pour se soustraire aux difficultés, qui ont dû être nombreuses.

Les journées suivantes, au milieu de l'Argonne, dans un pays boisé, coupé de communications assez primitives, amèneront au maximum la somme d'efforts nécessaire pour mener à bien l'entreprise très hardie du grand état-major allemand, entreprise demandant non seulement des marches sérieuses, mais une ténacité et une volonté complètes de la part des exécutants.

Le 29 et le 30, le contact, jusque-là indiqué seulement par la cavalerie, s'établit entre les deux infanteries, le premier jour, par le combat de Nouart ou de Bois-des-Dames, et, le second, par la bataille de Beaumont; ces deux journées sont en quelque sorte la préparation de concentration qui aboutira à Sedan.

29 août. — Le 29, marche moyenne de 20 kilomètres :

Le XII^e corps va à Barricourt;

Le IV^e corps, à Bayonville;

La garde, à Buzancy;

Le I^{er} corps bavarois, à Sommerance;

Le II^e corps bavarois, à Cornay;

Le V^e corps, à Grand-Pré;

Le XI^e corps, à Saint-Morel;

Le VI^e corps, à Vienne-le-Château;

Les Wurtembergois, à Grand-Pré.

30 août. — Le 30, marche moyenne de 28 kilomètres :

Le XII^e corps, à Létanne;

La garde, à Beaumont;

Le IV^e corps, à Mouzon ;
 Le I^{er} bavarois, à Raucourt ;
 Le II^e bavarois, à Sommauthe ;
 Le V^e corps, à la Besace ;
 Le XI^e corps, à Stonne ;
 Le VI^e corps, à Vouziers ;
 Les Wurtembergois, à Verrières.

31 août. — La journée du 31 est la journée d'enveloppement ou tout au moins de préparation à l'enveloppement de l'armée française à Sedan. C'est à proprement parler la fin de la période logistique pour passer à la période tactique, période rendue facile, il faut l'ajouter, par l'inertie de l'armée française et la négligence du commandement, qui avait cru inutile ou avait oublié peut-être de faire sauter les ponts de la Meuse dans un grand rayon au moins autour de la place. Les déplacements de cette journée amenaient l'impossibilité pour les corps français de faire mouvement soit vers l'est pour gagner Metz, soit vers l'ouest pour se retirer sur Mézières, où se trouvait le XIII^e corps, en partie du moins. On avait ainsi la certitude, dans l'état-major allemand, que, à moins d'un effort des plus grands, il ne restait à l'ennemi d'autre ressource que de combattre de pied ferme ou de reculer pour entrer en Belgique.

La moyenne des déplacements de la journée fut d'environ 18 à 19 kilomètres.

Ces déplacements amenaient :

Le XII^e corps prussien, à Douzy-Tétaigne ;
 La garde, à Escombres et Messincourt ;
 Le IV^e corps à Mouzon ;
 Le I^{er} corps bavarois, à Romilly et Argecourt ;
 Le II^e corps bavarois, à Raucourt ;
 Le XI^e corps prussien, à Donchery et Cheveuges ;

Le V^e corps prussien, à Bulson et Omicourt ;
Les Wurtembergois, à Boutaucourt et Etrepigny ;
Le VI^e corps prussien, à Semuy et Attigny.

1^{er} septembre. — Le 1^{er} septembre termine à Sedan le mouvement enveloppant, amorcé la veille, l'armée française ayant pris, au début au moins, le parti de tenir simplement sur ses positions.

Cette journée termine ainsi la série des marches que nous tenions à énumérer et il n'est pas sans intérêt de rechercher, à l'aide des fascicules de la guerre franco-allemande et des récits écrits en très grand nombre sur cette bataille, quelle a été la distance parcourue par les divers corps.

Elle ne fut pas moindre de 13 à 14 kilomètres en moyenne.

Le XII^e corps commença son mouvement à 5 heures du matin, ouvrit le feu à 6 heures et combattit onze heures.

Distance parcourue : 11 kilomètres jusqu'à Sedan.

La garde partit à 5 heures, ouvrit le feu à 8 heures, le cessa à 5 heures : soit neuf heures de combat. Parcours de 16 kilomètres.

Le 4^e corps fut peu engagé et fit 16 kilomètres, de Mouzon à Balan. Le I^{er} corps bavarois ne fit que 7 kilomètres et demi pour gagner Sedan. Il ouvrit le feu à 4 h. 1/2 du matin et le cessa à 5 heures du soir, avec un temps d'arrêt de 9 à 11 heures.

Le II^e bavarois commença son mouvement à 4 heures du matin et fit 13 kilomètres pour gagner Sedan (sud). La première division s'engagea seule, de 1 heure à 5 heures.

Le XI^e corps fit aussi 13 kilomètres pour gagner Sedan (nord). Il avait quitté son bivouac à 4 heures du matin, parcouru 10 kilomètres avant de rencontrer les troupes françaises, et, engagé à 10 heures du matin, il ne cessa le feu qu'à 5 heures.

Le V^e corps était le soir à Fleigneux, après avoir parcouru

21 kilomètres. Il s'était mis en route à 2 h. 1/2 du matin, avait parcouru 15 kilomètres et n'avait ouvert le feu qu'à midi pour le continuer jusqu'à 5 heures.

Ces deux corps, il faut l'ajouter, avaient eu les plus grandes difficultés à s'écouler entre la Meuse et la forêt de Falizette. Outre l'étroitesse du défilé, il fallut travailler plusieurs heures pour rendre praticable à l'artillerie le ravin au nord de la presqu'île d'Iges.

Les Wurtembergeois ne firent que 9 kilomètres pour gagner Lumes et intercepter la route de Mézières.

Le 6^e corps restait à Attigny et envoyait une brigade à Rethel.

Ainsi que nous l'avons dit au début, nous avons fait choix de cette série d'opérations parce qu'elle constitue une opération où sont réunies, au moins en partie, toutes les conditions de mouvement d'une grande armée.

1^o Opérations de marche à la recherche d'un contact perdu, en pays ordinaire, avec renseignements vagues sur l'ennemi.

Tel est le cas de la marche de la Sarre à l'Argonne ou plutôt à la plaine de Champagne. Espaces moyens parcourus : 19 à 20 kilomètres par jour.

2^o Opérations de marché pour passer un pays montueux, alors qu'on est dans l'ignorance des projets ennemis. Contact perdu, forts d'arrêt à tourner. Tel est le passage de la région des Vosges, 15 à 16 kilomètres par jour.

3^o Opérations de marche lorsque le contact des cavaleries est établi, qu'on recherche le contact de l'infanterie et qu'on veut aboutir le plus vite possible à étreindre l'adversaire. Telle est la marche à travers l'Argonne jusqu'à la Meuse. Il n'est pas exagéré de la porter à 24 kilomètres par jour, en moyenne.

4^o Opérations de marche, lorsque le contact définitif est pris, qu'on sait que dans la journée un combat est imminent. Telles les journées de Wissembourg, Reichshoffen, Beaumont, Sedan, soit journées prévues, soit imprévues. Ce sont pour ces journées des moyennes de marche de 16 à 17 kilomètres à compter en dehors des heures moyennes d'engagement, qui sont de près de sept heures à Reichshoffen et de huit à Sedan.

Nous avons pris la III^e armée, le 4 août, sur le territoire allemand au moment où sa concentration peut être considérée comme achevée, pour l'amener, le 1^{er} septembre, à Sedan, soit une période de vingt-neuf jours pleins.

On peut calculer sur la carte, en suivant le chemin du quartier général de cette armée, lequel représente sensiblement le chemin moyen, un parcours de 540 kilomètres environ, par les départements du Bas-Rhin, de la Meurthe, de la Meuse, de la Marne et des Ardennes.

C'est un parcours journalier moyen de plus de 18 kilomètres et demi.

Il y eut deux jours de repos complet et deux jours de demi-repos. En en tenant compte, on trouve pour la moyenne des marches un peu plus de 20 kilomètres par jour et près de 21 kilomètres si l'on déduit les journées de combat, où les marches ne sont plus que des résultats de manœuvres tactiques.

C'est donc inférieur au chiffre moyen théorique que les écrivains militaires fixent à 22 kilomètres par jour (1).

(1) Dans son étude *Tactique de Marche*, M. le général Lewal indique ainsi qu'il suit les marches de l'armée prussienne :

DE LA FRONTIÈRE A LA MOSELLE.

I^{re} armée : I^{er}, VII^e et VIII^e corps.... { moyenne d'étapes, 7.
 { moyenne par jour, 13^k,62.

C'est cependant une très belle marche, et encore faut-il ajouter que la bonne chance favorisait étrangement l'armée prussienne.

A Wissembourg, au lieu d'un bon corps de deux ou trois divisions pour lui disputer l'entrée en France, elle trouve trois régiments échelonnés sur un front de 3 kilomètres.

A Reichshoffen, au moment où, à 3 heures du soir, elle doit penser que devant toutes les masses agglomérées la petite armée de Mac-Mahon va rentrer derrière le Falkensteinerbach, elle trouve, au contraire, une ténacité inutile qui change une victoire indécise pour les Français en un irréparable désastre.

Au lieu de cette retraite brillante sur les Vosges que nos zouaves et nos tirailleurs eussent pu si bien exécuter, leur dernier effort, inutile, les oblige à se soustraire à la masse ennemie, au milieu d'une confusion et d'un désordre que rien ne pouvait de longtemps arrêter.

On ne se retire pas, on s'enfuit avec précipitation, sans ordres, sans instructions de qui que ce soit, oubliant les

II ^e armée : III ^e , IV ^e , IX ^e , X ^e , XII ^e corps	{	moyenne d'étapes, 7 1/2.
et garde prussienne.....		moyenne par jour, 17 ^k ,70.
III ^e armée : V ^e et XI ^e corps ; I ^{er} et II ^e	{	moyenne d'étapes, 8 1/2.
corps bavarois.....		moyenne par jour, 19 ^k ,60.

DE LA MOSELLE A LA MARNE

IV ^e armée : IV ^e et XII ^e corps et garde.	{	3 étapes.
		moyenne par jour, 21 ^k ,30.
III ^e armée (du 22 au 25) : V ^e , VI ^e , XI ^e	{	3 étapes.
corps ; I ^{er} et II ^e bavarois.....		moyenne par jour, 20 ^k ,55

MARCHE SUR SEDAN

IV ^e armée : IV ^e et XII ^e corps et garde.	{	6 étapes.
		moyenne par jour, 16 ^k ,84
III ^e armée (du 25 au 30 : V ^e , VI ^e ,	{	6 étapes.
XI ^e corps ; 1 ^{er} et 2 ^e bavarois.....		moyenne par jour, 23 ^k ,56.

places fortes, oubliant les ponts, les tunnels, les voies ferrées à détruire, et la III^e armée prussienne peut, sans brûler une cartouche, franchir toutes les étapes que nous avons citées ci-dessus.

Même bonne fortune l'accompagne lorsque le contact a été retrouvé dans l'Argonne et qu'il lui faut exécuter ce grand changement de front qui doit la mettre face au nord, c'est-à-dire à 45 degrés de sa direction primitive, et la souder à l'armée de la Meuse.

Qu'à ce moment, les Français eussent eu l'idée d'un retour offensif, qu'au lieu de laisser si tristement surprendre à Beaumont leur 5^e corps dans un entonnoir, ils eussent fait tête aux poursuivants avant de passer la Meuse, ils ne trouvaient devant eux que les trois corps venus de Metz, et même fort loin les uns des autres. Quant à la III^e armée, c'étaient 8, 10, peut-être 12 ou 13 lieues au moins qu'elle avait à faire pour venir au canon, et encore par des chemins de forêts, marécageux, défoncés, encombrés de voitures.

Bref, tout concourt pour les Prussiens à leur faciliter la marche sur notre territoire. Pas de résistance, la terreur partout, un pays riche et facile.

On doit donc admettre que, dans cette période de vingt-neuf jours, ils ont dû produire un maximum de marche (1).

(1) Il eût été intéressant de trouver des exemples de marches de nuit, mais il n'y en a pas eu dans le sens propre du mot.

Nombre de troupes sont arrivées au cantonnement ou au bivouac dans la nuit, nombre d'autres en sont parties avant le jour; mais on ne saurait assimiler cela à une marche de nuit ayant pour but une opération tactique, c'est-à-dire exécutée avec l'intention de se servir de l'obscurité pour se soustraire aux yeux de l'ennemi et le surprendre ou le dépister.

Les marches de l'armée russe dans l'envahissement de la Bulgarie (campagne 1877-78) sont aussi très intéressantes à relever.

La 11^e division (11^e corps) passe la frontière le 24 avril, est le 25 à Besenace, le 7 à Kéri, le 27 à Braisa (8½ kil.). C'est 20 kilomètres par jour.

Marche de la II^e armée allemande, de Metz au Mans.

Nous avons entrepris, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'étude de la marche de la II^e armée, parce qu'elle s'est produite dans des conditions toutes différentes de celle de la III^e. Elle a eu lieu en automne et en hiver, dans la période des nuits longues, des températures basses et dans un pays à voies de communications nombreuses, amenant les troupes aguerries de Metz en face de nos corps, ces nouvelles levées qui n'obligeaient pas à une circonspection aussi grande que celle qu'il avait fallu montrer devant des régiments de plus sérieuse organisation.

Nous aurions pu nous borner à relever seulement la partie technique des marches; mais il y a plus d'intérêt, certainement, à enchaîner les événements qui se sont produits devant cette II^e armée, entre son départ de Metz en novembre et la bataille qu'elle a livrée au Mans le 12 janvier 1871.

C'est donc, par le fait, cette longue période que nous allons chercher à résumer, en insistant sur la partie ayant spécialement trait aux mouvements.

Il convient tout d'abord de nous reporter à octobre 1870. L'armée allemande bloquait Paris et Metz. En province, on hâtait l'organisation de troupes de secours, dont on voulait

La 14^e division (8^e corps) passe la frontière le 24 avril, est le 1^{er} mai à Bertad, le 7 à Fosciani, le 12 à Buzen, le 16 à Laziceni, le 22 à Bausero, le 30 à Sinilza (580 kil.), soit 15 k. 7 par jour en moyenne.

La 9^e division (8^e corps) part de Kichenea le 29 avril, est le 4 mai à Lucheni, le 12 à Gallahi, le 11 juin à Zinmilza. C'est 16 k. 3 par jour.

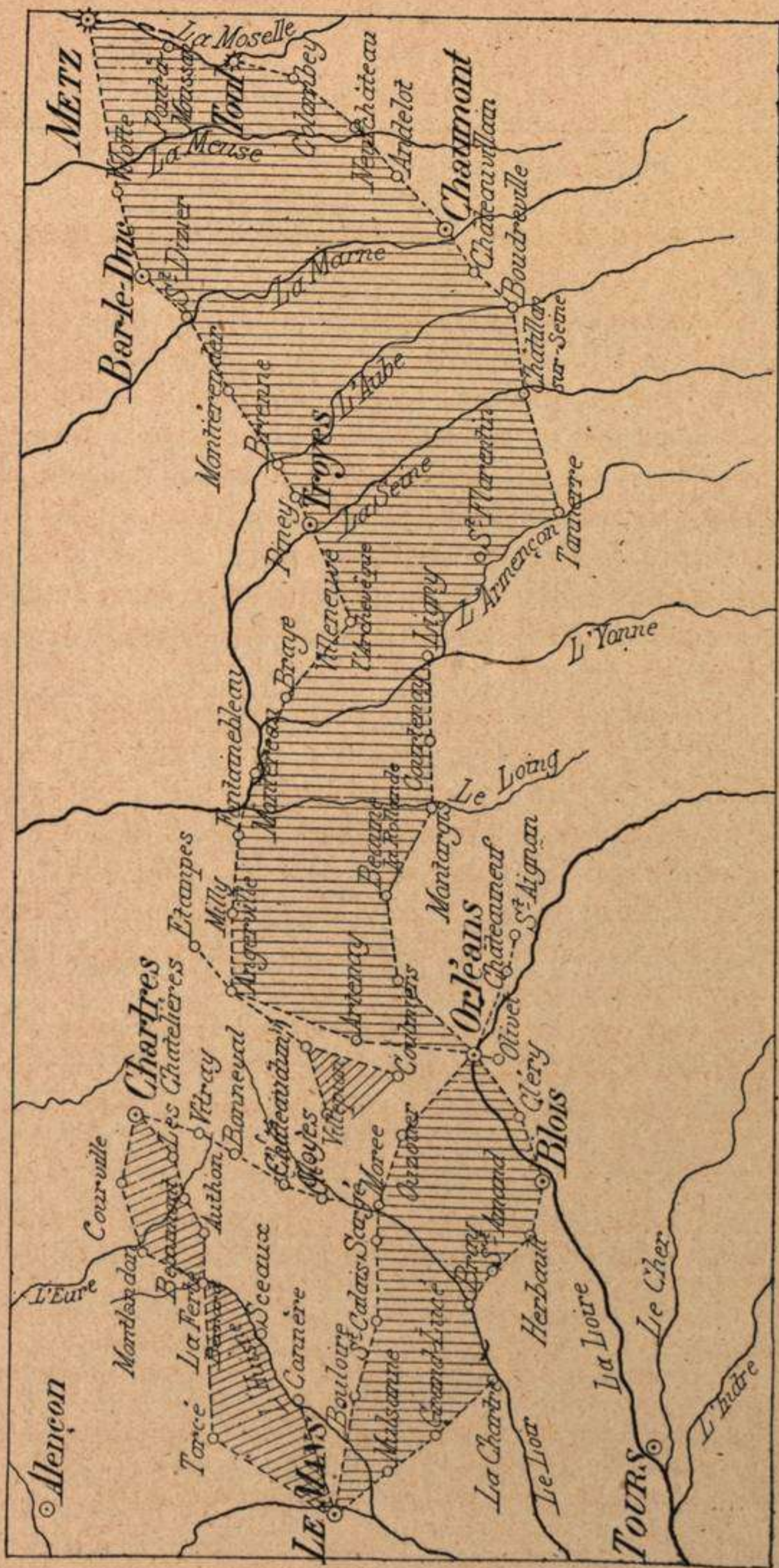
Le 11^e corps part le 12 mai de Galatz, est le 30 à Russi-di-Vide (306 k.): 16 k. 8 par jour.

Le corps de Gourcko est à Siskova le 28 juin, à Tirnova le 6 juillet.

Il en part le 13, franchit le 14 le défilé de Trasdsla; le 15, il entre dans la vallée de la Toundjà. C'est 33 kilomètres environ par jour.

MARCHE DE LA 2^e ARMÉE ALLEMANDE DE METZ AU MANS (NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1870, JANVIER 1871)

(La partie ombrée indique la plus grande extension du front de marche.)



faire une masse pour débloquer la capitale ; du côté des Allemands, on attendait impatiemment la reddition de Metz, afin de pouvoir disposer de l'armée du prince Frédéric-Charles. Non pas que l'on eût de grandes craintes sur la valeur des formations hâtives faites en France, mais on tenait naturellement à hâter la capitulation de Paris, à lui enlever tout espoir de secours, et pour cela on projetait d'envelopper la capitale d'une immense ligne de circonvallation qui, passant par Bourges, Nevers, Chalon-sur-Saône, se prolongeant à l'ouest par Chartres, où l'on envoyait le corps du grand-duc de Mecklembourg, au nord, par la I^{re} armée qui maintiendrait les places, ne laisserait ouvert que l'est, où l'on aurait de grandes lignes d'étapes et où l'on n'avait rien à redouter.

Aussi, lorsque, dans le courant d'octobre, le prince Frédéric-Charles fit pressentir au grand quartier général que Metz allait bientôt manquer absolument de vivres, lui adressait-on des instructions pour que, sitôt la capitulation conclue, il se mît en route avec la II^e armée (II^e, III^e, IX^e et X^e corps), se dirigeant vers la Loire, tandis que la I^{re} armée irait dans le nord ; et on eut une telle hâte de mettre à exécution le renforcement de l'investissement de Paris, que, dès le 26, on télégraphiait d'envoyer sur-le-champ le II^e corps vers la capitale.

Dès le 2 novembre, la II^e armée, réduite à trois corps par conséquent, et précédée de la 1^{re} division de cavalerie, quittait Metz se dirigeant vers le sud-ouest.

Le 3, le III^e corps était à Commercy, le IX^e à Bar-le-Duc, le X^e à Pont-à-Mousson.

Le 4, le III^e corps était à Ligny, le IX^e à Bar-le-Duc, le X^e à Toul. (Etape moyenne de 28 kil. 1/2.)

Le 5, le III^e corps était à Donnemarie, le IX^e à Saint-Dizier, le X^e à Toul. (Etape moyenne de 20 kil.)

Le 6, le III^e corps était à Joinville, le IX^e à Montiérender, le X^e à Colombey. (Etape moyenne de 28 kil.)

Etudes.

4

Le 7, le III^e corps était à Joinville, le IX^e à Montiérender, le X^e à Neufchâteau. (Ce dernier seul a fait étape, 25 kil.)

Le 8, le III^e corps était à Cirey, le IX^e à Brienne, le X^e à Neufchâteau. (Étape moyenne de 25 kil.)

Le 9, le III^e corps est à Bar-sur-Aube, le IX^e à Piney, le X^e à Andelot. (Étape moyenne de 28 kil.)

Le 10, le III^e corps est à Vendevre, le IX^e à Troyes, le X^e à Chaumont. (Étape moyenne de 21 kil.)

On remarquera dans cette période des longueurs d'étapes assez grandes, parce qu'il faut tenir compte qu'on était pour ainsi dire en route dans l'intérieur, qu'il n'y avait de résistance nulle part, que le service des approvisionnements était assuré, et qu'il n'y avait par suite aucun incident d'arrêt; le front de marche était très large, les masses très divisées. C'était le sud de la Loire, la ville de Bourges particulièrement, qui était l'objectif central de direction.

Mais, sur ces entrefaites, le 10, on apprenait la bataille de Coulmiers. Il n'était plus possible, dans ces conditions, d'aller plus au sud de la Loire; ordre était donc donné au chef de la II^e armée de se hâter vers la ligne Orléans-Paris, tout en maintenant l'aile gauche vers la Loire, de manière qu'on pût, à l'occasion, revenir au plan primitif.

Dans les trois jours suivants se produit, par suite, pour le IX^e corps, une série de marches forcées.

Le 12, de Troyes à Villeneuve-l'Archevêque, 41 kilomètres.

Le 13, de Villeneuve à Bray, 35 kilomètres.

Le 14, de Bray à Fontainebleau, 46 kilomètres.

Les deux autres font des étapes moyennes :

Le 12, le III^e corps était à Bar-sur-Seine, le X^e à Chaumont.

Le 13, le III^e corps était à Auxon, le X^e à Château-Vilain.

Le 14, le III^e corps va à Villeneuve-l'Archevêque, le X^e à Bourdreville.

Ce sont des étapes moyennes de 22 kilomètres.

Les Allemands se défendent naturellement beaucoup d'avoir eu, après Coulmiers, de grandes inquiétudes. Cela est possible sans doute ; mais ce qui est indéniable, c'est que, dès ce moment, ils mirent dans leurs mouvements une prudence des plus grandes, et qu'il se produisit dans leurs états-majors un sentiment de ralentissement dans les mouvements ordonnés qui n'était pas jusque-là dans leurs habitudes.

Ce fut, il est certain, avec une véritable joie qu'on apprit le 15, à l'état-major général, que la tête de la II^e armée était arrivée sur le Loing, que le IX^e corps était à Milly, le III^e à Sens, le X^e à Châtillon-sur-Seine. On ne barrait pas là, certes, la route de Paris, mais on avait toute chance maintenant pour que les Français qui s'étaient battus à Coulmiers n'osassent pas trop s'avancer vers Paris ou vers la Normandie, ayant ces trois corps sur leur flanc et devant eux le grand-duc de Mecklembourg à Chartres et à Dreux.

Aussi reprenait-on l'idée vive de l'offensive à outrance et écrivait-on au prince Frédéric d'avancer.

Mais celui-ci (ou tout au moins son état-major) ne tenait pas à précipiter son mouvement ; pendant que sa cavalerie, unie à celle de la 2^e division, poussait des pointes pour chercher le contact, il restait dans une sorte d'expectative, allant lentement, désireux de se faire rejoindre par le X^e corps, qu'il trouvait un peu trop en arrière, et désireux surtout de se concentrer, car la marche depuis Metz s'était faite à l'aise, comme en pays ami, plutôt une marche de temps de paix qu'une de temps de guerre.

Les étapes dans la période qui suit furent relativement fortes, mais leur longueur est amenée bien plus par les mouvements diagonaux que par les mouvements en avant.

Le 16, les situations étaient :

Le IX^e corps, le plus avancé, à Milly ; le III^e corps à Chéroy, le X^e corps à Laignes.

Nous les trouvons successivement et dans le même ordre (IX^e, III^e et X^e).

Le 17, à Angerville, Nemours, Tonnerre. (Etape moyenne de 32 kilomètres.)

Le 18, à Angerville, Château-Landon, Saint-Florentin. (Etape moyenne de 23 à 24 kilomètres.)

Le 19, à Angerville, Château-Landon, Joigny. (Etape moyenne de 25 kilomètres.)

Le 20, à Angerville, Pithiviers, Joigny. (Etape moyenne de 25 kilomètres.)

Le 21, à Toury, Pithiviers, Courtenay. (Etape moyenne de 22 kilomètres.)

Le 22, à Toury, Bazoches, Montargis. (Etape moyenne de 16 kilomètres et demi.)

Le 23, à Toury, Bazoches, Beaune-la-Rolande. (Etape moyenne de 27 kilomètres.)

On touchait à ce moment, l'armée française, on en sentait le contact; mais la cavalerie, malgré tout ce qu'on a pu dire à ce sujet, était loin d'avoir encore l'habitude du service d'exploration : ses renseignements étaient indécis et elle était facilement arrêtée par les postes avancés de l'infanterie française.

On occupa donc les journées suivantes à pousser, avec des fractions plus ou moins fortes des trois armes, des espèces de reconnaissances offensives qui permissent de percer le rideau et de ne pas aller au hasard.

C'est ainsi que la 37^e brigade eut un combat à Landon, la 39^e à Maizières, le 24; que le IX^e corps avait porté, le 25, un détachement vers Montargis et, le 27, une brigade à Joigny, une autre à Bazoches.

Le 28, alors que le X^e corps allemand avait pu concentrer trois de ses brigades avec son artillerie de corps, il fut attaqué à Beaune-la-Rolande par le 18^e et le 20^e corps de l'armée française.

Grâce à une ténacité remarquable, à leur supériorité d'artillerie, à l'utilisation habile que l'on sut faire de la localité de Beaune, entourée d'une vieille muraille encore solides, les trois brigades se maintinrent à peu près, ne donnant prise à l'adversaire que sur les points avancés de leur ligne.

Cet engagement avait nécessairement, par son importance, rapproché les autres fractions de l'armée, et, le soir du 28, le IX^e corps était à Orgères, le X^e vers Long-Court, le III^e à Beaune.

Les troupes firent en moyenne 26 à 27 kilomètres et, de crainte d'un retour offensif, quoique les Français eussent paru se retirer, elles en firent encore 14, le 29, pour venir :

Le IX^e corps, à Toury ; le X^e, à Long-Court.

On était fixé alors, non pas d'une façon détaillée, mais de manière sûre, sur la position de l'armée française, ou tout au moins la position du gros de ses forces. La II^e armée était à peu près groupée et, de plus, le grand-duc de Mecklembourg, qu'on savait avoir été, vers le 23 et le 24, en opération du côté de Nogent-le-Rotrou, annonçait pour le 30 l'arrivée de ses têtes de colonnes à Orgères, Allaines et Toury.

Ce n'étaient donc plus trois corps, mais cinq (I^{er} corps bavarois, 17^e et 22^e divisions prussiennes) que le prince Frédéric-Charles avait sous la main pour barrer aux Français le chemin de Paris.

La période qui suit, à partir du 1^{er} décembre, va donc être toute une période d'opérations tactiques, bien plus que de marches proprement dites.

Le 30 novembre, après un combat, à Maizières, de la 39^e brigade (X^e corps prussien) contre les fractions avancées du 18^e corps de l'armée française, nous trouvons :

Le III^e corps à Beaune-la-Rolande, le IX^e corps à Pithiviers et Courcelles, le X^e corps à Long-Court, le I^{er} bavarois à Orgères, la 17^e division à Allaines, la 22^e division à Toury.

Le 1^{er} décembre, les corps bavarois ont un engagement

assez vif, à Villepion, avec le 16^e corps français; le 2, ce même corps eut à recommencer la lutte à Loigny, mais, cette fois, avec l'aide des 17^e et 22^e divisions prussiennes. Cette affaire, ayant pris presque les proportions d'une bataille, puisqu'on avait eu, en face, des fractions de trois corps de l'armée française, tous les éléments de l'armée prussienne s'étaient resserrés de ce côté : Orgères, Loigny.

La 17^e division avait fait 15 kilomètres pour venir à Lu-meau; la 22^e en avait fait 22 et demi pour venir à Auneux; le III^e corps était venu de Beaune à Pithiviers : 18 kilomètres et demi; le IX^e, de Pithiviers à Bazoches : 22 kilomètres et demi; le X^e, de Long-Court à Rogues : 12 kilomètres et demi.

C'est sur ces points que se trouvait l'armée, lorsque l'ordre vint de Versailles de se porter sur-le-champ sur Orléans.

Le 3, les corps furent dirigés de ce côté, la plupart livrant sur leur route une série de combats isolés aux troupes françaises : à Artenay, la Croix-Briquet, Troquy, Douzy, Chevilly, La Tour, Chilleurs-aux-Bois; l'artillerie dut ouvrir le passage aux colonnes.

A la fin de la journée, on trouve les corps à une quinzaine de kilomètres d'Orléans :

Le I^{er} bavarois à la Provenchère, ayant fait 20 kilomètres et demi; la 17^e division à Chameul, ayant fait 10 kilomètres; la 22^e division à Chevilly, ayant fait 11 kilomètres et demi; le III^e corps à Loury, ayant fait 22 kilomètres; le IX^e corps à Artenay, ayant fait 22 kilomètres; le X^e corps à Chilleurs-aux-Bois, ayant fait 24 kilomètres et demi.

Le 4 décembre : prise d'Orléans.

Chacun des corps fit ce jour-là, en combattant, une marche de 17 kilomètres en moyenne, l'artillerie ouvrant le chemin aux colonnes. Les Bavarois et le IX^e corps seuls eurent à prendre, à Briey et à Cercottes, des formations de combat.

La série de ces combats avait coupé en deux les cinq corps

français ; deux d'entre eux, le 16^e et le 17^e, avaient dû ne pas passer la Loire et se retirer vers l'ouest, entre Marchenoir et Beaugency, où le 21^e les avait rejoints ; les autres étaient en retraite vers Bourges.

On n'ignorait pas absolument cela, à l'état-major allemand, mais ce qu'on en savait était un peu vague.

Le 5, on s'était reposé ; le 6, on avait lancé la cavalerie de tous côtés, vers le sud, vers l'ouest, vers l'est même, et on avait fait avancer de 12 ou 13 kilomètres les trois corps prussiens ; le IX^e était allé à Olivet, le III^e à Saint-Aignan, le X^e était venu à Orléans même.

Le 7, les Bavarois et les deux divisions prussiennes du grand-duc de Mecklembourg s'avançaient vers Thorigny, vers Meung, vers Ouzouer, faisant 18 à 19 kilomètres, mais non sans peine, car on avait trouvé les Français à Meung, et il avait fallu certains efforts pour les rejeter de cette localité.

Ces efforts s'agrandissaient encore le lendemain. Cette même armée du grand-duc, soutenue par une division du IX^e corps, se heurtait, à midi, contre des résistances sérieuses, était obligée, le 9, de combattre de 7 heures du matin à 5 heures du soir, et était elle-même attaquée assez vivement dans ses lignes dans la matinée du 10. (Ce sont ces trois journées qu'on a appelées « la bataille de Villorceau ».)

On avait fait, durant ces trois journées, à peine quelques kilomètres par jour :

Le 8, le 1^{er} bavarois, 4 kilomètres et demi jusqu'à Beaumont ; la 17^e division, 7 kilomètres et demi jusqu'à Meung ; la 22^e division, 11 kilomètres jusqu'à Cravant ;

Le 9, le 1^{er} bavarois, 5 kilomètres et demi jusqu'à Cravant ; la 17^e division, 7 kilomètres jusqu'à Beaugency ; la 22^e division, 2 kilomètres et demi jusqu'à Villorceau ;

Le 10, on bivouaquait sur les positions où avait eu lieu la lutte : le 1^{er} bavarois à Beaumont, la 17^e division à Villemarceau, la 22^e à Cernay.

Les régiments étaient épuisés de fatigue ; les batteries légères avaient leurs pièces fort abîmées, beaucoup hors de service, les fermetures ne fonctionnant plus.

Ces résistances, auxquelles il n'avait pas songé de la part de troupes de nouvelle levée, changeaient absolument les plans primitifs de l'état-major. On avait pensé, en effet, à aller jusqu'à Bourges détruire les établissements qui s'y trouvaient, rejeter au sud les corps battus. Il fallait se porter vers l'ouest.

Dès le 9, on amenait le X^e corps d'Orléans à Meung ; le 10, on le mettait à Beaugency et on ramenait le IX^e vers Blois et le III^e à Saint-Denis.

Ces mouvements décidaient la retraite des 16^e, 17^e et 21^e corps français (armée de Chanzy), pour lesquels l'occupation de Blois était une menace d'être coupés de leurs lignes de retraite.

On entame donc derrière eux une suite non interrompue de marches jusqu'au 19.

Le 11, le I^{er} bavarois était à Beaumont, la 17^e division à Villemarceau, la 22^e division à Cernay, le III^e corps à Orléans, le IX^e corps à Blois, le X^e corps à Josnes.

Le 12, le I^{er} bavarois, trop fatigué pour continuer à tenir la campagne, est renvoyé à Orléans, sauf une de ses brigades (la 4^e) ; la 17^e division va à Villefrouin, la 22^e division à Villedoux, le III^e corps à Beaugency, le IX^e corps à Condé, le X^e corps à Mer. (Marche moyenne de 18 à 19 kilomètres.)

Le 13, la 17^e division à Oucques, la 22^e à Conan, le III^e corps à Beaugency, le X^e à Blois, le IX^e à Condé. (Etape moyenne de 13 kilomètres et demi.)

Le 14, la 17^e division à Fréteval, la 22^e à Oucques, le III^e corps à Maves, le IX^e à Condé, le X^e à la Chapelle-Vendomoise. (Etape moyenne de 17 kilomètres.)

Le 15, la 17^e division à Ecoman, la 22^e à Fréteval, le III^e corps à Villetrun, le IX^e à Blois, le X^e à Sainte-Anne. (Etape moyenne de 12 à 13 kilomètres.)

A cette date, se produit un temps d'arrêt dans la poursuite, temps d'arrêt déterminé par la nouvelle envoyée d'Orléans que les trois corps français, rejetés sur Bourges le 4, semblaient vouloir reprendre l'offensive et que les troupes avancées que l'on avait placées à Vierzon et à Gien avaient été attaquées et obligées d'évacuer ces points.

Le commandant en chef arrêtait la marche en avant, reportait, le 16, le IX^e corps sur Beaugency et, le 17, sur Orléans. Le 18, ce corps gagnait Châteauneuf, et le III^e corps gagnait, à son tour, Beaugency. On avait de cette manière, trois corps autour d'Orléans.

C'est dans cette situation que se passent les treize derniers jours de décembre, les deux armées allemandes, étendues sur un grand périmètre de plus 250 kilomètres, de Briare à Chartres par Vierzon, Blois, Vendôme et Châteaudun, poussant journellement en avant, en reconnaissance, des pointes de cavalerie et, au besoin, les soutenant d'infanterie et d'artillerie partout où quelque résistance se produisait.

On profitait de ce répit pour reposer un peu les fantassins, dont les divisions étaient réduites à 6,000 baïonnettes à peine, pour remplacer les pièces de canon endommagées, pour faire changer les régiments de cavalerie des divisions indépendantes avec ceux des brigades des corps moins fatiguées.

Le 1^{er} janvier, le grand état-major, se croyant mieux informé, ordonnait de reprendre la marche en avant, avec le Mans pour objectif. On pensait être suffisamment paré du côté d'Orléans avec le II^e et le VII^e corps, qui avaient été dirigés de ce côté, et les Bavares à Etampes. Le prince Frédéric-Charles devait donc continuer le refoulement ; on lui adjoignait un nouveau corps, le XIII^e, formé des 17^e et 22^e divisions, sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg, et les 1^{re}, 5^e et 6^e divisions de cavalerie.

Nous allons résumer cette période très mouvementée des premiers jours de janvier 1871.

Le 3 janvier, le XIII^e corps se réunit à Chartres, le III^e corps à Beaugency, le IX^e corps à Orléans, le X^e corps à Vendôme.

Le 4, ils vont respectivement : le XIII^e à Courville, le III^e à Maves, le IX^e à Coulmiers, le X^e à Herbaut. (Etape moyenne de 20 à 21 kilomètres.)

Le 5, le XIII^e aux Châteliers, le III^e à Selommes, le IX^e à Binas, le X^e à Saint-Amand. (Etape moyenne de 16 à 17 kilomètres.)

Le 6, le XIII^e à Beaumont-les-Autels, le III^e à Vendôme, le IX^e à Fréteval, le X^e à Saint-Amand. (Etape moyenne de 16 à 17 kilomètres.)

Le 7, le XIII^e à Nogent-le-Rotrou, le III^e à Sargé, le IX^e à Epuisay, le X^e à Saint-Amand et Montoire. (Etape moyenne de 20 kilomètres.)

Le 8, le XIII^e à la Ferté-Bernard, le III^e à Montaillé, le IX^e à Saint-Calais, le X^e à Pont-de-Broye et La Chartre-sur-Loir. (Etape moyenne de 18 kilomètres et demi.)

Le 9, le XIII^e à Sceaux et Thorigné, le III^e à Ardenay, le IX^e à Bouloire, le X^e à Vancé. (Etape moyenne de 15 kilomètres.)

A partir du 10 commence ce que l'on a appelé la bataille du Mans, bataille qui est plutôt une succession de combats autour de la ville.

De fait, toutes les journées précédentes, dont nous venons de donner l'itinéraire, avaient été une sorte de marche de combat. Partout ou presque partout, on avait rencontré les arrières-gardes françaises et on avait dû ouvrir le feu pour avancer : le 4 près de Vendôme, le 5 à Villeporcher, le 6 à la Fourche.

Partout et sur tous les chemins, le contact était pris, mais partout on avait pris pour règle, quels que fussent les événements, de pousser sans désespérer sur le Mans. Toutefois, plus

on approchait, plus les résistances s'accroissaient sinon en intensité, tout au moins en nombre.

Le 7, le XIII^e corps se battait au Gibet, le III^e à Epuisay, le IX^e à Sargé, le X^e à Villechauve.

Le 8, le X^e corps retrouvait l'ennemi à Reuillé.

Le 9, le XIII^e corps s'engageait avec les Français à Sceaux, le III^e à Ardenay.

Le 10, le 11 et le 12 sont, à proprement parler, plutôt des jours de bataille que des jours de marche. Le 10, les colonnes firent en moyenne de 10 à 11 kilomètres; elles en firent un peu plus le 11 (de 11 à 12), et 9 ou 10 le 12; on était alors à 9 kilomètres du Mans et on atteignait les faubourgs ce même jour.

C'est une période des plus intéressantes à étudier dans ses détails, que celle de cette marche de deux grands mois, dans lesquels cette armée passe dans toutes les situations possibles.

Au commencement de novembre, marche simple sur grand front, pour ainsi dire un changement de garnison; au milieu de novembre, après Coulmiers, marche plus rapide, pour courir à une position intermédiaire permettant de barrer la marche des Français sur Paris soit par la ligne directe, soit par la vallée du Loing.

A la fin de novembre, mouvement de concentration pour rejeter au delà de la Loire les cinq corps français. Pendant toute la première partie de décembre, marche de poursuite d'Orléans à Vendôme.

Pendant toute la première partie de janvier, opération entre Vendôme et le Mans.

En somme, et si on résume, c'est quarante-six jours de marche et vingt combats en neuf journées de bataille.

Il n'y a pas là, sans doute, le brillant de la marche de la III^e armée : les combinaisons y sont moindres, mais aussi que de différence dans la situation !

On est dans la fin d'un automne pluvieux et dans la pre-

mière partie d'un hiver des plus rudes. Cette armée de Frédéric-Charles venait du blocus de Metz et avait déjà supporté le choc de nos meilleures troupes, dans les grandes batailles du mois d'août, autour de la place. Les divisions, de 12,000 hommes, étaient déjà fort réduites, et c'est à peine si, après les pertes successives de la marche, elles arrivaient en décembre à mettre 5,000 hommes au feu. L'artillerie, surtout l'artillerie légère, dont on était obligé de faire journellement usage, était hors de service. Presque tous les logements des coins de fermeture avaient leurs parois déformées. La cavalerie était épuisée.

Dans ces pays coupés de fossés, de haies, de bois, on avait dû renoncer à présenter des masses, qui, avec leurs habitudes acquises du combat, auraient rapidement bouleversé les jeunes troupes qui leur étaient opposées. La direction générale était impossible; chaque chef était livré à sa propre initiative.

Enfin, la température était des plus rudes. Neige et verglas couvraient les chemins, et dans la dernière période il avait fallu renoncer à monter à cheval. Etats-majors et cavaliers marchaient à pied et nombre de généraux et officiers supérieurs étaient réduits à suivre les colonnes sur les caissons de l'artillerie. On ne pouvait quitter le cantonnement que fort tard dans la matinée pour que les hommes pussent se reposer et manger la soupe avant de partir; aussi les espaces parcourus diminuent de plus en plus.

C'est 15 ou 16 kilomètres au plus qu'on fait entre Vendôme et le Mans. On avait été à 17 entre Orléans et Vendôme, à 21 avant Orléans, à 24 dans la première période, à 32 1/2 dans les journées qui suivirent l'annonce de la bataille de Coulmiers.

En somme, et comme conclusion, dans la situation où s'est trouvée, sous tous les rapports, la II^e armée, on ne peut compter faire avancer une masse de trois corps à plus de 15 kilomètres par jour, et de 19 si l'on défalque les jours forcés de

repos et les périodes de stationnement indispensables pour réorganiser les troupes et les approvisionnements de tout genre.

Lorsqu'une masse semblable a pris le contact, qu'elle est astreinte à des haltes pour se renseigner, à des obligations de manœuvre pour s'ouvrir le chemin, c'est à 12 ou 13 kilomètres au plus qu'il faut faire descendre les espaces journalièrement parcourus, à 10 et 11 si la température est mauvaise et à 7 ou 8 si à cette mauvaise température s'ajoute l'obligation de se déployer, en partie tout au moins, pour combattre (1).

Marche de l'armée allemande du Sud.

(Janvier 1871.)

Cette troisième marche étudiée est d'un genre tout particulier. Elle a lieu dans les jours les plus rudes d'un hiver

(1) Nous ne voulons qu'incidemment essayer de tirer de ce résumé de la marche de la 2^e armée une conclusion morale.

On ne peut nier que, dans cette marche de deux mois, de Metz à la Loire et de la Loire au Mans, il n'y ait eu toute la précision possible. Les troupes étaient excellentes, les chefs étaient rompus aux exigences de la conduite des unités qu'ils commandaient : on n'en peut donner de meilleure preuve que ces corps parcourant 46 et 47 kilomètres dans la même journée sur une seule route et repartant le lendemain.

Et, cependant, malgré toute la précision donnée aux mouvements, l'organisme général s'éteint peu à peu ou s'étiole ; les effectifs décroissent chaque jour et, de l'aveu même de nos ennemis, la fière endurance qu'avaient les régiments au début ne se manifeste plus que passagèrement. On mange peu, on vit mal, et le physique délabré réagit sur le moral.

Que, devant ces régiments, on eût pu présenter non pas des bataillons aguerris et solides, — c'était impossible et ce sera toujours impossible dans des conditions analogues, — mais seulement des unités mieux organisées, mieux outillées et plus maniables, par suite plus disposées à l'exécution des ordres et ayant plus de facilité à les comprendre, et le mouvement en avant de l'armée allemande eût été enrayé.

exceptionnellement froid, dans un pays coupé, accidenté, montagneux souvent. Voies de communications bonnes et nombreuses sur certains points, mais rares et difficiles sur d'autres.

On a beaucoup vanté, et à juste raison étant donné le résultat acquis, cette marche de Manteuffel de la Seine au Jura. C'est du reste ce qui nous a amené à la joindre aux marches des II^e et III^e armées.

Ce passage audacieux des Faucilles par quatre chemins étroits, couverts de neige, sans communication les uns avec les autres, à travers d'impénétrables forêts, et dans le mois de janvier, est une de ces opérations qu'on tente dans les moments de presse avec des troupes victorieuses depuis des mois.

Doit-on les citer comme un exemple à suivre ? Nous ne le croyons pas.

La marche était hardie. Elle a réussi... ; mais comme il eût fallu peu de chose pour en faire une catastrophe !

Elle a valu à Manteuffel les grandes dignités militaires, mais elle a dû, pendant qu'elle s'exécutait, bien inquiéter le généralissime et tenir souvent éveillé le chef de l'état-major général, qui ne se dissimulait pas qu'on tentait là une entreprise terriblement hasardée.

On a vu, dans la précédente étude, que le 4 décembre, à la bataille d'Orléans, l'armée française avait été coupée en deux tronçons. Deux corps, le 16^e et le 17^e, avaient été rejetés vers l'ouest, et c'est avec eux et le 21^e qu'avait été formée, sous les ordres du général Chanzy, la II^e armée de la Loire, dont nous avons vu la retraite vers le Mans.

Le 15^e corps, qui avait défendu Orléans, le 18^e et le 20^e, qui s'étaient battus plus à l'est, à Montargis, avaient tous trois passé la Loire et fait retraite vers Bourges. Là, on les avait reformés, organisés du mieux possible, et avec un corps de nouvelle formation, le 24^e, on avait créé la I^{re} armée de la Loire, dont le commandement avait été confié au général Bourbaki.

Il convient tout d'abord d'esquisser la situation des belligérants dans l'est et d'indiquer les motifs qui ont amené la rencontre dans nos provinces de la Saône et du Doubs, très en dehors de la ligne de circonvallation de Paris.

Après la reprise d'Orléans, le gouvernement de la Défense nationale, en créant à la hâte les deux armées de Chanzy et de Bourbaki, n'avait eu d'abord qu'une pensée : jeter à tout prix ces deux masses vers Paris pour dégager la capitale. Vers le 15 décembre, il prescrivit à la 1^{re} armée de la Loire de remonter vers Montargis et à la 2^e de reprendre l'offensive vers l'est.

Du côté de cette dernière, cela était déjà devenu difficile : depuis le 7, cette armée était en lutte réglée et journalière avec le grand-duc de Mecklembourg, elle se sentait menacée sur son flanc gauche et ses derrières, et la fatigue commençait à se faire sentir et à diminuer la vigueur des résistances qu'elle avait faites au début.

Du côté de la 1^{re} armée, cela semblait plus facile. On s'était bien rendu compte que les Allemands avaient reporté toutes leurs forces vers la 2^e armée et qu'il y avait peut-être possibilité de reprendre pied sur la rive droite de la Loire. Et, en effet, au moment où on lançait les avant-gardes vers Vierzon, il n'y avait à Orléans que les Bavaurois, trois brigades seulement, très fatiguées et qui n'eussent pas fait une résistance sérieuse.

Mais — on peut presque dire : par malheur — la ténacité de Chanzy derrière la forêt de Marchenoir et autour de Beaugency avait empêché, pendant huit jours, Frédéric-Charles d'avancer vers l'ouest, et, lorsque la dépêche envoyée d'Orléans par Von der Tann lui annonçait, le 16, que ses cavaliers avaient dû évacuer Vierzon et que Gien avait été attaqué par des troupes venant du sud, le généralissime allemand avait encore son IX^e corps à Blois, son III^e à Villetrun.

Sur-le-champ, le jour même, il faisait rétrograder le IX^e

sur Beaugency, par une énorme marche de 47 kilomètres, et étendait le III^e vers Mer.

Le 17, une nouvelle marche de 26 kilomètres amenait le IX^e à Orléans ; le III^e en faisait une de 31 kilomètres pour se grouper à Mer.

Le 18, le IX^e était à Châteauneuf, le III^e à Beaugency, ayant fait respectivement 13 et 25 kilomètres.

On avait ainsi paré à la menace des trois corps de la I^{re} armée de la Loire, sans que Chanzy, qui avait sur son front le 10^e corps à Vendôme et Epuisay, la 22^e division à Cloyes et la 17^e à Moué, pût s'en douter. Du reste, on était persuadé qu'après la fatigue des journées précédentes, il resterait quelque temps sans rien entreprendre de sérieux.

Quelque mal renseigné que pût être le gouvernement de la Défense nationale, on ne pouvait guère y ignorer tout au moins que des masses importantes avaient passé à Orléans et à Beaugency, et, au surplus, lorsque le 19, le général Bourbaki mit ses avant-gardes en mouvement pour franchir la Loire et gagner Montargis, on sentit de suite une résistance de mauvais augure : force fut d'aller plus bas et de se porter vers la Charité-sur-Loire et Nevers.

C'est alors que vint au gouvernement de la Défense nationale l'idée de transporter cette 1^{re} armée de la Loire dans le bassin de la Saône pour manœuvrer sur les grandes communications des Allemands avec l'est, ou tout au moins pour les menacer. Dès le 23 décembre on commençait l'exécution.

Dans l'est, les Allemands assiégeaient Belfort avec un corps sous les ordres du général Treskow. Ce corps se gardait aussi loin que possible. Il était couvert de plus, indirectement tout au moins, par un autre corps qui, sous le commandement du général de Werder, composé de deux divisions et demie, était disséminé dans la Côte-d'Or et la Haute-Saône. Ce corps portait le numéro XIV.

Tout semblait tranquille de ce côté. D'autre part, le grand état-major à Versailles était si persuadé que les Français n'avaient d'autre objectif que de débloquer directement Paris, que ce fut une nouvelle qu'on traita presque de fausse lorsqu'on reçut de Berne une dépêche annonçant que 25,000 hommes (c'était le 24^e corps) quittaient Lyon et marchaient vers Belfort et une autre de Belfort même, informant que de gros rassemblements de troupes françaises étaient en train de se former au nord du Doubs et que Besançon avait à préparer des vivres pour 60,000 hommes.

Dépêches et nouvelles dataient des 25 et 26 décembre. Cela n'était, malheureusement pour les Français, vrai qu'en partie. On s'était exagéré, au gouvernement de la Défense, le rendement des voies ferrées, ou tout au moins on l'avait établi sans tenir compte du manque de préparation et du désarroi du moment.

Ce n'est que le 2 janvier que Bourbaki put avoir son 18^e et son 20^e corps entre Auxonne et Besançon, que le 8 qu'il put faire arriver le 15^e à Clerval, et que le 13 qu'il fut assuré de l'arrivée sur sa gauche, à Vesoul, de la division Cremer. Quant au 24^e corps, c'est le 2 seulement qu'il s'était mis à remonter vers le nord et par la route de Lyon-Besançon.

Pendant ce temps, trop long pour qu'on pût espérer mener à bien l'idée de cette grande opération, les Allemands s'étaient groupés. Ils étaient bien indécis encore, sentaient qu'un grand mouvement se faisait en avant d'eux, mais il y avait encore du vague, et ni sur le Doubs ni à Versailles on ne pénétrait très exactement la situation.

C'est là un de ces faits sur lesquels on ne saurait trop, à l'avenir, porter ses réflexions.

Et — faut-il le dire ? — ces longueurs interminables, ces voyages de 200 kilomètres en wagon, qui, par leur durée exagérée, presque sans vivres, sous une bise glaciale, anéantissaient les hommes et les cadres, avaient déjà, avant qu'ils

débarquassent, éteint les courages et perdu la force d'endurance, très minime, que l'on pouvait espérer de ces jeunes troupes improvisées.

Aussi, comment s'étonner de leur défaite, même au début, alors qu'ils avaient l'énorme supériorité du nombre ? Comment s'étonner que Villersexel, où 15,000 hommes de la 4^e division de réserve allemande tinrent devant trois corps, restât un combat indécis, le 9, et que, sur la Lisaine, après trois jours de lutte avec des effectifs triples ou quadruples, il fallût, le 18 janvier, se décider à la retraite ?

Notre intention n'est pas de faire l'étude, suivant nous inutile, de cette terrible période, mais il nous a fallu la rappeler pour lier les événements, comme on va en juger.

Lorsque, dans la journée du 6 janvier, on n'eut plus de doutes à Versailles sur l'entreprise du général Bourbaki, on s'empessa d'y parer dans la limite du possible.

Déjà depuis le 1^{er} janvier, on l'a vu au précédent chapitre, on avait rendu au prince Frédéric-Charles les III^e et IX^e corps qui lui avaient été pris pour faire face aux craintes que donnaient les formations des Français à Bourges ; et celui-ci, après un repos qui lui avait permis de mettre un peu d'ordre dans son matériel et son personnel, avait repris son refoulement de l'armée de Chanzy vers l'ouest. On était donc tranquille de ce côté.

A la place des III^e et IX^e corps, on avait poussé vers le sud les II^e à Montargis et le VII^e à Auxerre, de manière à avoir sous la main ces corps et le I^{er} bavarois au cas d'une entreprise des Français sur la Loire et Paris.

Ces II^e et VII^e corps n'avaient plus, dans les nouvelles conditions que faisait ressortir l'arrivée de Bourbaki sur le Doubs, de raison d'être très sérieuse dans ces emplacements de circonvallation. On leur prescrivit, le 6, par dépêche, de s'acheminer le II^e sur Nuits, le VII^e sur Châtillon-sur-Seine. Ils devaient y être le 12, ayant à parcourir, l'un 135 kilomètres, l'autre 100

environ, c'est-à-dire des moyennes de 19 à 22 kilomètres par jour.

Le général de Manteuffel, qui commandait la I^{re} armée, opérant dans le nord, reçut avis qu'il aurait à prendre le commandement des deux corps (II^e et VII^e) qui, avec le XIV^e (corps de Werder), formeraient une nouvelle armée, dite du Sud, avec laquelle on devait arrêter Bourbaki, empêcher le déblocus de Belfort et surtout conserver à tout prix les grandes communications entre Paris et le Rhin.

On était au 12 janvier; de Werder, ramené sur la Lisaine par le flot des assaillants, s'y fortifiait pour attendre de pied ferme une attaque. Bourbaki avait dû, après la bataille de Villersexel, donner à ses jeunes troupes quelque répit et avait seulement commencé le 11 à pousser lentement ses avant-gardes sur les routes de Belfort. Elles étaient encore à 8 ou 10 kilomètres des avant-postes de la défense.

La situation était donc très tendue, on peut dire très difficile, car on était pris un peu à l'improviste, et, si les renseignements étaient sûrs, on ignorait tout au moins l'état général de l'armée de Bourbaki. On savait seulement qu'il disposait de près de 150,000 hommes.

Deux partis se présentaient : occuper Dijon, menacer Bourbaki dans ses lignes de communication et, en admettant qu'il débloquent Belfort, être sur son flanc pour l'empêcher de remonter vers le nord; ou bien marcher droit sur lui, le suivre s'il débloquent Belfort, agir sur son flanc, au contraire, s'il ne réussissait pas à bousculer de Werder.

On s'en tint à la deuxième opération : c'était la plus rude, et à cause des chemins, et à cause de l'obligation de masquer Langres et Dijon, où il y avait 15 ou 16,000 hommes, mobiles et garibaldiens; mais c'était, en fait, la plus simple, celle qui menait droit au danger immédiat. Il fut donc convenu que le II^e corps prendrait pour lui la route de Chanceaux et Is-sur-

Tille, et le VII^e celles au nord. On maintiendrait du mieux possible les liaisons.

Dès le 14 janvier, les deux corps se mirent en route (1) :

Le 14, le II^e corps, de Nuits-sur-Armançon à Fontaine-en-Duesmois; le VII^e corps, de Châtillon à Recey-sur-Ource. (Etape moyenne de 28 kilomètres.)

Le 15, le II^e corps, de Fontaine à Chanceaux; le VII^e corps, de Recey à Auberive. (Etape moyenne de 24 kilomètres.)

Le 16, le II^e corps, de Chanceaux à Moloy; le VII^e corps, d'Auberive à Prauthoy. (Etape moyenne de 20 à 21 kilomètres.)

Le 17, le VII^e corps resta dans ses cantonnements; le II^e corps fit 12 kilomètres et demi pour gagner Is-sur-Tille.

Le 18, le II^e corps gagnait Selongey, le VII^e corps Neuville-les-Champlitte. (Etape moyenne de 19 kilomètres.)

Ces cinq jours amenaient les deux corps sur la Saône. Le II^e corps avait son avant-garde à Bouhans et aux portes de Gray; le VII^e avait la sienne à Savoyeux, dont elle tenait le pont.

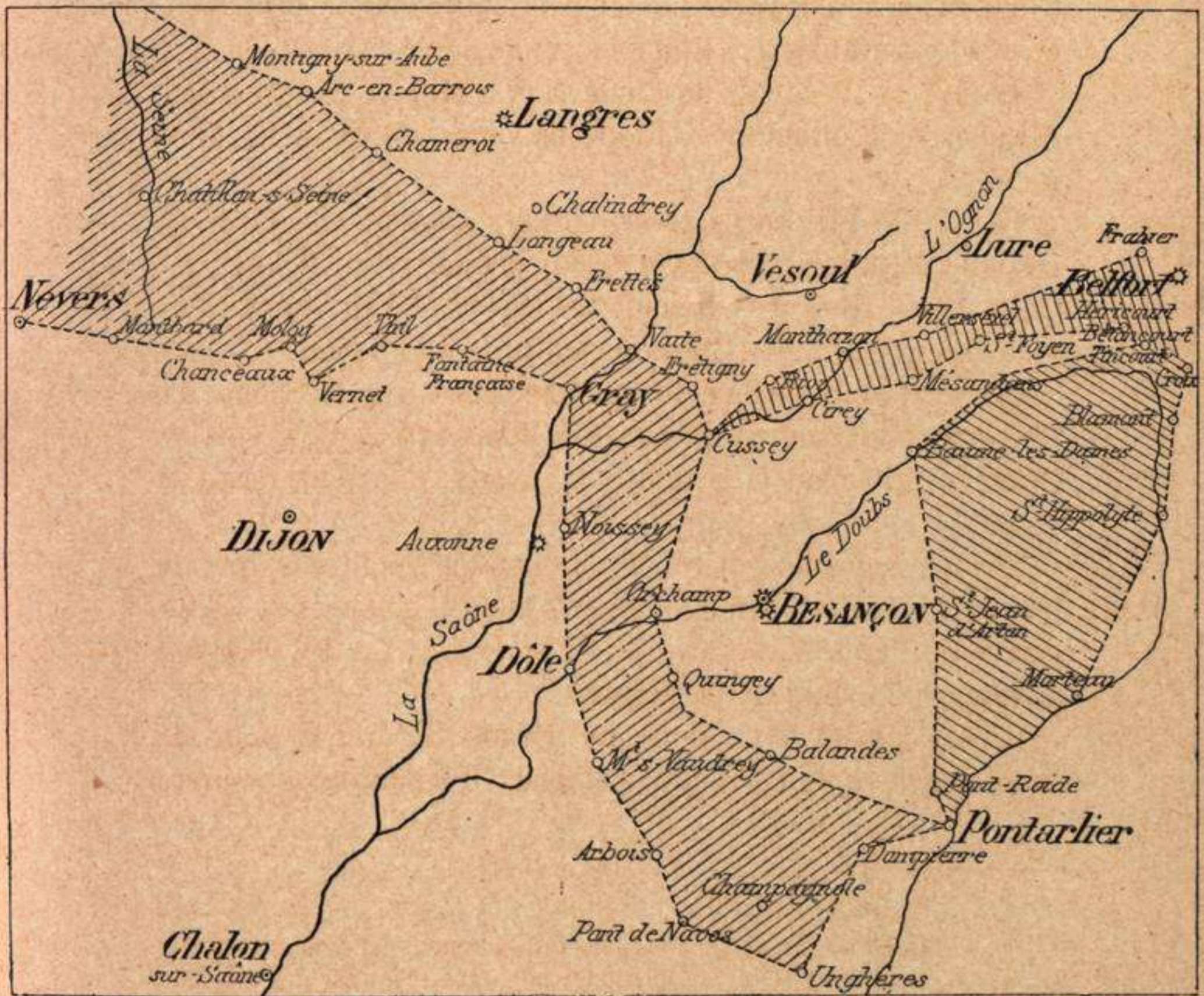
Chaque jour, le général de Manteuffel s'était mis, par le télégraphe, en relation avec de Werder. Il connaissait les succès de l'armée française le 16 et le 17. Le 18, il savait qu'elle avait commencé sa retraite.

Il ne s'agissait plus, alors, de garantir la grande ligne de communication de Paris et Allemagne : il fallait ou poursuivre

(1) Nous insistons à nouveau, ici, pour dire que nous ne donnons que des moyennes de marche. Il eût été possible sans doute d'établir des tableaux qui auraient démêlé la marche des diverses colonnes : car on doit bien supposer que, chaque fois qu'ils l'ont pu, les chefs des corps et des divisions ont mis leurs troupes en marche sur plusieurs colonnes. Cette suite de détails eût été sans intérêt, et nous avons préféré mieux fixer les idées en donnant simplement les points principaux des mouvements et la moyenne des parcours exécutés par les colonnes.

MARCHE DE L'ARMÉE ALLEMANDE DU SUD (JANVIER 1871)

(La partie ombrée indique la plus grande extension des fronts de marche.)



les Français, ou leur barrer la Saône et le Doubs en avant de Besançon et les obliger à une bataille. Vu leur état de désorganisation probable, on avait, pour la gagner, des chances favorables, d'autant que de Werder faisait savoir son intention de quitter sa position défensive de la Lisaine pour suivre Bourbaki et que, de Versailles, on l'y engageait fortement.

Le 19 janvier, le II^e corps gagne Fontaine-Française; le VII^e corps gagne Dampierre-sur-Salon. (Etape moyenne de 18 à 19 kilomètres.)

Le 20, le II^e corps gagne Gray; le VII^e corps gagne Sauvigney. (Etape moyenne de 22 kilomètres.)

Le 21, le II^e corps est poussé sur Moisse; le VII^e corps sur Marnay. (Etape moyenne de 21 kilomètres.)

Ce jour, on prenait le contact avec les Français, le II^e corps à Dôle, sur le Doubs, le VII^e aux ponts de Marnay et d'Emagny-sur-l'Ognon.

Pendant ces journées, le XIV^e corps, de son côté, avait pris l'offensive; il avait gagné Villersexel, Saint-Fergeux, retardant la marche des Français en les obligeant à de fréquents combats d'arrière-garde.

La journée du 22 avait été consacrée au repos. On était déjà plus rapproché des routes du sud et de Lons-le-Saunier que les divers groupes de l'armée française, et on pouvait se permettre un jour de répit.

Le 23, le II^e corps pousse sur Dôle, le VII^e corps sur Byans (étape moyenne de 22 kilomètres). Le mouvement du VII^e coupait, à Quingey et à Byans, la route de Besançon vers le sud; c'était une des principales lignes de retraite des Français qui leur était interdite, au moins sans qu'ils livrassent combat.

Ce même jour, le XIV^e corps faisait une marche de 15 kilomètres en moyenne, pour faire gagner à ses éléments Montbozon, Mesandans et Soye.

Le 24, le II^e corps va de Dôle à Mouchard et Mont-sous-Vaudrey; le VII^e, de Byans à Quingey et Dampierre.

On était là sur la ligne de retraite. Il y eut, le 25, par suite, un temps d'arrêt indispensable pour avoir des renseignements et se bien reconnaître.

On sut, là, que le XIV^e corps avait poussé sur Rioz, Loulans, Baume-les-Dames, livrant quelques combats aux fractions d'arrière des Français; que ceux-ci étaient dans un état moral et matériel des plus mauvais, ayant deux de leur corps, le 18^e et le 20^e, près de Besançon, le 15^e derrière la Loue, le 24^e derrière Saint-Hippolyte, Sancey et Servin.

Le 26 fut occupé comme le 25 à faire des détachements et patrouilles, afin de bien établir le contact. Ce jour-là, un de ces détachements du II^e corps eut un engagement assez vif à Salins. Il en chassa les Français, s'empara des bâtiments de la gare, mais fut obligé de leur laisser les deux forts qui dominent la ville, qui, l'un et l'autre, étaient imprenables avec de l'artillerie de campagne.

Néanmoins, on coupait, à Salins, une des routes du sud, et le résultat était des plus avantageux.

Malgré ces détachements, et même à cause d'eux, le II^e corps fit une courte étape de quelques kilomètres pour grouper les divisions à Mouchard et Arbois, le VII^e restant à Quingey, Saint-Vit et Dampierre, le XIV^e avançant sur Marnay, Etuz, Voray et Saint-Juan-d'Adam.

Des reconnaissances poussées en avant avaient fait connaître, dans la soirée du 26 et la matinée du 27, que des troupes françaises étaient engagées, en retraite sur la route Pontarlier, Lons-le-Saunier.

Ce même jour, 26, le VII^e corps, qui gardait le passage de l'Ognon, établissait liaison avec la droite du XIV^e corps, lequel avait été, comme nous l'avons dit, le 24 à Rioz, Loulans, Baume-les-Dames, puis le 25 à Boult (17 kilomètres en moyenne des points précédents) et le 26 à Etuz, Saint-Juan-d'Adam et Marnay (14 ou 15 kilomètres).

Le 27, on avançait donc du côté de Pontarlier : le II^e corps

sur Arbois et Pont-d'Héry, le VII^e corps sur Quingey et Pagnoz, le XIV^e sur Saint-Vit et Marnay. (Etape moyenne de 15 kilomètres.)

Le 28, le II^e corps gagnait Pont-du-Navoy, Champagnolles; le VII^e, la Chapelle et Deservillers; le XIV^e, Saint-Vit, Quingey, Orgeans, Sancey. (Etape moyenne de 18 kilomètres et demi.)

Le 29, on continuait la marche plus rapidement: le II^e corps sur Nozeroy, les Onglières, le VII^e corps sur Houtaud et Chaffois, le XIV^e corps sur Senans et Arbois, conservant Quingey et Sancey. (Etape moyenne de 24 kilomètres et demi.)

Toutes ces marches avaient lieu sans difficulté de résistance, sauf quelques escarmouches aux avant-gardes.

Toutefois, le 29, comme on approchait de Pontarlier, on eut, à Sombacourt et Chaffois, des engagements plus sérieux, puisqu'on se butait sur la masse des troupes françaises.

C'est ce jour, le 29, qu'arrivait aux deux quartiers généraux l'avis de l'armistice conclu à Paris pour la cessation des hostilités.

Mais cet avis fut suivi, vers 5 heures du soir, d'un télégramme plus détaillé mentionnant que les départements de la Côte-d'Or, du Jura et du Doubs n'étaient pas compris dans l'armistice.

Le grand état-major allemand donnait, par ce même télégramme, ordre au général de Manteuffel de continuer les opérations.

Néanmoins, il n'y eut pas de mouvement exécuté le 30; on s'était, de part et d'autre, arrêté à la première nouvelle de l'armistice de Versailles, et les ordres seraient arrivés trop tard.

D'autre côté, le général commandant l'armée française (Clinchant) se réclamait de l'armistice; il avait fallu lui faire connaître les instructions de détail et le mettre à même d'ou-

vrir, s'il l'eût voulu, des négociations basées sur la situation des armées à cette date.

Le 30, on continuait l'avancée sur Pontarlier : le II^e corps allait à Dompierre; le VII^e corps, à Dammartin et Vuillecin; le XIV^e corps, à Villeneuve-d'Amonts et Nods. (Etape moyenne de 13 à 14 kilomètres.)

Le 1^{er} février, le général de Manteuffel avait décidé l'attaque de Pontarlier, et, comme c'est le dernier épisode de cette période, nous avons tenu à relever, ce jour-là, très exactement, les positions des deux armées adverses.

Le II^e corps allemand était, le matin du 1^{er} février, à Dompierre et aux environs; le VII^e corps avait une division (la 13^e) aux Sept-Fontaines, l'autre division (la 14^e) à Dammartin et Vuillecin; le XIV^e corps avait une division (la division badoise) devant Besançon, une brigade (von der Goltz) à Villeneuve-d'Amont, une division (la 4^e de réserve) à Nods.

Du côté des Français, la masse restante (80,000 hommes environ) était ainsi répartie : le 18^e corps, à Pontarlier et au nord-est de la ville; le 20^e corps (deux divisions), à Pontarlier et au sud-est; le 15^e corps (deux divisions), au sud de Pontarlier; le 24^e, une division à la Chapelle-du-Bois (route de Morey), une division à Mouthe, une division aux Granges-Sainte-Marie et à Saint-Antoine.

La réserve de l'armée, avec une division du 15^e corps, était à la Cluze.

Le général Cremer, avec son corps particulier, une division du 20^e corps et la cavalerie du 20^e, était à la Chaux-Neuve et Foncine-le-Haut, en dehors de la zone générale.

Le II^e corps allemand, parti le matin, occupait, avec sa seule avant-garde, Pontarlier, sans résistance. Les Français l'avaient évacué pour se retirer dans le cirque de la Cluze, en arrière d'un étroit défilé barré par le fort de Joux. Il y eut là un assez vif combat, mais sans résultat pour les troupes allemandes, le terrain ne permettant pas l'emploi du canon et

étant balayé par les pièces des forts de Joux et du fort Neuf.

Dans la nuit, le général de Manteuffel avait reçu avis, de Berlin, que l'armée française, en vertu d'une convention avec le gouvernement suisse, entrait sur le territoire de la Confédération par les Verrières du Jura, les Fourgs et les Hôpitaux.

Ainsi que nous l'avons dit au début, ce n'est pas au point de vue de la hardiesse de sa conception que nous avons voulu résumer cette marche des II^e et VII^e corps, car c'est sur ceux-là que nous avons insisté.

Le général de Manteuffel avait-il la conscience absolue du peu de résistance que pouvaient lui opposer les troupes de nouvelle levée que Bourbaki amenait à Besançon ? Avait-il l'intuition que ces troupes allaient rapidement se désorganiser et se démoraliser ? Si cela est, il a fait une œuvre des plus remarquables au point de vue de la conception.

Ce qui est indéniable, c'est que, par son activité, par la justesse de ses prévisions, par la rectitude de ses ordres, il est, on peut le dire, arrivé sans coup férir — car ce n'est que ses avant-gardes qui eurent à soutenir quelques canonnades peu sérieuses — à réduire à l'impuissance les treize divisions de son adversaire, aidé, il faut bien l'ajouter, par les généraux de Werder et de Treskow, dont la résistance sur la Lisaine a déterminé, chez les Français, un état de démoralisation qui n'était encore qu'un germe dans cette armée, soumise dès sa formation à de trop rudes épreuves pour qu'elle pût acquérir la force d'endurance.

Ne nous en tenant ici qu'à la technique des marches, nous voyons le II^e et le VII^e corps (1) faire, pour se concentrer, 21 kilomètres par jour jusqu'au 31 janvier.

(1) Dans la précédente étude, nous avons cité des marches forcées très remarquables. Il n'y en a pas eu à proprement parler dans l'armée du Sud, mais il est un exemple de marche très intéressant à citer, c'est celui du 2^o

A partir du 13, ils en font 22 à 23 par jour pour gagner le sud de Besançon ; 15 ou 16 pour manœuvrer autour de la place et de l'armée française, et 17 pour tâcher de la gagner de vitesse sur les routes de la Suisse.

Et cela en plein mois de janvier, par des températures des plus basses, du verglas, de la neige, des dégels, à la suite desquels on enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles (1).

Résumé.

En résumé, et dans les trois situations choisies, nous trouvons à très peu près les mêmes moyennes de mouvement.

La III^e armée va de Wissembourg à Sedan. Elle marche du 4 août au 1^{er} septembre, livre une grande bataille, opère un grand changement de direction et fait moyennement de 18 à 20 kilomètres par jour (18 et demi si l'on ne défalque pas les

corps. Parti de Paris le 2 janvier, il était, le 1^{er} février, à Pontarlier (545 kilomètres du point de départ), ayant marché, sans arrêt, pendant trente et un jours, à raison de 20 à 21 kilomètres par jour en moyenne.

(1) Nous ne pouvons établir nécessairement des termes de comparaison entre les marches des corps allemands et celles des corps français, la situation des armées et le but à atteindre étant tout différents. Nous avons dit, au début, quelques mots de la lenteur des transports, qui, pour moins de 200 kilomètres à parcourir, commencèrent le 23 décembre et ne furent achevés que le 8 janvier.

Les lenteurs des marches ne le sont pas moins.

Le 2 janvier, en effet, nous trouvons le 18^e corps à Pesmes et Marnay ; le 20^e, à Cussey et Voray ; le 24^e, à Besançon. Nous les trouvons tous, le 9, à Villersexel, c'est-à-dire : à 80 kilomètres le 18^e ; à 55, le 20^e ; à 48, le 24^e. Ils avaient donc fait, respectivement, 10, 7 et 6 kilomètres par jour.

On mit cinq jours (du 10 au 14 inclus) pour aller à la Lisaine, ce qui représente à peine 5 kilomètres par jour.

En fait, pour gagner la Lisaine, on fait moyennement, du point de concentration à son emplacement de bataille, 6 à 7 kilomètres par jour, et, ce qui est plus grave, on en fait 9 ou 10 à peine lorsque vient la retraite et qu'il faut à tout prix échapper si possible au mouvement enveloppant.

jours de stationnement forcé, un peu plus de 20 si on tient compte des repos).

La II^e armée va de Metz au Mans. Elle marche du 3 novembre au 12 janvier, livre huit ou neuf batailles et près de vingt combats. Elle fait moyennement 15 kilomètres par jour, et 19 si l'on défalque les jours de stationnement.

Enfin, l'armée dite du Sud fait, du 7 janvier au 1^{er} février, près de 17 kilomètres par jour, et 19 si l'on tient compte des trois journées employées à attendre et à chercher des renseignements, journées pendant lesquelles le gros des colonnes n'a pas été mis en mouvement.

II^e PARTIE

STATIONNEMENT (SERVICE DE SURETÉ)

« Le service des avant-postes et les dispositions à lui donner varient, dit le règlement prussien de 1870, avec les situations, les terrains et le but.

» On ne peut donc donner que des indications générales au sujet du service des avant-postes. Le jugement sera toujours le meilleur guide dans le choix des moyens les plus propres à satisfaire à la mission qui leur est confiée. »

Notre règlement de 1883, qui a fait de larges emprunts au prussien, a adopté naturellement (art. 164) cette formule, qui est le meilleur résumé qu'on puisse faire des difficultés du service de sûreté (1).

Pour nous en tenir seulement au premier mot, varier avec « les situations », combien n'est-il pas de situations différentes pour les armées ? Ou bien elles sont loin l'une de l'autre, ou bien elles sont rapprochées ; ou en contact immédiat, prêtes à en venir aux mains, ou en étant déjà venues aux mains.

La théorie ne pouvait ni ne devait examiner l'un après l'autre tous ces cas. Elle a donc posé des règles générales,

(1) On a dit souvent « que les Français ne savent pas se garder ». C'est là une des erreurs les plus accréditées, même chez nous. Nous croyons, au contraire, que c'est eux qui ont appris aux autres le service de sûreté.

Qu'ils n'aient pas à se garder, qu'ils négligent volontiers, par esprit de sans-souci et de négligence, les règles de la sûreté, nous l'admettons peut-être. Mais, certes, il n'y a eu, au monde, pendant les quarante ans qu'a duré notre conquête algérienne, aucune troupe pour apprendre à nos régiments d'Afrique comment on se garde et de jour et de nuit.

laissant aux chefs le soin de les modifier suivant « les situations, le terrain et le but », et leur expérience.

Or, l'expérience ne saurait s'acquérir qu'à la guerre. Ce ne sont ni les petites, ni les grandes manœuvres du temps de paix qui la donneront; mais, à défaut de cette expérience que donne l'exécution réelle devant l'ennemi, un officier sera toujours bien près de prendre de bonnes dispositions s'il peut doubler les indications générales du règlement d'exemples choisis.

Nulle part on ne saurait mieux trouver ces exemples que dans la guerre 1870-71, qui est celle où les Prussiens faisaient pour la première fois l'application de leur règlement, qu'ils ont trouvé, après expérience, assez bon pour n'y changer que peu de chose, et auquel nous avons fait assez volontiers de larges emprunts pour le nôtre en 1883 (1).

Ce sont ces exemples dont nous allons rechercher, à l'aide des fascicules de la guerre, les plus intéressants (2).

Nous venons, dans le précédent chapitre, de voir la série des marches de la III^e armée durant le mois d'août; il ne sera point sans intérêt de l'étudier au point de vue du service de sûreté : puisque, ainsi que nous l'avons dit déjà, on a l'occa-

(1) Le règlement de service en campagne mis en usage en 1870 par les Allemands datait du 17 juin de la même année.

En 1886, a paru un règlement provisoire qui devait être appliqué, comme essai, par les corps qui faisaient de grandes manœuvres. A la suite de ces essais, parut, en 1887 (le 23 mai), un règlement définitif, qui est celui en usage.

Ce règlement consacre, on peut le dire, les principes du précédent avec les compléments et corrections que la pratique devait y apporter.

(2) De même que dans le chapitre des Marches, nous avons surtout cherché des exemples dans la première partie de la guerre de 1870.

Nous ne saurions trop le répéter, certes, cette guerre réveille de douloureux souvenirs, mais c'est évidemment celle qui doit et peut le mieux nous préparer aux luttes de l'avenir.

sion, en suivant le mouvement de cette armée, de passer par la série des situations les plus régulières de la guerre (1).

Ainsi, nous pourrons juger des moyens employés dans la III^e armée pour exécuter le service de sûreté près de l'ennemi, c'est-à-dire dès son entrée sur notre territoire, jusqu'à Frœschviller; plus tard, lorsque le contact est rétabli dans l'Argonne, avant et après les combats, et, enfin, dans la période de marche au travers de nos départements entre les Vosges et l'Argonne.

3 août. — Le 3 août, ainsi que nous l'avons vu, la III^e armée allemande, aux ordres du prince royal, était sur la rive gauche de la Lauter.

La 4^e division bavaroise, derrière Bergzabern.

Le V^e corps prussien, à Billigheim.

Le XI^e corps prussien, à Rohrbach.

Les Badois, devant Pfortz.

Les Wurtembergeois, à Knielingen.

La 3^e division bavaroise, devant Germersheim.

La 4^e division de cavalerie, à Offenbach.

L'état-major, sans être fixé sur notre force et nos projets, n'ignore pas notre présence en Alsace, et assez près de la Lauter, et nous trouvons là l'application régulière des principes théoriques, à savoir : emploi combiné de la cavalerie et de l'infanterie.

Le front est couvert ainsi qu'il suit :

La 4^e division bavaroise a son avant-garde : une brigade à

(1) On trouvera peut-être quelques répétitions dans les divers détails que nous donnerons dans cette étude. Mais elles sont indispensables pour bien saisir les situations, et résultent forcément de l'obligation qui nous a paru utile : de puiser surtout des exemples pratiques dans la première période de la guerre

Bergzabern, laquelle détache un bataillon et un escadron à Ober-Otterbach, un détachement semblable à Nieder-Otterbach.

Le XI^e corps a son avant-garde : une brigade à Winden, avec deux bataillons et l'escadron en avant, à Minfeld.

Les Badois ont deux bataillons et un escadron devant Hagenbach.

La ligne des avant-postes s'étend : pour les Bavares, de Schweigen à Schaidt (7 kilomètres); pour le XI^e corps, de Schaidt à Büchelberg (8 kilomètres); pour les Badois de Büchelberg à Neubourg (9 kilomètres). Total, 24 kilomètres.

Front de 3 ou 4 kilomètres par bataillon, avec profondeur de 3 kilomètres aussi; nombreuses patrouilles de cavalerie.

Les flancs sont couverts, à droite, par deux bataillons et un escadron à Annweiler et Birkenhœrdt et, à gauche, par le Rhin.

Le développement du service de sûreté est à peu près régulier, peut-être un peu étendu. Toutefois, il y a lieu de croire qu'on se borne à surveiller surtout les voies de communication.

4 août. — La journée suivante (4 août) nous donne un exemple de service de sûreté après un combat.

Le combat de Wissembourg est gagné. Il est 3 à 4 heures du soir. Soit que l'on n'ait pas cru avoir assez de cavalerie sous la main, soit que l'on n'ait pas songé, dans l'effarement d'un premier choc, qui a été très dur et a coûté beaucoup de pertes, à employer celle que l'on avait sous la main, il est certain qu'on ignore absolument de quel côté les Français ont fait retraite.

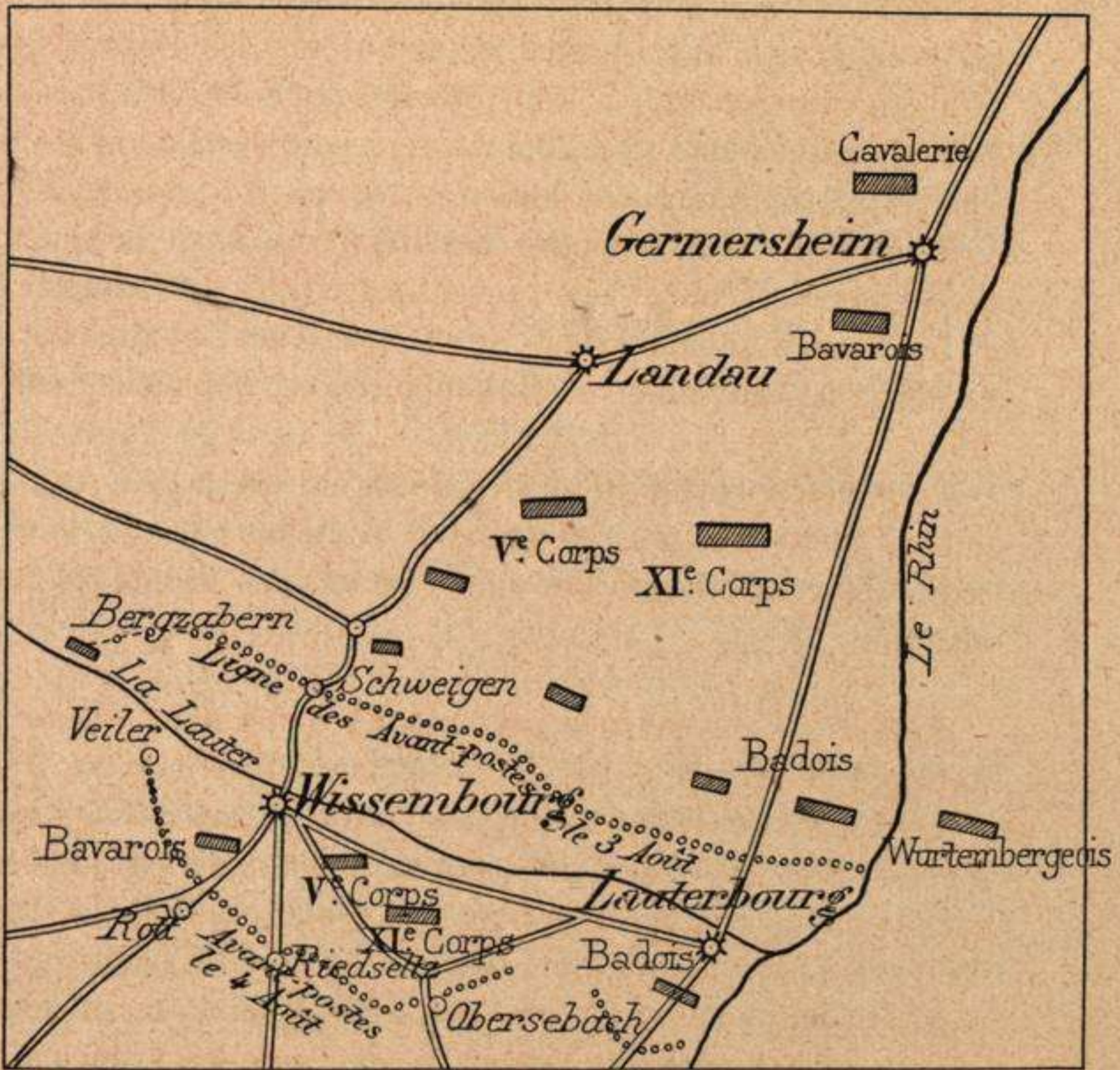
C'est donc un exemple d'une situation exceptionnelle et qui ne rentre dans aucun des cas prévus.

La disposition est la suivante :

Le II^e corps bavarois, à Wissembourg; le V^e corps prus-

3^e ARMÉE ALLEMANDE

(Service de sûreté les 3 et 4 août, avant et après le combat Wissembourg.)



sien, à Altenstadt ; le XI^e corps prussien, au Geisberg ; les Badois, à Lauterbourg ; les Wurtembergeois et le I^{er} bavarois, à Minfeld (de l'autre côté de la Lauter).

Le front est couvert, sur la route de Bitche, par deux bataillons bavarois et, entre cette route et celle de Haguenau, par trois autres et un escadron.

Le V^e corps a devant lui une brigade, deux escadrons et une batterie aux Trois-Peupliers, avec quelques postes à cheval sur la route de Haguenau.

Le XI^e corps a deux bataillons et un escadron sur la route de Fort-Louis et un détachement mixte à Niederlauterbach.

Du côté opposé, les Bavarois ont un détachement semblable à Bobenthal.

La ligne des postes avancés va de Weiler à Rott, de Rott à Oberhoffen, Steinseltz, Riedseltz, Oberseebach, Schleithal, présentant un front de 13 kilomètres.

Les Badois, à Lauterbourg, ont un service de sûreté indépendant, à cheval sur la route d'invasion.

C'est, on le voit, un peu enchevêtré et manquant de liaison.

On doit tenir compte, il est vrai, que presque tout le monde est au bivouac et prêt à prendre les armes.

5 août. — Le lendemain, 5 août, on part sans que les reconnaissances du matin aient donné le contact, pour prendre, le soir, en face de nos positions, les dispositions suivantes, qui sont, on le verra, très judicieuses, et qui ont amené la bataille de Frœschviller (Reichshoffen), — on verra pour quel motif dans un chapitre suivant.

La disposition des troupes est la suivante :

Le II^e bavarois à Lembach, le V^e corps à Preuschkorf, le XI^e à Soultz, les Wurtembergeois à Ober-Roedern, les Badois à Aschbach, le 1^{er} bavarois à Ingolsheim, la 4^e division de cavalerie à Hundsbach.

Partie des corps sont face à l'ouest, partie face au sud : car,

quoique le contact soit établi *de visu*, on ne sait qu'imparfaitement ce qu'il y a de divisions françaises en Basse-Alsace.

La ligne des avant-postes fait, par suite, un grand angle déterminé, à l'ouest, par la Sauer et, au sud, par la lisière de la forêt de Haguenau.

Dans cette deuxième partie seulement, les postes sont mixtes, avec infanterie et cavalerie. Dans la première, il n'y a de cavalerie qu'à l'extrémité.

Le II^e corps bavarois avait deux bataillons de service de sûreté pour garder la Sauer, du Hirschtal à Kuhbrücke (9 kilomètres).

Le V^e corps avait une brigade, la 20^e, à Dieffenbach ; un bataillon (37^e de ligne) de cette brigade, établi à Gœrsdorf, gardait, avec deux compagnies, la Sauer, de Kuhbrücke à Spachbach ; la 3^e compagnie était à Gœrsdorf même, la 4^e sur le chemin de Wœrth. Un autre bataillon (du 50^e de ligne), établi à Gunstett, avec un escadron, avait la garde des hauteurs et du pont (front de 7 kilomètres) (1).

Le XI^e corps, en dehors de son service spécial vers le sud, avait à Spachbach un bataillon au milieu des avant-postes du 5^e, et deux compagnies de soutien à Oberdorf.

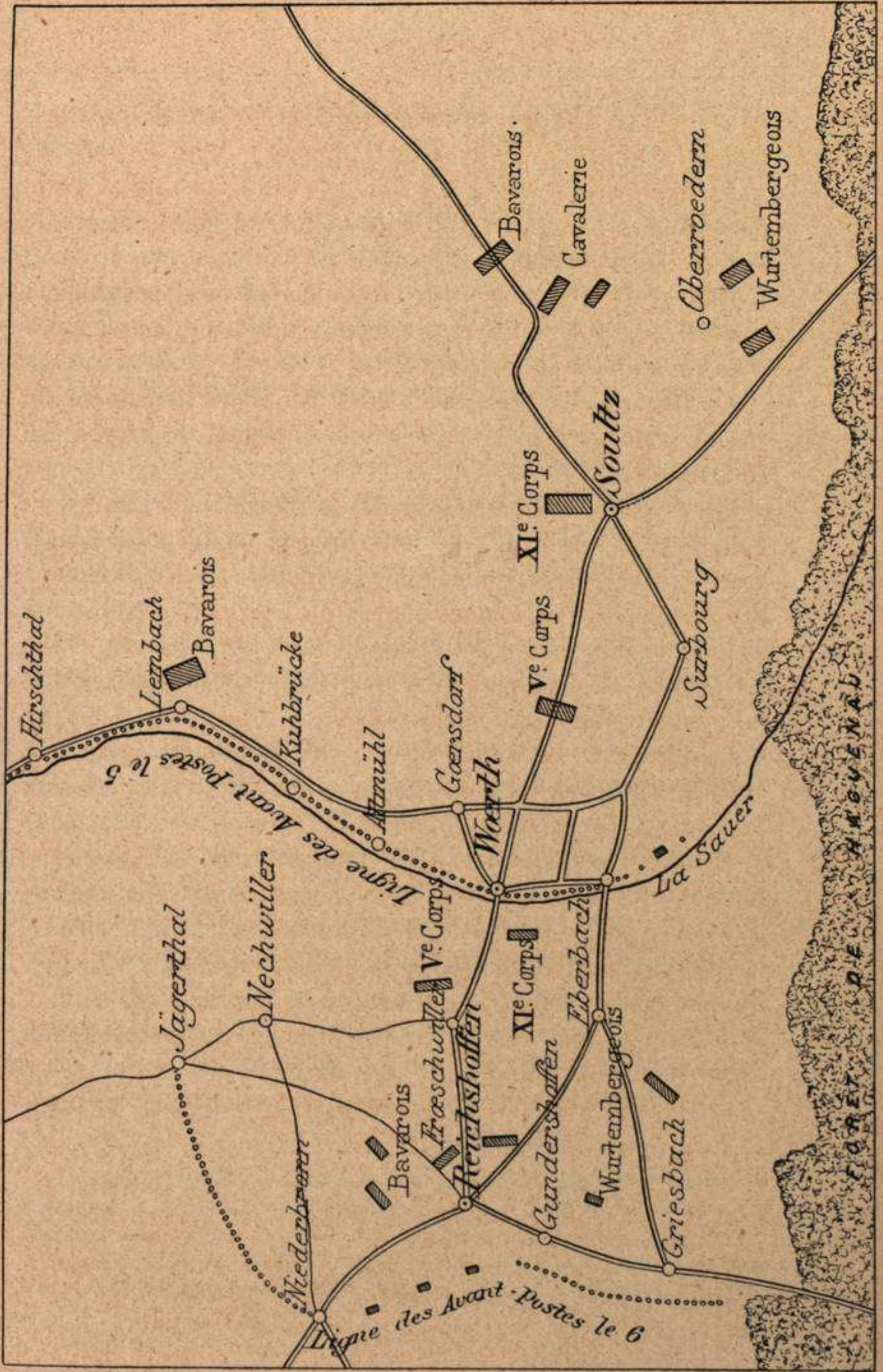
Ce même corps couvrait la ligne du sud de Sürbourg à Betschdorf (12 kilomètres), ayant à gauche les Wurtembergeois avec des postes mixtes de Rittershoffen à Hatten (6 kilomètres), et, plus à gauche encore, les Badois de Bühl à Nieder-Roedern (6 kilomètres) ; front total, 28 kilomètres. Mais il faut tenir compte que sur de grandes parties on se contentait d'une simple surveillance.

Profondeur variable : 4 kilomètres environ dans les corps

(1) On remarquera que la réserve des avant-postes principaux était à Dieffenbach, sur le point culminant du côté est de la vallée de la Sauer, et que ce point était la clef de la position de l'armée allemande.

3^e ARMÉE ALLEMANDE

(Service de sûreté les 5 et 6 août, avant et après le combat de Frœschwiller.)



prussiens, 3 au corps wurtembergeois, 2 à peine chez les Bava-
rois.

6 août. — Le soir de la journée du 6, après la bataille, nous voyons un service de sûreté très irrégulier et sans grande consistance. En fait, il était tard, on n'avait pas, comme l'avant-veille, après le combat de Wissembourg, le temps de se reconnaître, de faire passer en avant les troupes qui n'avaient pas donné. La fatigue était extrême, le désordre et le mélange des unités tactiques très grand.

On se contente donc d'observer les voies de communication :

Du côté des Bava-
rois, en occupant, avec une brigade, Niederbronn et en portant des avant-postes à 2 ou 3 kilomètres en avant entre Oberbronn et le Jægerthal (8 kilomètres) (1) ;

En jetant en avant de Reichshoffen quelques détachements entre Oberbronn et Gundershoffen le long du Lauterbach (8 kilomètres) ;

En mettant un bataillon wurtembergeois des moins fatigués pour couvrir les 2 kilomètres entre Gundershoffen et Griesbach.

C'était loin d'être complet, mais on ne pouvait douter de la retraite des Français, et l'on avait peu à songer à un retour offensif de leur part, ayant, du reste, tous les corps concentrés entre Wœrth, Frœschviller, Elsasshausen et Reichshoffen.

Nous passons sur la traversée des Vosges, qui s'est faite simplement sous la protection des avant-gardes d'infanterie, pour arriver aux journées des 20, 21, 22 et 23 août, entre

(1) Il faut se rappeler que, dans le service des avant-postes allemands, les petits postes ont 30 ou 40 hommes et sont, à proprement parler, nos grand'gardes.

En arrière de ces postes, lorsque le service pourrait souffrir de leur éloignement du gros, on intercale ce qu'on appelle les piquets.

la Meuse et la Marne. On sait que les journées du 21 et du 22 furent des jours de repos nécessaires pour qu'on pût opérer la liaison avec l'armée de la Meuse venant de Metz, avec trois corps et quatre divisions de cavalerie inutiles dans un investissement de place (5^e, 6^e, 12^e divisions et cavalerie de la garde).

Dans cette période, la cavalerie seule est en avant du front, les avant-gardes d'infanterie cantonnent généralement, en se bornant au service de sécurité.

20 août. — Le 20 au soir, les corps sont disposés :

Le II^e bavarois à Menil-la-Horgne, avec son avant-garde à Ligny à 20 kilomètres;

Le V^e corps prussien à Tréveray, avec la brigade d'avant-garde à Héவில்리 (12 kilomètres);

Le XI^e corps à Gondrecourt, avec son avant-garde à Mandres (14 kilomètres).

Les Wurtembergeois, le I^{er} corps bavarois et le VI^e corps prussien sont en deuxième ligne.

En avant du front est la 4^e division de cavalerie à Stainville avec des escadrons de flanquement à Bazincourt et Savonnières (6 kilomètres), et une pointe d'un régiment à Saint-Dizier.

Sur le flanc gauche, la 2^e division, en avant de Maxey, a des escadrons de pointe sur les chemins au delà de Neufchâteau.

On doit se rappeler que, depuis la bataille du 6, on n'a que de vagues nouvelles des Français, que le contact est perdu et qu'on ignore si une partie au moins de l'armée ennemie ne s'est pas repliée sur Epinal. C'est ce qui explique la position de la 2^e division indépendante.

Aussi de nombreuses et fortes reconnaissances se portent-elles en avant. Le 21, deux escadrons de la 4^e division vont à Outrepont, à 45 kilomètres de Stainville; la 2^e division, de

son côté, lance des pointes vers Chaumont, Lamarche, Darnay. Ce même jour, le commandant du XI^e corps, tenant à s'assurer si le pont de Joinville-sur-Marne était facilement réparable, avait dirigé vers ce point un détachement de pionniers sur des voitures de réquisition, sous l'escorte de deux escadrons.

C'est ce détachement qui, en fouillant la gare, y trouva les dépêches annonçant le passage du 5^e corps et sa mise en route par voies ferrées pour le camp de Châlons.

On était dès lors fixé sur la direction exacte à donner au mouvement.

23 août. — Le 23 est le jour de la jonction avec l'armée de la Meuse. Dans l'après-midi de ce jour, nous trouvons :

- Le V^e corps à Stainville ;
- Les Wurtembergeois à Ménil ;
- Le XI^e corps à Moutiers ;
- Le II^e corps bavarois à Ligny ;
- Le I^{er} corps bavarois à Saint-Aubin ;
- Le VI^e prussien à Gondrecourt ;
- Le XII^e corps (armée de la Meuse) à Eix.
- Le IV^e corps (armée de la Meuse) à Commercy ;
- La garde prussienne à Saint-Mihiel.

Un grand rideau de cavalerie est en avant de ces masses, soutenu par leurs avant-gardes.

La 4^e division indépendante est à Saint-Dizier, avec les pointes à Eclaron, Perthes, Sermaize, vers Châlons.

La 2^e division, un peu à gauche du 6^e corps, couvre le flanc gauche de la III^e armée.

Le cavalerie bavaroise est à Bar-le-Duc, avec une pointe à Mussey.

Les 5^e, 12^e et 6^e divisions indépendantes sont à Neuville, Bras, Dieue, Genicourt, le long de la Meuse, avec des esca-

drons sur la rive gauche. vers la route de Verdun à Bar. La cavalerie de la garde est à Fresnes, avec des pointes vers Neuville, Rosnes, sur la route précitée.

Tout cet énorme ensemble, de plus de 75 kilomètres de front, se compose de pointes de cavalerie à 10 ou 15 kilomètres de leurs divisions. Celles-ci sont soutenues en arrière par les avant-gardes des corps de 1^{re} ligne, lesquelles sont à 10 ou 12 kilomètres de leur gros. C'est partout une profondeur qui varie, dans la III^e armée, de 30 à 40 kilomètres.

On ne saurait trouver un exemple plus pratique de l'emploi des masses de cavalerie dans une marche en avant, sans contact établi avec l'ennemi et sans renseignements très sûrs sur sa position.

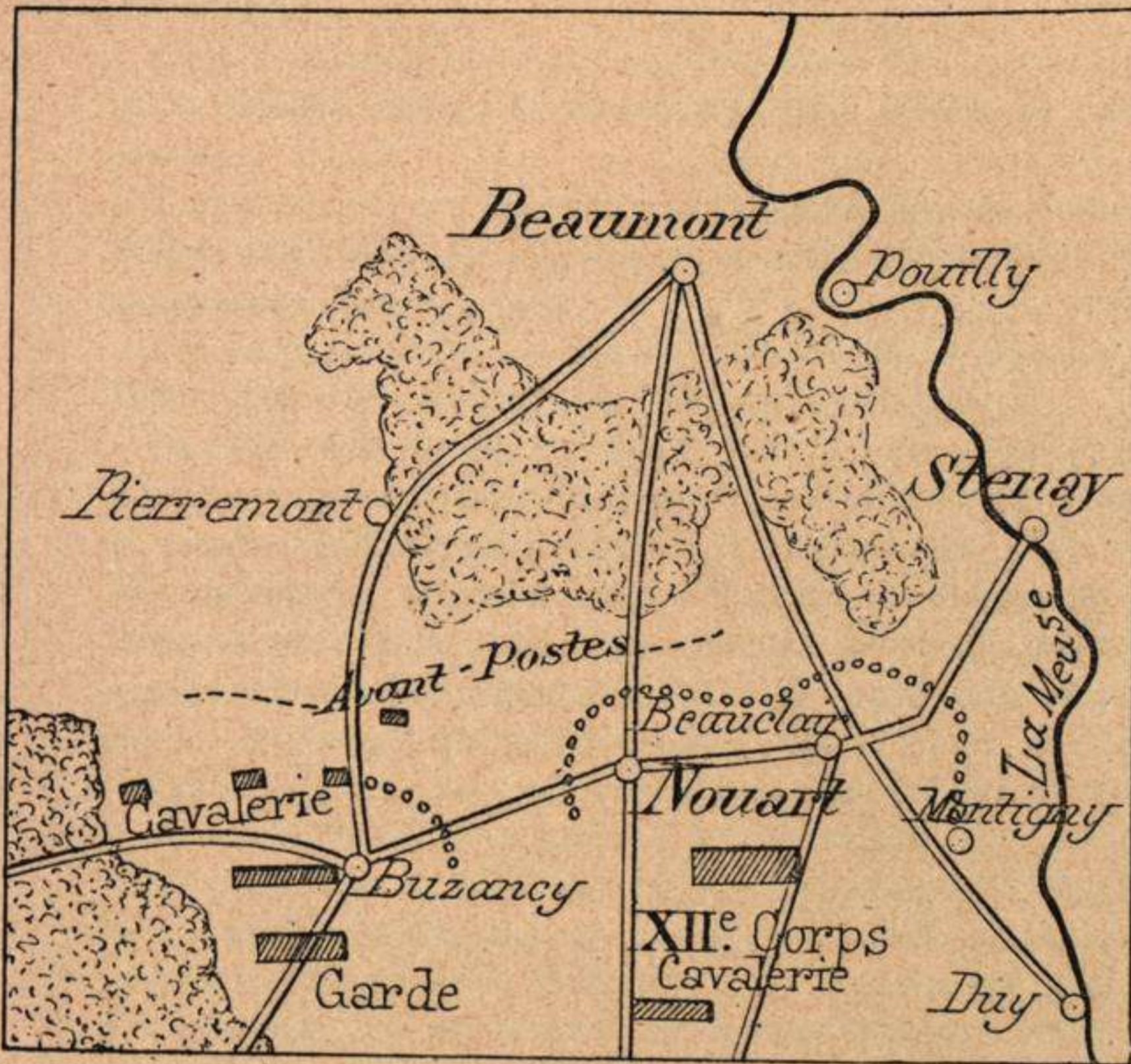
Les quelques exemples suivants, empruntés aux marches des corps à travers l'Argonne, avant Sedan, ne manquent pas non plus d'intérêt pratique. C'est une étude d'avant-postes de contact, l'ennemi étant en retraite.

29 août. — Le premier est celui du 29 août. Le XII^e corps prussien, engagé dans l'Argonne, s'est buté à Nouart contre une forte arrière-garde française bien postée et, malgré sa supériorité de forces, n'a pas cru prudent de s'engager dans la forêt de Beaumont. On a laissé la retraite de l'ennemi s'effectuer sans le suivre, et on s'est même replié en arrière pour avoir un espace libre devant soi et ne pas être en échelon trop avancé sur la garde prussienne, qui s'avance sur la gauche.

Le XII^e corps a trois cantonnements : à Barricourt, Tailly et Villers-Dun. Au milieu du triangle formé par ces trois localités, est la 12^e division de cavalerie aux Tuileries, avec une brigade détachée fort loin, à Stenay, pour observer le chemin de Beaumont.

ARMÉE DITE DE LA MEUSE

(Service de sûreté le 29 août, veille du combat de Beaumont.)



Deux régiments d'infanterie (n^{os} 102 et 108) et quatre escadrons sont affectés au service de sûreté. Un vaste cordon de postes s'étend de Montigny à Nouart, par Beaufort et Champy, sur un développement de 14 kilomètres, chacun des six bataillons installés à Nouart, Champy, Beaufort, Beauclair, Halla, Montigny, ayant à couvrir son front et à se joindre au voisin.

C'est un exemple tout particulier, résultant d'un arrêt forcé, après combat indécis, au milieu d'un pays difficile et très couvert.

Tout autre est, à 6 kilomètres sur la gauche et sans liaison aucune avec Nouart et le XII^e corps, le service de sûreté de la garde prussienne.

Les deux divisions s'établissent pour la nuit à Buzancy, Thénorgues et Briquenay, avec leur avant-garde à Bar.

La division de cavalerie s'installe près de l'avant-garde, à Harricourt, et sert seule à la couverture de l'infanterie avec un escadron à Boult, un à Germont, un à Fontenois, c'est-à-dire sur chacune des voies d'accès. C'est une simple observation des chemins au lieu d'un véritable service de sûreté comme celui du XII^e corps. Il est vrai que le pays a un autre aspect, est moins boisé et qu'on y voit clair au loin.

Les journées qui suivent Beaumont et amènent successivement sur la Meuse (rive gauche) les VI^e et XII^e corps et la garde prussienne n'ont qu'un intérêt moindre, puisqu'il s'agit de se ménager seulement avec ses avant-gardes la possession des ponts existants et de garder les ponts de campagne qu'on s'empresse de jeter sur la rivière pour aider le mouvement en avant.

Le XII^e corps, bivouaqué à Létanne, garnit les boucles de la Meuse de Pouilly et de Inor.

La garde s'installe sur la route entre Beaumont et Beaulieu. Le IV^e corps occupe Pourron, Grésil, Villemontry, La Sartelle. La brigade d'avant-garde occupe le faubourg de Mouzon, cou-

verte derrière elle par toute l'artillerie de corps en batterie sur les hauteurs de Brune.

31 août. — Beaucoup plus intéressant, comme exemple, est le service des corps avancés le 31 août, alors que se prépare le mouvement enveloppant de Sedan :

1^o XII^e corps. — Ce corps, une fois la Meuse passée, s'installe entre la Chiers et la Meuse : la 23^e division à Tétaigne et Lombut ; la 24^e à Brévilly, l'artillerie à Mairy ; la 12^e division de cavalerie à Amblimont. La brigade d'avant-garde est à Douzy, un des régiments (le 107^e) un peu en avant avec quatre escadrons. Le soir seulement la cavalerie se retire et le 107^e étend, sur un front de 4 kilomètres, une suite de postes entre la Chiers et Francheval. Arrivée assez tard, le soir, sur la droite du XII^e corps, la garde prussienne s'établit à Saint-Remy, Escombres, Messincourt, Sachy, sa cavalerie à Clémency, son artillerie à Carignan.

Elle n'établit devant elle qu'un service de sûreté très sommaire, avec un régiment de cavalerie et un d'infanterie, qui étalent une série de postes de Francheval à Pourru-aux-Bois, et de Pourru à la Grande-Haye. On a lieu de supposer d'après cela que déjà, à ce moment, l'état-major était assez renseigné pour être sûr qu'il n'avait pas à craindre une attaque sérieuse de ce côté.

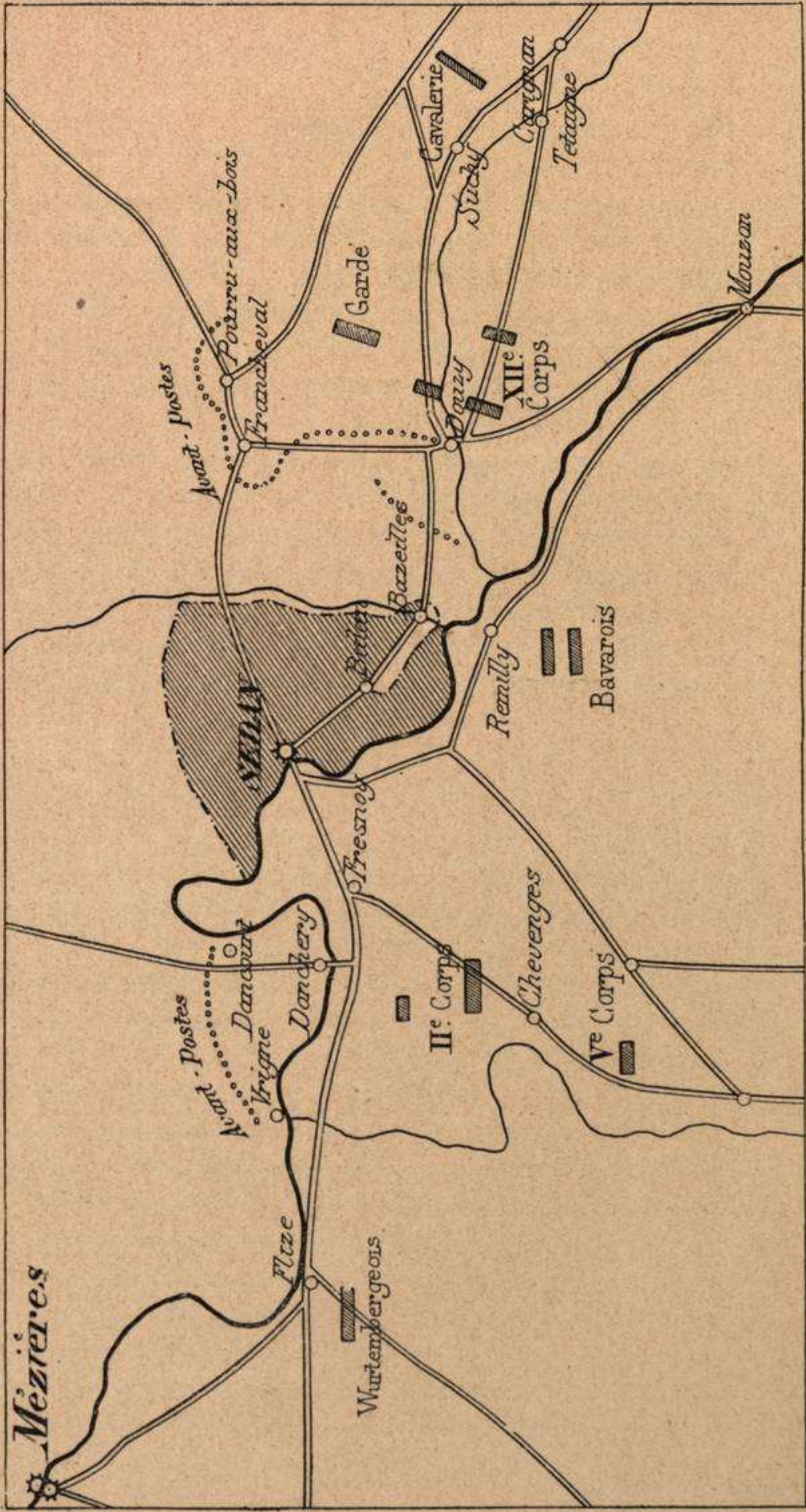
A cette même date, les corps bavarois, le XI^e corps prussien et la division wurtembergeoise venaient border la Meuse au-dessus et au-dessous de Sedan.

Le I^{er} corps bavarois, arrivé à 5 heures du soir, s'établissait à Aillicourt, Remilly et Angecourt, mais prenait plutôt un ordre de combat qu'un ordre de service de sûreté. Trois bataillons de chasseurs venaient border la Meuse, occuper les ponts et garnir les pentes, sur lesquelles on disposait en face de Bazailles treize batteries d'artillerie.

Le XI^e corps, bivouaqué à Cheveuges, envoyait deux forts

III^e ARMÉE ET ARMÉE DE LA MEUSE

Service de sûreté le 31 août, veille de la bataille de Sedan.



détachements à Frénois et Donchery, l'un observant Sedan, l'autre occupant le pont et rayonnant dans tous les sens vers le nord, sur la rive droite, sur un front de 4 kilomètres. Plus à gauche, et destinée surtout à barrer au 13^e corps français, qu'on sait en train de se grouper à Mézières, le chemin de Sedan, se trouve la division wurtembergeoise, à Etrepigny et Boutancourt.

L'avant-garde de cette division, composée d'un régiment d'infanterie, d'un de cavalerie et d'une batterie, est à Flize. A 1,800 mètres environ en avant d'elle, de forts postes occupent, sur un front de 1,600 mètres, la position de Chalandry, Elaire. Des pelotons de cavalerie sont aux Ayvelles et à Saint-Marceau. C'est une position de combat bien plus qu'un service d'avant-postes qui laissait à désirer comme dispositif.

Notre travail serait incomplet s'il se bornait à cette série d'exemples empruntés à la III^e armée et à l'armée de la Meuse. L'une et l'autre, surtout la III^e armée, se sont trouvées, en effet, dans des conditions exceptionnelles de bonne fortune dans leur marche entre l'Alsace et les Ardennes. Leur avancée s'est faite, sauf au commencement et à la fin du mois d'août, sans même une simple résistance.

Nous avons donc songé à multiplier les exemples en suivant aussi le mouvement d'invasion des I^{re} et II^e armées. L'étude du service de sûreté de la III^e armée et des corps de la Meuse ne serait pas suffisante peut-être pour tirer des déductions complètes, comme nous en avons l'intention.

Nous allons prendre la II^e et la I^{re} armées dans les journées du 4 au 6 et du 12 au 18 août, c'est-à-dire avant et après leur contact avec l'armée française, de manière à étudier à peu près tous les cas.

4 août. — Le 4 août, la II^e armée avait pris son dispositif de marche offensive. Elle avait les III^e, IV^e corps en première ligne, échelonnés par divisions à 7 ou 8 kilomètres l'une de l'autre, les 5^e et 6^e divisions à Cusel et Waldmohr (III^e corps) avec brigade d'avant-garde à Neunkirchen, les 7^e et 8^e divisions à Mühlbach et Koënigsbrückhof avec brigade d'avant-garde à Hombourg.

Les IX^e, X^e et XII^e corps et la garde étaient, en deuxième ligne, au delà de Kaiserslautern.

Ce gros ensemble de 60 kilomètres de profondeur était couvert par deux divisions de cavalerie indépendante. Au centre, la 6^e à Rohrbach et Neuhaüsel, à 9 kilomètres en avant des avant-gardes, occupant par des escadrons Esenheim et Bebelsheim.

Aux ailes, en deux groupes par conséquent, la 5^e division à Heusweiler et Deux-Ponts. Le groupe d'Heusweiler avait un régiment à Wolkeingen (10 kilomètres) et un à Sarrebrück (12 kilomètres). Le groupe de Deux-Ponts, un régiment à Pirmasens, un escadron à Neu-Hornbach. Un arc de 60 kilomètres était formé par ces détachements, situés à 20 kilomètres des avant-gardes ; on complétait le service, qui, du reste, ne rapporta aucun renseignement sérieux, par des reconnaissances d'officiers qui vinrent jusque derrière Forbach d'un côté et jusqu'à Bitche de l'autre.

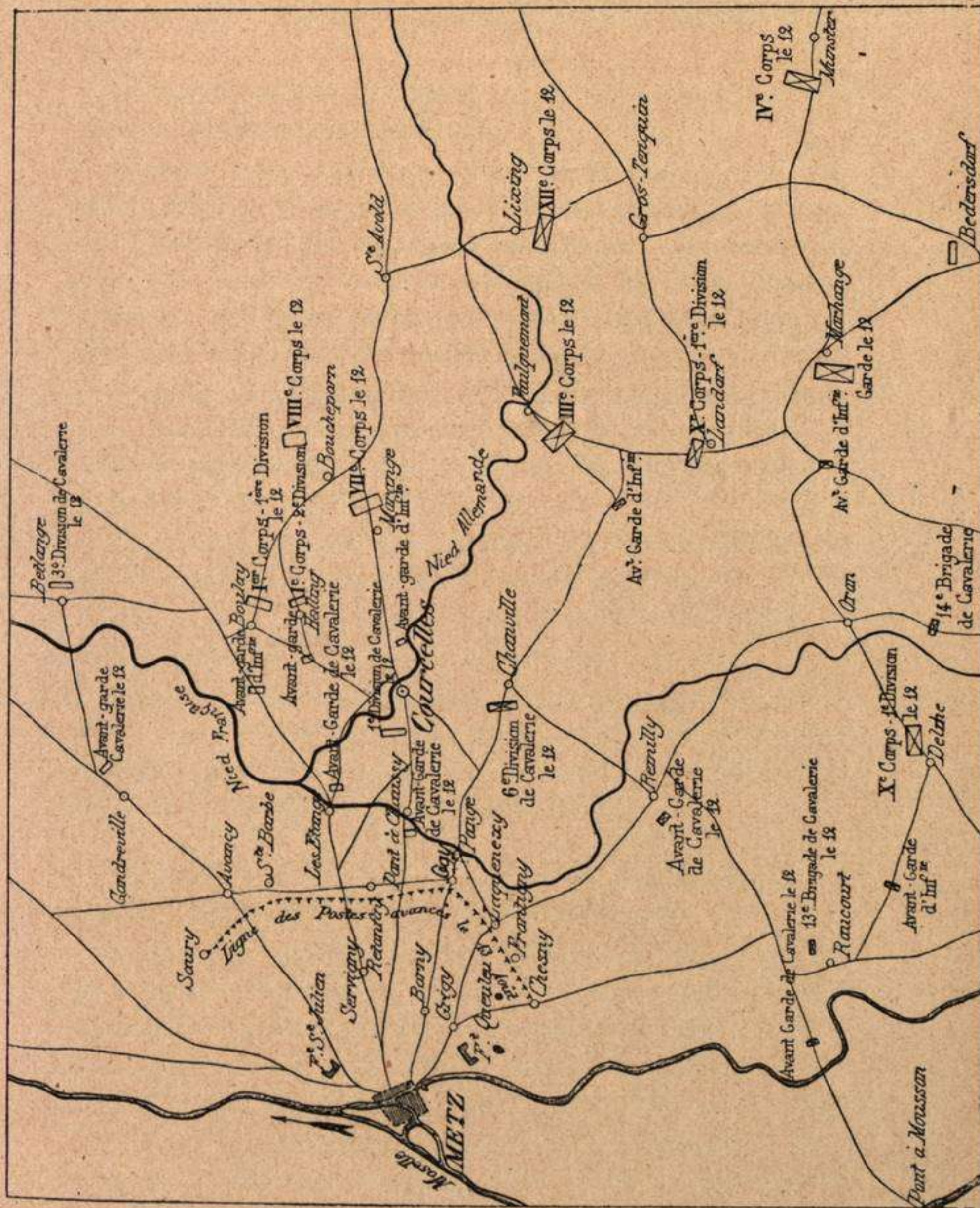
5 août. — Le 5, l'infanterie fit une petite marche en avant sous la protection de ce rideau.

6 août. — Le 6, le III^e corps vint à Neunkirchen, le IV^e à Deux-Ponts, la garde à Hombourg, les X^e, IX^e et XII^e à Waldmohr, Landstuhl et Kaiserslautern.

Les deux avant-gardes des III^e et IV^e corps arrivaient à Dudweiler et Neu-Hornbach.

Les 5^e et 6^e divisions de cavalerie vinrent se grouper vers

DISPOSITIONS DE MARCHÉ DES 1^{re} ET II^e ARMÉES ALLEMANDES LE 12 AOUT



Rohrbach, couvrant de chaque côté un front de 20 kilomètres environ, de Pirmasens à Sarrebrück, avec des escadrons détachés.

On commence à avoir contact, et la cavalerie est déjà resserrée sur l'infanterie d'avant-garde.

Ce même jour, la I^{re} armée livrait le combat de Spickeren, et le service de sûreté établi le soir du combat est un exemple des difficultés qui suivent, dans l'établissement d'un service de nuit, une bataille livrée sans direction et d'une manière décousue, qui laisse les chefs des unités ignorants de ce qui s'est fait à leur droite et à leur gauche.

A droite de la ligne allemande, la 13^e division, arrivée le soir, avait laissé son avant-garde entrer dans Forbach et celle-ci, surprise par la nuit, avait seulement quelques postes à cheval sur la route de Metz.

En arrière et, par suite, faisant un service inutile, la 14^e division avait en avant d'elle un régiment (le 52^e) à Stiring, couvert par toute une ligne d'avant-postes de plus de 1,500 mètres de large à 900 mètres de lui.

Enfin, la 5^e division, établie au Reppers-Berg, avait, à près de 3 kilomètres devant elle, trois bataillons de trois corps différents pour la couvrir sur un front de 3 kilomètres entre le Forbacher-Berg et le Gifert-Wald.

12 août. — Le 12 août, les I^{re} et II^e armées avaient fait jonction devant Metz, derrière la Nied allemande.

En première ligne, de Boulay à Morhange, cinq corps sur un front de 30 kilomètres; en deuxième ligne, de Boucheporn à Munster, quatre corps. Les avant-gardes des corps de première ligne (1^{re}, 3^e, 7^e, 10^e et la garde) sur la Nied.

A 10 ou 15 kilomètres en avant, quatre divisions de cavalerie ayant leurs escadrons de pointe sur une ligne de 80 kilomètres, de Bettange à Altroff, l'aile droite et l'aile gauche

renforcées, et leurs escadrons de soutien très près derrière eux. Profondeur totale de 30 à 40 kilomètres.

13 août. — Le 13, pendant que la II^e armée allemande obliquait vers le sud-ouest pour gagner la Moselle vers Pont-à-Mousson, la I^{re} armée arrivait à Metz. Nous trouvons là le type d'un dispositif théorique et pratique à la fois, au moins en ce qui concerne l'un des corps.

Les I^{er} et VII^e corps s'étaient arrêtés en première ligne sur la Nied française, le VIII^e en deuxième sur la Nied allemande. Tout l'ensemble couvert par deux divisions de cavalerie (1^{re} et 3^e). La 1^{re} division et le I^{er} corps s'arrêtent à Courcelles-Chaussy (route de Sarrebrück). Son avant-garde (1 brigade, 1 bataillon, 4 batteries, 1 régiment de cavalerie) s'arrête à Silly, à 3 kilomètres en avant. Elle détache de là 5 compagnies, 1 escadron et 1 batterie à 1 kilomètre, à la Tuilerie, 2 compagnies à 1,200 mètres en avant sur la route, 1 escadron à Retonfey, 1 à Ogy, soutenus l'un et l'autre par 2 compagnies (de chasseurs) placées dans le bois de Vaudreville. Front de 4 kilomètres; profondeur, 4 à 5 kilomètres.

A la nuit, la cavalerie se retire et est remplacée par l'infanterie. A droite, la 2^e division (I^{er} corps) est à Landonvillers. Son avant-garde (1 régiment, 1 escadron et 1 batterie) s'arrête à 3 kilomètres environ, détache l'escadron en avant, de Retonfey à Sainte-Barbe, avec un bataillon qui se tient sur la route pendant le jour et relève la cavalerie de nuit.

Un régiment de cavalerie (7 uhlans) est détaché à Avancy pour prolonger la droite jusqu'à Saury et couvrir par un poste, à Vigy, la droite de la 3^e division de cavalerie à Vry.

Les deux divisions du VII^e corps étaient un peu en avant, à Pange et Domangeville.

L'avant-garde (1 brigade, 1 bataillon, 3 escadrons, 2 batteries) va jusqu'à la hauteur de Villers-Laquenexy.

Cette avant-garde ne se couvre que de son bataillon de chasseurs occupant le bois de Laquenexy.

L'autre brigade, de son côté, détachait un bataillon à Coligny pour couvrir le terrain entre Ogy et le bois ci-dessus. La 1^{re} division de cavalerie est à gauche, à Mécleuves, avec un régiment (4^e uhlans) sur la hauteur de Frontigny.

Front pour l'infanterie (2 bataillons), 4 kilomètres. Profondeur du réseau, 2 kilomètres.

14 août. — C'est à peu près le même service, dans les mêmes conditions, qui est repris le 14 après le combat de Borny. Le VII^e corps avance seul ses avant-postes de Grigy à Colombey. La 1^{re} division de cavalerie va à Marsilly. Le VIII^e corps la remplace à Mécleuves.

Enfin, pour terminer cette série d'exemples, il nous reste à détailler le service de sûreté, très intéressant, des nuits du 17 au 18 et du 18 au 19 août, avant et après la grande bataille de Saint-Privat (1).

(1) Nous appuyons avec intention sur ces journées des 16, 17, 18 pour faire voir, d'après le système de sûreté établi par les corps allemands, combien il est difficile à la guerre de se rendre bien exactement compte de ce qui se fait chez l'ennemi et combien les événements obligent à se relâcher, même dans les armées les plus régularisées, des habitudes admises.

Ainsi, nous voyons, le soir du 16, les corps allemands tellement fatigués et désunis qu'il leur est impossible d'établir un service de sûreté.

Même observation à faire, le soir du 18, pour la I^{re} armée, qui cependant, ainsi que le prouvent les exemples de sa marche sur Metz, avait l'habitude d'une régularité de service pour ainsi dire académique.

Le 17, alors que les corps allemands ont opéré leur marche vers Metz, nous les voyons sur une ligne presque perpendiculaire à la ligne du camp français. Leur service de sûreté, qui ce jour est très régulier et rigoureusement établi, est donc en quelque sorte dans le vide, puisque la ligne des avant-postes est sensiblement à angle droit avec la nôtre : preuve convaincante de l'ignorance où les a laissés leur nombreuse cavalerie de nos mou-

16 août. — Le 16, au soir, il n'y eut pas, à proprement parler, de service de sûreté. La bataille de Rezonville ne finit que fort tard, alors qu'il faisait nuit noire; les troupes allemandes, la relation en fait foi, étaient plus que harassées; elles avaient été, dans cette lutte très pénible d'une journée, absolument désorganisées. Chacun se garda donc comme il put sur le plateau de Rezonville, sans ordre ni méthode, la cavalerie disséminée sur la gauche jusqu'à l'Yron.

17 août. — Le lendemain 17, dans la journée et la soirée, l'arrivée des corps allemands remit de l'ordre dans le service, et l'on trouve, pour la nuit, les divers corps disposés comme il suit:

Le VII^e corps (I^{re} armée) est à Ars. Deux de ses brigades couvrent son front. La 26^e, avec 1 escadron et 1 batterie, a ses postes à Vaux et entre la Moselle et le bois. La 28^e, qui fait l'avant-garde, est déployée comme pour un combat: 3 bataillons le long du bois de Vaux (53^e), 2 le long du bois des Ognons (partie est), 1 en soutien sur la route de Grave-lotte.

Le VIII^e corps (I^{re} armée) est à Gorze; son avant-garde (1 brigade avec 1 escadron et 1 batterie) a trois bataillons (67^e) sur la lisière du bois de Saint-Arnould, reliés au 7^e corps; à la gauche, la II^e armée.

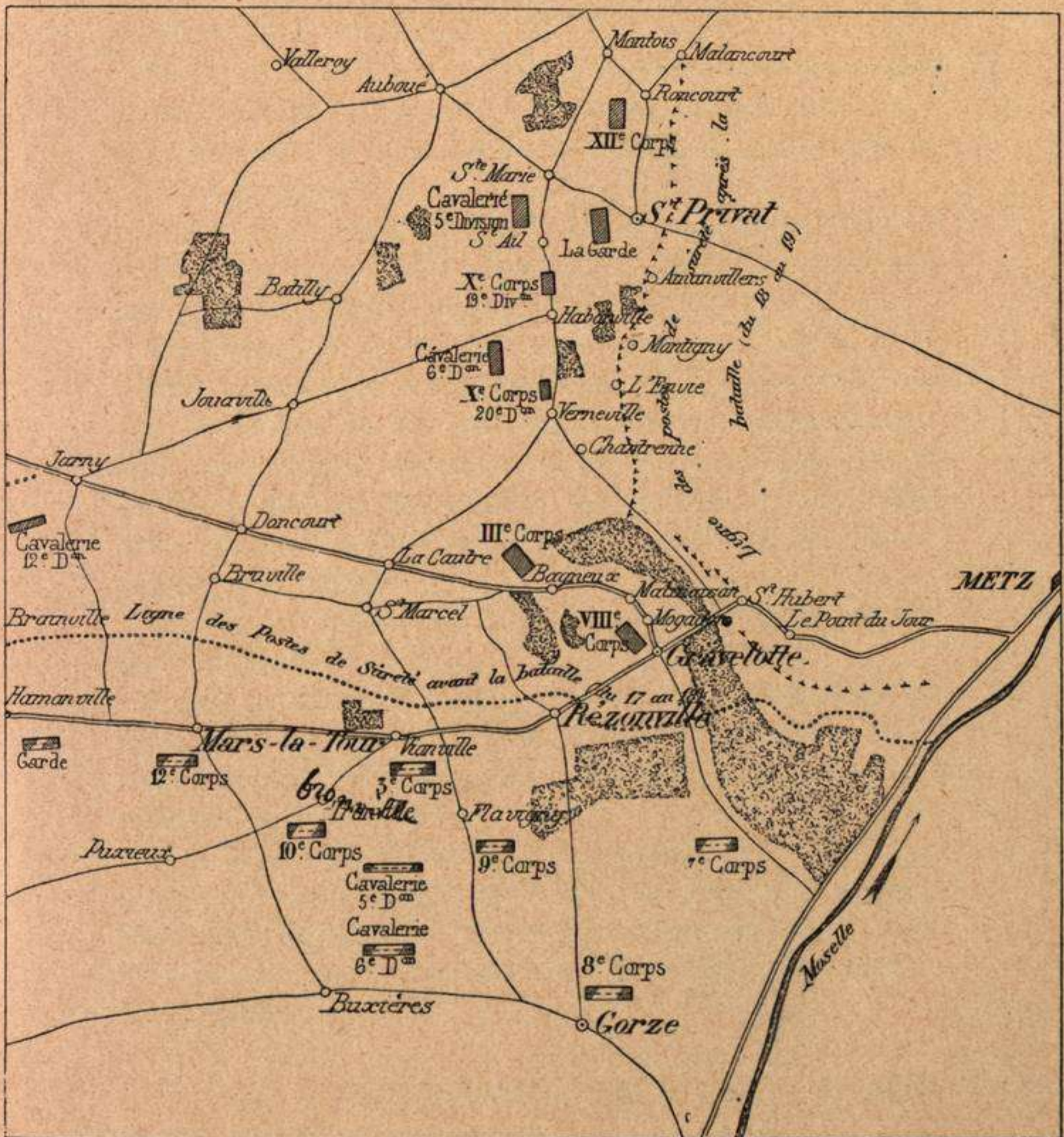
Le IX^e corps, bivouaqué entre Flavigny et le bois de Vionville, a son front couvert par deux bataillons et un escadron, en avant de Rezonville.

vements du 17 et de nos emplacements de ce jour, très visibles cependant, puisque tout le monde était sous la tente.

Enfin, le 18 au soir, alors que la lutte est terminée, la plupart des états-majors, sinon tous, se rendent si difficilement compte que le succès est complet, qu'on établit un service de sûreté très compliqué sur certains points, très fatigant par suite et inutile en fait.

EMPLACEMENT DES CORPS ET SERVICE DE SURETÉ

(Avant et après la bataille de Saint-Privat.)



Le III^e corps, à Buxières, a aussi deux bataillons à Vionville, pour unir le service du IX^e corps à celui du XII^e, qui, avec deux bataillons et un escadron, a une ligne d'avant-postes depuis le bois de Tronville jusqu'à l'Yron, en avant de Mars-la-Tours, où il est établi.

La garde prussienne est derrière Hannonville et son avant-garde (3^e brigade) à Porcher, avec un régiment de cavalerie et deux batteries ; la ligne des postes s'étend en arc de cercle de l'Yron à Brainville.

Sur la gauche extrême, est la 12^e division de cavalerie, à Parfondrupt, ayant trois escadrons détachés : deux devant elle et un en arrière de Harville.

C'est donc un service de sûreté complet et même assez bizarre, puisque, si l'on place maintenant l'armée française dans sa position du jour, on voit qu'elle est presque à angle droit avec l'armée allemande et ne la touche que par sa gauche ; ce qui tend à faire croire, quoi qu'en puisse dire l'état-major allemand, qu'à la date du 17 il était bien peu renseigné sur notre compte.

On voit, en somme, qu'il est fort peu fixé, car la ligne de sûreté est partout fort dense.

Le VII^e corps a cinq bataillons pour 5 kilomètres, avec une distance de 2 à 3 kilomètres de son bivouac. Le VIII^e a deux bataillons pour 2 kilomètres, avec une distance de son bivouac principal de 4 kilomètres.

Les IX^e, XII^e et III^e corps ont dix bataillons employés pour couvrir 9 kilomètres, à 2 et 3 kilomètres d'eux. La garde seule, avec un régiment, couvre 6 kilomètres en arc de cercle.

On a donc presque une formation de combat sur un front de 19 kilomètres.

18 août. — Le lendemain a lieu la bataille de Saint-Privat.

Le soir, l'armée allemande était sur une longue ligne, de

Jussy à Malancourt, par le bois de Vaux, Saint-Hubert, Chantrenne, Champenois, Amanvillers et Saint-Privat.

La journée avait été rude, et, cependant, le service de sûreté de la nuit indique que l'on était assez peu fixé sur les résultats pour n'être pas sans craindre un retour offensif. Il faut, pour y manquer, que les corps soient tellement désunis, tellement désorganisés qu'on se trouve dans l'impossibilité de le faire.

VII^e corps (I^{re} armée). Pas de service établi. On reste dans les positions où a fini le combat. Désorganisation complète. Autour de Jussy, le long du bois de Vaux et du ravin de Gravelotte et derrière le Point-du-Jour, s'amassent, sans cohésion, sur un front de 2 kilomètres et demi, les bataillons des 26^e et 27^e brigades.

II^e corps (II^e armée). S'est amassé autour de Gravelotte, vers l'est. On a disposé en avant quatre des bataillons les moins fatigués. Ils sont au bivouac entre le Point-du-Jour et Moscou. Autour de Saint-Hubert, on cherche à réunir ce qui reste des 7^e et 8^e brigades.

VIII^e corps (I^{re} armée). Absolument dispersé; s'est groupé à l'ouest de Gravelotte. On a pu placer un régiment (le 69^e) à la lisière du bois de Genivaux et envoyer quelques pelotons de cavalerie vers Leipzig et Rozerieulles.

Puis vient un grand vide de plus de 2 kilomètres où il n'y a absolument rien.

Le III^e corps (II^e armée) est près du bois de Genivaux. Il ne s'est pas battu, mais la lutte du 16 l'a trop fatigué et il reste en place sans service de sûreté.

Quoique la lutte ait été aussi très vive à la gauche, la crainte d'un mouvement offensif, l'incertitude du résultat obtenu ont empêché, malgré la fatigue et les pertes de la journée, d'oublier le service de sûreté. On est un peu disséminé, un peu mêlé, mais, néanmoins, on retrouve sur un front de près de 10 kilomètres tous les éléments du service

assez denses, même pour former à peu près une ligne de combat.

18^e division (IX^e corps). Groupée à Verneville et Chantrenne, à 900 mètres; en avant, quatre bataillons, du bois de Genivaux à Champenois (1,300 mètres); garde prussienne (3^e brigade), au bois de la Cusse, avec un régiment 1 kilomètre en avant, de Champenois à Amanvillers (1,200 mètres).

25^e division (IX^e corps). Groupée de l'autre côté du bois de la Cusse; a, à 1 kilomètre en avant, deux bataillons dispersés d'Amanvillers à Saint-Privat (1,500 mètres).

20^e division (X^e corps). Autour de Saint-Privat; a quatre bataillons à 500 mètres en avant de Saint-Privat, à Roncourt (2,500 mètres).

XII^e corps. Arrêté au milieu des champs; a, à 1 kilomètre en avant et sur un front de 2 kilomètres, deux bataillons entre Roncourt et Malancourt (2 kilomètres) et deux autres entre Montois et Malancourt (3 kilomètres).

La 19^e division, à Saint-Ail, et la garde, derrière Saint-Privat, n'ont aucun service de garde, aussi bien que la cavalerie, qui est groupée à Verneville, Batilly et Sainte-Marie-aux-Chênes (1).

(1) Il convient de citer aussi deux cas intéressants du service de sûreté :

1^o Arrivée au cantonnement ou bivouac de nuit.

La nuit du 15 au 16 août, le 3^e corps (5^e et 6^e bataillons), aile droite de la II^e armée, passe entre minuit et 1 heure du matin la Moselle, la 5^e division à Novéant, la 6^e à Champey. On se contente d'un service de sûreté sommaire sur les grandes voies de communication. La 6^e division garnit de postes les abords de Pagny et de Arnaville, où sont les deux brigades. La 5^e envoie un détachement d'un bataillon et d'un escadron à Gorze (5 kil.) et un semblable à Dornot (3 kil.), qui s'installent là purement et simplement en barricadant les issues.

2^o Disposition particulière dans la I^{re} armée : Le 16 août au soir, la I^{re} armée, qui avait fait mouvement vers la gauche en entendant le canon de

Déductions. — Conclusion.

Malgré toute son importance, nous n'avons pas voulu parler dans ce chapitre du service de sûreté en marche. On en trouvera des exemples dans les pages suivantes, consacrées au développement des colonnes et au combat.

Il convenait de s'en tenir, pour le moment, au service étant en stationnement.

Ce service, nous l'avons dit, est aussi complexe que le combat lui-même et offre peut-être plus de difficultés d'application.

L'étudier dans ses rapports avec le terrain eût été impossible ; aucun terrain ne ressemble exactement à un autre, et des volumes n'y suffiraient pas. Ce qu'on peut faire, et c'est ce que nous avons essayé, est de l'étudier dans ses rapports avec la situation du moment, c'est-à-dire suivant qu'on est loin de l'ennemi, qu'on en est près, qu'on a le contact ou qu'on vient de livrer combat (1).

Gravelotte, se trouve avoir ses trois corps disjoints et obligés de se garder chacun pour son compte.

Le 8^e vient de Liéhon à Marieulles, arrête son avant-garde à Vezou (4 kil.) et envoie deux détachements à Fey (3 kil.), où se trouve la 1^{re} division de cavalerie, et à Coin-les-Cuvry (5 kil.). Le 7^e, établi à Pommerieux et Sillegny, a ses deux avant-gardes à Verny (3 kil.) et à Coin-sur-Seilles (3 kil.).

Le 1^{er}, établi à Laquenexy et à Courcelles-sur-Nied, a ses avant-gardes à Ars-Laquenexy (3 kil.) et Frontigny (4 kil.). Les postes avancés ont devant chaque division 2 kilomètres de front.

(1) Dans le service de sûreté après le combat, on ne peut guère donner que deux situations :

Ou l'ennemi battu fuit : en ce cas, c'est la cavalerie qui se met à ses trousses, l'infanterie n'ayant qu'à se garder d'un mouvement offensif, c'est-à-dire à se tenir comme si l'adversaire était voisin.

Ou l'ennemi reste sur ses positions. Il a reculé, mais il n'a pas entamé

1° Lorsqu'on est loin de l'ennemi, la cavalerie est l'arme du service de sûreté ou plutôt de sécurité.

Elle renseigne, elle couvre les colonnes et se couvre elle-même par des postes. Comme il est utile de lui donner appui, on arrête entre elle et les colonnes, à mi-chemin à peu près, les fortes avant-gardes, qui se garderont alors méthodiquement. Les grosses colonnes n'ont qu'à fermer les issues de leurs cantonnements et à faire quelques patrouilles.

2° Quand on est au contact ou très près du contact, il faut que la cavalerie se combine avec l'infanterie. Encore y a-t-il deux cas :

Si l'on est seulement près du contact, la cavalerie fait le service de jour et un groupe d'infanterie emprunté aux avant-gardes générales la soutient assez près; la nuit, l'infanterie seule se développe et la cavalerie se retire.

Si on est au contact immédiat, l'infanterie seule développe méthodiquement et régulièrement le service de sûreté, et la cavalerie n'est plus qu'une aide qu'on lui donne pour faire plus rapidement les reconnaissances, s'il est besoin.

3° Lorsqu'on vient de combattre, deux cas aussi se présentent :

Ou l'ennemi bat en retraite : alors la cavalerie poursuit et l'infanterie se met en station et rentre dans les conditions du contact ;

Ou l'ennemi reste en position sans retraite : alors on bivouaque sur la position occupée, on se tient prêt à recommencer la lutte si besoin est et on transforme le dispositif de sûreté en

une retraite générale. Alors, en ce cas, on reste aussi sur les positions où vous a amené la fin du combat; on se couvre d'une ligne dense et on laisse son artillerie aux emplacements choisis; enfin on agit bien plus comme on le ferait pour entamer un combat que comme quelqu'un qui se couvre d'avant-postes pour se reposer.

un dispositif préparatoire de combat qui donne surtout la possession des points importants du terrain : villages, bois, chemins, ponts.

Tel est le cas, aussi très fréquent, des combats finissant de nuit. Alors aucune poursuite possible ; impossible de se rendre compte de la situation de l'ennemi et de ce qu'il fait. Alors, on rentre dans le combat sans retraite apparente ; on emploie les troupes qui sont les moins fatiguées à fournir devant soi une ligne de résistance, à l'abri de laquelle les autres se reposent ; on laisse l'artillerie en partie en position ; on met la cavalerie sur les flancs pour que, le lendemain, elle ait des facilités pour se mouvoir en avant et aller aux renseignements.

Telle est la théorie dans ses grandes lignes au moins.

Les exemples cités, qui sont la pratique du service, nous montrent :

1° Que, dans le cas d'éloignement de l'ennemi, la cavalerie seule a fait le travail, couvert les gîtes d'étapes et s'est couverte elle-même. Il y a bien eu derrière elle des avant-gardes d'infanterie, mais celles-ci se contentent le plus souvent de garantir leurs cantonnements seulement et ne prennent que des mesures restreintes de sécurité locale.

2° Que, dans les cas de contact établi, le règlement est à peu près toujours ponctuellement suivi. Toutefois, parmi les nombreuses prescriptions qu'il contient, il faut bien discerner pratiquement celles qui sont capitales de celles qui n'ont qu'un intérêt relatif.

Toujours et avant tout, on voit occuper les points d'appui, les maisons, les hauteurs, les lisières des bois, les ponts. C'est là que se tiennent les fractions sérieuses des avant-postes.

On voit mettre l'infanterie en échelons nombreux si on est encore assez loin de l'ennemi ; moins nombreux si on en est fort approché.

On emploie toujours néanmoins la cavalerie, qu'on soit près

ou loin, pour couvrir les flancs, et, tant qu'on le peut, en première ligne le jour ; on la retire la nuit.

Notez enfin que, chaque fois qu'on arrive de nuit pour cantonner ou bivouaquer assez près de l'ennemi, on renonce à faire autre chose que de placer des postes d'infanterie et de cavalerie sur les voies d'accès du front et des flancs.

3° Enfin, en ce qui concerne le service de sûreté après le combat, nous avons vu les dispositions se ressentir des conditions du moment, conditions qui tiennent soit à la fatigue, soit à la désorganisation des unités, soit à l'heure finale ou à la décision dernière de l'adversaire.

En somme, on voit toujours comme précautions indispensables des groupes aux points d'appui, de petits postes en observation, des fractions assez importantes aux ailes, de l'artillerie en batterie aux bons endroits, prête à servir.

Nous concluons donc en disant :

Dans la pratique, on ne fait pas l'établissement d'un service de sûreté « comme on veut, mais comme on peut ».

Le type invariable donné à l'infanterie pour le développement de son service de sûreté ne doit être considéré que comme un type indicatif qui n'a rien d'absolu, ni comme effectifs, ni comme distances, ni comme fronts à occuper.

C'est aux officiers à lui donner l'élasticité qui lui manque, en jugeant sainement ce qu'il faut en prendre suivant le cas.

Service de sûreté devant une place investie.

Le dispositif, dans le cas dont il s'agit, varie d'après le terrain, comme tous les dispositifs de ce genre, mais davantage suivant les forces respectives des adversaires et surtout le but à atteindre.

Les règles générales du service de sûreté s'appliquent toujours, en donnant à ce service son plus grand développement,

mais sans l'organiser cependant d'une manière uniforme sur tout le périmètre d'investissement, et aussi avec des différences que l'on peut indiquer comme il suit :

Le succès du dispositif dépend surtout de l'occupation de solides points d'appui. Ces points, quels qu'ils soient, villages, fermes, bois, ponts, crêtes de hauteurs, se renforcent par des travaux d'importance variable, suivant les forces qu'on veut ou peut leur attribuer.

Ces points mis en défense se relie, au moins dans certaines zones, par des lignes de fortification de campagne.

Les forces dont on dispose se répartissent suivant les directions probables de sortie. C'est sur ces directions que le réseau se fait le plus dense et que l'on met les réserves.

En principe, on accole les unités de première ligne et on échelonne celles de deuxième. On occupe les voies de communication, suivant leur importance, par des groupes ayant soutiens et réserves. En plaine, on a, suivant les directions, réseau plus ou moins dense, mais à peu près uniforme, avec échelons nombreux en arrière ; en terrain accidenté, réseau moins dense.

On se sert de la cavalerie pour garder les secteurs les moins menacés ; on en joint quelques groupes à l'infanterie pour l'aider à faire ses reconnaissances et ses grandes patrouilles ; on l'utilise surtout pour le service de sûreté extérieur à l'investissement.

On met l'artillerie aux points importants, dans les emplacements défensifs, battant les directions principales (les ailes et les centres des positions lui sont surtout favorables), bien abritée par des épaulements.

Enfin, remarquant que l'investissement d'une place repose, avant tout et essentiellement, sur l'occupation de points défensifs, on n'aura pas toujours besoin des échelons du service de sûreté : sentinelles, petits postes, grand'gardes, réserves des grand'gardes.

Qu'un bataillon, qu'une compagnie soient établis sur un point organisé défensivement, une sortie de village, une ferme, une redoute, en ce cas on sera absolument dans le vrai en supprimant un des échelons au moins, grand'garde ou petits postes. En un mot, on se rapprochera de la forme du combat défensif, au lieu de celle du combat offensif.

Tels sont les principes généraux. Ils ressortent avec évidence de l'application qui en a été faite en 1870-1871 par les armées allemandes.

A Phalsbourg, l'investissement se fait, le 14 août, avec quatre bataillons, un escadron et une batterie. Trois bataillons servent à l'enveloppement, à 2,000 et 2,400 mètres des murs; un reste en réserve avec l'artillerie sur la route principale. Quelques jours plus tard, ces troupes sont relevées par trois bataillons et un escadron seulement. Les emplacements pris autour de la place sont les mêmes. On met en état de défense, du côté de la ville, les villages; on retranche les petits postes. Le périmètre de l'investissement, 11 kilomètres, est divisé en trois secteurs que se partagent les bataillons. La cavalerie s'occupe des reconnaissances extérieures.

A Toul, même investissement que le 27 août, après un bombardement de quelques batteries de campagne. Trois bataillons se répartissent comme à Phalsbourg, mais sur un périmètre de 24 kilomètres au lieu de 11. On y supplée du mieux possible, en mettant en état de défense villages et postes avancés.

Le 12 septembre commence le siège, et, afin de le hâter et de fermer mieux toute communication avec l'extérieur, on y installe sept bataillons, un régiment de cavalerie, quatre batteries de campagne.

Nous n'insisterons pas sur le travail d'investissement de ces petites places, en raison d'abord du peu de troupes qu'on y

consacrait, en raison surtout de l'inaction absolue des garnisons.

Mais nous allons, comme exemple sérieux et complet, étudier, par le menu, l'investissement de Metz.

Sept corps et demi et deux divisions de cavalerie étaient affectés à l'investissement de Metz : six et une division de cavalerie sur la rive gauche, un et demi et l'autre division de cavalerie sur la rive droite.

Les troupes, après avoir été réparties provisoirement, dès le 19 août, sur tout le périmètre, occupaient, à dater du 23, les emplacements suivants :

RIVE DROITE DE LA MOSELLE

1° *Secteur N.-E.* — A l'extrême droite était la 3^e division de réserve, composée de trois brigades (cantonement mixte entre Olgy et Buy).

Une brigade, composée des 19 et 81^e d'infanterie, couvre la division.

Le 19^e est à Malroy, à 1,500 mètres ; le 81^e, à Charly, à 2,500 mètres.

Chacun des régiments a un bataillon de service à l'ouest et à l'est de la route de Metz-Luttange.

Celui du 19^e a deux grand'gardes, qui couvrent, avec leurs sentinelles, 1,200 mètres environ.

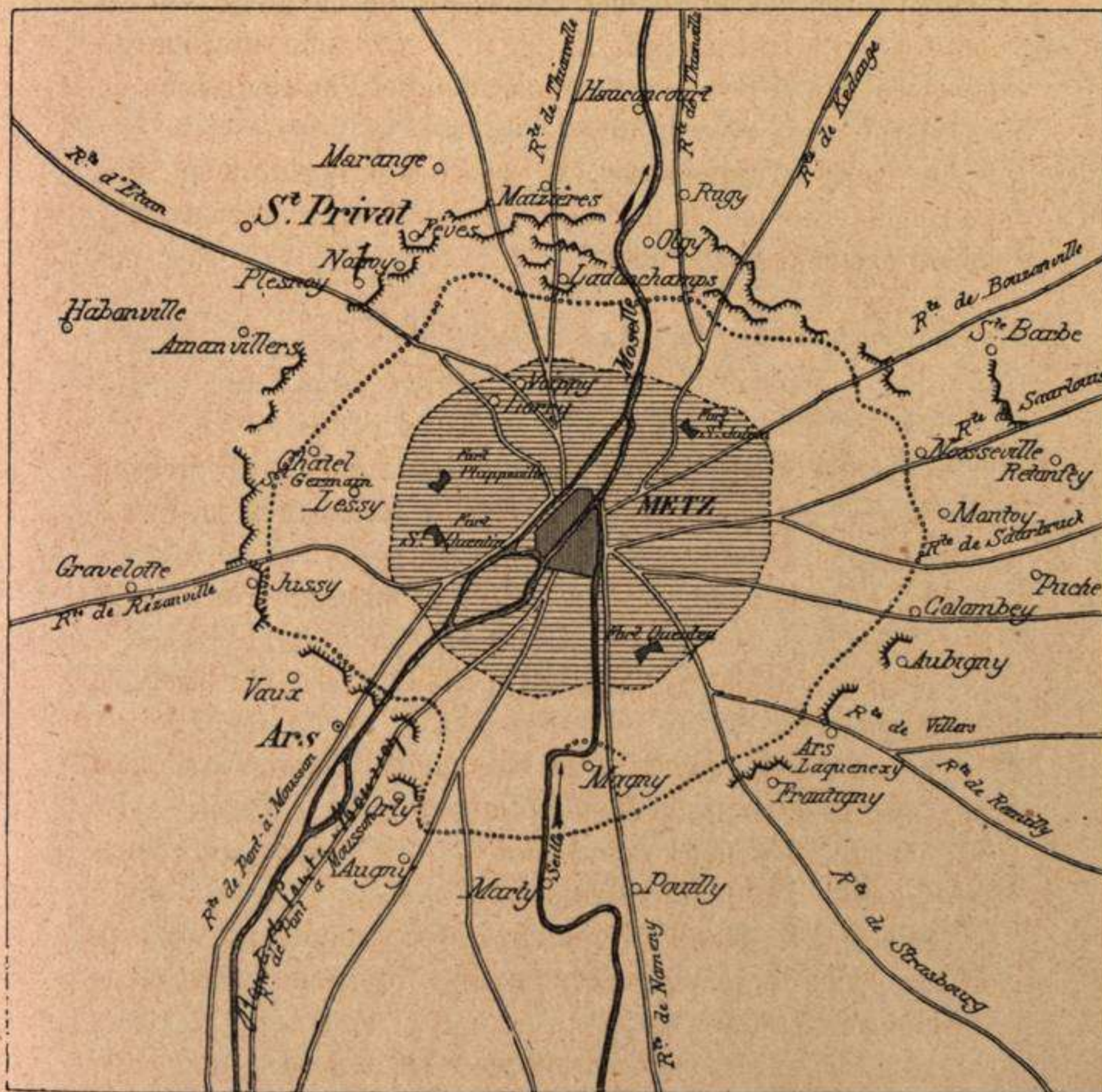
Celui du 81^e, établi à Rupigny, a trois grand'gardes et couvre un front de 1,500 mètres environ. Il a avec lui un escadron et une batterie.

Les grand'gardes sont retranchées. La ligne des tranchées-abris est à 180 ou 300 mètres des sentinelles et derrière elles.

Cette première ligne s'appuie sur Malroy et Rupigny, qui sont barricadés et retranchés. Les troupes de soutien logent dans ces deux localités.

BLOCUS DE METZ

(Service de sûreté.)



En arrière, à 800 et 1,400 mètres, sur les hauteurs de Charly, la gauche appuyée au village même, lequel est la clef de la position, est tracée une double ligne de batteries retranchées.

La profondeur totale de ce système d'avant-postes est de 2,000 mètres.

A gauche de la 3^e division de réserve, se trouve la 1^{re} division (1^{er} corps), qui surveille la zone de Faily à Noisseville.

Le gros est entre Vremy et Sainte-Barbe, où se trouve l'artillerie de corps.

La 1^{re} brigade, 41^e et 1^{er} d'infanterie, est en avant à Poix.

Le village est occupé par un bataillon. En arrière campent deux bataillons et un escadron.

A droite est le 41^e. Il a un bataillon à Faily, fournissant quatre grand'gardes avec un front de 1,600 mètres de sentinelles, et un autre à Servigny, avec trois grand'gardes couvrant un front de 1,900 mètres.

Le 1^{er} régiment d'infanterie a, à gauche, un bataillon à Noisseville avec deux grand'gardes en avant, sur un front de 1,600 mètres.

L'organisation défensive de cette division est analogue à la précédente. De fortes tranchées à haut relief cachent les grand'gardes; à 500 et 400 mètres en arrière, les villages de Faily, Poix, Servigny, sont retranchés et reliés. Au château de Gras et dans le sud-ouest de Sainte-Barbe, comme à Charly et à Malroy, sont en batterie, derrière les épaulements, un certain nombre de pièces des batteries lourdes, qui flanquent la droite et la gauche. La profondeur totale du réseau est de 2,000 à 2,400 mètres.

A gauche de la division, couvrant les directions de Sarrelouis et de Sarrebruck, et reliant cette division à la suivante, était la cavalerie du 1^{er} corps, une brigade. L'un des régiments à Retonfay, avec un escadron à 2,500 mètres en avant,

détachant deux grand'gardes sur un front de 800 mètres ; l'autre régiment, en arrière de Puche, avec un escadron au Petit-Montoy, à 200 mètres en avant, couvrant en avant de lui, avec une forte grand'garde, un front de 750 mètres environ.

Venait ensuite, couvrant la route Metz-Courcelles-Remilly et la voie ferrée, la 2^e division du 1^{er} corps.

Cette direction était fort importante pour l'armée allemande. Courcelles était, en effet, le centre d'approvisionnement de l'armée de blocus, et Remilly, où s'arrêtait la voie, était le point occupé par l'inspection générale des étapes de la II^e armée. On y avait cantonné un peu plus d'un bataillon.

Le gros de la division était à Courcelles-sur-Nied et autour de Courcelles.

Deux bataillons fournissaient le service de sûreté. L'un, à 3,500 mètres en avant de Courcelles, en arrière d'Ars-Laquenexy, était en réserve ; l'autre avait une compagnie retranchée au château d'Aubigny, une en avant d'Ars, l'autre à Mercy, la quatrième à cheval sur la route de Strasbourg. Celles d'Ars et de la route de Strasbourg détachaient en avant une seule grand'garde couvrant, la première 1,000 mètres, la deuxième 600 mètres. Celle d'Aubigny en avait deux, à 800 mètres en avant, couvrant 2,700 mètres environ. Celle de Mercy restait compacte et n'avait devant elle qu'une ligne de sentinelles.

Toutes les grand'gardes étaient retranchées. En avant de Courcelles-Laquenexy, on avait organisé tout un front de résistance garni de canons de campagne, surtout à la bifurcation des routes de Courcelles et de Villers-Laquenexy.

A gauche, la ferme de Champel, très fortement organisée, avec une batterie derrière des épaulements et toute une ligne de tranchées s'étendant vers Frontigny, flanquait la position.

2^e Secteur S.-E. — A partir de ce point, et jusqu'à la Mo-

selle (partie sud de la rive droite), les dispositions du service de sûreté n'étaient plus les mêmes ; on avait établi de ce côté un système basé sans doute sur le peu de probabilités qu'on avait de voir l'armée bloquée chercher à se faire jour par le sud.

L'infanterie, par suite, occupait seulement les directions principales pour éviter toute surprise ; la cavalerie observait les parties d'accès les plus difficiles.

Entre la route de Strasbourg et celle de Nomény était établie, à Pontoy, la 7^e brigade de cavalerie. En avant de Pouilly, et à peu près à cheval sur la route de Nomény même, était la 28^e brigade d'infanterie, ayant trois bataillons, deux batteries et un escadron sur les hauteurs de la rive droite de la Seille.

La brigade de cavalerie couvrait, avec les vedettes, un front de plus de 4 kilomètres. Un escadron était à Chesny, l'autre se trouvait à Pouilly, à côté de la 28^e brigade : celui dont il est question ci-dessus. Chacun avait simplement une grand'garde, le premier à Peltre, le second à une ferme entre Crépy et le chemin de Nomény. La 28^e brigade d'infanterie couvrait, elle, 2,500 mètres entre la Seille et la route de Nomény ; mais on s'était borné à un service des plus simples. Deux détachements en avant du front, de deux compagnies chacun, étaient au bivouac, et devant eux, à petite distance et sans intermédiaire de postes, s'étendait une chaîne de sentinelles doubles.

Le service se complétait par deux forts postes d'un bataillon chacun, établis l'un au pont de Magny, l'autre au pont de Marly. Ces bataillons, cantonnés dans la localité, avaient journalièrement une compagnie de garde ; on était ainsi assuré des débouchés de la Seille.

La 6^e brigade de cavalerie assurait l'investissement de la Seille à Augny. Elle avait un de ses régiments à Coin-les-Cuvry, pendant que l'autre était dispersé sur le front : ce dernier avait deux escadrons à 2,500 mètres en avant, à la ferme de Prayette ; un autre à la ferme de Hauterive, aussi à 2,500

mètres, un à Augny ; les deux derniers avaient chacun une grand'garde : la première à 800 mètres devant Hauterive, avec des vedettes sur un front de 1,200 mètres, à 1,000 mètres en avant ; la seconde à 300 mètres d'Augny, avec des vedettes à 500 mètres sur un front de 800 à 900 mètres environ.

Il n'y avait pas de travaux de défense dans cette zone ; on s'était contenté de barricader les entrées des villages et de créneler les murs.

L'importance du terrain, le chemin de fer, la grande route de Pont-à-Mousson, l'installation du grand quartier général et les positions de Jouy avaient fait assurer la zone suivante, celle d'Augny à la Moselle, par l'infanterie, avec quelques escadrons.

La 27^e brigade était au nord de Jouy, en avant du pont d'Ars, avec un de ses régiments et trois escadrons. L'autre régiment de la brigade était dispersé sur trois lignes, dans une profondeur de près de 3 kilomètres.

Un bataillon en première ligne avait une compagnie à Frescati, deux à Tournebride, l'autre au pont du chemin de fer.

Chacune de ces compagnies, couverte par un solide ouvrage de fort relief, fournissait une grand'garde dont les sentinelles reliées couvraient un front de 2,600 mètres.

En arrière, un autre bataillon du régiment avait deux compagnies à Orly, deux à la ferme Polka avec un escadron ; une grand'garde du premier détachement couvrait avec ses sentinelles un front de 1,200 mètres et unissait ainsi les vedettes de cavalerie en avant de la zone d'Augny à la Seille, avec les fantassins.

Enfin, en arrière de la ferme Polka, et en troisième ligne, était le 3^e bataillon du régiment, formant réserve.

Toute cette zone était fortifiée, les fermes et villages mis en état de défense. Le bataillon de réserve, réparti sur une ligne, avait en arrière de Polka deux compagnies et une batterie, une troisième compagnie avec une autre batterie,

établie à 2,500 mètres du fort Saint-Privat, et la quatrième à l'ouest d'Augny.

RIVE GAUCHE DE LA MOSELLE

3^o Secteur S.-O. — On avait sept ponts, dont quatre ponts de bateaux, sur les 5 kilomètres de la Moselle entre Novéant et Ars.

Le VII^e corps, qui défendait cette zone, avait une de ses divisions, la 14^e, sur la rive droite; l'autre, la 13^e, sur la rive gauche. Cette 13^e division avait sa 26^e brigade à Jussy et à Ars, l'autre d'Ars à Dornot. Les éléments de ces deux brigades étaient répartis ainsi qu'il suit :

La 26^e brigade avait un régiment sur la hauteur de Vaux-Jussy, divisé en deux : un bataillon sur la pente des hauteurs, les deux autres sur la crête.

A 350 mètres en avant, s'étendait une ligne de sentinelles, sans grand'garde intermédiaire, sauf dans la vallée, où il y en avait deux assez rapprochées.

La crête occupée par ces deux derniers bataillons était fortement retranchée, surtout devant Sainte-Ruffine, et se prolongeait sur la lisière du bois de Vaux, lequel était occupé par un bataillon de chasseurs et une compagnie de pionniers. Deux batteries étaient disposées sur cette crête de manière à battre efficacement la vallée.

Le second régiment de la brigade était échelonné dans la vallée, laquelle était coupée par trois lignes de retranchements les uns derrière les autres.

L'autre brigade de la 13^e division, la 25^e, placée en arrière de la 26^e, complétait en quelque sorte la formation de combat. Deux bataillons occupaient Ars, comme soutien; un autre gardait à Dornot l'artillerie de corps. Le second régiment, avec deux compagnies de pionniers et deux batteries, était en réserve à Ancy.

Toute la vallée était ainsi fortement défendue et les points tactiques, hauteurs de Sainte-Ruffine et d'Ars, mis à l'abri d'une attaque directe.

A la gauche du VII^e corps, des deux côtés du ravin de la Manse, sur des positions soigneusement retranchées, et disposé en ordre défensif, s'étendait le VIII^e corps.

En avant de son front, et en raison de la forme du terrain, était un réseau complet d'avant-postes.

A droite de la ligne était la 29^e brigade (15^e division), groupée autour de la ferme de Saint-Hubert avec un régiment de cavalerie et quatre batteries; deux bataillons fournissaient les postes avancés. Tout d'abord, on trouvait sur la croupe nord-est de Rozerieulles deux compagnies développées sur un front de 1,800 mètres derrière des tranchées, leur ligne de sentinelles à quelque distance en avant. A 1,000 ou 1,200 mètres en arrière et à moitié chemin entre la ligne précédente et la réserve, ce qui indique pour ce réseau une profondeur de 2 kilomètres, une deuxième ligne plus fortement retranchée, occupant la crête principale de résistance et de développement sur une étendue de 2,400 mètres, était occupée par cinq compagnies; une autre compagnie était détachée en entier à Rozerieulles.

Rozerieulles, Saint-Hubert, Moscou, le Point-du-Jour, entourés de tranchées, les murs percés de meurtrières, étaient des points d'appui solides et difficiles à enlever.

A la gauche de la 29^e, la 30^e brigade, campée en arrière des fermes de Leipzig et Moscou, avait quatre de ses bataillons divisés entre ces deux points; les deux autres formaient en avant deux lignes successives de résistance sur un front de 1,200 mètres, occupées l'une par deux compagnies, l'autre par six.

Dans le ravin de Châtel, à la gauche de la 30^e brigade, un bataillon de chasseurs était disposé en ordre de combat sur trois lignes couvertes de forts abatis, avec deux compagnies

en avant, une en soutien et une en réserve, sur une profondeur de 1,400 mètres environ.

Ce bataillon établissait la relation entre la 15^e et la 16^e division.

Celle-ci avait une disposition différente ; une de ses brigades était entièrement en réserve à Montigny-la-Grange, Amanvillers et Gravelotte. Elle avait quatre bataillons, deux batteries et deux escadrons à Montigny, un à Amanvillers et l'autre à Gravelotte, où était cantonnée l'artillerie du VIII^e corps.

L'autre brigade, la 31^e, faisait le service avancé ainsi qu'il suit :

L'un des régiments occupait la ferme de Saint-Maurice comme réserve d'avant-postes.

Il avait en avant de ce point une grande ligne de plus de 1,800 mètres sur laquelle se trouvaient quatre compagnies ; deux autres, retranchées sur le chemin d'Amanvillers-Lorry, à 500 mètres derrière la droite, servaient de soutien. L'autre régiment avait déployé, sur un front de 3,000 mètres, cinq compagnies de première ligne retranchées derrière des épaulements de chaque côté du hameau de Saulny, qui était le point de résistance et qu'occupaient deux compagnies.

A 1,200 mètres en arrière, était une nouvelle ligne de défense avec cinq autres compagnies, et plus en arrière, alors derrière le centre, étaient les deux autres compagnies avec un escadron et une batterie.

Tout ce front du VIII^e corps était solidement étayé de tranchées à haut relief, mais il avait près de 10 kilomètres, et l'on avait lieu de craindre que, si l'armée bloquée faisait un effort pour se dégager, ce fût précisément de ce côté.

On décida, par suite, dans les derniers jours d'août, que la 16^e division serait retirée en arrière, derrière la 15^e, et que le II^e corps prendrait la place et occuperait dans la ligne d'investissement un front de 6 kilomètres environ, correspon-

dant aux fermes de Saint-Vincent, Saint-Maurice, la tuilerie de Vigneules-les-Villages et crêtes militaires de la vallée de Saulny à Norroy.

Tous ces points, déjà préparés, virent doubler leurs travaux de défense; la ligne de Saulny à Villers-les-Plesnois, celle de Plesnois à Norroy, furent couvertes d'abatis, et une batterie de campagne fut établie au saillant du bois de Chesnoy. Tout ce front fut occupé par sept bataillons en arrière desquels les deux divisions vinrent s'établir : la 3^e sur la route d'Amanvillers à Lorry, la 4^e sur celle de Saint-Privat à Saulny.

4^o *Secteur N.-O.* — Le X^e corps fermait l'investissement. Il avait confié à chacun des deux divisionnaires une moitié de la vallée fort large de la Moselle. Une division allait de la crête des hauteurs à la voie ferrée de Thionville, l'autre de cette voie à la Moselle.

La 19^e division occupait la première moitié; une de ses brigades, la 38^e, avait quatre bataillons et une batterie à Fèves, un autre avec une batterie à Semécourt, et le 6^e dans la vallée. Les deux localités ci-dessus, mises en état de défense, étaient reliées par de fortes tranchées, en arrière desquelles, sur tous les points dominants de la vallée, on avait préparé des épaulements de batteries où devaient arriver des pièces des batteries de corps.

Une grande chaîne de sentinelles de plus de 3 kilomètres était à 1,500 ou 1,600 mètres en avant de la ligne de défense. Ces sentinelles étaient fournies par trois fortes grand-gardes détachées elles-mêmes de trois compagnies placées et retranchées sur les trois chemins principaux de communication vers Metz; ces divers échelons sur une profondeur de 2,000 mètres environ en moyenne.

L'autre brigade, la 37^e, ne fournissait pas de service en avant. Elle était tout entière en réserve à Frémecourt avec l'artillerie de corps.

La 20^e division prolongeait à gauche la 19^e ; dans une disposition analogue, on avait choisi, de ce côté, comme ligne de résistance, le terrain entre la Moselle et le ruisseau qui coupe la plaine et va aboutir dans la rivière à Ruggy, front de 2,500 mètres. Ce front retranché, doublé par des épaulements de batteries, appuyé par la ferme de Amélange, mise en défense, était occupé par quatre bataillons et deux escadrons.

Les deux autres bataillons, en avant, formaient deux lignes successives, l'une derrière l'autre. La première était gardée par un bataillon ayant une compagnie à Ladonchamps, une à Franclonchamps, une entre les deux fermes, l'autre à Maxe. Ces quatre emplacements, mis en état de défense, étaient couverts eux-mêmes par quatre petites grand'gardes à 400 et 500 mètres en avant, avec une ligne de sentinelles doubles.

Le second bataillon occupait Saint-Remy, les Grandes-Tapes, les Petites-Tapes. Les compagnies étaient dispersées entre ces trois fermes. On avait un escadron aux Grandes-Tapes prêt à monter à cheval.

La 40^e brigade, entièrement en réserve, occupait, en arrière, Maizières et Brioux ; Maizières était solide de défense. Elle détachait un bataillon à la garde du pont d'Hauconcourt, et ce bataillon était suppléé à Maizières par le bataillon de chasseurs.

Tel est le détail des dispositions de l'investissement de Metz par les Allemands.

Ce détail fait ressortir la variété du service de sûreté suivant les zones à couvrir.

En somme, et quoiqu'il soit impossible de trouver au milieu de cette variété de genres le type normal, on ne trouve guère nulle part de prise pour la critique. Tout s'explique facilement si l'on examine les cartes ou si l'on connaît le pays. Tantôt les divisions, tantôt les brigades sont en ligne ou

accolées, ou sur plusieurs échelons en profondeur. Partout on voit la recherche d'une idée se pliant aux exigences du terrain et du but cherché.

L'organisation défensive des directions principales, la répartition des troupes, l'emploi de l'artillerie et de la cavalerie, l'appui donné aux ailes et aux flancs sont l'objet d'un soin extrême et d'une étude approfondie.

Et, au total, ce qui est le plus important à remarquer, le système est assez élastique pour permettre de n'employer en première ligne que peu de monde.

Cet ensemble de détails se complète par toute une disposition extérieure à l'investissement destinée à parer à une attaque du dehors aussi bien qu'à une tentative de l'armée bloquée ainsi.

A Habonville, Anoux, Jouaville, est cantonné tout un corps d'armée de réserve, le III^e.

A l'ouest de Habonville, cantonne la 1^{re} division de cavalerie indépendante.

Un autre corps d'armée, le IX^e, est réparti entre Pierre-villiers, Montois, Malancourt, Roncourt, Jœuf, Hautmécourt et Auboué.

Du côté de Thionville, vers le nord et le nord-ouest, les routes d'accès sont couvertes par des travaux de campagne derrière lesquels des bataillons et des compagnies sont établis. Le nord et l'ouest sont sans cesse parcourus par des détachements de cavalerie. Tout est prévu, enfin, pour que l'investissement soit couvert à l'extérieur contre les tentatives possibles.

L'étude que nous venons de développer du service de sûreté autour de Metz ne fait — et c'est surtout dans ce but que nous l'avons donnée — ne fait, disons-nous, que confirmer les déductions précédentes. C'est que le type normal du service n'est qu'une indication et qu'il faut toujours rechercher à le plier aux circonstances et à atteindre le résultat que veut ce type normal avec le moins de monde possible.

III^e PARTIE

LE DÉPLOIEMENT

Pour suivre exactement la série des actes dont se compose la guerre, nous devrions maintenant passer au combat ; mais il nous a semblé utile, indispensable même, de faire précéder l'étude des combats d'une autre étude qui en est généralement l'acte primitif : *le déploiement*

Le déploiement des colonnes est de tous les problèmes tactiques celui qui est le plus complexe. Il n'en est pas, nous pouvons le dire bien haut, qui échappe davantage à toute théorie. Ce n'est pas qu'on n'ait écrit bien souvent à ce sujet, qu'on n'ait posé des règles, qu'on n'ait cité des exemples à l'appui ; mais ces exemples historiques sont sans valeur aujourd'hui.

Fusils, canons, soldats, tout a changé de valeur dans le grand enjeu de la guerre. On ne se bat ni ne se battrà plus comme autrefois ; les voies de communication, de concentration, les pays même, tout a changé aussi.

Les combats de l'avenir seront des rencontres dont nul ne pourra prévoir à l'avance le point exact ni le développement, au moins dans l'offensive.

Ils ressembleront sensiblement, certainement, à ceux de la guerre franco-allemande, et, s'il y a des enseignements à chercher, c'est surtout là qu'on peut les trouver, d'autant que c'est là le seul livre où l'officier puisse suivre par le détail les combats et les phases préliminaires des combats.

Le déploiement est la phase préliminaire, obligée du combat. C'est le premier acte de la rencontre.

On a bien essayé, nous venons de le dire, de fixer les conditions du déploiement des colonnes ou, mieux, du passage de l'ordre de marche à l'ordre de combat. Mais les auteurs des règlements l'ont fait, et cela était naturel, avec une timidité qui a laissé la chose dans le vague. Plus hardis, les écrivains militaires didactiques ont essayé de régulariser le déploiement, mais la plus simple réflexion condamne la fixité des moyens, dans la matière.

A la rigueur, on pouvait, dans le service de sûreté, donner un ordre normal, quitte à dire « qu'on indiquait une méthode souvent applicable ».

Mais, pour le déploiement des colonnes, impossible d'en dire autant. Jamais un pays, fût-il plaine, ne ressemblera assez à un autre pour qu'on puisse prescrire « qu'on se déploiera aujourd'hui comme on l'a fait hier ».

Puis, que de circonstances diverses ! On rencontre l'ennemi, et il faut, en hâte, lui faire face ; ou bien on arrive quand un combat est engagé, et il faut aller à un côté, ou à un autre, ou à un renforcement, ou à un prolongement, ou remplacer une réserve qu'on vient d'engager, etc.

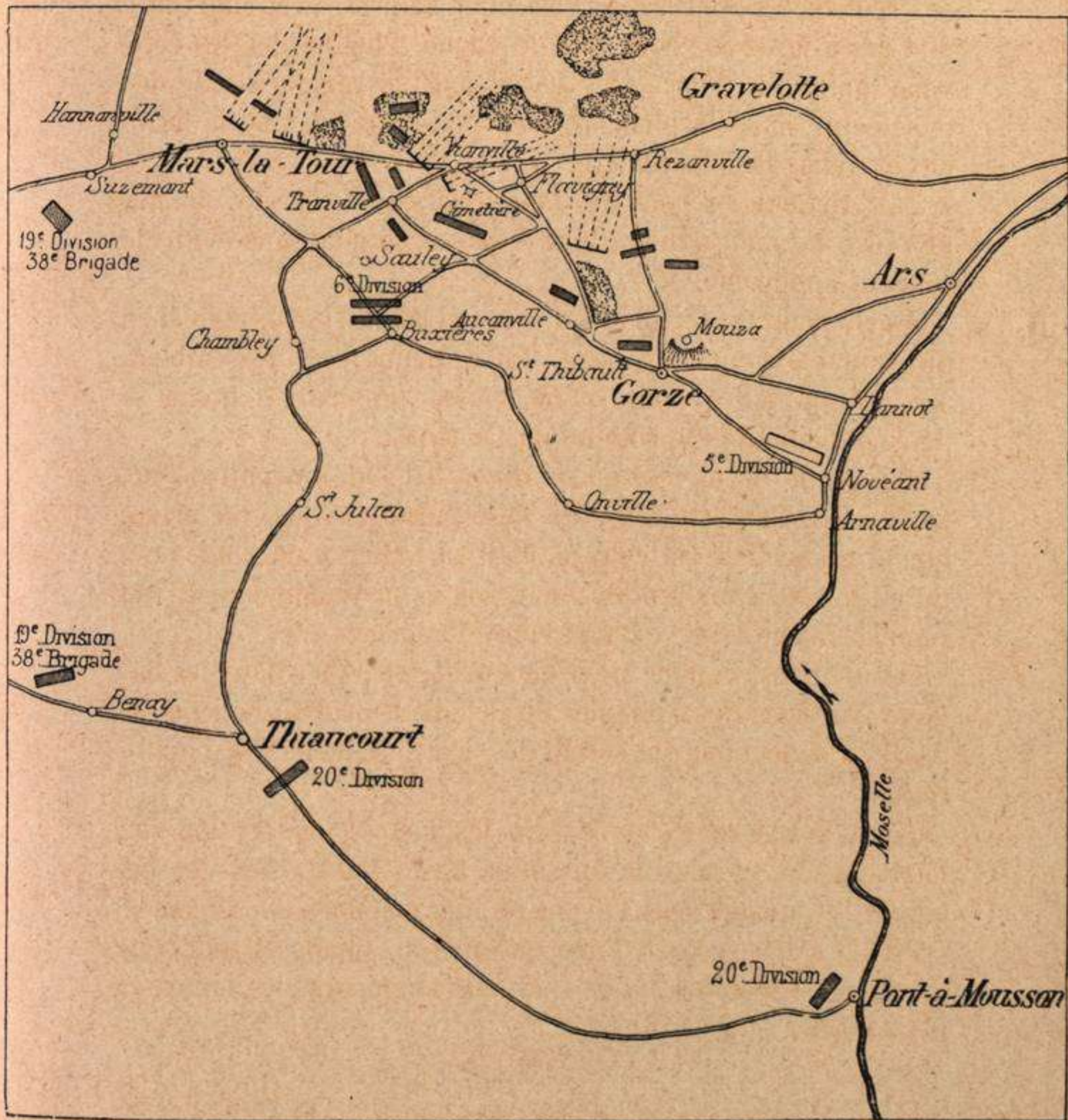
Nous allons, comme précédemment, chercher dans les batailles récentes des exemples de déploiement d'où l'on puisse tirer des déductions qui seront des principes généraux d'application.

Nous avons relevé avec soin les heures d'exécution des mouvements, et aussi la formation des avant-gardes des colonnes, et, quand nous l'avons pu, des colonnes elles-mêmes, puisqu'il s'agit surtout d'une question de temps et que cette question est inséparable de celle des longueurs des unités en mouvement (1).

(1) Contrairement à ce que nous avons fait pour les précédents chapitres, nous avons cru bon de borner les exemples à trois grandes actions :

JOURNÉE DU 16 AOUT

(Croquis d'ensemble des *Marches et Déploiements.*)



Bataille de Rezonville-Gravelotte.

(16 août.)

Pour bien comprendre la bataille de Rezonville, qui est absolument une bataille de rencontre, engagée, comme l'avaient été les précédentes du reste, sans plan fixé d'avance, il faut se reporter au 16 août 1870.

Les Allemands, mal renseignés, ou au moins très imparfaitement renseignés à la suite de la bataille du 14, à Borny, supposaient l'armée française en retraite sur Verdun. Il paraissait peu probable qu'on la pût gagner de vitesse ; mais, comme le passage de la Meuse devait être une opération assez longue, on comptait, sinon la prendre en plaine, du moins arriver et peut-être couper ses arrière-gardes.

Le 15, la II^e armée s'était portée sur la Moselle pour la traverser, et nous avons vu, dans le chapitre précédent, le III^e corps (5^e et 6^e divisions) arriver, dans la nuit du 15 au 16, à Novéant-Arnville, Pagny, Champey, et se mettre au bivouac sur la rive gauche avec la 6^e division de cavalerie.

Le matin du 16, la 6^e division de cavalerie partait de bonne heure pour explorer le pays, et la 5^e division d'infanterie rompait à Novéant à 7 h. 1/2, se dirigeant sur Gorze pendant la nuit.

deux de la 1^{re} période de la guerre (batailles de Rezonville-Gravelotte et de Saint-Privat) ; une de la 2^e période (bataille du Mans).

D'abord, en détaillant le déploiement dans trois grandes actions, on cite un grand nombre de cas, puisque l'on saisit les unités tactiques les unes après les autres sur des terrains et des situations multiples.

Ensuite ces trois actions sont très diverses : à Rezonville, on s'aborde sans que rien soit prévu ; à Saint-Privat, on prévoit une bataille, et les corps allemands sont préparés et concentrés.

Au Mans, on opère par petits groupes sur un très grand front.

C'est ce qui nous a fait choisir des exemples dans ces trois batailles.

L'avant-garde était formée d'une manière assez bizarre.
En pointe : deux escadrons, et deux bataillons du 48^e;

En tête : le 3^e bataillon du 48^e, une batterie, le 3^e bataillon de chasseurs et un bataillon du 8^e (1);

Au gros : un bataillon du 52^e, trois batteries, les deux autres bataillons du 52^e et deux bataillons du 12^e. On marchait assez serré, petites distances, les colonnes sur une profondeur de 7 kilomètres et demi.

A 9 heures, la pointe s'arrête à Gorze, et l'on apprenait que des masses ennemies étaient sur le plateau de Rezonville devant le débouché du chemin.

On se hâtait de faire occuper par le bataillon du 8^e qui avait passé la nuit à Gorze la ferme de Saint-Thiébauld et la côte Mousa, et, ces dispositions prises, on débouchait du village pour se déployer successivement.

D'abord, à 9 h. 1/2, les deux bataillons du 48^e, sitôt leur arrivée à la lisière du bois de Vionville, sont aux prises avec les tirailleurs français; puis, à 10 heures, la batterie vient se placer à leur gauche; à 10 h. 1/4, le 3^e bataillon du 48^e se déploie vers la gauche de l'artillerie, les batteries vont aussi en même temps prolonger les lignes de la première; le bataillon de chasseurs, le bataillon du 8^e se développent vers la droite, au contraire des deux bataillons les premiers engagés, à 10 h. 1/2.

La direction un peu excentrique prise par le dernier bataillon, celui du 8^e, ayant amené une assez large trouée, on se hâte de la boucher en y intercalant le bataillon du 8^e laissé d'abord à Mousa et Saint-Thiébauld.

A 11 heures et jusqu'à 11 h. 1/2, le gros de la colonne commence à son tour à sortir hâtivement du défilé de Gorze,

(1) Cette disposition provenait probablement de ce que le 8^e avait fourni de nuit un bataillon à Gorze et un à Dornot, et le 12^e un à Borny.

et, comme la ligne a avancé sans que l'artillerie ait pu changer son emplacement de batterie, on se voit obligé de jeter successivement les bataillons arrivant vers la gauche dans le vide produit par le mouvement en avant.

Bref, vers 11 h. 1/2, c'est-à-dire en deux heures, la division entière est déployée dans l'ordre suivant, de la gauche à la droite : 3^e bataillon du 48^e; les 1^{er}, 2^e et 3^e du 52^e; les 1^{er} et 2^e du 12^e; les 1^{er} et 2^e du 48^e; le 3^e bataillon de chasseurs; les 2^e et 3^e du 8^e, entre les deux chemins de Flavigny et de Rezonville, sur un front de 2 kilomètres et demi et une profondeur de 600 mètres environ (11 bataillons).

C'est là un type de déploiement successif et obligé par les circonstances de toute une division.

L'autre division du III^e corps quittait Arnaville à 5 heures du matin, suivie de l'artillerie de corps, et prenait le chemin de Mars-la-Tour, par Buxières. Le chemin était moins difficile et moins encaissé que celui de la 5^e division. Deux escadrons, un régiment et deux batteries étaient à l'avant-garde; longueur totale de 7 kilomètres.

A 8 heures, au débouché du bois de Harl, cette avant-garde se trouvait en vue des camps français. On s'arrêtait, et, couverte par la cavalerie, la colonne prenait, à l'arrivée des régiments, la formation de rendez-vous : les deux brigades (12^e et 11^e) l'une derrière l'autre; les régiments (64^e, 24^e, 35^e et 20^e) les uns derrière les autres.

Pendant ce rassemblement, qui dura une heure et demie, le général en chef (III^e corps) se portait en avant de sa personne avec le général commandant l'artillerie. On apercevait dans la plaine les marches de la 5^e division indépendante, on entendait son canon, et bientôt après on apercevait la fusillade d'engagement de la 5^e division d'infanterie, débouchant de Gorze.

A 9 h. 1/2, la division est remise en route à travers champs, dans son ordre de rassemblement, se dirigeant sur

Tronville. Les 4 kilomètres séparant Buxières de Tronville sont franchis en une heure. Dans la marche, on avait opéré une suite de changements de direction qui amenaient les lignes à faire face à Vionville.

A Tronville, la séparation des deux brigades s'opérait.

La 12^e passait au nord, prenant pour objectif le nord et l'ouest de Vionville; la 11^e passait au sud, avec le sud-ouest et le sud de Vionville comme objectif.

Le déploiement s'opérait sur-le-champ, comme il suit :

A la 12^e brigade, les trois bataillons du 64^e en ordre de combat, les trois bataillons du 24^e en deuxième ligne déployés;

A la 11^e brigade, les trois bataillons du 35^e en ordre de combat, un seul bataillon du 20^e en deuxième ligne, les deux autres en troisième ligne, comme réserve.

L'artillerie, qui avait précédé la division, était déjà en batterie et canonnait le village et l'artillerie adverse.

Le front d'attaque sur Vionville-Flavigny avait à très peu près 3 kilomètres.

Vionville était occupé vers 11 h. 1/2.

C'est, on le voit, un déploiement tout différent de celui de la 5^e division, puisqu'il est précédé d'un rassemblement, d'une reconnaissance et que l'artillerie déploie avant l'infanterie et non avec elle ou après elle.

Derrière ce mouvement du III^e corps, se passait celui du X^e (19^e et 20^e divisions). Ce corps avait, comme le précédent, l'ordre de faire une démonstration vers la route de Verdun, pour savoir ce que faisaient les Français et retarder assez leur marche en retraite pour que la II^e armée pût se mettre en ligne sur le flanc.

Le déploiement de la 20^e division est surtout intéressant à suivre. Il offre, en quelque sorte, le type du déploiement d'une division arrivant sur un champ de bataille dans la période aiguë de l'action; d'autant que, ainsi qu'on va en juger, la

composition de la colonne avait, par suite de circonstances, une certaine bizarrerie.

On était parti de Pont-à-Mousson à 6 h. 1/2, laissant sur ce point un bataillon (3^e du 56^e), pour Thiaucourt.

L'avant-garde se composait d'un régiment de dragons (le 16^e), de deux bataillons du 79^e (1^{er} et 2^e), de deux batteries, de deux bataillons du 56^e (1^{er} et 2^e), du 3^e bataillon du 79^e.

En arrière, marchaient quatre batteries (artillerie de corps).

Le gros de la colonne suivait, composé de trois bataillons du 17^e, deux batteries, deux bataillons du 92^e et le 10^e bataillon de chasseurs.

A 16 kilomètres de Pont-à-Mousson, en arrivant à 10 h. 1/2 à Thiaucourt, on entendait le canon et on recevait l'avis que la 5^e division (III^e corps) était engagée. Le commandant du corps, au lieu de se diriger sur Maizeroy, ordonnait de prendre le chemin de Chambley et se portait lui-même en avant pour être mieux informé.

La colonne occupait environ 9 kilomètres et demi en profondeur.

Nous allons suivre point à point son déploiement.

Lorsque le général en chef revint de sa reconnaissance, les deux bataillons du 56^e s'engageaient dans Chambley ; on les fit sur-le-champ déboîter avec le 3^e du 79^e, en leur donnant pour direction le bois de Vionville, puis le mamelon coté 311. La traversée du bois de Gaumont achevée vers 4 h. 1/2, on se déployait pour soutenir la 5^e division, à 2 kilomètres environ des lignes françaises.

A Chambley, l'artillerie déboîte : les deux batteries de l'avant-garde et deux batteries de corps se jettent à travers champs pour aller se joindre à l'artillerie du III^e corps et la prolonger à gauche ; les deux autres batteries de corps et les deux batteries du gros prennent le trot, se dirigent sur Tronville et débouchent à 3 kilomètres et demi à l'ouest du bois.

Les deux bataillons de tête, 79^e, continuent leur route sur Tronville, y arrivent à peu près en même temps que l'artillerie et se hâtent d'aller occuper les lisières est et ouest du bois.

Ce déboîté de huit batteries et de trois bataillons avait coupé naturellement la colonne. Il y avait maintenant, derrière les deux bataillons du 79^e, deux groupes formés, l'un des trois bataillons du 17^e, l'autre des deux du 92^e et du bataillon de chasseurs, séparés de l'avant-garde par 3 kilomètres et demi et à plus de 700 mètres l'un de l'autre. En arrivant à Tronville, le 17^e régiment se déploie vers 4 h. 1/2 et va occuper le centre du bois pour unir les deux bataillons du 79^e, très séparés l'un de l'autre. Les trois derniers bataillons, bientôt rejoints par le bataillon du 56^e, laissé à Pont-à-Mousson, restent en réserve jusqu'à 5 h. 1/2.

C'est donc une heure et même davantage, si l'on tient compte que chaque régiment prenait, avant de s'avancer de Tronville sur les lignes françaises, une formation de manœuvre, que dure le déploiement du gros de la division et près de deux heures que la division met à envoyer successivement sur la ligne ses divers éléments, car c'est à 3 h. 1/2 que les 1^{er} et 2^e bataillons du 79^e sont à Tronville et se portent en avant avec l'artillerie.

Le front de la ligne, entre les bois de Tronville et de Vionville, est de 2,500 mètres pour cinq bataillons avec 500 mètres à peine de profondeur totale. On notera qu'il avait fallu une forte étape, car il y a 16 kilomètres de Pont-à-Mousson à Thiaucourt, 14 kilomètres de Thiaucourt à Chambley et 4 kilomètres et demi de Chambley à Tronville.

Une autre brigade du même corps, la 38^e brigade (19^e division), offre, ce même jour, un autre mode de déploiement.

Partie à 7 heures de Thiaucourt, elle arrivait à midi à Saint-Hilaire. On entendait le canon vers Tronville et on était assez vaguement renseigné sur ce qui se passait. Le général

fait prendre d'abord l'ordre de rassemblement et dirige ensuite la colonne sur Mars-la-Tour.

A Suzemont, où l'on arrive à 2 h. 1/2, on prend l'ordre de combat : le 57^e (1^{er} et 3^e bataillons) en première ligne ; le 16^e (1^{er} et 2^e bataillons) en deuxième ligne par bataillons en masse, l'artillerie au milieu des bataillons en colonnes par 2 pièces (1).

C'est dans cet ordre que l'on s'avance sur Mars-la-Tour pendant 3 kilomètres. Après avoir dépassé la localité, l'artillerie allait se mettre en batterie à la lisière nord, et les quatre bataillons, bientôt renforcés et unis au centre par le 3^e bataillon du 16^e, s'étendaient en avant de leur artillerie, au nord-ouest de Mars-la-Tour, sur un front de 1,800 mètres avec une très petite profondeur de 300 mètres à peine. Sur les vingt-deux compagnies, treize furent mises en tirailleurs et neuf seulement en soutien.

Il était en ce moment un peu plus de 4 heures. C'est aussi on le voit, un déploiement à la suite d'une forte étape.

Bataille de Saint-Privat.

(18 août.)

Le déploiement du surlendemain 18 (bataille de Saint-Privat) est aussi des plus intéressants à suivre en détail.

Le 18 au matin, les corps allemands occupaient les positions suivantes, où ils avaient passé la nuit, en grande partie au moins :

(1) On avait laissé un bataillon du 57^e à Saint-Hilaire et un du 16^e à Mariaville, pour y prendre une position et couvrir le flanc et les derrières de la brigade.

La brigade avait avec elle un demi-bataillon de pionniers qui fut employé ce jour-là comme troupe de ligne et déployé sur le flanc droit après le passage de Mars-la-Tour.

Les deux corps de la I^{re} armée étaient : le VII^e en avant d'Ars, le VIII^e à Gorze.

Ceux de la II^e armée étaient : le IX^e à Flavigny, le III^e à Vionville, le X^e à Tronville, le XII^e à Mars-la-Tour et Pussieux, la garde prussienne à Hannonville; le II^e corps avait été laissé à Pont-à-Mousson.

La 1^{re} division de cavalerie était à Corny, la 5^e à Buxières, la division saxonne à Parfondrupt.

Pas plus que l'avant-veille, les Allemands n'étaient fixés sur la position des Français. Ils les croyaient entre Metz et Amanvillers, ayant rétabli le 17 l'ordre dans les divisions qui avaient participé à la lutte du 16, et en retraite sur la Meuse par Conflans et les routes du Nord.

Ce n'est que peu à peu, dans la journée, qu'ils surent quelle était la situation vraie; mais au matin, et même à 8 heures, alors que les pointes de cavalerie étaient déjà aux recherches, on ne trouvait de contact nulle part ailleurs qu'à l'extrême droite, le long de la Moselle.

On ne s'en dissimulait pas moins la gravité de la situation; aussi les corps avaient-ils reçu l'ordre de ne pas prendre l'ordre de route, mais de profiter de l'état des terrains pour marcher en grosses masses de divisions à droite et à gauche des chemins, avec l'artillerie au milieu, sur les chemins mêmes. On va voir dans quelle mesure ces prescriptions, qui avaient pour but d'augmenter et de hâter les facilités du déploiement, furent exécutées.

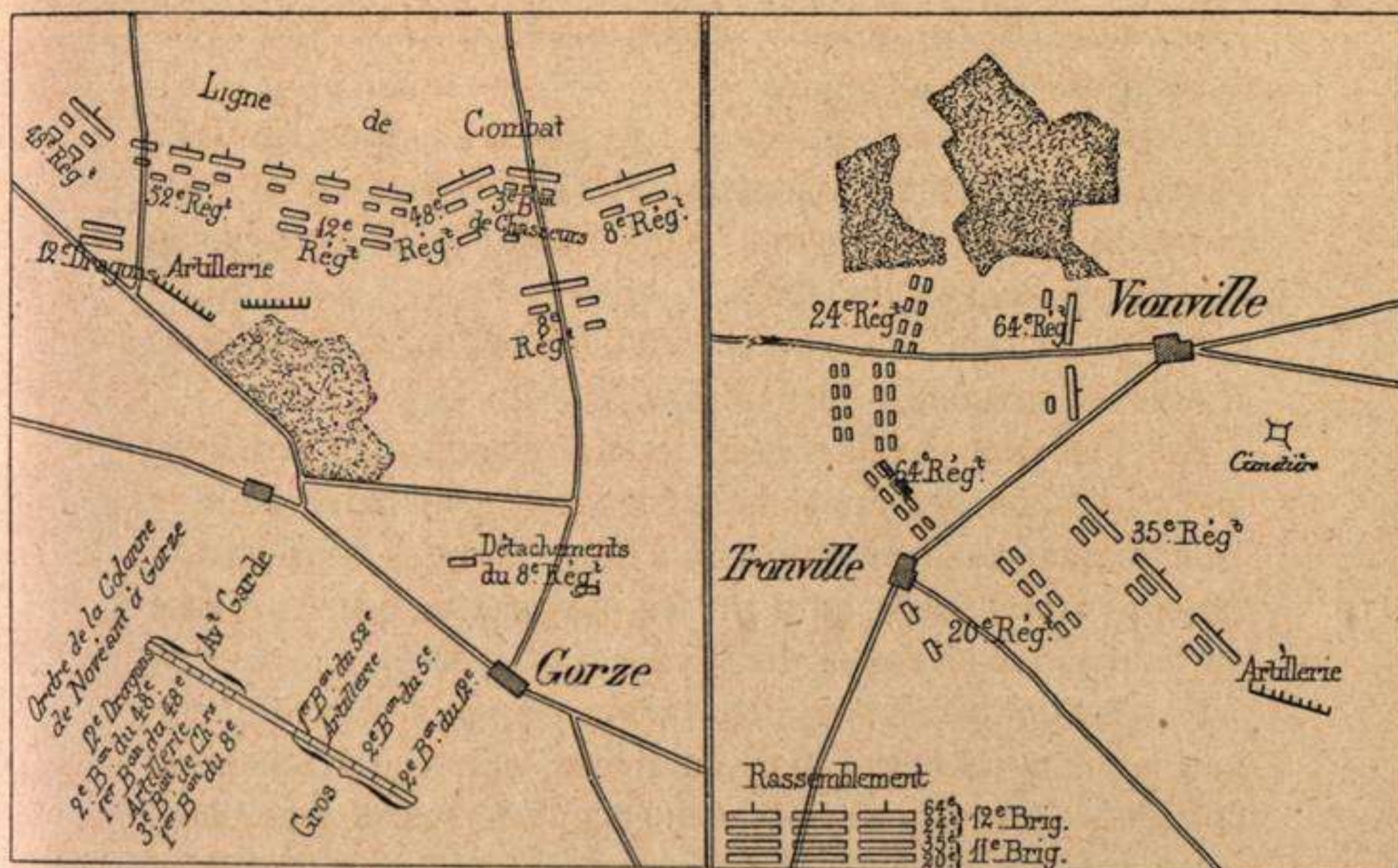
L'avis de mouvement envoyé par le grand état-major était, pour le reste, fort simple : « Prendre pour premier objectif la route de Conflans et attaquer sur-le-champ partout où l'on trouverait l'ennemi (1). »

(1) Saint-Privat est certainement une très grande lutte, massée aussi bien que peuvent l'être des batailles avec d'aussi grands effectifs à mettre en action.

Cependant, il y a beaucoup à dire sur l'ordonnance des mouvements

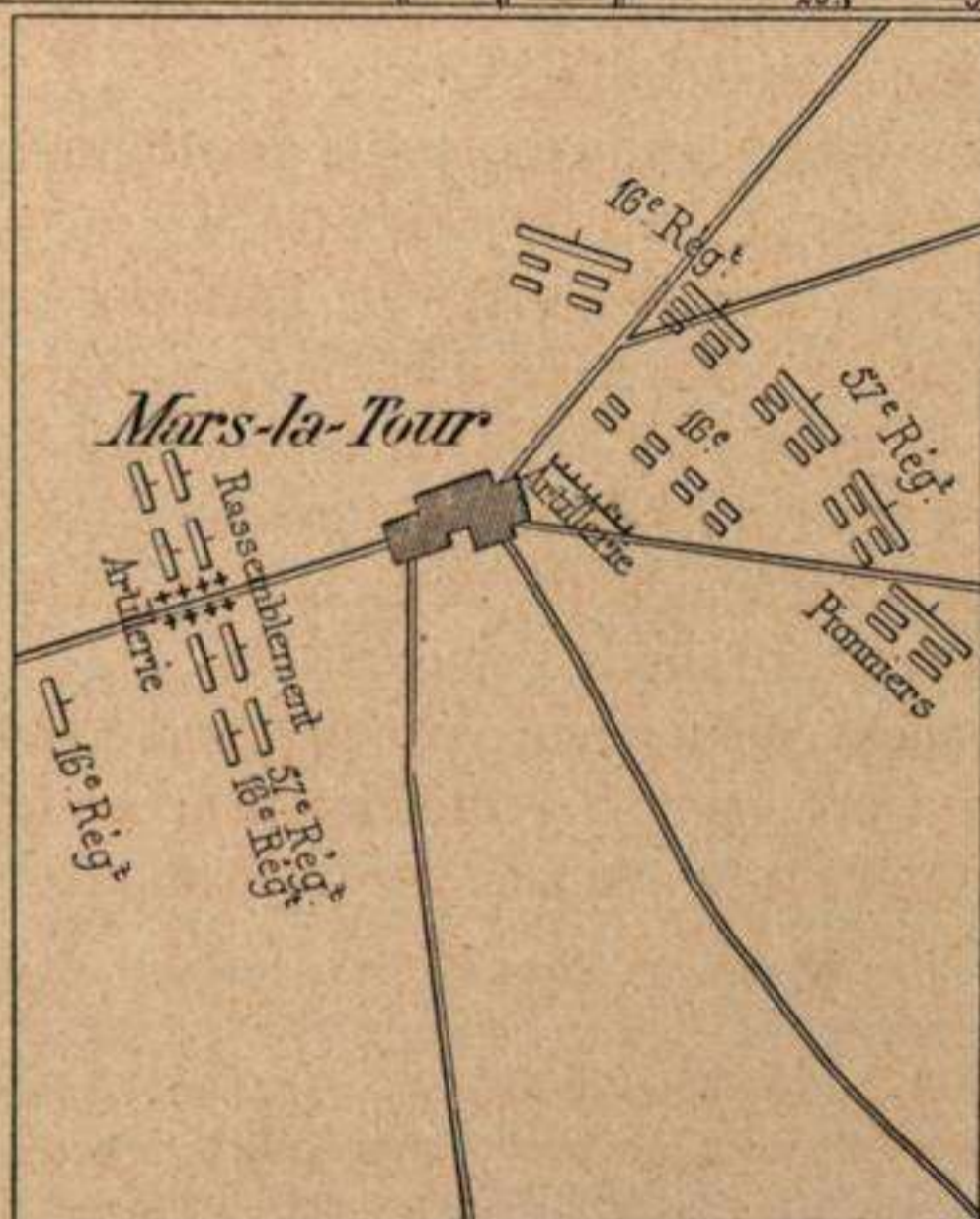
JOURNÉE DU 18 AOUT

(Croquis de détail des Manœuvres et Déploiements.)



5^e DIVISION

6^e DIVISION



38^e BRIGADE (19^e Division)

4
1
9

Le VII^e corps, qui était depuis la veille au contact, remonterait le long de la Moselle, rive gauche. Le VIII^e corps viendrait de Gorze à Rezonville pour servir d'union entre les I^{re} et II^e armées. Le IX^e corps gagnerait la Caulre ; la garde, Doncourt ; le XII^e corps, Jarny.

Les III^e et X^e corps, très fatigués de la lutte du 16, ne devaient marcher qu'en deuxième ligne, comme réserves. Le II^e achevait de passer la Moselle à Pont-à-Mousson et couvrait les grands parcs et les communications.

Le mouvement général comportait un trajet moyen de 7 à 8 kilomètres pour gagner la route Metz-Conflans. Les départs devaient être calculés de façon qu'on abordât ce premier objectif (où l'on comptait trouver les Français) vers 8 h. 1/2 (1).

Nous allons examiner successivement les déploiements des corps de première ligne, VIII^e, IX^e, la garde et le XII^e ; celui du VII^e est sans intérêt, en raison de son contact immédiat avec les troupes françaises de l'aile gauche.

VIII^e corps. Parti de Gorze à 6 heures pour Rezonville et

prescrits au flanc gauche. Ainsi, la garde devant aller de Hannonville à Doncourt, le XII^e corps de Mars-la-Tour à Jarny, le X^e corps de Tronville à Jarny.

Il était évident d'avance que les corps allaient se croiser et se gêner mutuellement, quelle que fût leur concentration préalable.

Et, en effet, arrivée la deuxième à Mars-la-Tour, la garde dut y attendre trois heures le défilé du XII^e corps, et, lorsque le X^e corps s'y présenta à son tour, il dut attendre, pour s'engager sur Jarny, tout le défilé de la garde.

(1) C'est à tort, comme il ressortira de l'étude du développement des masses le 18 août, qu'on a prétendu que les Allemands avaient exécuté ce jour-là un grand mouvement « sur la droite en bataille ». Il n'en est rien.

Le défaut de renseignements complets, la suite des opérations ordonnées d'instant en instant, à mesure que ces renseignements devenaient plus nombreux, les a amenés successivement, et par corps, devant les lignes françaises, mais bien plutôt par un changement de direction sous un grand angle que par un mouvement de marche le long des positions françaises.

Villers, avec ordre de ne s'engager que lorsque le IX^e commencerait son attaque, le VIII^e corps ne pouvait, en raison du terrain, marcher en masse compacte. Il était donc en ordre de route, ayant pour avant-garde deux escadrons de cavalerie légère, les trois bataillons du 67^e, une batterie, les trois bataillons du 28^e, le 8^e bataillon de chasseurs, soit une brigade complète (30^e).

Le gros suivait dans l'ordre ci-après :

Deux escadrons de cavalerie légère, le 33^e régiment, deux batteries, le 60^e régiment, l'artillerie de corps, puis la 32^e brigade, en formation très serrée.

Un troisième groupe, qui avait passé la nuit à Arry, suivait, composé de la 31^e brigade avec une batterie.

A 9 heures, la colonne débouchait sur Rezonville et Villers, qui n'étaient pas occupés, et se développait en face de Gravelotte, la brigade d'avant-garde ayant le 8^e bataillon de chasseurs à Bagneux, le 28^e sur la lisière nord du bois de la Jurée, le 67^e et l'artillerie à Villers, la 29^e brigade en ordre de rassemblement à l'est du même bois, les deux régiments l'un derrière l'autre. La 32^e brigade et l'artillerie de corps s'arrêtent à Rezonville. Ce développement dure trois quarts d'heure. On reste dans cette position jusqu'à midi. En ce moment, la fusillade se faisant très accentuée du côté du IX^e corps, ordre est donné de s'avancer sur Gravelotte et la Malmaison, une compagnie du 60^e sur Mogador.

Derrière ces groupes, partent onze batteries, qui viennent, de midi et demi à 1 heure, prendre position entre Gravelotte et la Malmaison. Sitôt que le feu d'une partie d'entre elles est ouvert, vers midi trois quarts, le 33^e se porte en avant et se déploie pour aller occuper la lisière du bois de Genivaux, du côté du Point-du-Jour ; le 60^e se divise autour de Gravelotte.

Derrière cette brigade (la 29^e) marchait la 30^e, qui devait la prolonger à gauche, le long du bois. Le 28^e et le 67^e régi-

ment, qui la composaient, ne pouvant s'étendre sur leur gauche, à la sortie de Gravelotte, à cause de l'artillerie, dont ils eussent arrêté le tir, sont obligés de se prolonger en colonne pendant plus d'un kilomètre pour atteindre la déclivité du terrain.

C'est avec la plus grande peine et dans un encombrement indescriptible que ces deux régiments, assaillis au débouché de la rue du village par les obus et les mitrailleuses françaises, peuvent aller occuper la lisière du bois de Genivaux, en avant de leur artillerie, les 1^{er} et 3^e bataillons du 67^e d'abord, puis le 8^e bataillon de chasseurs, puis le 28^e, puis enfin le bataillon du 67^e laissé à la Malmaison. Ce déploiement demande plus d'une heure et quart.

Derrière cette longue ligne assez mince, venaient se placer en réserve la 32^e brigade, à droite de Gravelotte, et, vers 2 heures, la 31^e, à gauche, en ordre de rassemblement, les deux régiments l'un derrière l'autre. Vers 3 heures, voyant sa ligne avancée, déjà fort éprouvée par l'émoi qu'avait causé dans les rangs le débouché de Gravelotte, opéré à 1,650 mètres de l'artillerie française, se cramponner au bois de Genivaux sans en sortir, le commandant du VIII^e corps fit donner ordre à la 31^e brigade de déterminer avec les deux régiments (69^e et 29^e) une offensive vigoureuse sur la ferme de Moscou, en passant le bois et entraînant, s'il se pouvait, les bataillons engagés sur la gauche.

Cette démonstration, qui devait avoir pour résultat probable d'enlever d'assaut les pentes sur lesquelles se trouvait le 3^e corps français, n'eut aucune efficacité.

Le 69^e qui était le plus à gauche, disséminé par compagnies dans le ravin boisé de Genivaux, perdit absolument la direction de la ferme de Moscou; le 29^e, perdant de vue le 69^e, qui était son conducteur, s'égara à son tour dans le bois très touffu de près de 900 mètres de large, et l'un et l'autre vinrent naturellement se mêler aux régiments qui bor-

daient la lisière, sans pouvoir leur apporter l'élan nécessaire pour la franchir.

Il en résultait, sur ce front de 2,400 mètres, un mélange très confus des unités, surtout au centre, en face de Saint-Hubert, où plus de 40 compagnies de sept ou huit régiments différents encombraient le bois, sans avancer, tandis que les ailes, qui avaient à faire l'effort, étaient à peu près dégarnies.

Dans ces conditions, vu l'impossibilité d'une direction à ces troupes en désordre, l'appoint que pouvait donner à l'armée allemande le déploiement du VIII^e corps devait rester et est resté à peu près stérile.

Le déploiement du IX^e corps à la gauche du VIII^e est aussi un exemple pratique frappant des difficultés du mouvement d'extension dans les pays couverts.

IX^e corps. Arrivé à la Caulre vers 8 h. 1/2, le IX^e corps y prenait, sous la protection de son avant-garde, composée d'un régiment de cavalerie (1^{er} dragons), d'un d'infanterie (36^e), d'une batterie et du 9^e bataillon de chasseurs, la formation du rendez-vous en bataillons massés, la 18^e division au nord de la route de Conflans, la 25^e au sud, l'artillerie entre les deux.

Ainsi que nous l'avons dit, les Allemands furent très longs à discerner les positions ennemies. A 10 heures, on croyait que la droite française était derrière Vernéville et le IX^e corps reçut ordre d'attaquer cette droite.

On dirigea donc l'avant-garde sur Vernéville, qui n'était pas occupé, puis sur Chanterenne; mais là les éclaireurs furent reçus à coups de fusil, et le régiment d'infanterie dut se déployer et attendre le gros en faisant à la hâte occuper par un bataillon le bois de la Cusse et la ferme l'Envie, couvrant ainsi un front de 3 kilomètres.

Derrière l'avant-garde, vers 11 h. 1/2, s'avancent quel-

ques batteries (neuf) qui viennent prendre position face à l'est et au sud-est, au sud des bois de la Cusse, et ouvrent le feu vers midi, non sans éprouver des pertes très sérieuses, car elles n'avaient qu'un très minime soutien pour leur grand front, et la batterie la plus à gauche dut même abandonner quatre pièces.

Pour soutenir davantage cette masse, on avait fait partir derrière elle deux bataillons du 84^e qui, déployés l'un derrière l'autre en ligne de colonnes de compagnie, vinrent se déployer l'un le long du remblai du chemin de fer, l'autre au saillant nord-est du bois de la Cusse, où était déjà le détachement de deux compagnies du 36^e. Peu après, on renforçait ce même point avec un bataillon du 85^e.

On avait donc sept bataillons en 1^{re} ligne, sur un grand front (3 kilomètres environ en y comprenant le front des batteries); cinq bataillons restaient en réserve à Vernéville.

La 25^e division s'était ébranlée peu après la 18^e; précédée d'une avant-garde composée d'un bataillon de chasseurs, d'un régiment d'infanterie (le 4^e) et de deux batteries, elle atteignait, en ordre à peu près compact, Vernéville vers midi et demi et recevait là l'ordre d'aller prendre position en arrière des bois de la Cusse pour aider le débouché de la garde, qui devait à ce moment lier son attaque avec celle du IX^e corps.

Son avant-garde, à peine arrivée au remblai du chemin de fer, envoyait ses deux batteries, sous la protection du bataillon de chasseurs, entre le bois et la voie ferrée.

Le régiment se plaçait en ordre de combat derrière le bois.

Peu après, trois autres batteries venaient prolonger, au nord de la voie ferrée, les batteries d'avant-garde, et, vers 2 heures, la 25^e division terminait le mouvement général de déploiement du corps en renforçant par un bataillon le batail-

lon du 84^e, déjà au feu depuis deux heures dans le bois de la Cusse, et en plaçant en position le 3^e régiment derrière la droite et la gauche de l'artillerie de corps.

C'est donc au total une durée d'environ deux heures et demie pour le déploiement sur un front de 3 kilomètres 800. Le mélange des unités, sans être aussi compliqué qu'au VIII^e corps, l'est encore beaucoup, en raison de ce que, dans chaque division, les avant-gardes s'assujettissent à couvrir le front et que, par suite, les bataillons qui suivent sont astreints à s'encadrer au milieu de ceux de l'avant-garde. Le rassemblement primitif à la Caulre des deux divisions sur deux lignes différentes au lieu d'être accolées apporte aussi un mélange très grand, puisqu'on trouve à 2 heures, sur la ligne, enchevêtrés les uns dans les autres, des corps de chacune des deux divisions.

Garde prussienne. — Dans la journée du 18, la garde, qui a fait sur Saint-Privat une attaque dont le souvenir est et restera un fait historique, n'a pas, à proprement parler, exécuté de déploiement.

Sa marche, que nous allons détailler, s'est faite avec un resserrement tel que le déploiement proprement dit échappe en quelque sorte à une analyse.

Partie à 5 h. 1/2 de Hannonville, avec une avant-garde composée d'un régiment de hussards, des fusiliers (3 bataillons), d'une batterie et d'un bataillon de chasseurs, la garde avait pris le chemin de Doncourt, par Mars-la-Tour.

Elle marchait très serrée, la 1^{re} division en tête, et occupait à peine 3 kilomètres en profondeur pour le groupe suivant l'avant-garde, groupe qui n'était pas moindre de douze bataillons et huit batteries.

On dut attendre à Mars-la-Tour le passage du IX^e corps, et ce n'est que vers 10 h. 3/4 que la division de tête put se masser à Doncourt.

JOURNÉE DU 18 AOUT

(Croquis d'ensemble des Marches et Déploiements.)



Elle y était à peine qu'un ordre arrivait prescrivant à la 1^{re} division de gagner Habonville par Jouaville, en emmenant l'artillerie de corps, et à la 2^e division, qui passait en ce moment à Bruville, d'aller, par Saint-Marcel et la Caulre appuyer le IX^e corps, dont on entendait le canon.

L'avant-garde se dirigeait donc sur Habonville, y arrivait vers 1 heure moins 10, y laissait un bataillon de fusiliers et s'établissait à Saint-Ail : un bataillon dans le village, l'autre en arrière, le bataillon de chasseurs dans le bois.

Derrière l'avant-garde, neuf batteries suivaient et venaient prendre position entre Habonville et Saint-Ail.

A 1 h. 1/2, le gros de la division, en colonne serrée, atteignait à son tour Habonville, et, abrité par le ravin, venait s'établir derrière le bois de Saint-Ail.

L'état-major était, en ce moment, à peu près fixé sur les positions de l'armée française. On apercevait, en effet, des détachements à Sainte-Marie et à Saint-Privat.

La 2^e division de la garde, venant par Saint-Marcel-la-Caulre, débouchait vers 2 h. 1/2 à Anoux, derrière le IX^e corps.

Ce corps paraissant bien tenir sur la lisière des bois de la Cusse, on ne lui laissait en réserve qu'une brigade, la 3^e, qui s'établissait à 4 h. 1/2 à Habonville. La 4^e, par bataillons en colonnes doubles, suivait le chemin pris par la 1^{re} division, passait à son tour derrière Saint-Ail et, prolongeant avec les batteries divisionnaires la ligne des batteries de corps vers le nord, venait se disposer en colonnes à intervalles de déploiement entre Saint-Ail et Sainte-Marie, que les Français avaient évacuée vers 3 h. 1/2.

C'est de cette situation préliminaire que, après la préparation de l'artillerie sur Saint-Privat, la garde, passant au nord et au sud de Saint-Ail, fit cette marche en avant, en colonnes de compagnie et en colonnes de demi-bataillons, dont on a

tant parlé depuis, très belle marche offensive, mais qui fut, en somme, un désastre sans résultat (1).

XII^e corps (23^e et 24^e divisions). — Le XII^e corps avait passé la nuit à Puxieux et en arrière de Mars-la-Tour. Il n'est pas douteux qu'on comptait avec lui faire l'aile marchante, ou plutôt le mouvement sur l'aile droite de l'armée française, qu'on supposait trouver à Amanvillers.

Tous les mouvements qu'il va exécuter reflètent naturellement l'incertitude où l'on était et où l'on est resté jusqu'à l'après-midi sur la véritable position de l'ennemi.

(1) Note sur la garde à Saint-Privat :

Comme marches et dispositions préparatoires, les préliminaires de l'action de la garde prussienne à Saint-Privat sont certainement un exemple à citer.

Le désastre (car c'était une sorte de désastre) qui a suivi ces mouvements bien ordonnés est-il dû à une mauvaise entente, à un manque de connaissance suffisante de la résistance que l'on allait trouver devant soi ? Est-il dû plutôt à l'exagération d'un sentiment de valeur militaire qui se rit des obstacles ? Nous pencherions pour cette dernière idée, qui est assez en rapport avec les idées des troupes d'élite, où l'on est toujours disposé à outrer l'amour-propre autant vis-à-vis de l'ennemi que vis-à-vis de sa propre armée.

« Tirailleurs de la garde, régiments de l'empereur Alexandre, de l'empereur François, de la Reine, d'Elisabeth se précipitent à l'assaut, avec une bravoure qu'on ne saurait dépasser, contre les hauteurs, fortement occupées et battues par un feu rasant de mousqueterie.

» Leur élan est arrêté par une pluie de balles ; nombre d'officiers sont couchés sur les sillons et, après une marche de quelques instants, les compagnies, sur la ligne de feu comme au soutien sont anéanties.

» Force est au prince de Wurtemberg, en présence de pertes si considérables, d'interrompre l'attaque et d'attendre sur le flanc gauche de l'ennemi la coopération des Saxons. Près de 6,000 hommes avaient été mis hors de combat en quelques minutes. »

Preuve, « qu'on savait d'avance », qu'il ne faut pas, quelque sûr qu'on soit de ses troupes, les exposer en masses devant de bons canons et de bons fusils ; preuve qu'on savait d'avance aussi qu'il ne faut pas faire de prouesses dans le rayon du tir et même au delà, sous peine de n'arriver à la position qu'épuisé et sans soldats.

Précédé d'un régiment de cavalerie, du 108^e régiment d'infanterie, d'une batterie et d'une compagnie de pionniers, le XII^e corps passait de bonne heure à Mars-la-Tour, prenant la route de Jarny. On sait que la garde, qui le croisait sur ce point, dut s'arrêter près de trois heures pour lui donner le temps de faire son écoulement. On peut hardiment conclure qu'il marchait très serré et n'occupait pas plus de 15 à 16 kilomètres avec ses 28 bataillons et ses 14 batteries.

De Jarny, la division de tête, la 23^e, n'ayant par l'avant-garde qui avait poussé sur Beaumont et Valleroy aucune nouvelle de la présence des Français, poussait jusqu'au bois de Fleury et s'y rassemblait, tandis que la 24^e, entendant le canon sur la droite, se dirigeait par un crochet sur Doncourt et Jouaville.

Vers 2 heures, après un assez long moment d'incertitude, on recevait l'avis que l'ennemi était à Sainte-Marie et qu'il fallait l'en déloger avec la 24^e division, qui dépassait en ce moment Jouaville, et le tourner sur son flanc avec la 23^e.

Ces dispositions ne furent, comme il arrive souvent à la guerre, exécutées qu'en partie, attendu que la 23^e division réunie derrière le bois de Fleury, avait à parcourir bien plus de chemin que la 24^e, qui, à 2 h. 1/2, moment où la 23^e se mettait en route sur Auboué, dépassait déjà Batilly.

L'artillerie de la 24^e division, jusque-là inoccupée, se hâtait, sitôt Jouaville traversé, de venir prolonger les batteries de la garde vers 2 h. 3/4; l'artillerie de ce corps se mettait, elle aussi, en batterie le long du chemin; trois autres de la 23^e division arrivaient en hâte de Fleury pour prolonger ces dernières, et cette masse énorme couvrait d'obus Sainte-Marie et Saint-Privat.

Prévenue trop tard, alors que son mouvement en avant était déjà terminé, la 48^e brigade, qui faisait la tête de la 24^e division, avait continué sur Auboué. La 47^e, au contraire, faisait face à droite et se déployait face à Sainte-Marie, savoir : le 12^e ba-

taillon de chasseurs en tirailleurs et en première ligne, les deux régiments (104^e et 105^e) l'un derrière l'autre, en ligne de colonnes de compagnie, avec deux de leurs bataillons en colonne serrée formant, derrière le centre, une troisième ligne.

C'est dans cet ordre qu'on marcha sur Sainte-Marie. Il fut heureux, on peut le dire, pour cette brigade, que les Français n'aient considéré Sainte-Marie que comme une avancée et ne l'aient pas défendue sérieusement, sans quoi la 47^e brigade eût subi à l'attaque de Sainte-Marie le désastre qu'eut, quelques heures plus tard, la garde à l'attaque de Saint-Privat.

Pendant ce temps, la 48^e brigade, avec trois batteries et la cavalerie du corps, avait dépassé Auboué et, tournant les bois par le chemin, gagnait Montois-la-Montagne, puis prenait à ce point, à 6 heures, l'ordre de combat pour attaquer Roncourt.

Une demi-heure après, elle avançait avec trois bataillons du 107^e déployés sur son front et deux du 106^e en crochet défensif sur son flanc gauche, qui était fort en l'air. Du côté droit, elle donnait la main à la 45^e brigade (23^e division).

La 23^e division, en effet, avait atteint Auboué vers 4 h. 1/2. De ce point, elle s'était dirigée à travers champs, et à l'abri des bois, vers Montois-Roncourt.

La 45^e brigade (108^e et 100^e), qui était en tête, hâtait son déploiement, qui dura quarante minutes. Il est vrai qu'on ne voyait aucun ennemi et que la situation était propice. Le déploiement fut à peu près régulier, chacun des régiments avec deux bataillons de première ligne et un de deuxième sur un front d'un peu plus de 1 kilomètre.

L'union de cette ligne avec celle de la 48^e brigade donnait à l'attaque sur Roncourt un front de 2,200 mètres.

La 46^e brigade, qui suivait, resta en réserve derrière le bois.

Combats des 10 et 11 janvier autour du Mans (1).

Nous avons choisi comme exemples pratiques de déploiements exécutés dans la deuxième période de la guerre franco-allemande ceux des quatre brigades du III^e corps le 10, et ceux des 18^e et 20^e divisions le 10 et le 11 janvier 1871.

Outre l'intérêt qu'il y a à connaître ces détails de mouvements de groupes, que leur éloignement rendait presque, au début au moins des actions, complètement indépendants, on a à tenir compte que, dans cette période, les effectifs de l'armée allemande étaient diminués de près de moitié, et les plus grosses brigades avaient 4,500 hommes au plus. La cavalerie ne fait plus qu'un très petit service de sûreté et l'artillerie dans ce pays couvert n'a plus l'occasion que de déployer quelques rares batteries.

Le 10 janvier, les quatre brigades (9^e, 10^e, 11^e, 12^e) du III^e corps se dirigeaient sur le Mans par quatre routes différentes. Elles avaient passé la nuit dans quatre villages différents et devaient se réunir à la fin de la journée à Changé.

La 9^e, partie de Gué-de-l'Aune, devait aller à Changé par

(1) Ainsi que nous l'avons dit en commençant le chapitre du déploiement, nous avons choisi la bataille du Mans parce que, en raison de la nature du pays et de la valeur très différente des troupes adverses, elle a un caractère particulier.

Livrée sur un front exagéré, elle se compose d'un ensemble de petits combats où les unités engagées sont naturellement petites. C'est donc une suite de petits déploiements indépendants les uns des autres, quoique opérés dans un sens général commun.

Ce n'est pas le hasard de la poursuite de l'armée de Chanzy qui amenait cette situation. Elle était calculée, car les Allemands disent, dans leurs relations, « que l'expérience leur a fait reconnaître la presque impossibilité, dans un pays aussi couvert et avec les courtes journées d'hiver, d'arriver à mettre en ligne de profondes colonnes »

les Chasseries. Elle était précédée d'une avant-garde de trois escadrons, une batterie et du 48^e régiment.

Le gros, composé du 8^e régiment, du 3^e bataillon de chasseurs et d'une batterie, suivait.

On venait de passer l'Aune, quand l'ennemi est signalé à gauche, à Parigné. L'avant-garde envoie sur-le-champ un bataillon à Corps-Levé; un autre bataillon, appuyé d'un bataillon du 8^e et des trois quarts du bataillon de chasseurs, vient se déployer entre la Hellerie et Blinières; l'artillerie accourt vers la Héraudière, mais ne peut, en raison du terrain, mettre que sept pièces en batterie.

Ce déploiement avait pris une demi-heure; le front était de près de 2 kilomètres et l'ennemi paraissait trop en force pour l'attaquer dans ces conditions. On résolut donc de traîner le combat en longueur et d'attendre la 10^e brigade pour prendre l'offensive; il était 9 h. 1/2.

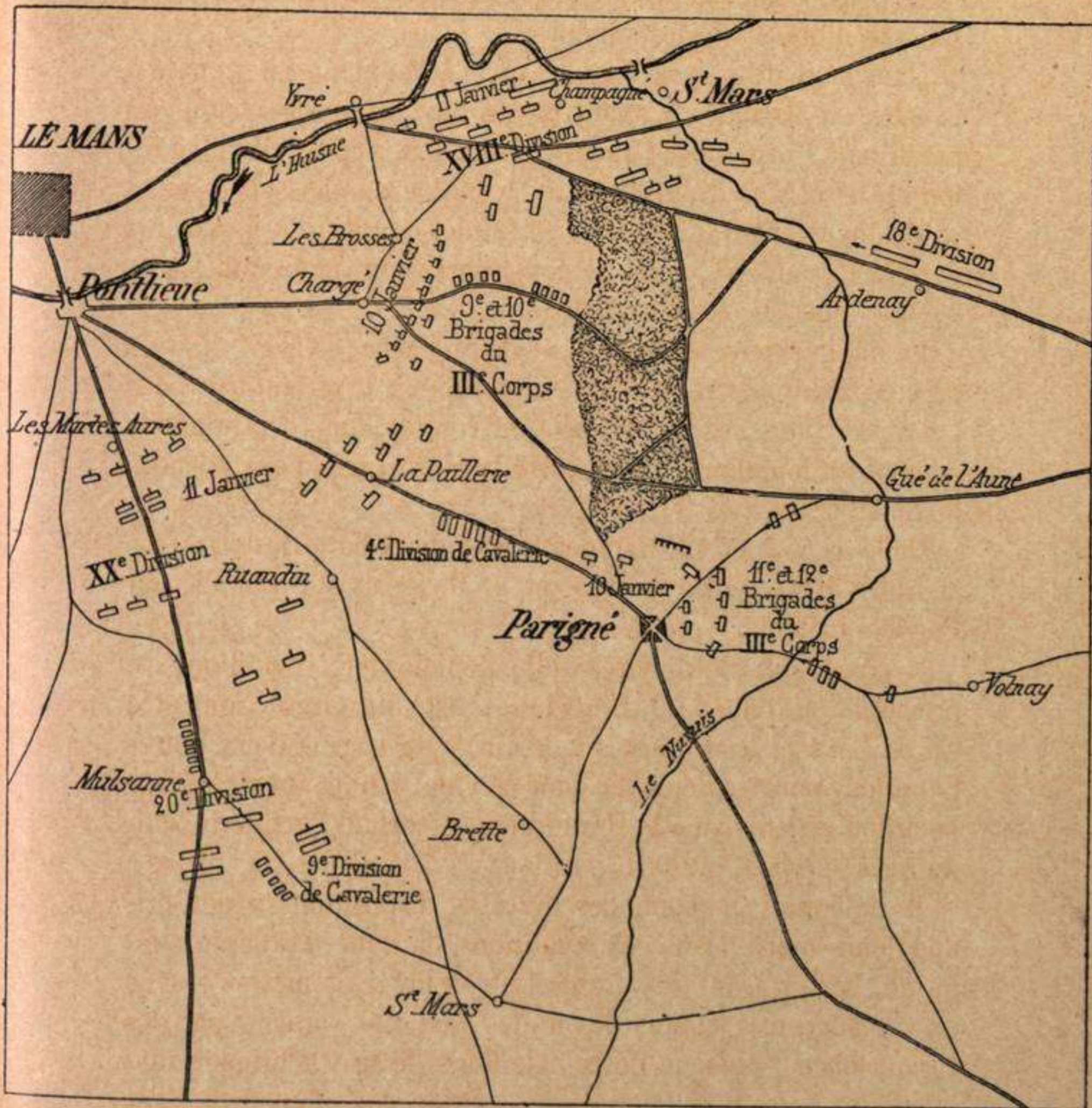
Celle-ci (52^e et 12^e régiments avec deux batteries et un escadron) avait quitté Volnay et se dirigeait sur Changé par Parigné même.

Arrivée aux Boutinières, elle déploie deux bataillons et, prévenue que dans la 9^e brigade il existe un grand vide entre Corps-Levé et les Blinières, elle dirige de ce côté deux autres bataillons pour se déployer dans ce vide. Enfin, un cinquième bataillon est envoyé à la Héraudière, escortant l'artillerie, qui, du reste, ne peut prendre position.

Il était midi et demi, ces diverses dispositions ayant pris une demi-heure. Dans ces conditions, la ligne d'attaque était formée sur un front très grand il est vrai (4 kilomètres), avec un mélange très confus des unités tactiques amené par les circonstances, puisque deux bataillons de la 10^e brigade sont intercalés au milieu de ceux de la 9^e et que, dans cette dernière, les deux régiments et le bataillon de chasseurs sont mêlés en quelque sorte sur la ligne avancée aussi bien qu'aux soutiens.

BATAILLE DU MANS (1871)

(Déploiement de la 2^e Armée les 10 et 11 janvier.)



La 11^e brigade, partie à 10 heures d'Ardenay, se dirigeait sur Changé par Rossay et les Brosses, lorsque, un peu après 3 heures de l'après-midi, elle se heurtait à des avant-postes français couvrant Changé. Le chemin suivi passait à Gué-la-Hart; un gros ruisseau couvrait la position de l'ennemi.

Il eût fallu être maître de ce passage; mais, outre que les Français y étaient en force, on ne trouvait nulle part d'emplacement, même pour une pièce de canon.

Force fut de se déployer et d'attendre. On occupa donc, sur un front de 1,600 mètres, Amigné avec deux bataillons, la Goudrière et les Gars avec un autre, la Girardrie avec un quatrième.

Ce déploiement, qui prit une heure de temps, avait pour but d'établir comme à la 9^e brigade un combat traînant en attendant que l'on fût en force. Ce fut la 9^e brigade elle-même qui, après avoir fait évacuer Parigné avec la 10^e, venait, vers 4 h. 1/2, donner la main sur le ruisseau à la 11^e. Cette jonction rendait impossible la défense du passage de Gué-la-Hart et rejetait par suite les Français sur Changé même.

La 12^e brigade avait quitté Ardenay vers 11 heures du matin, détachant un bataillon à Saint-Mars pour se tenir unie avec la division voisine (la 17^e). Composée de cinq bataillons et trois batteries, elle suivait la chaussée, marchant lentement pour se tenir à hauteur des brigades de gauche de son corps. A Saint-Hubert (vers 1 heure), il fallut s'arrêter. On avait devant soi des troupes françaises en effectif assez considérable à la Lune-d'Auvours, paraissant disposées à prendre l'offensive. On se hâta de couvrir le front de marche en plaçant cinq compagnies déployées à cheval sur la chaussée, et, comme l'ennemi paraissait aussi en marche à Champagné, trois compagnies furent déployées sur le flanc droit pour parer à une attaque de ce côté. On mit sur le chemin deux pièces en batterie. En somme, si l'on suit attentivement sur la carte ces quatre déploiements, on voit que les mouvements, quoique exécutés

indépendamment les uns des autres et à 2 kilomètres de plus d'intervalle, formèrent néanmoins un tout se passant sur un grand front (8 kilomètres), mais avec une seule direction générale, celle de Changé (1).

La journée du lendemain 11 janvier présente pour les 18^e et 20^e divisions des déploiements analogues, c'est-à-dire une suite d'occupations de points d'appui qui permettent de s'étendre sur de grands fronts avec des effectifs très réduits.

La 18^e division était partie dans la matinée de Bouloire, se dirigeant sur Saint-Hubert. Elle était précédée d'une avant-garde assez mélangée, composée de : deux bataillons du 11^e, le 9^e bataillon de chasseurs, un bataillon du 85^e, deux batteries et un régiment de cavalerie. Le gros suivait à distance, composé du 85^e, du 84^e en entier et de deux batteries. Un troisième groupe se composait de toute l'artillerie de corps.

Vers midi et demi, l'avant-garde se trouve en face des Français occupant un plateau dit d'Auvous, dans les grands coudes de l'Huisnes, entre Yvré et Champagné. Cette dernière localité était déjà occupée par deux bataillons du III^e corps, qui, n'étant pas en force pour enlever les hauteurs du Haut-Taillis, se tenaient sur la défensive. On se hâta de les renforcer de deux bataillons du 11^e et de celui du 85^e. Les deux autres bataillons du 85^e vinrent ensuite prolonger le 9^e bataillon de chasseurs, qui s'était mis en position devant Villers, qui paraissait la clef de la position et en face duquel les deux batteries de l'avant-garde avaient commencé leur feu.

(1) On remarquera que, dans les exemples cités, les Allemands, et c'est du reste ce qui se passe dans toute la deuxième période de la guerre, s'attachent avant tout à s'assurer des positions d'appui. Nous assistons donc beaucoup plus à des occupations de position qu'à des déploiements proprement dits. La diminution de leurs effectifs, l'impossibilité d'user de l'artillerie en masse, la nature du pays et de la guerre, les amenaient forcément à agir ainsi et à renoncer à leurs manœuvres habituelles.

Cette opération avait duré environ deux heures et ne fut terminée qu'à 4 heures. Le front occupé est de plus de 3 kilomètres et demi. Toutefois, il y avait de larges intervalles dans la ligne d'attaque et une certaine irrégularité dans les dispositions des troupes.

Cette irrégularité est loin de se produire à la 20^e division, dont le déploiement est d'une correction complète, comme temps, comme espaces occupés, prolongement des ailes, occupation des points d'appui.

Cette division, partie dans la matinée de Grand-Lucé, se dirigeait sur le Mans. Elle avait en avant-garde deux bataillons du 17^e, deux du 92^e, deux batteries et trois escadrons. Suivait le gros, composé des deux derniers bataillons des régiments précités, du 10^e bataillon de chasseurs, d'un escadron, une batterie, un régiment entier (le 56^e) et deux autres batteries.

Afin de couvrir le côté droit et de se tenir liés avec le III^e corps qui opérait au nord, on avait détaché sur le chemin de Parigné, avec la 14^e brigade de cavalerie, deux bataillons du 79^e (1).

Vers 1 heure de l'après-midi, la brigade de cavalerie se trouvait dans l'impossibilité d'avancer au delà des maisons de la Paillerie et de Chef-Raison. Quelques compagnies du III^e corps allemand, trop faibles pour prendre l'offensive, avaient dû s'y loger et attendre du renfort pour pousser de l'avant. Les deux bataillons du 79^e étaient encore insuffisants vis-à-vis des masses que l'on apercevait vers Pont-Lieu. On se contenta de déployer un des deux bataillons à cheval sur la route.

(1) Il est très probable que dans cette marche de la 20^e division, aussi bien que dans celle de la 18^e, les bataillons dont on ne trouve pas les numéros dans les colonnes étaient à la garde des convois, qui, par ces temps d'hiver et vu l'impossibilité de vivre sur le pays, étaient fort longs et marchaient difficilement.

A 4 h. 1/2 seulement, l'avant-garde de la division se trouvait, au sortir de Mulsanne, en face des forces françaises, composées, il faut le dire, en grande partie au moins, de gardes nationaux mal armés et sans habitude de la guerre.

Le bataillon de tête du 17^e n'a pas de peine à refouler les premiers établis à la Monnerie. Il prend là l'ordre de combat et se dirige sur Belle-OEuvre. Le 2^e bataillon du 92^e vient prolonger à droite, le 3^e du même régiment à gauche, puis, à l'arrivée de la colonne, le 3^e bataillon du 17^e prolonge à droite et le 1^{er} du même régiment à gauche.

Afin de s'adosser à de bons appuis, on envoyait à Ruaudin, à 2 kilomètres sur le flanc droit, le 1^{er} bataillon du 92^e et le 10^e bataillon de chasseurs; on mettait en batterie à droite et en avant de Belle-OEuvre neuf pièces, les seules qui pussent avoir des vues, et le 56^e se massait à côté d'elles comme réserve. Les équipages, dont on n'avait pas arrêté le mouvement, restaient en arrière sous la protection d'un bataillon (17^e).

L'ensemble donne pour la division un front de combat de 1,400 mètres environ et de 3,500 si on tient compte des fractions détachées sur la droite jusqu'au château de la Paillerie.

Examen de la question pratique du déploiement.

« Multiplier les colonnes, autant que possible, pour les avoir plus courtes et, par suite, plus faciles à déployer; marcher aussi serré que possible. »

Telles sont les règles primordiales du mouvement des unités pour arriver à s'étendre le plus vite possible devant l'ennemi.

« Le type normal consistera toujours à former rapidement une ligne suffisamment résistante, où les unités seront accolées les unes aux autres sans mélange, s'il se peut, et dont le front sera en rapport avec les effectifs dont on dispose, — ligne sou-

tenue en arrière par des fractions assez éloignées pour ne pas subir de pertes sérieuses et assez rapprochées pour être à même de porter un secours efficace et opportun aux plus avancées. »

Tel est l'idéal du déploiement.

Les exemples que nous venons de citer nous indiquent pratiquement dans quelle proportion on peut arriver à ce résultat. Multiplier les colonnes ne peut toujours se faire comme on le voudrait, puisque cela est en rapport avec les voies de communication. Mais alors la pratique nous montre le remède à côté du mal.

Plus on est de monde sur une voie de communication, plus on doit se serrer.

Le 16, on voit les Allemands en colonnes de division, mais très serrées : 7 à 8 kilomètres au plus en colonne de combat, 9 à 10 au plus si la division a avec elle l'artillerie de corps (1).

(1) Il y a loin déjà de là, on le voit, à notre règlement du 1^{er} juillet 1877, qui, en énumérant les longueurs des colonnes en mouvement, donne 16 kilomètres pour la colonne de combat de la division et 29 kilomètres pour la colonne du corps d'armée.

Les prescriptions du service en campagne, celles des manœuvres en terrain varié ont, il convient de le dire, donné plus de latitude aux chefs pour diminuer les distances.

Ce qui importe surtout, dans la marche, c'est la coupure des colonnes en groupes n'ayant pas de réaction les uns sur les autres : avant l'apparition du règlement de 1877, on marchait aussi par quatre sur les routes ; les colonnes, formées d'un seul bloc, semblaient très serrées, et cependant on s'allongeait outre mesure ; la fatigue causée par les à-coups et les arrêts était extrême, et, en somme, on allait lentement.

Il y a loin, par suite, aussi du déplacement des colonnes qu'indique le règlement précité au déploiement possible, comme question de temps, puisque les exemples cités prouvent que les Allemands sont arrivés pendant la guerre :

A déployer les corps d'armée en trois ou quatre heures au plus ;

Les divisions, en deux heures au plus ;

Les brigades, en trente ou quarante minutes au plus.

Le 18, impossible de donner une route à chaque division, mais alors on prescrit la marche par masses à travers champs (tant que cela se pourra), la route étant réservée aux voitures.

Bien plus, sitôt qu'on est à 1 lieue ou 1 lieue 1/2 de l'armée ennemie, les ruptures des unités s'opèrent de manière à faciliter le déploiement. Ainsi, le VIII^e corps, arrivé à Rezonville, se divise par brigades, le IX^e se divise en deux colonnes de divisions à la Caulre ; la garde en fait autant à Bruville ; le XII^e corps rompt par division à Jarny et quelques kilomètres plus loin ces divisions rompent par brigades.

Au moins, on marche presque toujours par brigade. Aussi le déploiement est-il partout rapide.

Le 16, la 5^e division déploie en une heure et demie 11 bataillons et 4 batteries ; la 6^e déploie en une heure une force équivalente. La 20^e déploie en une heure et quart 5 bataillons et 8 batteries.

Le 18, la 18^e division déploie en une heure trois quarts son infanterie et son artillerie de corps. Le 12^e corps déploie en trente ou quarante minutes chacune de ses brigades.

Autour du Mans, pays coupé et difficile, les brigades se déploient en quarante-cinq ou cinquante minutes.

La première partie du travail normal du déploiement est donc assez facilement réalisable, mais la pratique nous montre que, lorsqu'il s'agit de former des lignes bien denses, bien homogènes, sans mélanges, et de front en rapport avec les effectifs, les difficultés deviennent autrement considérables.

Observons d'abord que toujours ou presque toujours on s'engage à peu près inopinément avec des renseignements très incomplets sur ce qu'on a devant soi.

On aura beau faire, beau régulariser l'exploration, beau prévoir des reconnaissances, il en sera toujours ainsi : l'exploration ne donnera jamais que des renseignements un peu vagues ; quant aux reconnaissances, et nous en voyons des preuves, elles portent beaucoup plus, naturellement, sur

l'étude des voies d'accès, sur la recherche des emplacements de batteries que sur ce qu'on peut discerner de l'ennemi qu'on a devant soi.

Tout naturellement aussi, c'est l'avant-garde qui se déploie d'abord et qui fait, en quelque sorte, le tracé de la ligne de bataille. Si on pouvait arriver à ce qu'elle ne prît, sur cette ligne, que la place qui lui revient, l'observation des principes de ne jamais mélanger les unités afin d'assurer mieux la direction et le commandement serait relativement simple.

Mais il n'en est rien. L'avant-garde court au plus pressé : elle se met en défensive tout d'abord ; elle prend sur sa ligne les points saillants, les lisières des bois, les clôtures, « les couverts en un mot ». Des intervalles s'établissent forcément entre ses unités à elle. Il faut boucher ces vides : le général y lance successivement ses bataillons lorsqu'ils arrivent. Il faut, avant tout, garnir la ligne de feu pour pouvoir avancer, et, quant au mélange des bataillons, des régiments, des brigades même, il n'est pas possible, vu l'urgence, d'en avoir souci.

On est obligé, dans le cours de l'action, de boucher des trouées, de déborder ou de chercher à déborder les ailes de l'adversaire, par suite de prolonger ou de renforcer les siennes. On emploie un bataillon d'un régiment d'un côté, un autre du même régiment du côté opposé ; un régiment d'une brigade de réserve va se déployer à droite d'une ligne, l'autre de cette même brigade est amené par les circonstances à être employé au contraire à gauche.

Bien plus, il faut tenir compte que le plus souvent l'avant-garde elle-même sera composée d'une manière hétérogène : le cantonnement, les détachements, les dispositions prises la veille ont éloigné un certain nombre de bataillons des régiments ; on n'en veut pas moins avoir trois, quatre, cinq, six bataillons à son avant-garde : il faut bien les emprunter à divers corps, si les régiments ont été la veille obligés de se séparer d'une ou de deux de leurs trois unités tactiques.

On doit nécessairement réagir contre ces tendances ; mais on ne saurait espérer y réussir toujours, et il faut prévoir que le mélange des unités tactiques s'imposera presque toujours et s'habituer dès le temps de paix à ce que ces circonstances apportent le moins de trouble possible à la direction.

Sauf aux combats autour du Mans, où la nature du pays rend à peu près impossible le développement de l'artillerie, les batailles citées nous la présentent toujours se développant en grandes masses, ou au moins en longues lignes qui prennent de grands espaces dans les fronts de bataille. Le 16, nous trouvons 700 mètres pour l'artillerie de la 6^e division, 800 pour celle de la 20^e. Le 18, nous trouvons 1,750 mètres pour les quatorze batteries du IX^e corps.

Le déploiement des batteries est, on a pu en juger, tout à fait irrégulier et dépendant plutôt des circonstances et du terrain que de l'observation de règles très sérieuses.

Le 16, les divisions arrivent successivement sur la ligne de feu et déploient, dès le début, leurs quatre batteries.

Le 18, sauf dans la garde, où l'on ne déploie au commencement que la batterie de l'avant-garde, les autres corps se hâtent de mettre en ligne de nombreuses bouches à feu. Le VII^e corps y envoie sept batteries, la 18^e division neuf, les brigades du XII^e les quatre batteries de la division dont elles font partie.

On se hâte même trop, sous le coup où l'on est encore de l'indécision de la rencontre du 16, et au IX^e corps, nous voyons les batteries courir à la ligne des positions sans attendre l'infanterie et être, pendant un assez long temps, dans un grand embarras et très exposées à être enlevées par les tirailleurs français, qui prennent même quatre pièces abandonnées de leurs servants.

Une question très intéressante, et que résout assez bien la série des exemples donnés, est celle qui a trait au rassemblement préalable.

On voit, en effet, combien étaient, à cette époque, divergentes les idées des officiers prussiens à ce sujet. En effet, le 16 août, la 6^e division, la 40^e brigade, la 38^e ne s'engagent qu'après un rassemblement. La 15^e division fait précéder aussi ce jour-là son déploiement d'un rassemblement. Les autres unités engagées ne le font pas.

On cherche en vain des motifs à ces dispositions différentes. Il est certain que les avant-gardes ou les colonnes qui prennent le contact immédiat auraient impossibilité à se rassembler, mais rien ne l'empêcherait pour les suivantes, et cependant nulle part on n'agit de façon absolument semblable.

Toutefois, de ces exemples pratiques on peut conclure qu'on a toujours avantage, à moins d'urgence extrême, à rassembler les petites unités, les bataillons, souvent même les régiments, avant de les lancer en formation de combat.

Quant aux colonnes plus fortes, à moins qu'on ne soit sûr d'avoir du temps devant soi — et qui peut en répondre à la guerre ? — il vaut mieux éviter le rassemblement.

C'est long, cela permet souvent à l'ennemi de gagner du terrain, et il importe même d'y ajouter ce défaut : c'est que, comme les rassemblements amènent le plus souvent les corps de troupe à se former les uns derrière les autres faute de couverts suffisants pour des développements un peu étendus, on arrive à ajouter une nouvelle occasion, un nouveau motif plutôt à ceux que nous avons déjà énumérés, relativement au mélange des bataillons, des régiments, des brigades envoyés les uns après les autres sur la ligne de feu (1).

(1) On a pu remarquer, en effet, que nulle part, ou à peu près nulle part, on n'a fait ou pu faire un rassemblement avec unités accolées.

Si c'est une brigade, les régiments se mettent l'un derrière l'autre ; si c'est une division, une brigade forme une première ligne, l'autre forme la seconde. C'est un résultat presque forcé de l'ordre de marche qui place naturellement les uns derrière les autres les éléments du même numéro.

Le rassemblement, en thèse générale, ne convient, comme acte préalable au combat, que pour les petites unités avant qu'elles s'engagent, et pour les grandes lorsque l'on est décidé sur le rôle de réserve qu'on veut leur donner.

NOTE SUR L'ARTILLERIE

Les principes et idées qui dominant aujourd'hui dans l'artillerie sont les suivants :

1° Agir par grandes masses afin de produire, dans le minimum de temps possible, les plus grands effets ;

2° Changer le moins possible de position, autant parce que les changements sont généralement dangereux que parce qu'ils amènent interruption momentanée du tir ;

3° Arriver à une plus grande légèreté de matériel et, par suite, à de plus grandes facilités de manœuvre, disposition rendue possible par l'emploi des poudres à combustion lente et à grands effets balistiques.

Quelque grands que soient les changements apportés aux divers matériels de l'artillerie depuis vingt ans, surtout en ce qui nous concerne, ils ne sont pas de nature à empêcher de chercher, dans les luttes de cette époque tout au moins, des observations pratiques répondant aux principes ci-dessus exprimés.

1° Actions par grandes masses.

La théorie de l'action par grandes masses n'est pas nouvelle. Elle date de nos guerres du premier Empire, et l'action des grandes lignes d'Essling et de Wagram a été maintes fois citée. Avec la puissance du canon actuel, ces longs groupements semblent moins nécessaires, parce qu'on peut toujours

substituer à la ligne continue, couvrant de ses feux un objectif donné, l'action de convergence sur ce même objectif.

On a l'avantage, de plus, des facilités de mouvement, et on ne laisse pas sans infanterie de grands espaces, ce qui est toujours dangereux. Ajoutons qu'on rend plus facile pour les batteries une action enveloppante, ce qui sera toujours le triomphe de la tactique de toutes les armes, de l'artillerie même plus que de toute autre.

On sait bien qu'on peut toujours tirer par-dessus la tête des troupes, que cela est sans danger. Il ne faut pas cependant le poser en règle. Il faut que la topographie du pays s'y prête, que l'artillerie en batterie ait devant elle des dépressions où les fantassins puissent se loger, tout au moins pendant l'acte de préparation du combat.

Nous avons fait choix de quelques batailles de la guerre de 1870 pour y relever les positions des masses de l'artillerie.

1° *Bataille de Frœschviller* (6 août 1870). — Au début de la bataille, nous trouvons quatorze batteries prussiennes (V^e corps) sur la rive gauche de la Sauer, entre Gœrsdorf et Oberdorf, couvrant de leurs feux les pentes de la rive droite. Ces batteries ont un front presque continu de 1,750 mètres; les masses de l'infanterie sont en arrière, on ne voit que quelques pelotons dans Wœrth et dans le fond de la vallée.

Il est environ 11 heures du matin. A 1 kilomètre à peu près à la gauche de cette longue ligne, se trouvent quatre batteries du XI^e corps, au nord de Gunstett, prolongeant celles du V^e corps. Peu d'infanterie près d'elles, leur situation étant presque isolée.

Quatre heures plus tard, à 3 heures de l'après-midi, on retrouve les batteries du V^e corps sur le même emplacement, toujours formant ligne continue.

L'infanterie de ce corps est en avant et ascende les pentes ouest de la Sauer.

L'artillerie du XI^e corps a, à ce moment, passé la Sauer, et treize batteries sont en avant et en arrière du chemin de Wœrth à Gundershoffen, formant une grande ligne d'échiquier de 1,400 mètres.

L'infanterie est en arrière et à gauche de cette ligne, un peu dispersée le long des lisières du Niederwald, dont elle vient d'ascender les pentes.

En somme, ce sont deux grandes lignes, presque à angle droit l'une sur l'autre, face à Frœschwiller et indiquant le dispositif et la contexture de la bataille à l'est et au sud. Au nord, où se trouvent les corps bavarois, on ne voit que quelques batteries qui, ayant à sortir du bois sous le feu de la défense, n'ont pu qu'à grand'peine prendre position. De ce côté, ce n'est qu'une attaque de l'infanterie très disséminée.

2^o *Bataille de Gravelotte* (Rezonville) (16 août). — On connaît les péripéties de cette bataille de rencontre. A midi, le III^e corps prussien, débouchant à grand'peine du défilé de Gorze, est déployé en arc de cercle face à Rezonville, sur un front de 6,800 mètres environ.

Les batteries, au fur et à mesure de leur sortie, se sont placées :

Cinq batteries sur le chemin de Gorze à Vionville, front de 500 mètres environ;

Cinq sur le chemin de Buxières à Rezonville, front de 425 mètres environ;

Quatre au sud de Vionville, front de 400 mètres;

Six à cheval sur le chemin de Mars-la-Tour à Rezonville, front de 650 mètres.

Ces quatre groupes sont séparés par d'assez grands intervalles : 1,500 mètres entre les deux premiers, 1,000 entre

le second et le troisième, 600 entre le troisième et le quatrième. Ces vides sont remplis, le premier par l'infanterie de la 10^e brigade, le second par un régiment de cavalerie légère, le troisième par un de dragons.

A droite et à gauche, sont déployés les bataillons des 9^e et 12^e brigades, au fur et à mesure de leur arrivée.

La physionomie de ce champ de bataille change peu dans la journée. Vers 5 ou 6 heures du soir, il se produit une diminution de 1,600 ou 1,700 mètres sur le front total, les batteries restant toujours disposées en quatre groupes de quatre, cinq, huit et deux.

Entre les trois premiers groupes, les intervalles sont presque entièrement resserrés, mais, par contre, il y a près de 1,100 mètres entre le troisième et le quatrième groupe. En avant de cette trouée et devant les deux derniers groupes, les lignes d'infanterie sont disséminées, accrochées au terrain. A la gauche, sont déployées les dernières réserves.

Ces réserves forment l'intervalle entre le III^e corps prussien et le X^e, qui a pu, dans l'après-midi, intervenir dans la lutte avec trois de ses brigades.

A 5 heures, ce corps a neuf batteries en ligne, formées en trois groupes : un de cinq batteries à Vionville, deux de deux batteries en avant du chemin de Mars-la-Tour à Rezonville.

La ligne de front du corps est de 4,800 mètres environ, dans lesquels l'artillerie occupe de 1,100 à 1,200 mètres, avec des intervalles dans lesquels sont déployées deux brigades, l'autre restant à gauche en dehors de la ligne des batteries. Il y a 400 mètres entre le premier groupe et le second, 150 à 200 entre les autres.

3^o *Bataille de Saint-Privat* (18 août). — L'étude des dispositions de l'artillerie prussienne, à cette grande bataille, est des plus intéressantes à relever.

Les prescriptions du généralissime allemand étaient les suivantes :

Les VII^e et VIII^e corps se dirigeront sur Gravelotte et Châtel-Saint-Germain;

La garde royale se dirigera sur Amanvillers;

Le IX^e corps sur Vernéville et La Folie.

En arrière seront en réserve :

Le X^e corps à Saint-Ail;

Le III^e à Vernéville;

Le II^e à Rezonville;

Enfin, le XII^e, à l'aile gauche, se dirigera sur Sainte-Marie-aux-Chênes.

Le IX^e corps entre le premier en action. Ses deux divisions, parties de la Caulre en deux colonnes se dirigeant vers l'est, opèrent toute la journée presque sans liaison.

La 18^e, ayant une batterie à son avant-garde et l'artillerie de corps au gros, rencontre les Français au débouché de Vernéville. La batterie d'avant-garde prend hâtivement position en avant du village, tandis que les autres batteries divisionnaires se hâtaient d'aller au trot sur la croupe nord-est et de se déployer face à l'est et au sud-est, où la batterie d'avant-garde, ayant trop peu de vues devant Vernéville, se hâtait aussi de les rejoindre.

Il était environ 11 h. 1/2.

Pendant plus de deux heures, cette longue ligne de près de 1,200 mètres de pièces sur un terrain nu, déployée hâtivement sans reconnaissance préalable, peu soutenue par l'infanterie parce qu'elle s'est portée seule, au trot, sur la croupe Amanvillers-Vernéville, reste dans une situation très critique à moins d'un kilomètre des lignes françaises.

A 2 heures, elle avait usé ses munitions et trouvait à peine à se réapprovisionner, et, une demi-heure après, les batteries de l'aile gauche se reployaient derrière les bouquets de bois,

laissant sur le terrain 13 officiers, 187 canonniers, 370 chevaux et 4 canons.

Les trois batteries de droite seules, moins en enfilade que les autres et plus rapprochées de l'infanterie, purent se maintenir, grâce à l'appui de la batterie à cheval de la brigade de cavalerie du corps, et grâce surtout à l'arrivée de l'artillerie de corps du III^e corps, qui avait été maintenue jusque-là à Saint-Marcel comme réserve, et qui vinrent s'établir au sud-est de Vernéville, avec une batterie de la garde, que le hasard amena de ce côté.

Vers 4 h. 1/4, les batteries qui avaient dû se retirer derrière les bois de la Cusse ayant pu reformer quelques petits groupes et réapprovisionner quelques caissons, revenaient sur la hauteur nord-est, de sorte qu'à ce moment on voit à l'est de Vernéville, face à la Folie, à Champenois et à Montigny-la-Grange, trois groupes importants : celui de droite, de plus de 1,000 mètres (artillerie de corps du III^e corps); celui du centre, de 900 mètres (artillerie de la 5^e division, III^e corps, batterie de la garde, batterie à cheval hessoise); celui de gauche, de plus de 1,100 mètres (artillerie reformée du IX^e corps et de la 18^e division); ces groupes ont 300 à 400 mètres d'intervalle, le groupe du centre ayant une obliquité de près de 45 degrés sur la ligne des deux autres.

L'autre division du IX^e corps (la 25^e) s'était dirigée au nord du bois de la Curse, avec deux batteries à son avant-garde et trois au gros. Vers 3 heures, ce groupe de cinq batteries était en ligne à l'est de Habonville, ayant sa droite à plus de 2,000 mètres de la gauche des batteries de la 18^e division.

Pendant ce temps, les VII^e et VIII^e corps étaient entrés en ligne du côté de Gravelotte, au-dessous du IX^e, tandis qu'au-dessus la garde prussienne et le XII^e corps exécutaient le mouvement d'enveloppement que tout le monde connaît.

Entre 5 et 6 heures du soir, la disposition de l'artillerie prussienne était la suivante :

En commençant par sa gauche :

Au nord de Sainte-Marie-aux-Chênes, l'artillerie du XII^e corps : douze batteries sur un front de 1,100 à 1,200 mètres ; une brigade d'infanterie déployée sur l'aile gauche de cette grande ligne.

Au sud de Sainte-Marie-aux-Chênes et en deux groupes, l'artillerie de la garde : douze batteries.

Le premier groupe (4 batteries) séparé de celui du XII^e corps par un intervalle de 850 mètres, dans lequel se pressaient deux brigades d'infanterie.

Le deuxième groupe (8 batteries) sur le chemin de Sainte-Marie à Habonville, en peu en retrait sur le précédent et séparé de lui par un intervalle de 750 à 800 mètres, dans lequel se déployait une autre brigade d'infanterie.

L'artillerie du IX^e corps était à la droite de celle de la garde, renforcée comme il a été dit ci-dessus.

Le premier groupe (6 batteries), à l'est d'Habonville et à 650 mètres de la ligne des batteries de la garde, couvert sur son front, dans la déclivité du terrain et en arrière par trois régiments d'infanterie déployés très près des pièces, à 250 mètres à peine.

A droite, et en échelon sur le groupe précédent, un autre groupe de neuf batteries, en face de Montigny-la-Grange, placé en ligne entre Habonville et la ferme de Champenois.

Ce deuxième groupe est à 1,000 mètres environ à la droite du précédent. Un bataillon d'infanterie couvre sa gauche, mais c'est à peu près le seul soutien effectif de la ligne.

Placées ainsi un peu en l'air, sans infanterie rapprochée, on trouve quatre batteries du II^e corps, entre Vernéville et le bois de Genivaux, en retrait sur les précédentes.

Enfin, au sud du bois de Genivaux, sur la pente de la rive

droite de la Mance, à l'est de Gravelotte, sur la crête, s'étend une immense ligne des batteries des VII^e et VIII^e corps (21 batteries).

Cette grande agglomération presque sans intervalles a un front de plus de 2 kilomètres et demi et tire par-dessus son infanterie déployée dans le ravin de la Mance, en face des 2^e et 3^e corps français, qui sont établis parallèlement à la route de Châtel-Saint-Germain à Saint-Privat.

C'est, sur un front de 12,500 à 13,000 mètres entre la pièce extrême de gauche du XII^e corps, au nord, et la pièce extrême de droite du VII^e corps, au sud, un espace de plus de 6,500 mètres occupé par les batteries.

La masse de l'infanterie est à hauteur ou en arrière de la ligne des pièces, sauf sur deux points, où le terrain a permis de placer quelques bataillons dans les déclivités en avant des batteries (1).

Il n'est pas discutable que ce ne soit là la réalisation de l'emploi en grandes masses de l'artillerie. Partout nous la

(1) On verra ci-après les dispositions de ces mêmes batteries à la fin de la lutte, vers 7 heures ou 7 heures et demie du soir.

Il n'y avait pas lieu, ici, de parler de Sedan, en raison de la situation exceptionnelle où s'est trouvée l'armée française. Là, en effet, on trouve de grandes lignes de batteries.

Sur la rive droite et en cinq groupes : 48 pièces en avant de Saint-Menge, 90 en avant de Fleigneux, 60 en face de Givonne, 66 devant Daigny, 78 en avant de Bazeille.

Sur la rive gauche : 36 pièces sur la hauteur de Remilly, et 114 en avant de Fresnois.

A la fin de l'action, on ne trouve plus que cinq groupes de 114, 36, 114, 90 et 156 pièces.

Ce qu'il importe de bien faire ressortir des exemples, c'est que toujours l'artillerie cherche pour elle des points avantageux sans se subordonner en rien à l'infanterie ni à ses mouvements. L'idée de se mettre en batterie où l'on est sans tenir compte du terrain est absolument proscrite chez les Allemands.

Etudes.

trouvons charpentant la ligne de bataille, dont la moitié au moins lui est réservée. Et ceci très tôt, dès le début des actions.

Ce sont toutefois les seuls exemples qu'en fournisse la guerre de 1870-71.

Sauf à Arthenay (11 octobre), où nous voyons encore l'artillerie bavaroise formant une grande ligne de neuf batteries sur un front de plus de 1,800 mètres prolongé à gauche par une brigade et demie d'infanterie avec deux autres batteries et menant un combat traînant pour maintenir les troupes françaises pendant que de nombreux régiments de cavalerie les menaent sur leurs flancs, partout ailleurs on ne trouve plus l'emploi de ces masses de canons.

Dans toutes les batailles, les batteries se répartissent sur le front d'attaque, très largement espacées, encadrées et soutenues par les troupes d'infanterie ; rarement même on en trouve quatre ou six réunies.

A mesure que la guerre avance, les propensions sont plus grandes de les disperser et même d'élargir les espaces occupés. Moyennement, on compte partout près de 100 mètres occupés par les six pièces. Ce chiffre diminue dans les batailles du commencement d'août 1870 ; il s'augmente, au contraire, dans les combats de la deuxième période de la guerre, autour d'Orléans et dans le Nord.

2° Changements de position.

Il est certainement difficile de trouver, dans les luttes de la guerre de 1870, des exemples à l'encontre de l'idée de principe : que l'artillerie agira d'autant mieux qu'elle se déplacera moins.

Dans toute la première période de la guerre, à Spickeren, à Frœschviller, à Sedan, à Gravelotte, à Saint-Privat, les

Français restent dans une situation absolument passive, accrochés au terrain, médiocrement soutenus par leur artillerie propre, qui a reconnu dès le début son infériorité matérielle et ne joue plus dans la lutte qu'un rôle effacé.

Dans ces conditions, dès que leur position est déterminée par les feux de leur infanterie et de leurs canons, les batteries prussiennes s'installent, en général, à des distances de leur objectif inférieures à celle où leurs effets pourraient être encore très suffisants, et, comme la lutte des infanteries se borne à une série de contre-attaques le plus souvent infructueuses, les lignes de l'artillerie n'ont qu'à effectuer de légers changements de direction pour couvrir le champ de bataille de leurs feux.

Toutefois, même dans une lutte absolument défensive, comme celle de Saint-Privat, lutte que l'on avait caractérisée, pour cela, dans les bulletins français, « défense des lignes d'Amanvillers », l'artillerie a souvent à atteler et à dételer pour changer ses positions de batterie.

Nous avons montré, dans la précédente page, la situation de la ligne d'artillerie allemande à 6 heures du soir. Reprenons-la une heure après, et examinons les changements qui s'y sont produits.

La grande ligne saxonne s'est scindée en deux. Neuf des batteries se sont portées entre Roncourt et Auboué, à 1,250 mètres de leur position antérieure.

Les trois autres ont été plus loin encore sur le chemin, entre Montois et Roncourt, d'où elle canonnent cette dernière localité. La moitié environ de l'infanterie du XII^e corps est en avant des batteries sur la déclivité qui monte sur Roncourt.

L'artillerie de la garde a, de son côté, avancé tout entière vers Saint-Privat : elle est à 1,600 mètres de sa position antérieure.

L'artillerie du IX^e corps, après avoir reconstitué de son

mieux ses batteries à l'abri du bois de la Cusse, est revenue peu à peu aux points où elle était précédemment.

En un mot, tout le plateau entre le chemin de Sainte-Marie à Saulny et la voie ferrée de Metz à Verdun est couvert de batteries un peu dispersées, ayant devant elles quelques paquets d'infanterie déployés.

Il y a un groupe de dix batteries de la garde, un autre c'e quatre, un autre de quatre du IX^e corps, et, dans les intervalles laissés entre les trois groupes, quatre autres batteries sont installées sur les parties du terrain les plus favorables.

Au sud, on retrouve le reste des batteries, celles du IX^e corps, celles du II^e, à peu près aux mêmes endroits, n'ayant fait que des changements de direction insignifiants.

La ligne des pièces des VIII^e et VII^e corps n'a que très peu varié ; l'infanterie est encore dans le ravin.

A ce moment, la grande ligne qui forme la charpente de la bataille depuis le nord de Roncourt jusqu'au sud de Gravelotte a un front de 16,000 mètres environ (15,500 plus exactement) ; l'artillerie occupe sur ce front 6,000 mètres.

Il y a deux grands espaces inoccupés : au nord, entre les batteries du XII^e corps et celles de la garde, 1,350 mètres ; au sud, entre le III^e corps, qui est entré en partie en ligne à la droite du IX^e et le VIII^e, 1,950 mètres. Sur ce point, le bois de Genivaux empêche toute communication en cachant la vue des divers objectifs.

Il nous a paru préférable, pour mieux faire ressortir les changements de position des batteries d'artillerie dans les actions de guerre, de présenter, à ce point de vue, l'étude de la bataille de Coulmiers, la seule ou à peu près la seule de la campagne où les troupes françaises ont pris une décision absolument offensive, qu'elles ont conservée durant toute l'action.

C'est donc de notre côté que nous allons rechercher l'exemple.

On connaît la situation de Coulmiers, à 20 kilomètres environ d'Orléans, rive droite de la Loire, sur la grande route d'Orléans au Mans.

Le 9 novembre 1870, l'armée française, qui avait bivouaqué en avant de la forêt de Marchenoir, entre Ouzouer-le-Marché et Beaugency, se portait en avant dans la direction de l'est, vers Orléans, couverte de ce côté par le 1^{er} corps bavarois, dont on ne connaissait qu'assez confusément les dispositions et emplacements.

Cette armée n'avait encore qu'une organisation un peu hâtive. Elle se composait de deux corps, le 15^e et le 16^e, qui devaient être à trois divisions, mais n'en avaient que deux encore. L'artillerie se composait, dans les divisions, de canons de 4 et de quelques mitrailleuses et, dans les réserves des corps, de canons de 8 et d'une batterie ou deux de canons de 12. Le 15^e corps, à droite, avait pour premier objectif de gagner la dépression du terrain créée par le ruisseau des Mauves, derrière lequel on supposait que les Bavarois étaient en défensive. Le 16^e corps, à gauche, devait marcher à cheval sur la route d'Ouzouer à Orléans et entre cette route et la tête du ruisseau des Mauves.

Des ordres très précis avaient fixé la disposition des colonnes.

Les Bavarois, aussi peu fixés eux-mêmes que nous pouvions l'être, avaient groupé leurs forces à l'abri des bois de Montpipeau et poussé en avant de gros détachements à Coulmiers et à la Renardière, ayant eux-mêmes de forts avant-postes de combat à Baccon et aux Carrières.

L'ensemble avait un grand front de 6 à 7 kilomètres, dont le centre très dégarni devait être comblé par les réserves.

Telle était à peu près la situation lorsque, vers 9 heures du

matin, les têtes de colonnes françaises débouchaient en face des postes avancés.

A l'extrême-droite, la 2^e division du 15^e corps, ayant pour objectif le château de la Touane et Préfort, passait au sud de Baccon et se contentait, pour couvrir son flanc gauche, d'installer à Gleneau, à 1,650 mètres de Baccon, une batterie de 4.

En débouchant au sud de Champdry, l'autre division du 15^e corps (la 3^e), qui avait Baccon pour objectif, recevait les premiers obus. Elle se hâtait de mettre en batterie au sud-est de Champdry deux de ses batteries de 4 et, un instant après, deux batteries de 8 de la réserve.

A Champdry, débouchait au nord la 2^e division du 16^e corps, laquelle avait pour objectif Saintry, où elle devait se joindre à la 1^{re}. Pour se couvrir, elle aussi, sur son flanc droit, elle mettait en batterie douze pièces de 4 un peu en arrière du Bréaux.

Sous le feu de ces sept batteries, les Allemands évacuent Baccon (c'est, on le voit, une action concentrique et pas une action de ligne d'artillerie) et se retirent successivement sur la Rivière, Saint-Christophe, la Renardière, qui leur sont successivement enlevés.

Nous voyons pour cela les deux batteries de 8 se transporter d'abord au nord de Baccon, pour canonner la Rivière (3 k. 200); puis de là à Saint-Christophe, pour canonner la Renardière (1,400 mètres); puis de Saint-Christophe à 1,500 mètres au nord, pour faire évacuer aux Bavarois le hameau du Grand-Luz.

Pendant cette suite de péripéties offensives, les divisions du 16^e corps n'étaient pas inactives sur la grande route d'Orléans au Mans.

La 2^e division avait pu gagner Saintry par Villorceau et se souder là à la 1^{re}; mais, à ce point, les résistances dans la marche en avant devenaient sérieuses.

Il fallut mettre trois batteries de 4 à l'est de Saintry pour couvrir la route; deux autres plus au nord, à la Leu, pour fermer la trouée avec la 1^{re} division, qui montait au nord, vers Cheminiers, et deux des batteries de 12 de la réserve au sud-est de Saintry, pour dominer la plaine et empêcher le débouché des détachements bavarois placés au Grand-Luz, à Champfère, à Carrière-les-Crottes.

C'est avec l'aide de ces sept batteries qu'on put successivement enlever Carrière et Coulmiers, qui était l'objectif de la 2^e division. Encore fallut-il que les batterie de 12 et une de 4 se transportassent à Champfère (1,600 mètres), pour rendre intenable le parc de Coulmiers, dans lequel l'infanterie eut la plus grande peine à se loger.

A 3 heures, au moment où l'on enlevait Coulmiers, le front d'attaque est de près de 10 kilomètres, avec six petits groupes d'artillerie :

- 2 batteries au nord de Champ, aile gauche ;
- 2 batteries au sud de Champ ;
- 2 batteries devant Cheminiers ;
- 4 batteries au nord de Coulmiers ;
- 4 batteries au sud-ouest de Coulmiers ;
- 3 du côté de la Renardière.

En ce moment, le combat est décidé en notre faveur et les Bavarois opposent leur dernière résistance.

A 4 h. 1/2, leur ligne s'étend de Gémigny au bois de Montpipeau, sur un front de 5 kilomètres.

La nôtre a environ 10 kilomètres entre Cheminiers et le moulin de la Montagne.

L'artillerie est en huit groupes :

- 1° Au nord de Cheminiers, 3 batteries de réserve du 16^e corps ;
- 2° A l'est de Cheminiers, 2 batteries de la 1^{re} division ;

3° Au sud de Cheminiers et en retrait, 2 autres batteries de la 1^{re} division;

4° Au nord de Coulmiers, 2 batteries de la 2^e division;

5° Devant le Petit-Luz, à l'est, 2 batteries de la réserve du 16^e corps;

6° Entre Clos et Hotton, 2 batteries de la 3^e division du 15^e corps;

7° Au nord de la Renardière, 2 batteries de la 3^e division du 15^e corps;

8° Au sud de la Renardière, 2 batteries de la 3^e division du 15^e corps.

La 2^e division du 15^e corps est en dehors de la ligne, à près de 3 kilomètres, vers la Touane et les Monts, surveillant la garnison d'Orléans, qui est venue prendre position à Préfort, derrière le ruisseau des Mauves.

En somme, on peut juger d'après cela que, dans une action de guerre offensive — ce qui doit être le cas le plus fréquent — les changements d'emplacement des batteries sont fréquents, car, dans le combat dont nous venons de résumer les péripéties, nous trouvons à la fin de la marche en avant les batteries à 4, 5, 6 et 7 kilomètres de la ligne première de départ.

3° Action destructive des batteries.

Cette même bataille de Coulmiers permet de toucher un mot de l'action des batteries.

Nous disons toucher un mot, parce que c'est une question absolument technique et qui n'est venue qu'incidemment dans cette note.

On connaît quelle a été, en 1870, l'infériorité de nos canons en face de ceux des Prussiens.

Comptant entièrement sur les mitrailleuses, auxquelles on

réservait un rôle absolument hors de pair, nous n'avions en ligne que des pièces légères de 4 lançant des projectiles de 4 kilos à fusées fusantes; c'était à la fois le canon de division et le canon de réserve. Toutefois, pour compléter les batteries de corps, on avait quelques pièces de 12 lançant des projectiles de 12 à 13 kilos.

Les Allemands avaient deux genres de batteries : les légères et les lourdes. Les canons légers lançaient des obus de 4 kil. 1/2 environ; les canons lourds, de 7 kilos.

Lorsque furent formées à l'intérieur les armées de la Loire, on compléta, autant qu'on le put, leur matériel d'artillerie, qui eût été insuffisant, avec les canons de 4 ou de 12 laissés dans les garnisons, en y ajoutant des canons de 8 lançant des projectiles de 8 kil. 1/2. Ces canons, anciennes pièces lisses rayées, comme les canons de 12, avaient été, dans le principe, destinés au service des places fortes.

Or, dans l'armée réunie à Metz, partout où, dans les combats, on put mettre du 12 en opposition aux batteries allemandes, ces dernières furent condamnées très rapidement à ralentir leurs feux et à rester dans une immobilité absolue. Malheureusement, il n'y en avait que très peu, et la prolongation du tir, auquel ces pièces étaient astreintes par suite de l'impossibilité de nos légers canons de 4 de rester en ligne, vidait très rapidement les caissons, et l'approvisionnement faisait défaut.

Un des exemples à citer est celui d'une batterie de 12 du 3^e corps qui, le 18 août, installée sur la pente ouest du ravin de la Mance, ayant les pièces légèrement enterrées et couvertes d'un retranchement rapide, tint presque à elle seule le champ de bataille, dans un rayon de plus de 2 kilomètres et demi, jusqu'à son dernier obus, en face des canons des VII^e et VIII^e corps prussiens.

On objectera que la batterie étant en position n'avait pas à

bouger et soutenait les troupes placées dans une situation absolument défensive.

Mais nous trouvons dans la bataille de Coulmiers un autre exemple marquant en faveur de la puissance du matériel. Les deux batteries de 12 de la réserve du 16^e corps, placées ce jour-là au sud de Saintry, puis de là à Champfère, ont dominé durant toute l'action cette partie du champ de bataille.

C'est avec ses batteries de réserve de 8 que le 15^e corps, ce même jour, put enlever successivement Baccon, la Renardière, Hotton. Après un très court espace de temps, les batteries bavaroises cédaient devant les projectiles plus puissants de ces canons, et se portaient en arrière.

C'est, nous le répétons, une question technique sur laquelle il ne convient pas de s'appesantir; mais il n'est pas mauvais de dire que, si, en temps de paix, on a de constantes propensions à chercher un canon léger et de transport facile, une fois le combat engagé, on trouve dans les pièces lourdes à puissants projectiles des résultats physiques et moraux qui en font toujours désirer la venue près des troupes.

IV^e PARTIE

LE COMBAT — ATTAQUES DE FLANC

Envisager le combat au point de vue général des mouvements tactiques serait absolument sans intérêt et ne nous amènerait en somme qu'à discuter le plus ou moins de rapports qui existent entre les théories d'exécution des trois armes et les pratiques d'exécution dans les combats de 1870.

Or, le combat lui-même a ses règles, basées sur de si nombreux exemples qu'il n'y a pas à discuter.

Mais, dans le combat lui-même, il est possible d'étudier certaines particularités de mise en œuvre des éléments, de méthodes d'action dont la pratique fait ressortir les avantages ou les inconvénients, ce qui est mieux en rapport avec la forme générale du travail que nous avons entrepris.

De l'étude précédente sur le déploiement, il se déduit ce qui suit, relativement aux moyens utiles et pratiques de mettre le combat en train.

L'offensive : lorsqu'on veut arriver à un résultat, non pas de réussite certaine, mais d'une certaine certitude de parer à un insuccès, et — les Allemands n'ont jamais négligé de le faire — de s'assurer toujours des points d'appui sur les ailes et, s'il se peut, sur le front.

Nous en voyons l'exemple pratique dans le débouché de la 5^e division, le 16 août, du défilé de Gorze et son déploiement sur la côte Mousa précédé de l'occupation de ladite côte à droite et de la ferme Thiébault à gauche.

Autour du Mans, on ne s'étend jamais sans faire occuper les fermes et les hameaux en arrière et sur les côtés et c'est

ainsi qu'on arrive à couvrir des kilomètres avec de petites divisions de 5,000 ou 6,000 baïonnettes.

On transporte en quelque sorte dans la pratique le principe de ne s'engager qu'avec une base déterminée d'opération.

Le 16 août, nous voyons partir de Tronville la 6^e division d'abord, la 20^e ensuite, puis la 38^e brigade se développer en avant de Mars-la-Tour, prise comme base.

Le 18, le VIII^e corps part de Gravelotte, la garde prussienne d'Habonville, puis de Saint-Ail ; le XII^e corps part de Montois comme base, après avoir fait son premier effort avec Auboué comme base. C'est sur ces bases, quelquefois uniques, quelquefois successives, que s'installent les réserves ; c'est sur elles qu'on rétrograderait le cas échéant.

Presque partout, ce n'est qu'après s'être assuré ces bases, ce n'est qu'après y avoir souvent même groupé les éléments, qu'on s'avance en ordre de combat ; encore ne prend-on cet ordre qu'à 1,800 ou 2,000 mètres pour les batteries, qu'à 1,700, 1,500 et même 600 mètres, suivant les terrains, pour l'infanterie.

Ce sont donc à peu près les données théoriques, données que les progrès des armes à feu sont appelés plutôt à agrandir qu'à diminuer.

Ces progrès des armes à feu, et du tir par conséquent, sont de telle nature qu'il est aujourd'hui posé comme règle absolue que toute attaque de front est à peu près impossible si elle ne se double pas d'une attaque de flanc ou d'un mouvement tournant quelconque qui, inquiétant l'ennemi sur ses lignes de retraite, détermine son recul.

Tout le monde sent instinctivement cette nécessité de l'attaque de flanc, et on la sent si bien que, dans nos manœuvres de paix, nous voyons exécuter les mouvements tournants les plus extraordinaires et les plus exagérés (1).

(1) On doit regretter que l'exagération des mouvements tournants soit la

Sans entrer dans une discussion à ce sujet, il faut bien se rendre compte que si le mouvement tournant n'est pas la manœuvre de l'avenir, il faudra cependant bien souvent y avoir recours.

C'est dans le but, non pas de poser des règles, mais de faire voir combien souvent et comment on a eu besoin de recourir à l'action de flanc, que nous avons successivement démêlé cette action dans les combats de la première période allemande de la guerre de 1870-71, à Wissembourg, à Reichshoffen, à Spickeren, à Borny, à Saint-Privat et à Sedan.

4 août. — Combat de Wissembourg.

1. *Wissembourg*. — (Attaque double de front et par l'aile gauche assaillante, rendue concentrique par suite du petit nombre de défenseurs, de leur manque d'artillerie et de la prolongation de la résistance sur un point seulement (le Geisberg), dont les abords ne pouvaient être très sérieusement disputés.)

caractéristique des manœuvres dans toutes les puissances militaires. Non pas qu'on ne puisse supposer que ce seront là les obligations de l'avenir. On ne doute pas, en effet, qu'avec la puissance défensive d'aujourd'hui les actions de front sont finies si elles ne se doublent d'une action indirecte; mais on ne saurait cependant l'ériger en système, et pour plusieurs raisons :

D'abord, il faut fuir tout système qui, introduisant dans le combat des allures inquiètes et tâtonnantes, fait perdre quelque chose à l'esprit offensif. Qu'on admette la difficulté de l'attaque directe, mais on ne saurait en conclure l'impossibilité.

Ensuite, le véritable procédé de guerre n'est pas, à proprement parler, le mouvement tournant; c'est le mouvement enveloppant. Presque toujours, les mouvements tournants, comme on les exécute presque obligatoirement, sont à grande envergure, et il le faut, pour qu'ils mettent les troupes qui les exécutent à l'abri des regards; alors, ou on arrive trop tard, et c'est le plus fréquent, ou on arrive fatigué après avoir traversé champs labourés, ravins, bois, et hors d'état de fournir un coup de collier énergique.

Le 4 août au matin, le territoire de Wissembourg était occupé par une petite division française détachée du 1^{er} corps, ayant un bataillon dans la ville, trois le long de la Lauter, autour de la gare, et quatre sur les hauteurs du Geisberg.

L'armée allemande marchait sur plusieurs colonnes pour franchir ce jour-là la Lauter. A l'aile droite, le II^e corps bavarois sur la route de Landau; à l'aile gauche, les Wurtembergeois et les Badois sur la route de Germersheim; entre les deux, mais plus près de l'aile droite que de l'aile gauche, le V^e corps d'abord, puis le XI^e.

Il paraît à peu près hors de doute que personne, dans l'armée allemande, ne s'attendait ce jour-là à livrer un véritable combat; tout au plus songeait-on à refouler quelques grand'-gardes, et ce fut une surprise pour les Bavaois quand ils se heurtèrent, au sortir de Schweigen, contre l'infanterie en position. La 4^e division, qui était en tête, se hâta de mettre en ligne huit bataillons face au sud et au sud-ouest et d'entamer avec les Français un combat traînant de 8 heures à plus de 10 heures du matin.

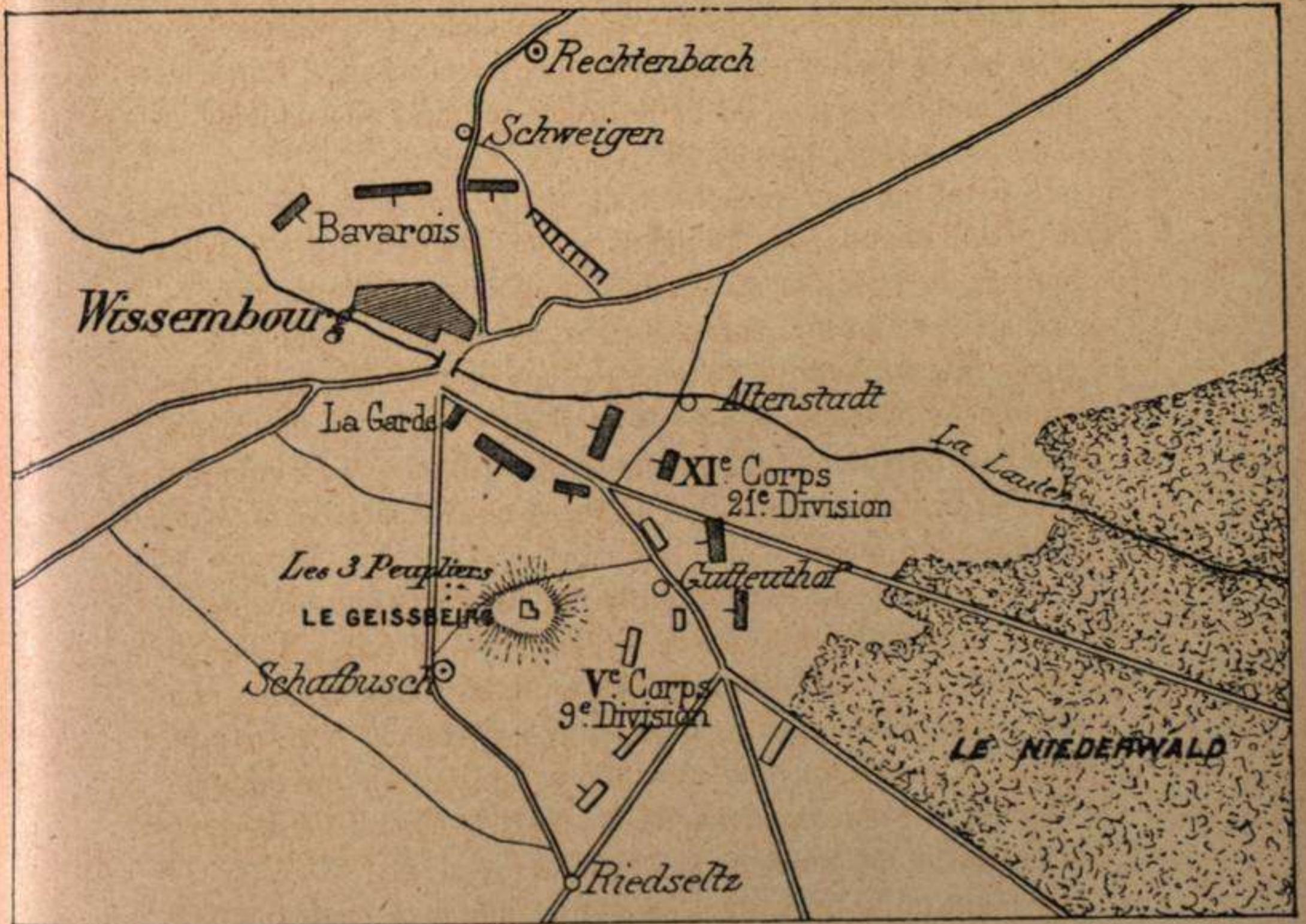
Vers 9 h. 1/4, l'avant-garde du V^e corps (un régiment et une batterie) avait passé la Lauter vers Saint-Rémy et atteignait la grande route de Wissembourg-Lauterbourg. Le général de la 9^e division, à laquelle appartenait cette avant-garde, se portait en hâte vers elle et rencontrait au delà de la Lauter le commandant de la 21^e division (XI^e corps), qui passait en ce moment la Lauter en aval.

Du point où se trouvaient les deux généraux, on distinguait très bien le Geisberg et les troupes qui l'occupaient. Cette hauteur paraissait être la clef de la position ennemie; on convenait que la 9^e division l'attaquerait de front, par l'est, tandis que la 21^e appuierait à gauche pour la tourner par le sud-est.

On voit donc, dès le début, la détermination d'une attaque double de front et par la droite.

BATAILLE DE WISSEMBOURG

(Développements de mouvements enveloppants).



Il faut ajouter que, quoiqu'on fût relativement très près les uns des autres, les deux généraux ignoraient absolument ce qui se passait devant Wissembourg.

Là les Bavaois, très peu fixés eux-mêmes sur ce qu'ils avaient devant eux, n'avançaient pas, craignant d'être tournés par leur droite, c'est du moins ce qu'ils firent savoir au commandant du V^e corps prussien, qui défilait sur leur gauche. Celui-ci se hâta d'envoyer tout ce qui lui tomba sous la main d'artillerie à la gauche des Bavaois et, pour ne pas la laisser trop en l'air, il prescrivit à sa tête de colonne d'appuyer à droite sur la Lauter, au lieu de prendre directement le Geisberg comme direction.

Il en résulta que la 41^e brigade, tête du XI^e corps, dut renoncer à son mouvement tournant et marcher droit au Geisberg, laissant à la 42^e brigade, qui débouchait dans le bois du Niederwad, le soin de menacer le sud de la position.

Contre une concentration aussi sérieuse, les quelques petits bataillons réunis au Geisberg ne pouvaient tenir surtout lorsque les Prussiens eurent pu établir trois batteries à 800 mètres à peine du château qui faisait l'avancée de la défense.

Ces bataillons se retirèrent donc, mais plutôt devant l'attaque directe que devant la menace du mouvement tournant, qui ne put que se dessiner, sans aboutir.

En citant cet exemple, il convient donc de faire remarquer que, souvent, on peut être amené par les péripéties d'un combat imprévu à une opération tout à fait différente du plan primitif : ainsi, nous voyons la 9^e division, qui s'était chargée de l'attaque du Geisberg à l'est, l'enlever au contraire par le nord, tandis que la 21^e attaque à l'est au lieu de se réserver seulement le mouvement par le sud et la ligne de retraite (1).

(1) Il convient de remarquer combien il y a de décousu dans le combat
Etudes.

6 août. — Bataille de Reichschoffen.

Nous allons retrouver, à un plus grand degré, étant données, des deux parts, les forces mises en action, le même développement de principes dans la rencontre du surlendemain (6 août) à *Wœrth (Reichshoffen)*.

Cette fois, ce n'est plus comme à Wissembourg une bataille imprévue, à proprement parler : la rencontre était sûre ; seulement, le commandant en chef allemand, désireux sans doute de bien grouper ses troupes, de bien prendre pied sur territoire français avant de s'engager, avait préalablement décidé que cette journée serait seulement une journée de concentration et de renseignements.

On n'en veut pour preuve, du reste, que l'ordre envoyé au V^e corps de cesser la fusillade qui s'était allumée aux avant-postes, ordre qu'une erreur d'adresse amena au commandant du II^e corps bavarois, lequel, croyant voir les Français en retraite, avait entamé un véritable combat à Langensulzbach, combat qu'il rompit immédiatement pour aller reprendre ses bivouacs sur la Sauer.

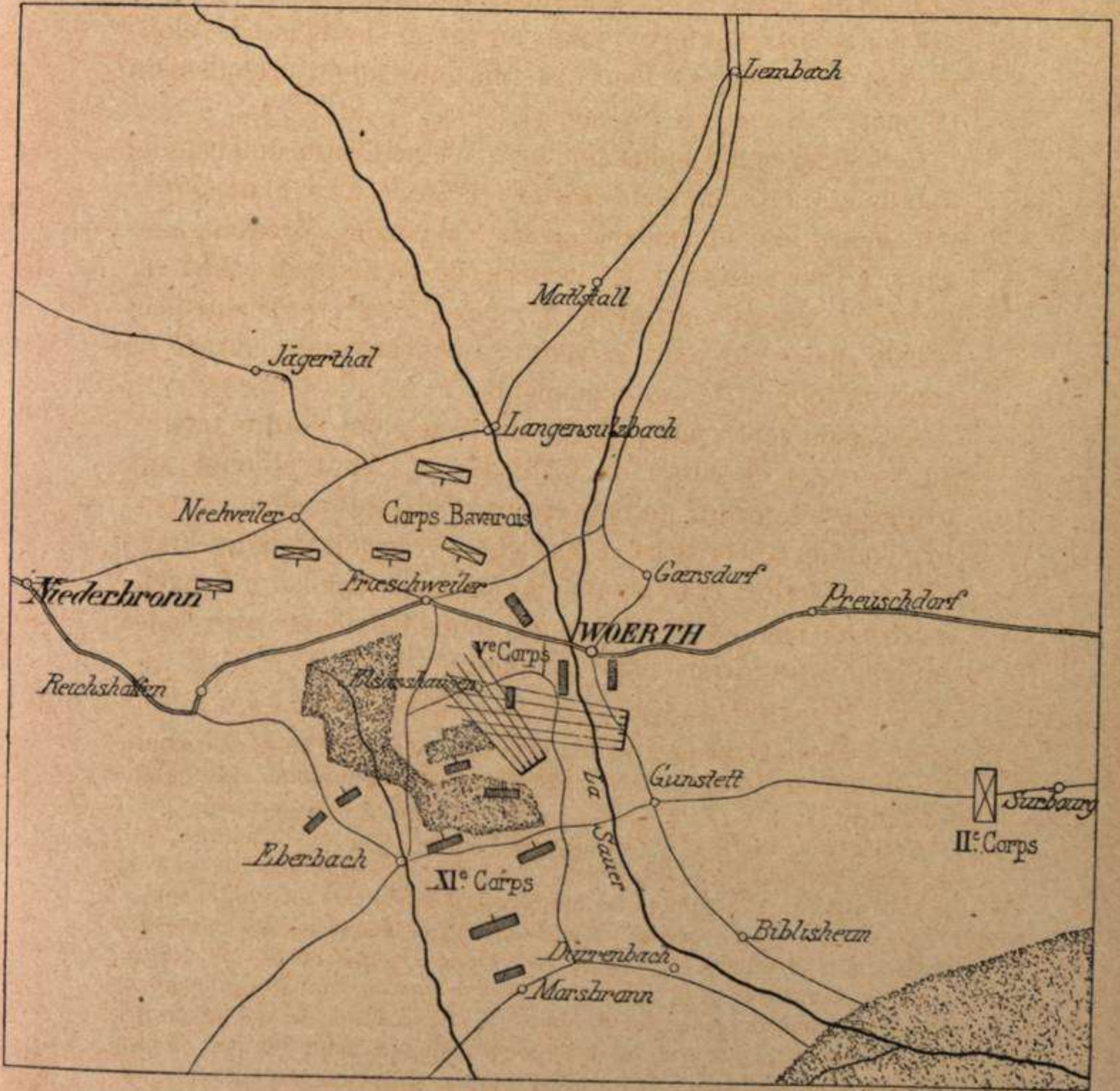
de Wissembourg et, étant donné le très petit nombre de défenseurs, combien il a été difficile aux Allemands de démêler ce qu'ils pouvaient avoir devant eux.

Cela a tenu, du reste, à une faute tactique de la division française, qui, au lieu d'occuper les points principaux, le Geisberg et le Vogelsberg, avait occupé à la fois et la ville et les bords de la Lauter, cela fort inutilement.

Ce n'est, — et le combat de Wissembourg en donne la preuve, puisque les Français, d'ailleurs fort mal disposés tactiquement, étaient, numériquement, à peu près un contre dix, — ce n'est qu'avec une véritable prudence et lorsqu'on connaît à fond les ressources et la position de son adversaire (chose très rare) qu'on risque un mouvement tournant. Comme chacun cherche à se sentir les coudes, c'est toujours à des mouvements enveloppants qu'on aboutit, presque malgré soi. Il ne faut donc pas s'effrayer des tendances du temps de paix pour faire des mouvements exagérés et indépendants sur les ailes d'un adversaire. La guerre et le danger de l'isolement tempèrent naturellement, à la pratique, ces dispositions manœuvrières.

BATAILLE DE FRÆSCHWEILER

(Développements des mouvements enveloppants des Allemands.)



Telle est la mise en train, assez bizarre, de la bataille du 6 : un engagement de Bavarois à l'aile droite qui entraîne peu à peu sur la Sauer les troupes avancées du V^e corps, puis du XI^e, et une mauvaise transmission d'ordre.

Bref, de midi à 1 heure, une véritable bataille s'allume sur la Sauer; mais, malgré l'énergie de l'attaque, on ne tarde pas à voir que la progression déjà très lente du V^e corps sur le front de la position française deviendra nulle si l'on n'arrive pas à hâter un mouvement sur les ailes.

Le commandant en chef prescrit donc qu'à l'aile droite les 3^e et 4^e divisions bavaroises feront un mouvement avec Reichshoffen comme objectif, qu'à l'aile gauche le XI^e corps prolongeant la gauche du V^e avec une division (la 21^e) fera avec l'autre (la 22^e) un mouvement avec Frœschviller comme objectif.

C'est ce mouvement de la 22^e division pivotant sur la 21^e à son débouché sur la rivière, en venant de Surbourg, qui est le véritable point remarquable de cette bataille, que les écrivains militaires ne se sont pas fait faute de critiquer aussi bien pour un parti que pour l'autre.

On aurait pu supposer qu'avec un ordre aussi précis le mouvement de la division n^o 22 se serait exécuté avec une certaine régularité; mais il fut loin d'en être ainsi, autant à cause des difficultés d'accès qu'en raison des résistances qui, détruisant les liens des unités tactiques, amenèrent des mélanges très compliqués.

La 42^e brigade, puis la 41^e, lancées à la gauche du V^e corps, se jetaient, en partie au moins, dès leur passage de la Sauer, dans le bois du Niederwald et venaient naturellement en garnir la lisière nord en conversant à droite. Débouchant de Guns-tett, la 43^e, puis la 44^e brigade, toutes deux en partie seulement, trouvent devant elles une fraction de la 41^e et une masse de six, puis de dix bataillons, s'avançant vers Eberbach; mais, arrêtée par le feu des tirailleurs français logés sur

la lisière sud du Niederwald et surtout dans les bâtiments de la ferme Albrechtshausenhof, cette masse, elle aussi, fait naturellement face au nord et vient à la lisière sud du Niederwald, qu'elle traverse pour rejoindre la lisière nord.

Un troisième groupe, enfin, de quelques bataillons des 43^e et 44^e brigades, au milieu desquels sont enchevêtrées des compagnies de la 41^e, ne trouvant pas à déboucher assez vite de Gunstett, était venu passer la Sauer à Bibliesheim, avait pénétré dans Durrenbach, essuyé à Morsbronn la charge de la grosse cavalerie française, et, lui aussi, avait été amené par cette circonstance à changer de direction vers le nord et à gagner, à la gauche du deuxième groupe, le nord du Niederwald.

De sorte que nous voyons ce grand mouvement tournant exécuté, non par la 22^e division, mais par le XI^e corps entier, en une série de trois échelons venant successivement aboutir à la ligne nord du bois en face d'Elsasshausen et de Frœschviller, sur une ligne perpendiculaire au flanc gauche du V^e corps.

C'est ce mouvement de conversion exagéré qui, malgré l'enchevêtrement et la désunion des unités tactiques, a décidé de la bataille de Frœschviller (1).

(1) Bataille de Frœschviller :

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit sur la bataille de Wœrth (Reichshoffen). Les uns y ont cherché, fort à tort, croyons-nous, des exemples tactiques ; les autres, prenant point à point les événements de la journée, ont songé, en les critiquant, à y trouver des bases d'étude pour la conduite des troupes.

Il y a, de part et d'autre, des erreurs contre lesquelles il convient de réagir aujourd'hui que certaines circonstances restées assez vagues ont été élucidées.

Tout d'abord, du moment qu'on voulait attendre l'ennemi adossé aux Vosges, la position tactique des Français était évidemment bonne, mais elle l'était sous condition qu'on se fût couvert par une tranchée, et on laissa

Le mouvement des Bavarois sur l'aile gauche de l'armée française a été beaucoup plus timide et n'a été qu'un simple crochet offensif à la droite du V^e corps. A droite comme à gauche, c'est une conversion à pivot fixe sur un rayon de 3 kilomètres et plus, en prenant la Sauer comme point de pivot; mais, au nord, les Bavarois se trouvaient trop tôt en face des lignes de résistance pour aboutir à un résultat sérieux.

intacts les points qui ouvraient à l'ennemi les voies directes sur la position.

Nous ne parlerons que pour mémoire des lignes de retraite. D'abord, on n'en donna point, et, ensuite, celles qu'on donna à la fin de la bataille, lorsque le désordre était à son comble, étaient réellement par trop bizarres. On a beaucoup critiqué, et cela avec raison, la perte immédiate du contact par les Allemands, dès la soirée, avec leur nombreuse cavalerie; cependant, n'avouera-t-on pas que c'était presque naturel? Comment supposer, dans cet état-major du prince royal, composé des lumières de l'armée, comment supposer qu'on avait eu l'idée de se rejeter sur Saverne, sur Phalsbourg, sur Sarrebourg? C'était si peu naturel de ne pas se rapprocher de l'armée qu'on savait en avant de Metz!

En ce qui concerne les mouvements tournants, qui est le point qui nous occupe, la bataille nous en développe les difficultés. Elle nous montre combien, malgré de bonnes directions d'ensemble (et elles furent bonnes), on s'isole avec peine en face d'un ennemi qu'on ne connaît qu'imparfaitement.

Le matin, à l'aile droite allemande, les Bavarois entreprennent isolément une attaque assez vigoureuse sur l'aile gauche française; ils la croient en retraite et vont de l'avant.

Le soir, ou plutôt dans l'après-midi, ils renouvellent cette attaque, mais ils savent, à ce moment, qu'ils se battent contre des défenseurs sérieux, préparés; l'isolement leur pèse, et leurs divisions obliquent à gauche pour se rapprocher du centre, où s'entend la canonnade, et manquent ainsi à leur rôle important d'aile tournante.

A l'aile gauche, même situation. Les Wurtembergeois avaient à tourner l'aile droite française par Eberbach; mais la division, elle aussi, se laisse aller à obliquer à droite; elle s'engage sur Elsasshausen, où sa présence n'était pas indispensable.

Que de chaque côté on eût poussé sur Reichshoffen, et les résultats de la journée étaient incalculables. On était pris dans une passe, et les 100 canons et les 20,000 hommes qui, sortis de cette bagarre, ont servi à reconstituer une nouvelle armée, étaient perdus sans ressources.

C'est l'autre côté seul qui, trouvant des résistances aussi, mais plus ou moins vives, suivant la nature des lieux, décide du succès de la journée.

C'est, on le voit, un peu comme à Wissembourg, le hasard et la supériorité numérique qui décident de la journée, bien plus que la continuité de la direction des éléments, qui agissent bien, il faut le reconnaître, mais de manière un peu décousue (1).

6 août. — Bataille de Spickeren.

Ce même jour, de l'autre côté des Vosges, à l'extrémité opposée de la ligne si démesurée occupée par les corps français, se livrait une bataille fort sanglante aussi, celle de *Spickeren*.

Là aussi, malgré les reconnaissances, les renseignements, les patrouilles, l'on avait très imparfaitement apprécié la situation, les effectifs et les intentions des Français.

Déployé sur un assez grand front, avec une brigade à Forbach ouest, une à Stiring, deux sur la hauteur de Spickeren, ses réserves et sa cavalerie à Oettingen et Forbach, le 2^e corps français songeait à s'y fortifier et à en faire une base offensive bien plus qu'à se porter en arrière.

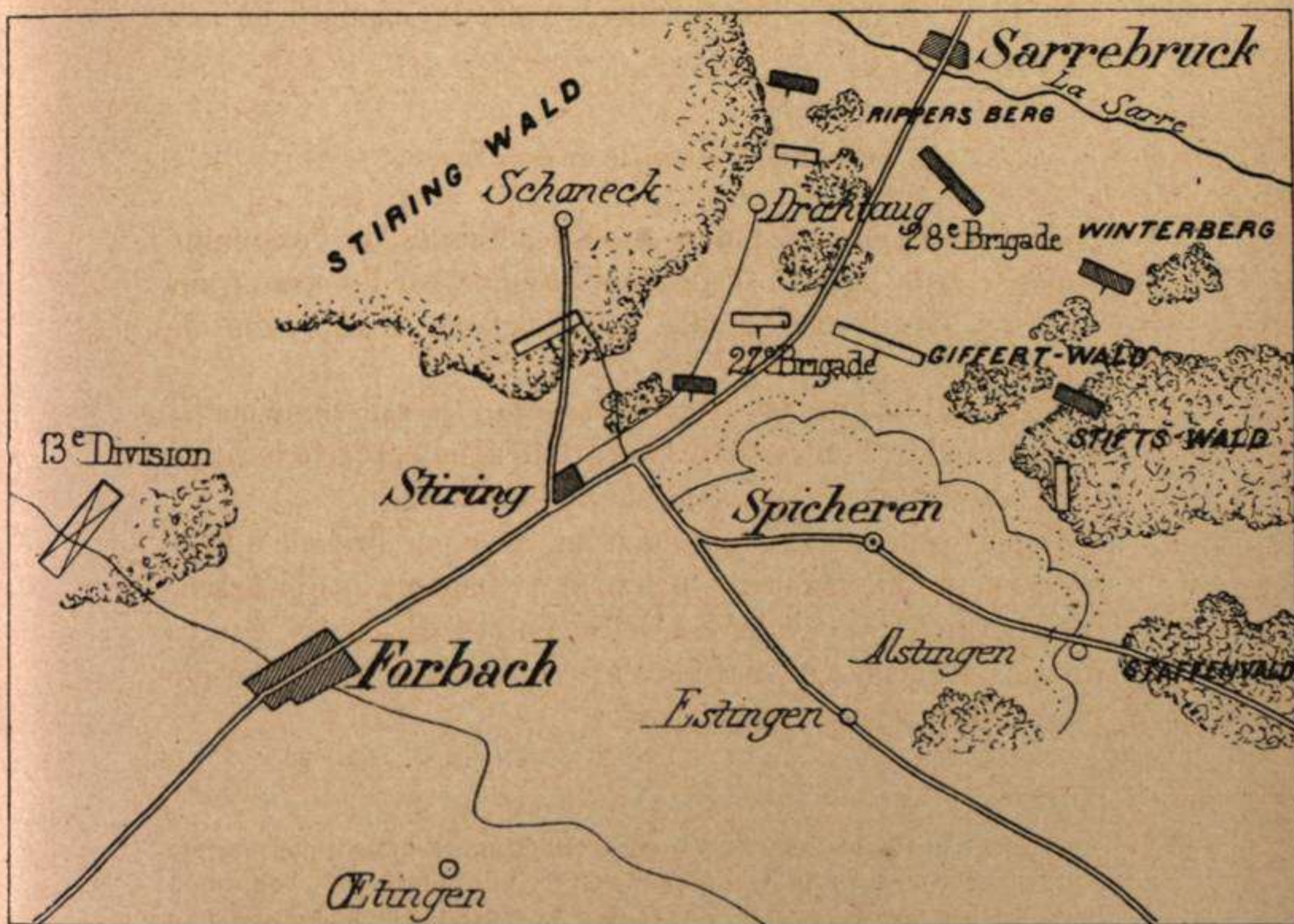
(1) Nous n'avons, bien entendu, voulu détailler que les grands mouvements tournants; mais, si on lit avec attention le récit de la lutte du 6, on voit, à toutes les attaques de position, les Français ne céder que lorsque l'assaillant les soumet à une menace double de front et de flanc.

Pour enlever Eberbach, quelque faiblement que soit occupé le village, le 94^e prussien l'aborde au sud avec deux compagnies, à l'ouest avec deux autres, et en détache même une cinquième, qui se dirige vers la ligne de retraite nord.

Pour franchir la lisière nord du Niederwald, pour enlever le village de Elsasshausen, on ne se fie pas même à l'artillerie, qui a criblé d'obus les lisières des bois et les maisons du hameau; ce sont des attaques simultanées par le sud et par l'est qui ont raison de la résistance.

BATAILLE DE SPICHEREN

(Développements de mouvements enveloppants.)



Et ce fut cependant, comme à Froeschviller, parce qu'on crut à un mouvement de retraite, que la 27^e brigade allemande engagea hâtivement un combat assez imprudent.

Cette brigade croyait, en débouchant de la Sarre, se trouver devant une arrière-garde de quelques bataillons, tandis que, au contraire, elle se heurtait, de front, contre le centre des positions françaises ; mais on l'ignorait. Aussi la première idée du général est-elle d'obliger cette arrière-garde supposée à se retirer en la menaçant sur ses deux flancs, à droite par deux bataillons dirigés sur Drathzug, à gauche par deux autres dirigés sur le Stifts-Wald. C'est donc dès le début, et pour six bataillons et quatre batteries, un front d'attaque de près de 4 kilomètres ; aussi n'aboutit-on à rien.

La colonne de gauche pouvait, grâce à ce que le pays était très couvert, avancer sans être vue ; mais, au lieu de déboucher sur notre droite, elle se heurtait presque au centre et, une fois déployée sur la lisière des bois, elle ne pouvait la franchir.

La colonne de droite occupait assez vivement Drathzug, mais quand il fallut aller au delà, on comprit vite qu'il faudrait des efforts beaucoup trop grands pour deux ou trois bataillons.

Au centre, restait un bataillon.

On n'avait donc plus d'autre ressource que de passer de l'offensive du début à un combat traînant en attendant des renforts.

A 3 heures seulement, vers la gauche de la position française, débouchait devant le bois de Stiring la 28^e brigade. Son débouché, autant que l'exécution à peu près invariable des idées d'enveloppement de l'armée allemande, aurait nécessairement amené cette brigade à forcer en entier sur la droite française ; mais, outre qu'on se rendait mal compte de ce qu'on avait devant soi, ce n'est jamais qu'à une certaine

limite de temps que l'on soutient, même contre un ennemi en position fixe, un combat traînant.

Or, celui de la 27^e brigade durait depuis assez longtemps pour qu'on ne pût espérer sa prolongation si on laissait cette longue ligne sans aide et sans renforcement ; et il arriva naturellement que la 28^e brigade, au lieu d'agir en bloc, vint se mêler tout entière, devant le Rotherberg, à la 27^e.

Lorsque, plus tard, les têtes de colonne des 5^e et 16^e divisions débouchèrent à leur tour de la Sarre, ce fut à la gauche de la ligne qu'on les porta de préférence, les résistances que l'on trouvait sur le front de la position ennemie et sur son flanc gauche tendant à faire supposer que c'était son flanc droit, et cela était exact du reste, qui était le plus dégarni.

Ainsi qu'on l'a dit, c'était déjà sur ce flanc droit de la position française qu'avait le mieux réussi l'attaque de la 27^e brigade. Le 39^e, qui avait pu, grâce au terrain couvert et, il faut le dire aussi, à une vigoureuse énergie d'offensive, gagner le Gifert-Wald et le Plaffen-Wald, dans une bonne position, à un col ouvrant un accès assez facile vers la ligne française, se trouvant renforcé par deux bataillons, put cette fois, vers 5 h. 1/2, déterminer une véritable attaque de flanc. C'est cette attaque qui amena le premier mouvement de recul des Français.

Toutefois, ce recul eût été fort lent et n'eût abouti peut-être, vu l'heure tardive, qu'à une manœuvre de champ de bataille, sans l'apparition, vers 7 heures du soir, à l'ouest de Forbach, c'est-à-dire à quelques cents mètres à peine de la ligne de retraite, de la 13^e division allemande.

Cette division, venant de Valklingen, par la vallée de Ros-sel, rendait la situation des Français intenable et les obligeait à se retirer précipitamment de Forbach sous peine d'un désastre. Se produisant quelques heures plus tôt, elle eût eu des conséquences très graves pour le corps du général Frossard, mais, dans les conditions où arriva la tête des colonnes

de cette division, on ne peut lui attribuer, quoi qu'aient dit certains écrivains militaires, le gain de la journée.

Son mouvement ne saurait même être considéré comme une manœuvre de flanc. Il faut le ranger au nombre de ces événements de guerre imprévus que l'on voit si souvent se produire.

En tout cas, Sarrebruck (Spickeren) est à citer comme une des luttes où l'emploi de l'attaque de flanc a été le plus recherché, puisque, dès le début même de cette bataille de rencontre, c'est vers les ailes de la ligne française que se portent les efforts, laissant sur un front exagéré et par suite sans consistance la ligne d'attaque à peine indiquée.

Résultat obligé d'une journée où le commandement passe successivement entre cinq mains différentes : on trouve, lorsqu'on étudie en détail sur la carte le développement de l'action, un mélange de près de quarante compagnies appartenant à cinq régiments de trois corps différents aussi.

14 août. — Bataille de Borny.

Nous allons retrouver, le 14 août, à *Borny*, mais à un moindre degré, le décousu qui se remarque à Spickeren. Il est vrai qu'on connaît mieux alors les forces des Français, qu'on les sait adossés à une grande place et qu'on ne peut espérer les couper de leurs lignes de retraite.

Les mouvements de flanc, ce jour-là, sont des mouvements de détail ayant pour but de décider l'abandon de certaines positions. A l'aile gauche, le bois de Borny (commencement de l'action) ; à l'aile droite, celui de Mey, qui termine à très peu près l'acte offensif.

A gauche, sitôt après son passage à Colombey, qui du reste ne fut pas défendu, le bataillon d'avant-garde (chasseurs) s'était buté contre le saillant du bois de Borny sans pouvoir

avancer. Un bataillon d'infanterie (2^e du 53^e) était venu le prolonger à gauche, mais sans donner la poussée suffisante pour avancer. Ce ne fut que plus tard, lorsque le 53^e put faire avancer par les fourrés deux autres compagnies contre la lisière sud, et que ces deux compagnies furent prolongées par deux autres venant d'Ars-Laquenexy, que l'on put prendre pied dans le bois. Une opération semblable permet, quelque temps après, à cinq compagnies du 77^e, qui était devant Grigy, d'aborder ce village, grâce à une attaque tournante exécutée par le sud par un demi-bataillon du 36^e.

C'est aussi par une attaque tournante que, à l'aile droite de la ligne, les compagnies du 3^e régiment d'infanterie peuvent enlever, à leur sortie de Nouilly, le bois et le village de Mey (1).

18 août. — Bataille de Saint-Privat.

Nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent, à propos des déploiements, de l'incertitude où se sont trouvés les Allemands durant presque toute la journée du 18 août (*bataille de Saint-Privat*).

(1) Ces divers mouvements ne sont que des attaques de détail ; mais nous les avons cités pour montrer que partout l'attaque directe, pour être menée à bien, se double d'une attaque de flanc.

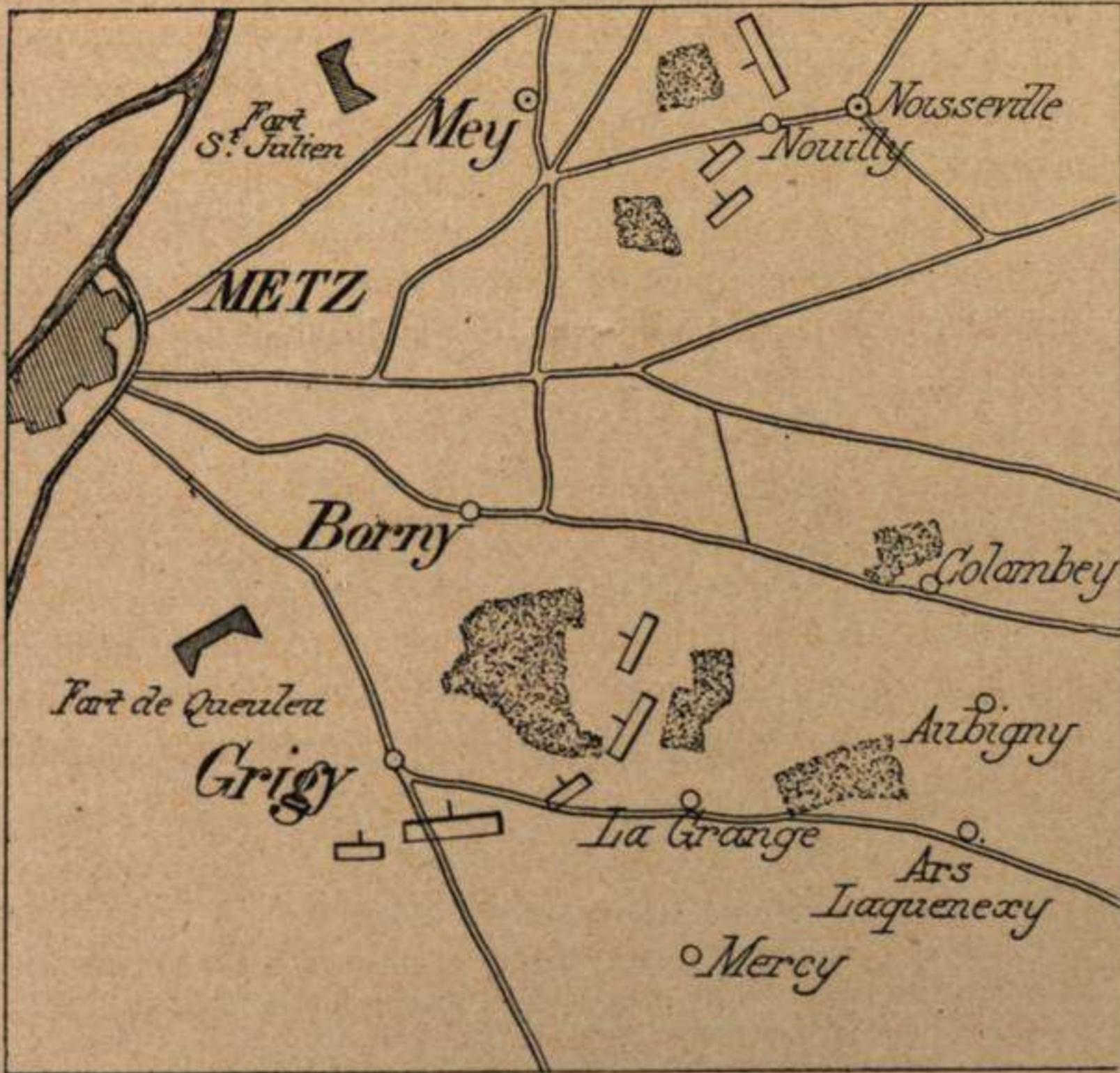
Borny a commencé vers 4 heures et a duré jusqu'à la nuit noire. C'est une bataille de rencontre dans laquelle il n'y a guère à chercher d'exécution de principe.

S'il est vrai, ce qui est douteux quoi qu'en aient pu dire les Prussiens, qu'elle n'ait été livrée que pour retarder notre passage de la Moselle, elle ne valait pas les pertes qu'elle a coûtées.

Nous opinons plutôt à croire qu'elle est le résultat d'une initiative, peut-être exagérée, du général de Goltz, comme Spickeren a été le résultat de l'initiative du général Kameck, et que l'état-major prussien n'avait prévu ni l'une ni l'autre rencontre.

BATAILLE DE BORNY

(Développements de mouvements enveloppants.)



Ce jour-là, on chercherait à peu près en vain, dans le détail des opérations sur la ligne même de bataille, des exemples d'attaque de flanc associées à des attaques de front; mais il n'en reste pas moins établi que c'est une attaque de flanc déterminée par le mouvement tournant du XII^e corps qui décida pour les Allemands du gain de la journée.

On était parti, le matin, un peu à l'aventure, avec l'idée que nous étions en route pour Verdun, qu'il fallait menacer au moins de nous couper de cette route et nous obliger à une bataille entre la Moselle et la Meuse.

Partant de là, et supposant que notre tête de colonne était à hauteur de Montigny-la-Grange, les VII^e et VIII^e corps se portaient droit sur nous; le IX^e tournait autour de notre flanc droit dès que nous aurions fait front, et le XII^e, appuyant à gauche, allait couper la ligne du mouvement sur Verdun.

Or, nous n'étions pas du tout en mouvement, mais, au contraire, en position, et Montigny était bien plutôt notre centre que notre aile.

Il en résulta que le IX^e corps, qui croyait donner sur un flanc, donnait en plein sur la ligne de bataille.

La première pensée et la plus juste fut que nous nous étions engagés sur Verdun plus tôt qu'on ne l'avait cru et que notre droite n'était pas à Montigny, mais à Amanvillers. On fit donc arriver à la gauche du IX^e corps la garde prussienne, qui aurait dû rester en réserve ou tout au plus boucher la trouée entre le IX^e et le XII^e corps un peu en l'air.

Mais ce n'était pas même Amanvillers, on s'en aperçut vers 2 h. 1/2, qui était notre droite, mais Saint-Privat, Sainte-Marie, et c'est ainsi que la garde se trouva obligée à cette attaque que l'on connaît. Elle la fit bravement, mais là aussi on se butait contre un front et il fallut attendre le XII^e corps, qui, arrêté d'abord à Jarny, puis à Auboué, se demandant, lui aussi, s'il n'allait pas heurter la ligne française de front au lieu

de la prendre de flanc, hésitait à faire son mouvement tournant vers Roncourt.

Il était déjà 4 heures du soir, et on était, on le voit, à peine fixé sur la position vraie de l'adversaire.

En résumé, on voit établi, dès le commencement du mouvement général vers le nord, le principe d'une attaque de flanc sur la droite de l'adversaire. Cette attaque, par suite de l'ignorance où l'on est de la situation de l'ennemi, devait être tentée vers midi par le IX^e corps. Elle est dessinée à 3 heures par la garde et la 47^e brigade sur Montigny, et c'est seulement le XII^e corps qui l'exécute en réalité à 6 heures du soir (1).

Parti à 6 heures de Mars-la-Tour, ce corps s'était porté à Jarny, et y était resté jusqu'à midi. Lorsqu'on dut engager la garde, on le prévint qu'il eût à se porter sur Sainte-Marie pour la soutenir. Les deux divisions se dirigèrent de ce côté, la 23^e par le bois de Batilly, la 4^e par Batilly même.

Vers 2 h. 1/2, lorsqu'on trouva l'ennemi à Sainte-Marie, et qu'on sut qu'il y avait des troupes françaises du côté de Montois, on dirigea sur Auboué la 23^e division et la 48^e brigade, ne laissant à Sainte-Marie que la 47^e avec la garde.

Enfin, entre 4 et 5 heures seulement, on prenait la décision définitive. La 48^e brigade remontait vers le nord pour

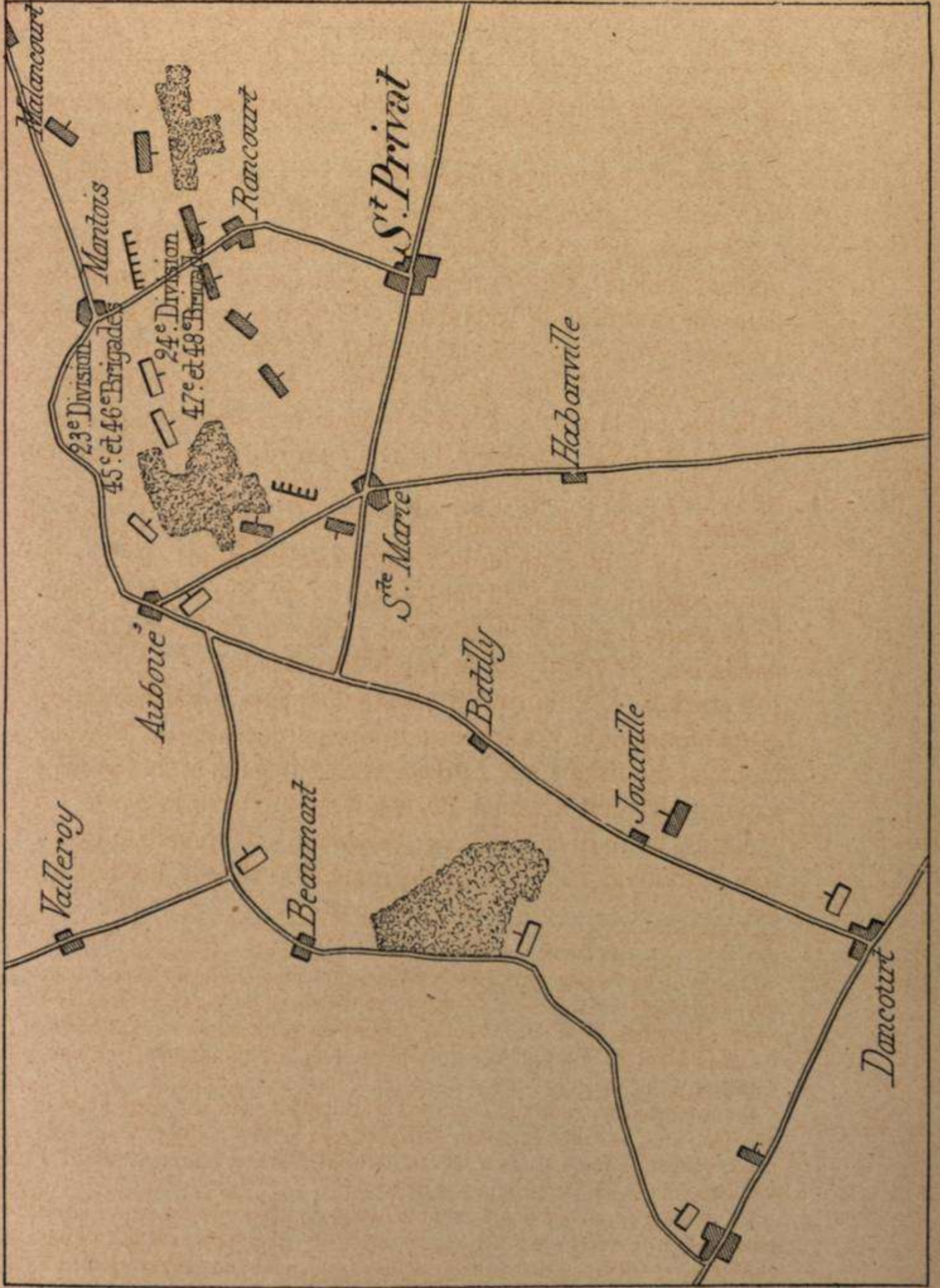
(1) On a beaucoup parlé de cette savante manœuvre de l'état-major allemand, le 18 août, amenant, par un mouvement de « sur la droite en ligne », successivement, les IX^e corps, la garde prussienne, puis le XII^e corps, C'est le hasard, et non pas les ordres de l'état-major, qui a amené ces mouvements.

Il convient même, puisque le présent travail a pour but une série d'exemples tactiques, il convient même d'ajouter que, pour exécuter ce mouvement, on dut marcher de flanc devant le front de l'adversaire, chose qui a toujours été considérée comme peu tactique.

En somme, ce n'était pas exempt de danger, et cela prouve, une fois de plus, que, à la guerre, on fait le plus souvent comme on peut et que les choses les meilleures peuvent avoir de médiocres résultats, et inversement.

BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

(Développements de mouvements enveloppants.)



occuper Montois et Roncourt; la 45^e brigade se déployait face à ces deux points, en avant des bois; la 46^e brigade en avant d'Auboué en réserve, et enfin, la 47^e brigade, ayant aidé à enlever Sainte-Marie, venait placer son artillerie face à Roncourt, au nord de Sainte-Marie, et se plaçait elle-même à la gauche de la 45^e.

La 48^e brigade entrait vers 6 heures à Montois, qui était abandonné, déployait son artillerie et quatre bataillons contre le nord de Roncourt, tandis que la 47^e avançait contre la partie ouest. Il n'y eut pas à proprement parler de combat, vu le petit nombre de défenseurs. Toutefois, et c'est ce qui décida le recul du 6^e corps français et par suite la perte de la bataille, le débouché de ces deux brigades contre le saillant nord-ouest de Saint-Privat, attaqué par le sud par les derniers bataillons de la garde et entouré de vingt-deux batteries, rendait la position intenable pour l'ennemi.

1^{er} septembre. — Bataille de Sedan.

Sedan. — Il est indispensable de parler, pour l'étude des mouvements tournants, enveloppants, de la bataille de Sedan.

Le 31 août au soir, l'armée allemande occupait, savoir : le I^{er} corps bavarois, le terrain en face de Bazeilles; le II^e, Roncourt; le XI^e, Cheveuges; le V^e, Omicourt; les Wurtembergeois, Etrepigny; le VI^e corps, Attigny; le IV^e, Autrecourt; le XII^e, Douzy; la garde prussienne, Sachy.

Les Français, de leur côté, avaient le 5^e corps à Givonne, le 12^e à Bazeilles, le 1^{er} de Bazeilles à Givonne, le 7^e à Floing.

On supposait, à l'état-major allemand, que l'armée française cherchait à se retirer sur Mézières; c'est dans ce sens, et avec le but de l'immobiliser, qu'on avait prescrit :

Au I^{er} corps bavarois d'attaquer Bazeilles;

Au II^e corps bavarois de se porter sur Frénois et Donchery ;
Au IV^e corps de se placer à Remilly ;
Aux V^e et XI^e d'aller à Vrigne-aux-Bois ;
Aux Wurtembergeois d'aller à Dom-le-Mesnil ;
Au XII^e corps de se porter sur Francheval et Cernay.

C'était un double mouvement enveloppant qui se résolut comme il suit :

A 4 h. 1/2 du matin, les Bavarois du I^{er} corps attaquaient Bazeilles par le sud et le sud-ouest, et y engageaient successivement les quatre brigades.

Le XII^e corps (à droite) se dirigeait à 6 heures sur la Moncelle, occupait le village, puis les deux divisions s'étendaient vers Daigny et vers Bazeilles. La 23^e, qui était à gauche, y donnait la main aux Bavarois. Le IV^e corps, vers midi, plaçait ses deux divisions comme réserve à la garde des ponts de la Meuse et à Lamécourt.

De son côté, la garde prussienne arrivait avec sa tête de colonne vers 8 heures à Villers-Cernay, et les deux divisions étaient déployées vers midi entre Givonne et Daigny.

Le côté droit de la ligne allemande fermait donc à midi le passage de l'est de Sedan.

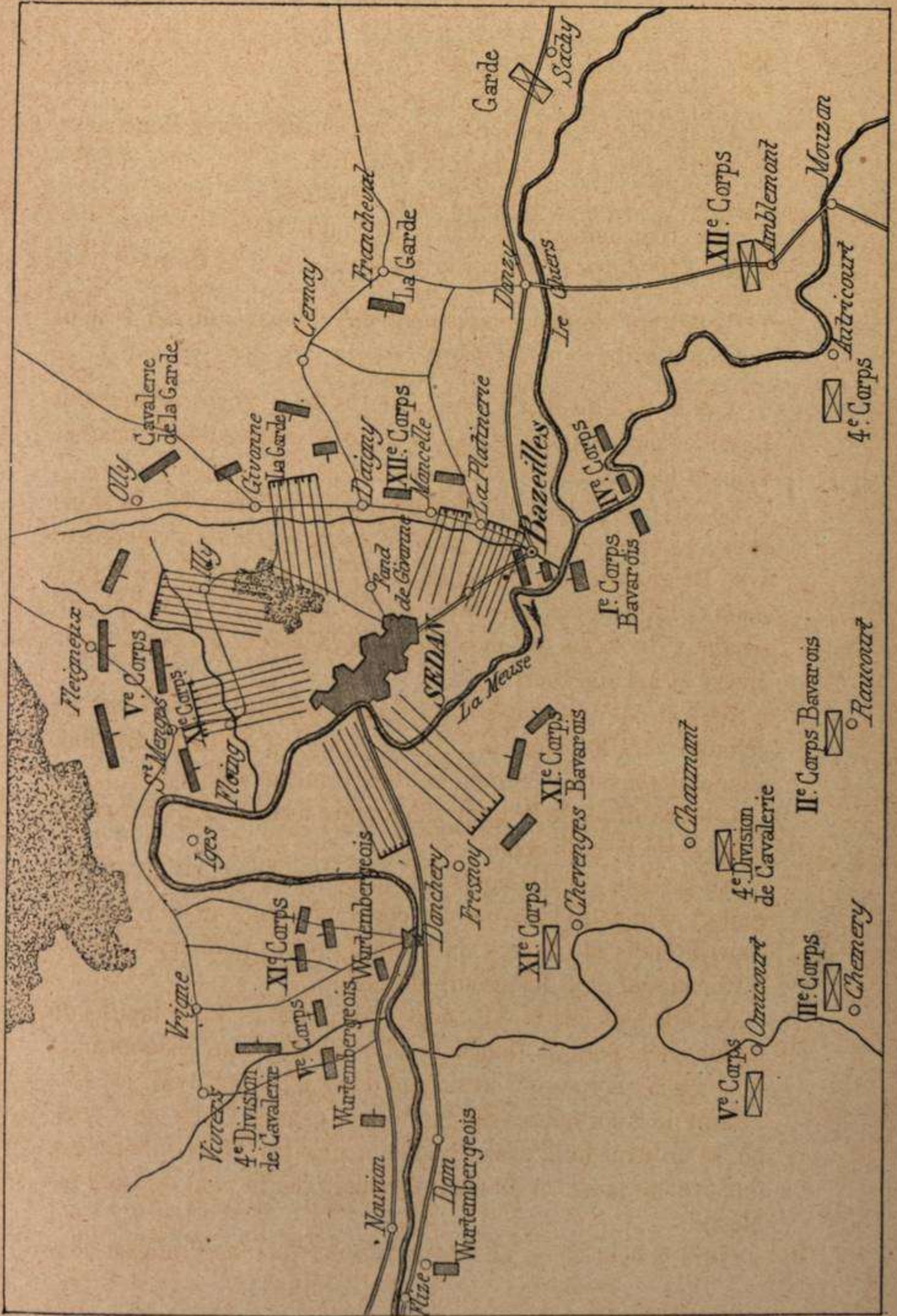
Au-dessous, le II^e corps bavarois, après avoir envoyé un renfort d'une division au I^{er} corps, s'établissait à Wadelincourt-Frénois et au pont du chemin de fer, pour barrer toute sortie au sud aux défenseurs de Sedan.

A l'aile gauche, le XI^e corps était passé de 3 à 5 heures du matin sur le pont de Donchery et se dirigeait sur Vrigne-aux-Bois ; le V^e corps, qui avait jeté deux ponts en aval, les traversait de 2 à 4 heures du matin pour gagner Vivier-au-Court, où se trouvaient d'assez bonne heure les Wurtembergeois, qui avaient passé la Meuse à 6 heures sur le pont de Dom-le-Mesnil.

Vers 8 heures, on ne pouvait douter que les Français eus-

BATAILLE DE SEDAN

(Mouvements enveloppants de l'armée allemande.)



sent la moindre intention de retraite sur Mézières, comme on l'avait cru d'abord ; on envoyait donc l'ordre au XI^e corps, dont les colonnes atteignaient Vrigne-aux-Bois, Briancourt et Montimont, de gagner Saint-Menges en contournant la boucle de la Meuse, et au V^e corps, dont l'avant-garde était à Vivier, de suivre l'aile gauche du XI^e et de gagner Fleigneux.

Le XI^e corps avait à passer un pays difficile entre la Meuse et le bois de Falizette. La fraction qui était à Vrigne-aux-Bois fit fausse route, aboutit à Montimont au lieu de donner sur la Maison-Rouge, trouva ensuite devant elle des fractions du V^e corps, qui y étaient arrêtées en attendant le passage des régiments précédents, et ce n'est guère qu'entre midi et 1 heure qu'on put être assez en force pour agir avec l'infanterie.

L'artillerie du XI^e corps et celle du V^e avaient précédé les colonnes derrière les avant-gardes.

Peu à peu, de 10 à 11 heures, les batteries avaient pris position ; quatorze du XI^e corps et dix du V^e ouvrirent successivement le feu, formant une grande ligne de Floing à Fleigneux.

Vers midi et demi, l'infanterie entra à Floing, Olly, puis, plus tard, à Illy.

De ce côté donc, le mouvement tournant était complet. Les deux corps étaient en position, soutenus en arrière par les Wurtembergeois, qui, n'ayant plus rien à faire du côté de Mézières, se rabattaient sur Donchery.

Du côté opposé, ce qui n'avait été que dessiné au commencement du jour s'achevait vers 1 heure. La 23^e division remontait avec peine, il est vrai, et sous le feu des troupes adverses, la vallée de la Givonne.

La 1^{re} division de la garde allait de Givonne occuper les bois de la Garenne.

Le cercle autour de Sedan était donc à peu près fermé. C'est évidemment un des rares exemples, sinon le seul, d'un enveloppement complet ; mais il faut tenir compte que ce mou-

vement s'exécutait sans obstacles autres qu'une défensive passive (1).

De ces exemples, quelles conclusions pratiques tirer? La première, c'est que le plus souvent on engage des combats sans être parfaitement renseigné sur la situation de l'adversaire, sans se rendre compte de ce qu'il fait et veut faire, car, dans les exemples cités, sauf à Borny, les ordres sont donnés sur une base fausse : « la retraite de l'armée adverse », qui, au contraire, a pris décision de rester en position.

Grâce à une supériorité sensible de forces, grâce à un concours heureux de circonstances, les actions ont réussi, mais on ne saurait y trouver que des points critiques.

A Wissembourg, les Bavaois se croient menacés sur leur droite, « où il n'y a pas un soldat ennemi », et on fait devant

(1) Il convient de faire ressortir, par ces exemples, que, en 1870, les Allemands ont, en théoriciens convaincus, fait de l'emploi des mouvements tournants un véritable système.

Nous dirons donc un mot de la bataille de Gravelotte, non qu'il y eût, en ce jour-là, des mouvements tournants — les Allemands eussent été fort empêchés de les exécuter, — mais du moins tous ou presque tous arrivèrent sur le champ de bataille avec l'idée d'en exécuter un.

La 5^e division se présente d'abord. Elle s'engage croyant n'avoir affaire qu'à une arrière-garde. La 6^e division, qui suit la 5^e venant d'Arnaville, allait droit se porter sur Jarny pour fermer à l'adversaire la route de l'ouest.

Peu s'en fallut qu'elle n'exécutât d'abord ce mouvement. Ce n'est qu'à Tronville que la fusillade et le canon lui font saisir qu'elle aura assez à faire de front, sans chercher à agir de flanc.

Vers 4 heures du soir, après que la 2^e division a pris son engagement offensif, la 38^e brigade, marchant sur Mars-la-Tour, projette tout d'abord une attaque de flanc dans la direction de l'est, vers Bruville, pour déborder la droite de l'adversaire. Mal renseignée, quoiqu'il y eût là toute la cavalerie, elle risque une tentative qui lui coûte la moitié de son effectif : 2,600 hommes restèrent sur le carreau.

les quelques compagnies du Geisberg un développement exagéré qui cause de nombreuses pertes.

A Frœschviller, les Bavarois, sur la fausse idée de la retraite de l'armée adverse, croient atteindre le flanc gauche et s'engagent, avec un insuccès évident, contre une ligne postée et bien placée.

A Spickeren, on croit n'avoir affaire qu'à neuf ou dix bataillons, et une brigade prussienne (la 27^e), ne voyant là qu'une arrière-garde, cherche à envelopper un corps de trois divisions.

A Saint-Privat, on est si peu fixé sur la situation de l'ennemi que, pour atteindre sa droite, il faut prolonger successivement, vers la gauche, trois corps d'armée.

A Sedan, le succès est complet, immense, mais, en somme, on occupe, avec le mouvement enveloppant et tournant des deux ailes, un front de 25 kilomètres et tel que, si l'armée française eût eu assez tôt l'idée de forcer le passage, sur Mézières surtout, elle avait toute chance d'y réussir en faisant le sacrifice, vers l'est, de deux ou trois divisions pour couvrir le mouvement de retraite.

Concluons que, à la guerre, on n'est, le plus souvent, quoi qu'on fasse, que très insuffisamment renseigné sur les projets et la situation de l'adversaire. On connaît généralement à peu près sa force, mais on en ignore, en partie au moins, la répartition. C'est cette ignorance presque forcée qui a fait souvent essayer, quoiqu'il y ait quelque tort à ces démonstrations, de préluder à de grands engagements par des reconnaissances offensives dans lesquelles on espère amener l'ennemi à se déployer et à se faire voir. C'est un moyen très discutable, parce que, le plus souvent aussi, l'ennemi ne fait voir qu'une partie de ses forces et qu'on n'atteint pas le but; discutable aussi parce que de côté ou d'autre on veut pousser la chose à fond, et on engage peu à peu de nouveaux

éléments, ce qui fait dégénérer en bataille une action qu'on ne voulait que très restreinte.

Les exemples abondent à ce sujet.

Bref, on peut poser en règle que c'est l'action offensive elle-même qui est la seule manière de savoir où est l'ennemi et ce qu'il fait.

Dans ces conditions, faut-il admettre le mouvement tournant comme le moyen obligé de toute mise en action ?

La pratique dit oui ; mais, à moins d'être dans le cas des Allemands en 1870, d'avoir la certitude d'une supériorité de nombre très accusée, il ne semble pas qu'ils nous aient donné des exemples à suivre.

Qu'avant d'engager une action, on projette un mouvement tournant sur l'une ou l'autre aile, suivant le côté qui offre les plus grandes facilités et le meilleur résultat à atteindre, c'est évidemment ce qui doit être ; mais il paraît peu judicieux d'admettre et d'ordonner ce mouvement dès le début, et il est bien préférable d'adopter, en s'engageant, un dispositif qui permette de régler au moyen des réserves la marche de l'action soit dans le sens qu'on a projeté, soit dans tout autre, si le projet paraît défectueux.

Les exemples qui ont été cités nous permettent, en dehors de l'étude même du plus ou moins d'opportunité des mouvements sur les flancs, d'établir en tous cas des règles pratiques d'exécution.

Nous les retrouvons ainsi qu'il suit :

1. La bataille de *Frœschviller* : la difficulté d'avancer pour les trois groupes qui s'échelonnent, afin de tourner la droite de l'adversaire, nous montre qu'il faut faire des attaques sur les flancs liées et appuyées de réserves ; sinon, ces attaques sont toujours médiocres, avancent peu et amènent des pertes sérieuses.

2. Le combat de *Wissembourg* : la difficulté, pour huit

ou dix bataillons de 1,000 hommes chacun d'enlever le Geisberg, où il y a à peine 300 défenseurs, nous montre la nécessité absolue de ne jamais risquer d'attaques tournantes, aussi bien que d'attaquer de front, sans s'aider de l'artillerie qui renverse les résistances matérielles.

La bataille de Frœschviller nous donne les mêmes indications pour ce qui concerne l'attaque sur la gauche de l'adversaire faite par les Bavares sans artillerie. Cette attaque reste molle, indécise, tant que le canon ne vient pas agir contre Elsasshausen et Frœschviller.

3. Les batailles de *Frœschviller et de Spickeren* nous sont aussi une indication certaine qu'il faut ne risquer de mouvements tournants qu'après s'être bien rendu compte de la situation et de la force de l'adversaire en position ; sinon, on arrive à être obligé d'engager presque de suite tout son monde à la fois, on désorganise les unités tactiques, et, lorsqu'arrivent les renforts, on est obligé à des mélanges et à des difficultés très grandes de direction.

Il resterait à étudier une règle importante : ce serait le chiffre des effectifs à employer à un mouvement tournant, par rapport à celui dont on dispose.

Mais la pratique ne nous donne, à ce sujet, aucun renseignement, et nous trouvons des variabilités complètes.

A Wissembourg, deux ou trois bataillons font l'attaque de front du Geisberg, sept l'attaquent de flanc, cinq sont en réserve de ce côté.

A Spickeren, dix bataillons attaquent de front, huit à gauche, trois à droite, quatre restent en réserve.

A Frœschviller, deux divisions attaquent de front, une et demie à droite, deux à gauche, avec une et demie de réserve.

A Saint-Privat, le mouvement d'attaque contre Sainte-Marie est fait de front par six bataillons, par trois sur le flanc gauche, par trois autres en enveloppement.

A Sedan, deux corps mènent le combat de front, deux à droite, deux à gauche ; une division et demie reste en réserve de ce côté.

C'est donc par circonstances, bien plus que suivant des règles, que les forces se répartissent.

Dans les détails d'exécution, il y a plus de régularité. Ainsi, à Frœschviller, l'attaque d'Eberbach se fait de front par une compagnie, de flanc droit par une autre, tandis que les deux autres du bataillon menacent la ligne de retraite.

A Elsasshausen, l'attaque se fait par quatre bataillons de front et trois de flanc.

A Borny, l'attaque du bois de Borny est faite de front par sept compagnies, et de flanc par quatre ; on garde un bataillon de réserve. Celle du hameau de Grigy se fait par cinq compagnies de front, deux de flanc ; on garde aussi un bataillon en réserve.

Il n'y a pas à tirer de là d'indication de proportion.

Ce sont les circonstances qui les amènent. On peut certainement, d'avance, se préparer par une répartition quelconque à une attaque de front et de flanc simultanée, mais les exigences du combat ne permettront que très rarement d'exécuter sans les modifier ces dispositions préalables.

Il n'est possible de tirer des exemples que nous venons de citer ni déductions, ni règles d'exécution. On ne peut que dire que le mouvement tournant est utile, souvent indispensable, mais que son emploi irrationnel sera une cause de conséquences graves pour un assaillant.

Toutefois, à défaut de règles, on peut toujours déduire des exemples cités les conditions les meilleures et les plus essentielles à observer, et ce sont ces conditions que nous allons chercher à esquisser :

1° On ne saurait, comme cela se fait souvent, et comme cela s'est fait toujours dans les exemples que nous avons

choisis, on ne saurait prescrire d'avance un mouvement sur un flanc de l'ennemi sans bien connaître sa position et la répartition de ses forces. Sauf de rares exceptions, c'est le combat seul qui donnera ces renseignements.

2° En admettant, et c'est là le propre de l'homme de guerre complet, en admettant que le combat ait donné au chef le renseignement ci-dessus, ce serait souvent le combat aussi qui l'amènerait à décider de quel côté il veut tourner l'ennemi; toutefois, il serait mauvais de l'admettre en principe, et, une fois la répartition des forces adverses connue, ou supposée connue, il semble qu'il appartient alors seulement au coup d'œil militaire du chef de juger si le mouvement de flanc nécessaire doit se faire contre l'aile la plus près de la ligne de retraite, ou contre la plus voisine du débouché des colonnes sur le terrain de combat.

3° Les troupes qui doivent faire un mouvement tournant sont tenues en réserve jusqu'au moment de l'exécution.

Elles doivent être composées des mêmes ressources matérielles que celles qui agissent de front, de manière à se constituer elles-mêmes des soutiens en cas de besoin. Il paraît impossible de régler d'avance leur effectif; toutefois, il semble qu'on fera face aux éventualités si on consacre au mouvement de flanc sur une aile de son adversaire un chiffre égal à celui que l'on consacre à l'attaque de front de cette même aile.

4° En ce qui concerne l'action de flanc, on ne saurait d'avance déterminer quelle sera la direction. C'est le terrain, le combat, le plus ou moins de vigueur de l'attaque de front, qui l'imposeront au chef. Aussi verra-t-on des troupes aborder directement le flanc adverse parce que la route suivie les y amène, ou se rabattre à droite ou à gauche après s'être prolongées le long de ce flanc, ou même le tourner entièrement, obligeant l'ennemi à faire face en arrière.

Lorsque l'ennemi est tâté, qu'on sait ce qu'il a, quelle

résistance on va trouver, alors c'est le moment de s'aider de ses réserves pour soutenir l'attaque ou pour la prolonger, mais sous condition qu'on s'est relié avec l'attaque de front, qu'on a fait la préparation et que les efforts, de côté et d'autre, sont simultanés.

Tels sont, à défaut de règles absolues et impossibles, les principes généraux du mouvement de flanc. Ce mouvement, comme celui de front, doit s'assurer des points d'appui en cas de recul.

Ces principes s'appliquent aux grandes unités, mais aussi aux petites. Leur exécution avec de petites unités et, par suite, contre de petites unités, est moins compliquée, parce que le chef voit le mouvement et juge plus facilement, mais le principe lui-même est en tout semblable.

LE COMBAT

Effets du feu (infanterie et artillerie).

Quels sont les résultats destructifs du combat ? Tel est le titre du chapitre que nous allons tâcher de développer par l'étude pratique des choses de la guerre.

C'est une question complexe évidemment, puisque les résultats destructifs dépendent des dispositions du combat. Nous ne l'abordons, bien entendu, qu'avec une certaine retenue et seulement en vue de faire sortir les cadres de l'armée du domaine de la pure théorie.

Tout d'abord, établissant que c'est surtout et avant tout le feu qui cause les destructions, nous mettons de côté la cavalerie, dont l'effet destructif est insignifiant comparativement à celui des deux autres armes, pour ne porter notre attention que sur ces dernières.

Pour ces études pratiques, force est, comme précédemment, de revenir à la guerre de 1870. C'est la seule qui nous donne, par documents, par faits nombreux et pièces, les renseignements nécessaires (1).

On objectera, sans doute, que l'armement des deux nations aux prises était loin de se ressembler. Cela est juste ; mais cependant il y avait une sorte de balance dans les effets meurtriers : car, si le fusil du fantassin français était supérieur de beaucoup à l'arme à aiguille des Allemands, d'autre part notre canon était absolument inférieur au leur, et la mitrailleuse, sur laquelle on comptait pour compenser cette différence, fut loin de jouer le rôle qu'on espérait d'elle.

Du reste, nous nous bornons ici à une étude de faits : cela ne veut pas dire que, dans les guerres à venir, on devra tabler sur de semblables proportions. Nous l'ignorons, et sur les

(1) La campagne russo-turque (1877-78), qui est plus récente, est fort incomplète à cet égard. L'une des deux infanteries avait un armement inférieur à celui de l'infanterie adverse. Le mode d'action employé des deux côtés différait beaucoup du mode d'action qui serait employé aujourd'hui, et enfin l'artillerie ne jouait (sauf à la fin du blocus de Plewna) qu'un rôle secondaire. Du reste, les renseignements que l'on pourrait tirer des brochures écrites sur cette campagne sont insuffisants.

On a publié, d'après les documents officiels, des tableaux détaillés des pertes éprouvées, pendant la guerre franco-allemande, dans chaque combat, par les diverses unités engagées, même les plus petites. Souvent même ces documents indiquent le genre de blessure.

C'est l'étude de ces tableaux qui nous fournira les renseignements sur la proportion des pertes infligées à l'artillerie et à l'infanterie allemandes par l'artillerie et l'infanterie françaises.

C'est à l'aide des détails, donnés quelquefois pour certaines unités, que l'on peut constituer des moyennes à peu près régulières.

Par exemple, à Borny, nous trouvons, avec des détails complets, la statistique des pertes de quatre batteries. Nous pouvons et devons donc en tirer, par déduction, celles des quinze autres, pour lesquelles on se borne à des relevés.

matières de ce genre il faut la sanction de l'expérience pour répondre.

Cependant, il n'y a pas si loin de l'armement de 1870 à celui de nos jours, qu'on ne puisse tirer des combats de cette époque les renseignements cherchés.

Nous prendrons les batailles de Borny, de Gravelotte et de Saint-Privat pour en déduire quelques chiffres statistiques.

14 août. — Borny.

L'artillerie allemande engagea ce jour-là dix-neuf batteries, qui perdirent 155 hommes et 156 chevaux.

Sur ce chiffre, il y eut, d'après les relevés faits ou au moins d'après la moyenne des relevés :

22 p. 100 de pertes causées par les obus ;

78 p. 100 de pertes causées par la fusillade.

Il y eut donc : 34 hommes et 34 chevaux touchés par les obus ; 121 hommes et 122 chevaux touchés par les balles de l'infanterie.

L'infanterie engagea ce jour-là 36 bataillons, qui perdirent 4,859 hommes et 50 chevaux.

Sur ce chiffre, nous trouvons 4,1 p. 100 par les obus et 95,1 p. 100 par la fusillade.

Il y eut donc 196 hommes et 2 chevaux touchés par les obus ; 4,663 hommes et 48 chevaux touchés par le feu de l'infanterie.

16 août. — Gravelotte.

L'artillerie allemande engage ce jour-là 37 batteries dont les pertes (très sérieuses) furent de 734 hommes et 1,001 chevaux.

On trouve, d'après la moyenne des relevés :

24,2 p. 100 de touchés par le feu de l'artillerie; 75,8 p. 100, par la mousqueterie.

Il y eut donc :

176 hommes et 242 chevaux atteints par les obus;

558 hommes et 759 chevaux atteints par les balles de l'infanterie.

L'infanterie engagea 55 bataillons. Elle perdit 12,628 hommes et 98 chevaux.

D'après les relevés, 3 p. 100 de ses pertes furent causées par les obus, 97 p. 100 par la mousqueterie.

Elle a donc perdu :

378 hommes et 3 chevaux par le feu de l'artillerie;

12,250 hommes et 95 chevaux par celui de l'infanterie.

18 août. — Saint-Privat.

Ce jour-là, les Allemands mirent en batterie 93 batteries, qui perdirent 908 hommes et 1,294 chevaux.

On relève, pour ces pertes, 21 p. 100 par les obus et 79 p. 100 par les balles de l'infanterie.

L'artillerie eut donc :

189 hommes et 273 chevaux atteints par l'artillerie;

719 hommes et 1,021 chevaux par l'infanterie.

L'infanterie, qui fut engagée ce jour-là en grosses masses, car on compte au moins 153 bataillons qui entrèrent en ligne au feu, perdit 19,391 hommes et 291 chevaux.

5 p. 100 de ces pertes furent causées par les obus;

94 p. 100 par les balles.

Elle a donc perdu :

969 hommes et 14 chevaux par le feu de l'artillerie;

18,422 hommes et 277 chevaux par le feu de l'infanterie.

La récapitulation de ces trois journées donne comme pertes :

De l'artillerie par l'artillerie, 948 touchés ou 22,3 p. 100 ;

De l'artillerie par l'infanterie, 3,299 touchés ou 77,7 p. 100;
 De l'infanterie par l'artillerie, 1,562 touchés ou 4,2 p. 100;
 De l'infanterie par l'infanterie, 35,755 touchés ou 95,8
 p. 100.

Total : 41,564 touchés (1).

(1) Il convient de bien expliquer ces résultats :

Nous ferons observer, d'abord, que nous ne comprenons ni les disparus, ni les blessés par armes blanches, ni les pertes subies par la cavalerie, qui cependant ont été assez notables le 16 août.

La différence qu'on trouve dans les proportions entre le 16 et le 18 août est très simple. Elle tient à la supériorité du nombre de pièces françaises : le 16, il y eut 288 pièces françaises contre 222 allemandes, tandis que, le 18, il y en eut seulement 318 contre 558.

Quelques médecins allemands, qui s'occupent de statistique, ont relevé les pertes subies par leur armée.

Ainsi, ils accusent pour toute la campagne :

8 p. 100 de pertes par les projectiles de l'artillerie;

90 p. 100 de pertes par ceux de l'infanterie;

2 p. 100 de pertes par armes blanches.

A Metz, un des médecins a relevé avec soin les blessures des hommes de son armée entrés aux ambulances.

Il trouve :

3,7 p. 100 de blessés par les projectiles d'artillerie;

95,5 p. 100 de blessés par les projectiles d'infanterie;

0,8 p. 100 de blessés par armes blanches.

Ces différences avec les relevés des journées des 14, 16, 18, s'expliquent ainsi qu'il suit :

En ce qui concerne la deuxième statistique, il ne s'agit que de blessés, et il faut bien admettre que la proportion des tués par les obus est plus grande que celle des tués par les balles de l'infanterie.

En ce qui concerne la première statistique, les différences tiennent à la qualité des troupes opérant sous Metz et aussi à la supériorité du matériel d'artillerie qui fut mis en usage dans la deuxième période de la guerre.

Ainsi :

A Buzenval, 17 batteries allemandes ont eu 170 hommes sur 450, mis hors de combat par l'artillerie (37,7 p. 100).

A Champigny, 11 batteries ont eu 49 hommes sur 89, mis hors de combat par les obus (55 p. 100).

11 bataillons engagés ont eu 1,101 hommes tués ou blessés, dont 237 par obus (21,5 p. 100).

A Saint-Quentin, 8 bataillons ont 565 tués ou blessés, dont 46 par les obus (soit 8,1 p. 100).

Et, pour résumer, il y eut : 2,510 hommes ou chevaux atteints par les obus de l'artillerie française (soit 6,1 p. 100 des pertes totales); 39,054 hommes ou chevaux atteints par les balles de l'infanterie française (soit 93,9 p. 100).

Ces résultats établis, résultats qui sont de véritables moyennes aussi justes que possible, il convient, pour que le travail ait un sens, de les comparer au nombre de projectiles employés (c'est-à-dire de faire le pour cent).

Seulement, là, il faut s'en tenir à des moyennes générales. Il est impossible, en effet, de pouvoir distinguer le pour cent obtenu par l'infanterie, par exemple, d'une part contre l'infanterie, d'autre part contre l'artillerie.

D'après les relevés faits pendant et après la guerre, d'après les états dressés par l'artillerie, les Français auraient, dans les journées des 14, 16 et 18 août, consommé 87,500 obus, 11,500 charges de mitrailleuses et 3,000,000 de cartouches.

D'après les résultats précédents, il y aurait eu :

2,510 touchés par l'artillerie ;

39,054 touchés par la mousqueterie.

On a donc respectivement :

Pour le tir de l'artillerie, 2,6 p. 100 ;

Pour le tir de l'infanterie, 1,3 p. 100.

Cette différence, qui paraît bizarre au premier abord, est toute naturelle étant donné que la précision de l'artillerie est plus grande et que chacun de ses projectiles donnait alors en moyenne une trentaine d'éclats (1).

(1) Il n'est pas nécessaire de dire que ce sont là des moyennes et des moyennes générales. Il est évident que les 3 millions de cartouches dépensées pour l'armée française n'ont pas toutes été brûlées contre l'ennemi. Beaucoup ont été mises hors de service, beaucoup ont été abandonnées par

Il y aurait grand intérêt, pour compléter ce travail, à lui opposer des résultats aussi détaillés et aussi sérieux en ce qui concerne les effets destructifs de l'infanterie et de l'artillerie allemandes sur l'infanterie et l'artillerie françaises.

Mais là on manque trop de documents pour indiquer ces détails. Outre que les troupes françaises sont rarement restées maîtresses du champ de bataille, il convient d'ajouter qu'on a été obligé, dans les comptes rendus, de confondre les tués, les blessés et les disparus.

Nous ne pouvons donc que donner des indications générales.

Les relevés des ambulances donnent, pour la répartition de nos pertes en tués et en blessés environ :

les hommes dans les campements, ou perdues, ou laissées sur place dans les gibernes des morts et des blessés.

Si, d'après les documents recueillis, on applique la moyenne d'effets de destruction des projectiles aux moyennes des munitions brûlées, on trouve que l'infanterie a dû atteindre les résultats suivants sur l'ensemble :

A Wissembourg,	1,4 p. 100.
A Spickeren,	1,7 p. 100.
A Gravelotte,	2,2 p. 100.
A Saint-Privat,	1,7 p. 100.

L'épisode de l'attaque de Saint-Privat par la garde royale a donné lieu à des calculs fort intéressants. On a pensé, avec raison certainement, que les défenseurs, au nombre de 3,000, avaient brûlé 270,000 cartouches, soit 90 par homme.

On sait de source certaine que les résultats ont été de 6,000 tués ou blessés en une demi-heure environ. Il faut donc conclure à un tir de 3 cartouches environ par minute et à un résultat de 2,2 p. 100.

Il a été impossible, faute de renseignements, et ce serait une chose, du reste, à laquelle on ne saurait arriver, de distinguer les pour cent obtenus par l'infanterie contre l'artillerie d'une part, contre l'infanterie de l'autre. Nous ne pouvons nous en tenir pour le savoir qu'au résultat des blessures, qui nous indique que la proportion des touchés par l'artillerie est, pour les deux armes, dans le rapport de 22 à 77, et que cette proportion par l'infanterie est dans le rapport de 4 à 35.

25 p. 100 par les obus ;
 70 p. 100 par la mousqueterie ;
 5 p. 100 par les armes blanches.

On a écrit que le total des tués et des blessés par l'artillerie allemande a été d'environ 25,000 dans le cours de la campagne.

Comme on sait, par relevé des coups, que l'on a brûlé dans les batteries de campagne 340,000 projectiles, on peut en conclure un pour cent de 7,3.

D'autre côté, les chiffres des pertes se sont élevés pour la campagne à 180,000 hommes en nombre rond.

C'est donc, d'après le chiffre proportionnel ci-dessus, environ 155,000 hommes blessés ou tués par la fusillade.

C'est donc un pour cent de 0,62, si l'on compare le chiffre de 155,000 avec les 25,000,000 de cartouches brûlées par les Allemands, d'après leurs relevés.

Pour essayer une comparaison, nous savons que, dans les journées des 14, 16 et 18, les batteries allemandes ont tiré 58,600 coups.

D'autre côté, nous avons eu 32,832 manquants à l'appel ; mais, en y comprenant 9,892 disparus (les disparus comprennent des prisonniers, mais aussi et surtout des blessés), on en peut estimer le chiffre aux trois quarts environ. C'est donc 30,500 hommes tués ou blessés (1).

(1) Nombre d'écrivains militaires ont cherché à prouver par des chiffres que, contrairement à ce que ferait supposer le progrès des armes à feu, les batailles tendent à devenir moins sanglantes.

Ils basent ce résultat sur ce que, avec les grandes armées de nos jours, on ne peut, comme autrefois, engager tout son monde et opposer homme à homme dans l'ensemble complet,

On cite les chiffres suivants :

A Marengo, Napoléon engage 28,000 hommes et en perd 7,000, soit un quart.

L'artillerie allemande aurait, d'après les précédents chiffres de proportion, atteint 7,600 hommes et l'infanterie allemande 22,400.

On peut donc exprimer la conclusion de cette statistique par les résultats ci-après :

Les Français ont, avec leur artillerie, contribué à 6 p. 100 dans le total des pertes générales de l'armée allemande, cette artillerie ayant obtenu un tir de 2,6 p. 100.

Avec leur infanterie, ils ont contribué à un total de 94 p. 100, avec un résultat de 1,3 p. 100 coups tirés

Les Allemands ont eu, avec leur artillerie, un résultat de 25 p. 100 sur le total des pertes françaises, avec 12,9 p. 100.

Avec leur infanterie, un résultat de 70 p. 100, avec 0,6 sur 100 coups tirés (1).

A Solferino, on perd 14,415 hommes sur 140,000, à peu près un dixième.

A Sadowa, on perd 9,153 hommes sur 220,000, à peu près un vingtième (Allemands).

A Plewna, dans les combats du mois de juillet, les Russes perdent 10,180 hommes sur 37,000 engagés, soit près d'un quart (et plus).

A Wissembourg, les Allemands perdent 1,551 hommes sur 20,000 engagés, soit un treizième.

A Spickeren, les Allemands perdent 4,871 hommes sur 30,000, soit un sixième.

A Sedan, les Allemands perdent 8,960 hommes sur 220,000, soit environ un vingtième.

(1) Il convient de répéter encore ici que les Français avaient un armement d'infanterie supérieur à celui de leurs adversaires, un armement d'artillerie inférieur, au contraire.

Et pour faire bien ressortir les résultats auxquels amènent ces différences, nous avons eu l'idée de rechercher les résultats de la campagne de 1866, où les adversaires étaient dans des conditions analogues: meilleur fusil aux Allemands, meilleur canon aux Autrichiens.

Les Prussiens d'alors eurent 79 p. 100 de leurs pertes totales causées par la mousqueterie autrichienne et 16 p. 100 par l'artillerie.

Ils tuèrent ou blessèrent par le feu de leur infanterie, armée du fusil à aiguille, 30,000 hommes à leurs adversaires, ce qui fait 1,5 p. 100, étant donné le tir qu'ils ont annoncé, dans les comptes rendus, de 2 millions de cartouches.

Lorsqu'on lit avec attention, et la carte à la main, les récits de la guerre franco-allemande, on est à même de remarquer ce qui suit, relativement au feu des deux armes, infanterie et artillerie.

Les distances auxquelles l'artillerie allemande semble avoir le plus souffert du feu de l'infanterie française sont celles de 1,300 à 1,000 mètres. Sitôt que les tirailleurs dépassaient 1,000 mètres, force lui était de se retirer.

Le 16 août, des trente-sept batteries qui prirent part à l'action, il y en eut dix-huit qui durent se placer à l'est de Vionville, fort en vue, à une distance moyenne de 1,150 mètres environ des lignes françaises. Elles furent très éprouvées et perdirent par la mousqueterie seule 558 hommes et 759 chevaux ; ce qui est un chiffre énorme.

Le 18 août, les neuf batteries allemandes qui vinrent en face de Montigny et d'Amanvillers, à 1,200 mètres environ des lignes françaises, furent le point de mire d'une masse de feux d'infanterie telle que leur situation fut rapidement très compromise vers 3 h. 1/2. Cinq d'entre elles durent se retirer laissant en place une partie de leur matériel, qu'elles ne pouvaient plus enlever. Une d'elles fut prise, les huit autres perdirent 22 officiers, 278 artilleurs et 523 chevaux. Il est vrai de dire qu'elles étaient prises d'écharpe par le feu de l'infanterie.

Les résultats connus et étudiés dont nous avons parlé ci-dessus donnent 1,3 p. 100 comme la moyenne obtenue sur l'artillerie allemande par l'infanterie dans la généralité des actions. C'est donc sept cents coups de feu qui sont nécessaires pour mettre hors de combat le septième du personnel d'une batterie, soit douze hommes (1).

On peut objecter que l'infanterie n'a pas toujours l'artillerie

(1) Les effets du feu de l'infanterie, dans les combats, doivent s'évaluer, au maximum, à 1,5 p. 100. C'est presque toujours ce chiffre que l'on trouve

ennemie devant elle ; mais les mêmes études nous font voir cependant que presque toujours la moitié des bataillons engagés sur la ligne trouvera devant elle des canons en batterie. Le 18, par exemple, puisque nous venons de le citer, les Allemands occupaient effectivement sur le terrain un front de 16 kilomètres, dont sept étaient occupés seulement par de l'infanterie.

Comme le front de l'armée française était à très peu près le même (sauf vis-à-vis le crochet offensif de gauche, qui opérait le mouvement tournant), il y avait au moins la moitié des tirailleurs avec de l'artillerie devant eux.

De ces faits de détail nous allons essayer, pour terminer ce chapitre, de tirer quelques lignes de déduction sur les principes de combat de l'infanterie contre l'artillerie.

Tout d'abord, il y aurait à se demander si les progrès accomplis depuis cette époque dans la valeur matérielle des armes, fusils et canons, doivent changer ou modifier les conditions d'une infanterie en face de l'artillerie et inversement.

On ne peut guère, pour répondre à cette question, se baser sur autre chose que sur des résultats de polygone.

En ce qui concerne le canon, il n'est pas douteux que le

comme résultat lorsque l'on a des données de calcul suffisantes, même le plus souvent c'est un chiffre inférieur.

En 1866, les Prussiens dépensent 2,000,000 de cartouches, et l'on compte environ 30,000 Autrichiens tués ou blessés par la mousqueterie. C'est sensiblement 1,5 p. 100.

A Saint-Privat, on sait que le XII^e corps (Saxons) a brûlé 1,150,000 cartouches. Le 6^e corps français, qui lui était spécialement opposé, a eu une perte par la mousqueterie de 3,535 hommes environ. Il est vrai qu'il s'est battu non seulement avec les Saxons, mais avec les divisions de la garde prussienne. Mais, en admettant qu'il n'eût subi de pertes que du fait de ses engagements avec le XII^e corps allemand, ce qui est loin d'être vrai, ce corps n'aurait eu que 0,3 p. 100 dans son tir.

matériel à peu près partout en usage n'ait une supériorité très grande sur celui de 1870. Les portées, les vitesses initiales, les justesses même ont fort augmenté; les fusées sont meilleures, les obus ont doublé, triplé, quadruplé même le nombre de leurs éclats.

Les fusils sont dans des conditions analogues de progrès. On peut dire même que, sous le rapport de l'armement, les armes à feu portatives ont relativement plus gagné que le canon, en ce sens que, passé une certaine limite au delà de 2,500 mètres, les difficultés de pointage des pièces d'artillerie deviennent très grandes et que l'appréciation des effets produits reste vague.

Les tirs exécutés dans les champs de tir prouvent en somme peu de chose pour chaque arme prise séparément, mais ils prouvent moins encore si on les fait comme comparaison entre les effets produits par le canon et le fusil. Les conditions de la guerre amènent, personne ne l'ignore, de très sérieuses différences avec celles du polygone, puisqu'elles mettent l'infanterie mobile en face d'une artillerie condamnée par sa nature à une immobilité relative.

On doit donc, d'après cela, poser en règle que, étant donnés les progrès sensiblement égaux réalisés de part et d'autre dans les armes, les effets de l'artillerie allemande contre l'infanterie française, en 1870, et ceux de l'infanterie française contre l'artillerie allemande donnent la mesure de ce qu'on doit attendre encore aujourd'hui de l'opposition des deux armes, l'une contre l'autre, sur les champs de bataille.

Ceci posé, on admettra, au moins dans une certaine mesure, que l'infanterie doit être une aide efficace, même dans la préparation du combat, préparation qui semble, d'après les idées reçues, être l'apanage exclusif du canon.

Il faut, en empruntant aux réserves, ou aux unités de première ou de seconde ligne, comme on le voudra, utiliser le feu de l'infanterie pour seconder l'action de l'artillerie et

s'assurer le plus vite possible la supériorité dans cette phase très pénible qu'on a appelée « la préparation ».

Ces fractions d'infanterie s'efforceront de trouver, dans le rayon de 1,100 à 1,400 mètres de l'artillerie ennemie, de bons points de tir où elles se fixeront quelques instants, le temps nécessaire seulement à l'exécution de quelques salves ou d'un feu à volonté de quelques cartouches.

Elles changeront immédiatement après de place pour aller sur un autre point exécuter un nouveau feu. Nous ne faisons qu'effleurer ce sujet (1).

Il n'est douteux pour personne que la préparation du combat ne soit un moment difficile, que tous les efforts doivent tendre à rendre le plus court possible.

Plus vite s'acquiert la supériorité sur l'artillerie ennemie, plus grandes sont les chances de succès, parce que plus facile alors sera le passage de l'assaillant dans les zones meurtrières de 2,400 à 1,000 mètres, celles où le canon a si beau jeu sur les lignes d'infanterie.

Que cette infanterie puisse traverser cette zone sans pertes

(1) Pour ne pas désorganiser la ligne de combat, on peut employer contre l'artillerie des fractions tirées soit des réserves des bataillons, soit des bataillons réserve particulière de la 1^{re} ligne.

Si l'on suppose un régiment avec deux bataillons en 1^{re} ligne, chacune des quatre compagnies de réserve de bataillons, ou des quatre compagnies des bataillons réserve de régiment, peut, sans inconvénient, fournir une demi-section avec un officier pour diriger le feu. Chaque demi-section serait employée contre une batterie, et le régiment pourrait ainsi combattre quatre batteries.

Or, ce front normal d'un régiment ayant deux bataillons en 1^{re} ligne est d'environ 600 mètres. Quatre batteries en occupent ordinairement 360 à 480. Le feu pourra donc être concentré sur quatre batteries, les ailes de la ligne tirant obliquement, ce qui est très avantageux.

Les quatre demi-sections s'avancent séparées les unes des autres par 100 ou 150 mètres, suivant le terrain. Si on manque d'abri, les demi-sections se divisent ; si l'on est à plein découvert, les groupes s'avancent sur un rang, et, à la rigueur, avec les hommes, à quelque distance l'un de l'autre.

trop sérieuses, et elle arrive au combat décisif dans des conditions matérielles et morales qui rendent le succès presque assuré.

C'est dans ce but que le feu de l'infanterie sera utile, dans bien des cas au moins, s'il est uni, aux grandes distances, à celui des canons contre l'artillerie ennemie (1).

(1) On objectera certainement que cette adjonction au tir habituel de l'infanterie amènera un surcroît de dépenses de munitions. Il convient de bien s'expliquer à ce sujet.

Certes, on ne peut douter que la question des munitions ne soit la plus sérieuse à envisager dans les guerres de l'avenir, et la campagne de 1870-71 nous le prouve d'une manière irréfutable, car les Prussiens eux-mêmes, dont les récits servent pour ce travail de recherches pratiques, disent à ce sujet :

« Le manque de cartouches s'est fait sentir sur une grande échelle à Mars-la-Tour (Gravelotte) dans l'infanterie du III^e corps. La I^{re} armée s'est aussi trouvée, en partie au moins, dans une extrême pénurie le 18. Le 28 novembre, le X^e corps avait ses cartouchières presque vides, et, dans les nombreux combats de l'Eure et de la Loire, le I^{er} corps bavarois a dû souvent, faute de munitions, limiter son action offensive. »

Ces situations dangereuses ne sont pas inhérentes à l'armée allemande, il s'en faut. Elles ont été les nôtres en nombre de combats. Elles ne révèlent qu'une chose, c'est la difficulté d'assurer les communications entre les lignes combattantes, leurs caissons et les colonnes, et les ruptures qui se produisent entre ces trois éléments.

Très rares sont les exemples d'armées réduites à ne pouvoir avancer faute de munitions d'armes portatives.

La consommation la plus sérieuse dans une bataille (en 1870) a été celle des Saxons, le 18 août. Le corps a brûlé 4,150,000 cartouches. En admettant qu'ils fussent 20,000, ce n'est au total qu'une dépense de 57 par homme.

On a beaucoup cité alors les instructions données à l'armée française à Metz, pour qu'on s'efforçât de mettre un terme à la dépense exagérée des munitions. On débutait là avec le fusil à chargement rapide, on s'effrayait des chiffres de consommation, on s'expliquait mal que si, en effet, les corps les plus avancés, qui ouvraient le feu le matin et le cessaient le soir, brûlaient 92 cartouches par homme, les voisins, les corps de réserve, en dépensaient à peine 14, 13 et 12 par soldat.

LE COMBAT

Les manœuvres. — Les densités. — Les durées des combats.

Notre travail serait absolument incomplet, dans son ensemble, si nous nous en tenions au simple exposé des chapitres qui précèdent

Plus que jamais persuadé que nous sommes dans une période de modification complète des principes de la tactique générale, et que nous cherchons en vain, par de vieilles habitudes d'éducation première, des exemples dans les campagnes d'autrefois, nous tenons à établir, par des faits probants, les nouvelles conditions probables du mouvement des armées.

Nous disons avec intention « conditions probables », parce que déjà la guerre franco-allemande est loin de nous, et n'est peut-être qu'un spécimen très discutable de ce que nous ou nos successeurs sommes appelés à voir dans la lutte à venir.

On nous reprochera peut-être de n'avoir cherché jusqu'ici des exemples que dans la première période de la guerre de 1870-71, d'avoir négligé les opérations des armées de la Défense nationale.

Certainement ces armées, celle du Nord sous Faidherbe, celle de Paris sous Trochu, d'Orléans avec d'Aurelle, de l'Ouest sous Chanzy, de l'Est sous Bourbaki, auraient pu nous offrir des faits et des exemples dignes d'être signalés ; mais les luttes de cette deuxième période n'ont pas, à nos yeux, le caractère de celle de la première, caractère que nous définirons par le mot : « combat de rencontres imprévues ».

En prenant l'expression « combats de rencontres imprévues », au point de vue de son explication technique, elle n'est pas parfaitement exacte, ni claire.

Du moment que des armées sont en opération l'une contre l'autre, leur but étant l'anéantissement de l'une par l'autre, de la plus faible par la plus forte, il est inadmissible que l'on puisse admettre l'imprévu de la rencontre.

Il ne peut pas y avoir d'imprévu, mais il peut y avoir des rencontres en des points et dans des conditions où l'on ne songeait pas à les produire.

Wissembourg, Frœschviller, Spickeren, Gravelotte, Saint-Privat même sont des batailles « de rencontres », c'est-à-dire des batailles où l'un des adversaires, et même le plus souvent les deux, ont été amenés par les événements et non par l'intention des chefs.

Wissembourg a été le résultat d'un choc de toute une armée en marche contre une avant-garde très en l'air, à laquelle on avait donné bien plutôt un rôle de surveillance qu'un rôle de protection.

Frœschviller s'est livrée contre le gré du commandant en chef allemand.

Spickeren est le résultat d'une boutade à laquelle nul ne pouvait songer.

Gravelotte est inopinée.

Saint-Privat s'est livrée sur un point que, de part et d'autre, on ne songeait guère devoir être la clef d'une position de lignes défensives.

Ces batailles nous représentent — telle est du moins notre idée — le mobile qui présidera aux luttes de l'avenir. La stratégie, à moins d'événements improbables, cédera, dans ces luttes, le pas à la tactique.

Les armées seront énormes, et l'on ne songera pas avec raison à les cacher ; mais, sur les vastes espaces où elles s'étendront, il se produira des « rencontres » que la cohésion qui fera, nous l'espérons, le principe de conduite de ces masses, amènera à dégénérer très rapidement en luttes avec de grands effectifs déployés.

C'est donc parce que, dans cette première période de la guerre de 1870-71 surtout, se sont présentées les conditions de la lutte « de rencontre » que nous avons choisi de préférence les batailles dont nous venons de citer les noms et les marches qui ont amené ces batailles à se développer.

Dans ce nouveau chapitre, qui est la condensation des précédents, nous ne sommes plus retenus par les mêmes considérations, et nous allons faire appel à tous les combats de 1870-71 ou, du moins, à la plus grande partie d'entre eux (1).

Les meilleurs officiers se rendaient peu compte, il y a dix-sept ans, des conditions de marche, de déploiements, de dépenses de munitions, de manœuvres, et, surtout, des questions de temps, qui sont si importantes à connaître à la guerre.

S'en rend-on bien compte encore? C'est au moins douteux, surtout pour les officiers de la nouvelle génération, qui n'ont idée de la guerre que par les manœuvres du temps de paix.

Les manœuvres.

Et, tout d'abord, manœuvre-t-on à la guerre?

Non, on ne manœuvre pas. Et voulût-on manœuvrer qu'on ne pourrait le faire, dans le sens strict du mot.

La manœuvre proprement dite comprend un commandement du chef, un des commandants des unités inférieures, puis une préparation au mouvement ordonné, puis l'exécution de ce mouvement. Toutes choses inexécutables au feu.

(1) Les recherches ont été faites avec tout le soin possible, à l'aide des fascicules de la guerre franco-allemande et des cartes jointes à ces fascicules.

Il a fallu nécessairement choisir quelquefois dans les combats certaines parties restreintes qui avaient été les secteurs de résolution de l'attaque et de la défense, en dehors de mouvements d'ailes ayant le plus souvent peu ou point abouti.

On ne manœuvre donc pas, techniquement parlant. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'exécute pas les mouvements de manœuvres : on marche, on change de direction, on passe de l'ordre en colonne à l'ordre en ligne, de l'ordre en ligne à l'ordre en colonne; et alors l'aisance, la régularité, qui sont l'apanage des bonnes troupes, se retrouvent sur le champ de bataille lorsque ces troupes sont bien exercées, bien instruites et bien conduites.

En un mot, le code des manœuvres est pour le maniement des masses ce que la gymnastique d'assouplissement est pour les individus. Il permet de les mouvoir avec ensemble et, par suite, avec la rapidité maxima, et ce n'est pas sans raison qu'on a pu dire d'une troupe instruite aux manœuvres qu'on peut lui faire exécuter, non seulement les évolutions qu'elle connaît, mais celles qu'elle n'a jamais vues et qu'on ne lui a jamais demandées.

Si donc la manœuvre technique est inexécutable à la guerre (1), peut-être trouvera-t-on la réponse à la question ci-dessus : « Manœuvre-t-on à la guerre? » dans les exercices de développement de troupes que nous exécutons

(1) Avant la guerre de 1870, alors que nos régiments allaient les uns après les autres guerroyer en Algérie, on ne croyait guère en France aux manœuvres, et les campagnes de Sébastopol, d'Italie, du Mexique n'étaient guère faites pour nous en montrer l'utilité.

Aussi, presque tous les officiers d'alors souriaient lorsqu'on leur parlait « manœuvre », ne comprenant même pas que cette expression pût être jamais celle d'une chose utile.

La guerre de 1870 a, nous semble-t-il, fait comprendre aux plus incrédules l'avantage de troupes manœuvrières instruites sur celles qui ne le sont pas. Toutefois, il faut ajouter que, faute d'agglomérations suffisantes, faute surtout d'effectifs, la valeur manœuvrière de nos fantassins ne dépasse pas l'école du bataillon.

C'est pour cela que nous considérons les manœuvres d'automne comme nécessaires pour donner aux chefs de corps supérieurs le sentiment au moins de la mise en action de masses d'un certain volume.

annuellement aux manœuvres d'automne par corps d'armée, par divisions ou par brigades.

Mais il faut bien répondre à cette nouvelle demande : « Pas davantage ». Non pas que nous voulions en quoi que ce soit critiquer les travaux que, chaque année, en septembre, les troupes exécutent sous la direction de leurs généraux. Au contraire, c'est pour tous une école excellente. Mais ce n'est qu'une école, et il ne faut pas chercher là, en quoi que ce soit, une image des manœuvres de la guerre. Ce n'en est que la parade.

Représenter la guerre, se rapprocher même de la physiologie du combat réel, des petites unités surtout, alors que les trois facteurs qui y concourent, « les hommes, les armes, le terrain », ne sont pas dans l'état que constitue la guerre, rend la chose à peu près impossible.

Il arrive, presque naturellement, dans ces conditions, ceci aux manœuvres (1) :

(1) Puis, il faut tenir compte aussi de toute la bizarrerie à laquelle on est obligé dans les manœuvres du temps de paix.

Si l'ennemi est supposé, une fois l'idée du chef transmise aux sous-ordres, il n'est plus possible d'apporter une variation à l'exécution, sous peine d'un désordre général, et il faut laisser la manœuvre se dérouler telle qu'on l'avait bien ou mal agencée.

Si on marque l'ennemi, c'est-à-dire si on dispose des jalons qui sont comme un plastron sur lequel la manœuvre doit aboutir, on est encore, plus encore même, obligé de laisser l'opération suivre son cours sans y rien changer.

Si on représente l'ennemi par des fractions de faible effectif, les difficultés, les inconséquences, sont très grandes encore. Comment convenir que la masse soit assaillante ou défendante, suivant le cas, que ces petites fractions en représentent de grandes, que le canon en représente six, que le bataillon en représente quatre ?

Et puis le mouvement de cet ennemi représenté n'a aucune analogie avec le mouvement vrai de la troupe qu'il représente. Il l'exécute rapidement, sans difficulté aucune.

Tout aussi difficile est la manœuvre à double action. Le principe primor-

C'est qu'avec les meilleurs plans d'ensemble, avec les débuts souvent heureux dans la recherche du contact, avec de bons commencements de préparation, de bons développements des lignes, on aboutit souvent à de formidables invraisemblances.

De l'impossibilité, en effet, de mettre les trois facteurs, « les hommes, les armes et le terrain », dans les conditions vraies de leur nature, il résulte une chose presque forcée, presque obligée (1) :

C'est que tout le monde est entraîné, malgré soi, à fabriquer des combinaisons artistiques auxquelles on ne songerait certes pas à la guerre (2).

On étend démesurément les fronts, on développe les attaques, et on arrive fatalement à donner aux trois armes

dial de la guerre est de s'ingénier à savoir ce qu'on a devant soi; dans la manœuvre à double action, on ne l'ignore pas et on n'a point à le rechercher. On agit donc en conséquence.

(1) Les trois facteurs : « les hommes, les armes, le terrain, » dont dépend à la guerre, l'issue des événements, n'ont dans les exercices de paix, en ce qui concerne le détail de l'action, qu'une influence des plus petites.

Les hommes sont à l'état de machine exécutant des commandements sans crainte du danger; les armes ne font que de la fumée et du bruit; le terrain lui-même est en quelque sorte inutilisable.

On ne peut pas occuper des fermes, des jardins, des villages, des cimetières, créneler les murs, bouleverser des jardins ou des terres cultivées, faire enfin tout ce qui, dans la réalité, change la face des événements.

(2) Nous ne nous occupons pas ici des grandes manœuvres, nous n'en parlons que pour répondre à la question : « Manœuvre-t-on à la guerre ? » Cependant, en passant, disons combien on a remarqué ces invraisemblances et ce qu'on a essayé pour y remédier. Presque tous ceux qui s'en sont occupés pensent que l'un des meilleurs remèdes, sinon le seul, consiste à augmenter de plus en plus le nombre des arbitres.

Et si l'on objecte que parmi ces arbitres il s'en trouvera sans doute qui, faute d'habitude, faute de jugement même, rendront de mauvais arrêts, ils répondent que cela ne diminue en rien la valeur du système. Bonnes ou mauvaises, les décisions sont exécutoires et représentent l'essence même de cette variabilité des choses que l'on rencontre sur les champs de bataille.

des actions isolées qui font que certainement on manquerait positivement le but si l'on agissait de même dans la réalité. Heureusement qu'aussitôt à la guerre on ne tarde pas à comprendre que c'est une chose simple et qu'on y regarde à deux fois, alors, avant de se lancer dans l'ingéniosité.

Notre chapitre précédent sur « les mouvements tournants » fait voir, au surplus, la simplicité d'ingéniosité des chefs même les plus entreprenants, et encore remarquera-t-on que l'une des deux armées en présence était toujours tellement supérieure à l'autre comme effectif qu'il lui était facile, sans courir de grands risques, de développer grandement une action, d'autant plus qu'elle n'avait devant elle qu'une défense passive.

Les mouvements d'une troupe, d'une masse, d'une armée se développent donc par « la manœuvre », laquelle donne les moyens les plus rapides et aussi les plus réguliers pour passer de l'ordre en profondeur, qui est celui des colonnes, à l'ordre en largeur, qui est celui des lignes.

Le chapitre que nous avons consacré aux déploiements contient, en substance, les moyens pratiques mis en usage par l'armée allemande en 1870 pour le passage de l'ordre en colonne à l'ordre en ligne, pour mieux dire : de l'ordre de marche à l'ordre de combat, car, on l'a dit avec raison, à la guerre, la marche est la chose de tous les jours, le combat est l'exception (1).

(1) Manœuvre :

Rien n'est changeant comme les phases d'une bataille et les troupes qui se battent sans cesse, amenées dans des conditions différentes.

Il leur faut donc, à chaque instant, modifier leur formation et se mouvoir pour changer d'ordre. C'est la manœuvre.

La simplicité est la condition première d'une manœuvre : cela se comprend aisément, si l'on songe combien il est difficile d'être maître de troupes peu aguerries au milieu du trouble du combat. Mais ce n'est pas la seule, il en est une autre principale, c'est la rapidité ; parce que non seulement il faut que la formation des unités combattantes se modifie aussi vite que se

La manœuvre ne se contente pas de développements des unités de combat et de tactique; elle a un but plus sérieux — et c'est à ce but que doivent tendre les efforts d'intelligence des chefs supérieurs — c'est d'amener ces troupes, suivant leur effectif, suivant la situation où elles se trouvent, dans une certaine agglomération qu'on appelle « la densité ».

LES DENSITÉS

« Le nombre d'hommes au mètre courant, a-t-on écrit, est la caractéristique d'un ordre de bataille. »

Cette phrase résume la vieille discussion de tous les tacticiens sur les fronts et les profondeurs.

On ne saurait toutefois en conclure, comme l'ont émis quelques-uns, que, en doublant, triplant, quintuplant le nombre d'hommes au mètre courant, c'est-à-dire le nombre d'éche-

modifie le combat, mais aussi parce que la manœuvre, grande ou petite, est pour celui qui la fait une cessation de combat momentanée, un état d'interruption qui est une crise dangereuse.

On objecterait peut-être qu'alors la rapidité se résoudra par une allure très vive, par la poussée des éléments vers le point où on veut les diriger. Ce serait vrai en théorie; en pratique, rien n'est plus faux.

La rapidité est assurée par une autre considération: c'est le bon ordre; et le bon ordre ne s'obtient que par un mouvement manœuvrier qui, laissant aux chefs leurs soldats dans la main, assure leur propre sécurité en les mettant à même de résister à une entreprise hardie et imprévue de l'ennemi, par exemple à une charge de cavalerie.

La manœuvre a donc comme condition expresse de son jeu: la rapidité et le bon ordre.

C'est par l'exercice qu'on y arrive. L'exercice, envisagé par tant d'officiers comme la partie ennuyeuse du métier, en est la partie principale. C'est l'école de discipline où, sans qu'il y paraisse, on forme à la guerre le soldat par des exagérations de régularité; c'est la préparation qui permettra à l'occasion de compter (même dans une mesure restreinte) sur le maniement des hommes, au milieu du trouble profond qu'entraîne avec lui ce danger.

lons successifs que l'on placerait les uns derrière les autres, on double, triple, quintuple la puissance d'un ordre de bataille.

Dans le rapport qui précédait le titre V du règlement du 12 juin 1875 sur les manœuvres de l'infanterie, on lisait :

« Avec une division de douze bataillons de 800 hommes, occupant un front de 1,200 à 1,500 mètres, on obtient en profondeur sept à huit hommes d'infanterie par mètre courant, chiffre reconnu suffisant pour assurer à la formation de combat une grande solidité et une action puissante et prolongée. Cette proportion lui permet, en effet, non seulement de parer pendant l'action aux pertes plus sensibles résultant des progrès de l'armement, d'exécuter à l'occasion des mouvements tournants contre l'ennemi ou de s'opposer à ceux qu'il pourrait tenter lui-même, mais encore d'avoir, à la fin de l'action, les forces nécessaires pour entreprendre la poursuite ou protéger la retraite. »

L'école de brigade, qui a suivi, posait le principe ainsi qu'il suit :

« Mais il est un fait d'expérience que les dernières guerres ont démontré, c'est que le front d'une division encadrée et livrant une action décisive avec ses propres ressources, c'est-à-dire n'ayant pas d'autres troupes en arrière d'elles, a rarement dépassé 1,500 mètres. Cette limite paraît convenable pour assurer à l'ordre de bataille une certaine consistance, soit que la division ait à soutenir, sur un point déterminé, un combat sérieux et de longue haleine, soit qu'elle se porte en avant pour amener une solution. »

Dans ses considérations sur les formations de combat, le règlement de 1884, après avoir indiqué au titre V que les étendues des fronts à occuper doivent dépendre du nombre de bataillons à mettre en première ligne, c'est-à-dire du nombre de bataillons dont on doit s'assurer la facilité d'emploi pour des efforts successifs, ajoute :

« Dans l'offensive, 1,400 mètres pour la brigade et 2,100 mètres pour la division sont des fronts qu'on ne doit pas dépasser. Dans la défensive, on peut les étendre si la force naturelle de la position occupée, ou celle que lui donnent les travaux préparés pour la renforcer, permettent d'occuper plus ou moins fortement certains points de la ligne.

» Dans la détermination de ces fronts, il n'est pas tenu compte des emplacements de l'artillerie et des intervalles qui séparent l'action de front de celle de flanc, s'il en est fait une.

» En principe, il n'est pas avantageux d'avoir en profondeur plus de six à sept hommes par mètre courant de front d'attaque, ni plus de cinq par mètre courant de front de défense (1).

(1) Dans son étude (*Tactique de combat*), M. le général Lewal cite les chiffres suivants : Lloyd, dit-il, trouvait exagéré un front de 8,000 mètres pour 50,000 hommes, soit 6 h. 25 par mètre. Rustow indique comme acceptables 9,000 mètres pour 80,000 hommes, soit 9 hommes par mètre.

On a été généralement au-dessous; cependant, il s'est présenté des cas très bizarres.

Par exemple :

A Essling, il y eut un instant 80,000 Français sur un front de 3,300 mètres soit 24 hommes par mètre; aussi toute cette masse dut reculer dans l'île de Lobau.

A Waterloo, Wellington avait 62,000 Anglais sur un front de 3,960 mètres, soit 18 h. 9 par mètre, ce qui, sans des circonstances particulières, aurait constitué un grand danger.

Il y eut à Wagram : 138,000 Autrichiens sur un front de 18,000 mètres, soit 7 h. 65 par mètre; 150,000 Français sur un front de 16,000 mètres, soit 9 h. 37 par mètre.

A Solferino, il y eut : 163,000 Autrichiens sur un front de 15,000 mètres, soit 10 h. 8 par mètre; 135,000 Franco-Sardes sur un front de 18,000 mètres, soit 7 h. 6 par mètre.

A Sadowa, 215,500 Prussiens sur un front de 23,000 mètres, soit 7 h. 35 par mètre.

A la Trebbia, Souvarow avait 32,000 hommes sur un front de 9,300 mètres, soit seulement 3 h. 4 par mètre.

Ce dernier paragraphe résume donc les idées en cours aujourd'hui.

C'est le principe qui a fait poser comme règle, pour la division, le développement en première ligne de combat de quatre bataillons, conservant pour la deuxième quatre autres bataillons, soit une force égale pour soutenir et renforcer la première, et enfin, pour la troisième ligne, quatre autres bataillons, formant une force suffisante pour parer aux éventualités.

Telle est, d'après les écrivains militaires, la détermination à peu près obligée des largeurs à occuper. On a étayé cette détermination sur une quantité d'études et de mesures prises dans les combats du passé.

On a plus difficilement, naturellement, étudié les profondeurs qui correspondent aux largeurs, et le règlement se contente de poser très succinctement l'avis que les distances entre les lignes varieront de 300 à 600 mètres, comptés du dernier élément des lignes précédentes.

Il est certain, y est-il dit, que les distances entre les lignes dépendent surtout du terrain, mais il y a toutefois deux points dont il faut tenir compte.

« L'exagération de la profondeur rend la direction difficile et l'arrivée des troupes de l'arrière tardive et inefficace; l'exagération contraire amène souvent les lignes à s'engager prématurément et facilite les mouvements de flanc. »

A Novi, Joubert eut 45,000 hommes sur un front de 6,000 mètres, soit 7 h. 5 par mètre.

A Jemmapes, Dumouriez eut 50,000 hommes sur un front de 8,000 mètres, soit 7 h. 5 par mètre,

A Austerlitz, il y eut 82,000 Austro-Russes sur un front de 14,500 mètres, soit 5 h. 7 par mètre; 67,000 Français sur un front de pareille étendue, soit 4 h. 3 par mètre.

A l'Alma, 35,000 Russes sur un front de 4,500 mètres, soit 7 h. 45 par mètre.

Dans ces conditions, de même que 2,100 mètres est un maximum de largeur pour le combat de la division, 1,850 mètres (environ) est un maximum de profondeur.

Recherchons maintenant les largeurs et profondeurs occupées par les troupes allemandes dans la guerre de 1870-71 (1).

Wissembourg.

(4 août 1870.)

Ont été engagés en tout et en partie, le deuxième corps bavarois et les V^e et XI^e prussiens. Il y a eu un total de 40,000 hommes environ ayant paru au feu.

Il y a 2,000 mètres de la Lauter au Geisberg, qui est le front sur lequel ont porté les attaques. C'est donc 20 hommes par mètre courant.

La défense (division Douay) avait 5,500 hommes; c'est donc 2 h. 75 par mètre courant.

Spickeren (Forbach).

(6 août 1870.)

Le corps Frossard avait 20,000 hommes, mais il n'y en eut que 10,000 d'engagés au début. Les 10,000 autres, campés à Oettingen, ne vinrent que dans l'après-midi.

Les Prussiens ont déployé 45,000 hommes, mais il n'y en a, en réalité, que 36,000 qui aient paru au feu.

(1) Dans un grand nombre de combats de la deuxième période de la guerre de 1870, nous sommes obligés de ne donner que des indications de développement des lignes, sans fixer les densités, parce qu'il est à peu près impossible de savoir quels étaient les effectifs des troupes engagées, aussi bien du côté des Allemands que du côté des Français.

Le front de défense était de 5,000 mètres; celui de l'attaque avait environ 500 mètres de plus.

La densité de la défense a donc été de 3 hommes par mètre courant, puis de 4. Celle de l'attaque a été de 8, mais en réalité de 6 à 6,5, et seulement dans la fin de la journée et au fur et à mesure de l'arrivée des corps sur le champ de bataille.

Comme moyenne, on peut dire que, durant presque tout le combat sérieux, la densité de l'attaque a été de 4 hommes, et celle de la défense de 3.

La profondeur de l'ordre de bataille a été, au moment du déploiement, de 2 kilomètres à la défense et de 3 kilomètres à l'attaque.

Frœschviller (Woërth).

(6 août 1870.)

L'effectif français était de 45,000 hommes, étendus sur une position de 6 kilomètres de front, dans un excellent terrain de défense.

Ont été engagés du côté des Prussiens, les V^e, IX^e et XI^e corps, les deux corps bavarois, la division wurtembergoise. On peut admettre que 115,000 hommes ont paru au déploiement, y compris les réserves.

Le front des défenseurs avait 6 kilomètres en avant de Frœschviller, entre Neehwiller et Eberbach, celui de l'assailant 7 kil. 600 en arrière de Woërth et de la Sauerbach; la droite à Langensultzbach, la gauche à Gunstett.

Il y eut par conséquent, du côté de la défense, 7 h. 1/2 par mètre et 14 h. 1/2 du côté de l'attaque.

La profondeur a été de 1,600 mètres du côté de la défense. Elle a varié de 2,000 à 1,500 mètres du côté de l'attaque.

Borny (Colombey-Nouilly).

(14 août 1870.)

Les Allemands ont mis en ligne vingt-sept bataillons, dont les derniers sont arrivés successivement au feu. Ils ont été suivis de 20,000 hommes vers 7 heures du soir seulement.

Les Français ont engagé sept divisions de 7,000 hommes chacune environ.

La défense s'est développée sur un front de 9 kilomètres entre le fort de Queuleu et celui de Saint-Julien, par Colombey et Mey, 4 h. 4 par mètre.

L'attaque, très successive, s'est faite sur un front de 5,500 mètres, entre Aubigny et Poix, avec des efforts qui, vers 7 heures, amenaient 7 à 8 hommes par mètre.

Gravelotte (Vionville, Mars-la-Tour).

(16 août 1870.)

Bataille livrée dans la matinée par le III^e corps prussien et une grosse masse de cavalerie, soutenue vers 11 heures par une brigade du X^e corps, un peu plus tard par le X^e corps entier et successivement des détachements et surtout de l'artillerie des VIII^e et IX^e corps.

Il y eut d'abord 40,000 hommes engagés, puis 45,000 autres successivement.

Les Français y engagèrent le 2^e corps, la garde, le 4^e corps et une division du 3^e. En tout, douze divisions et 12,000 hommes de cavalerie, soit un total de 96,000 hommes.

Les Prussiens étaient sur un front de 9,000 mètres, mais avec un grand intervalle non occupé. Leur droite touchait le bois de Saint-Arnoult (route de Rezonville à Gorze), leur gauche Mars-la-Tour.

Au début, les 40,000 combattants occupaient 4,000 mètres

de front. Au fur et à mesure de l'arrivée des renforts, ce front devient plus grand : 2,500 mètres pour la 1^{re} division, en face de Vionville-Flavigny; 2,500 pour la 2^e division, en face du bois de Vionville.

La 38^e brigade (X^e corps) prit en face de Mars-la-Tour un front de déploiement de 2,000 mètres; l'arrivée du X^e corps augmenta le front sans augmenter la densité, qui resta la même pendant toute l'action : 5 hommes environ par mètre.

Les Français occupaient un front de 9,000 mètres, la droite à la route de Mars-la-Tour à Moncelles, la gauche à Rezonville, avec une densité de 9 à 12 hommes.

Il y eut partout, pendant l'action, très peu de profondeur. Ce n'est guère qu'au début qu'on voit 1,500 mètres chez les Français et 2,000 mètres chez les Allemands.

Saint-Privat (Rezonville).

(18 août 1870.)

L'étendue de la position défensive française part du Point-du-Jour, par Moscou, la Folie, Amanvillers, Saint-Privat.

Elle est sensiblement égale à 15,000 mètres pour 150,000 hommes.

Devant cette position, l'armée prussienne se développe sur un front de 19 à 21 kilomètres, de Montois à Jussy, pour un chiffre qu'on peut estimer à 260,000 hommes.

Il y eut huit corps, soit seize divisions, sur le terrain; toutefois, il y en eut sept qui ne furent pas ou furent très peu engagées. Cela fait sensiblement 2,333 mètres de front pour chaque division.

Il y a donc eu, du côté des Français, une densité de 10 et une de 13,5 du côté des Allemands.

Noisseville (Sainte-Barbe).

(31 août 1870.)

La bataille de Noisseville a eu lieu dans l'intervalle, à peu près entre les avant-postes français autour de Metz et les avant-postes allemands du corps de blocus (rive droite de la Moselle).

Le front total des avant-postes sur cette rive est, pour les Français, de 11,200 mètres; celui des Allemands de 17,250.

Toutefois, les corps français engagés ne prennent pas un front supérieur à 7,800 mètres, la gauche à la Moselle, la droite à Flauville.

Les corps allemands qui prirent part à l'action se développèrent sur un front de 9,000 mètres, de Malroy à Retonfey, par Sainte-Barbe.

Il y eut environ 40,000 Français engagés. Les Allemands annoncent dans leur récit seulement 70,000 hommes provenant des fractions des I^{er}, VII^e et IX^e corps, avec les trois divisions de réserve. C'est donc une densité de 12 à 13 hommes du côté des Français et de 7 à 8 du côté des Allemands.

La profondeur de l'ordre déployé a été de 3,500 mètres chez les Français et de 1,200 seulement chez les Allemands, qui sont restés du reste sur la défensive.

Sedan.(1^{er} septembre 1870.)

L'armée française, en défensive, formait un cercle autour de Sedan, avec un front de 6 kilomètres entre la route de Floing à Illy et le chemin du fond de Givonne.

Les effectifs étaient, pour cette armée, de 124,000 hommes. L'armée allemande, avec un effectif de 245,000 hommes, était aussi en cercle, avec sa droite à Saint-Albert, sa gauche à

Bazeilles, par Fleigneux, Givonne et La Moncelle. Le front était de 13,800 mètres. C'est cette différence d'effectif qui a amené le grand mouvement enveloppant qui a déterminé la capitulation.

La densité était donc de 20 à 21 hommes chez les Français et de 17 h. 7 chez les Allemands.

La profondeur de l'ordre déployé n'a pas dépassé 2,000 mètres chez les Allemands.

Beaune-la-Rolande.

(28 novembre 1870.)

Les Français (18^e et 20^e corps) formaient autour de Beaune un demi-cercle de près de 13,000 mètres, la droite à Juranville, la gauche à Arconville. L'armée allemande, maîtresse de Beaune, a eu un front de 6,000 mètres au début et de 9,000 après l'arrivée des renforts.

Les Français mirent en ligne 60,000 hommes; les Allemands n'eurent pas au début plus de 11 à 12,000 hommes d'infanterie. Ils reçurent, à 2 heures de l'après-midi, l'appui d'une partie de la 5^e division prussienne (III^e corps) et d'une batterie de la 1^{re} division de cavalerie.

Loigny-Pourpry.

(2 décembre 1870.)

Les Français ont un front de 6,000 mètres, la gauche à Loigny, la droite au chemin d'Echelles à Lumeau, avec un crochet offensif à droite, en avant d'Artenay et du chemin de fer d'Orléans à Paris, ayant un front de 2,000 mètres.

L'armée allemande s'étend sur un front de 11 kilomètres, entre Azères et Baigneux.

Les Français engagèrent le 16^e corps, presque tout le 15^e

et une petite fraction du 17^e corps, lequel resta en réserve à Rouvray-Sainte-Croix.

Ont été engagés, du côté des Allemands, le 1^{er} corps bavarois, la plus grande partie des 17^e et 22^e divisions prussiennes.

La profondeur était de 3,000 mètres au 16^e corps français, de 2,500 au 15^e, de 2,000 mètres au centre de la ligne allemande et de 1,200 aux ailes.

Villiers (Champigny).

(30 novembre-2 décembre 1870.)

Les Français engagèrent les 1^{er}, 2^e et 3^e corps de l'armée de Paris, mais ce dernier n'entra en ligne que vers 3 h. 1/2.

Les 1^{er} et 2^e corps étaient réunis tout entiers sur la rive gauche de la Marne à 8 h. 1/2, sauf les réserves. C'est donc 48,000 et même 50,000 hommes groupés dans une densité exagérée, puisque la bouche de la Marne n'a pas plus de 2,000 mètres. On avait donc 24 hommes par mètre courant.

Il y avait en face, du côté des Allemands, 3,000 Saxons à Champigny et à Brie, une brigade prussienne à Noisy et la division wurtembergeoise à Villiers, Cœuilly et Chennevières.

Le Mans.

(10, 11, 12 janvier 1871.)

La bataille dite « du Mans » a duré en quelque sorte trois jours, les 10, 11 et 12 janvier 1871.

Il est bien difficile de déterminer exactement quel pouvait être l'effectif des deux partis, étant donnée la situation toute particulière des deux armées.

D'après le tableau indiqué dans la livraison n^o 17 de la guerre franco-allemande, les Allemands avaient à peine

60,000 hommes, formant le reliquat des III^e, IX^e et XIII^e corps d'armée et de quatre divisions de cavalerie.

Le général Chanzy n'est pas explicite dans son livre *La Deuxième Armée de la Loire*. Nous savons, toutefois, qu'il avait avec lui les 16^e, 17^e et 21^e corps, ce qui devait lui procurer un effectif de 100,000 hommes environ.

Ces trois corps étaient de 4 à 6 kilomètres en avant du Mans, sur un front de 24 à 25 kilomètres, la droite à Harnache sur la Sarthe, la gauche à Lalauve, à 5 kilomètres au nord du village de Pont-de-Ger, sur l'Huisne.

Les Allemands occupaient un front semblable, mais plus petit, parce qu'on avait laissé libre l'espace compris entre la route de Tours et la Sarthe.

Du côté des Français, on était absolument en ordre mince, sauf vers le Mans, où il y avait des échelons de 2,000 mètres de profondeur. La ligne de défense, très irrégulière, suivait les sinuosités de l'Huisne, avec deux crochets de 4 ou 5 kilomètres chacun à droite et à gauche.

Les corps allemands, par contre, étaient très échelonnés en profondeur, et on relève sur la carte des profondeurs de 6,000 à 7,000 mètres.

Saint-Quentin.

(19 janvier 1871.)

D'après le tableau donné dans l'historique allemand, il y aurait eu à Saint-Quentin 27,000 hommes d'infanterie et 5,500 de cavalerie présents à la bataille.

Il y avait, du côté des Français, les 22^e et 23^e corps. Leurs effectifs n'ont jamais été donnés d'une façon bien exacte, mais ils doivent être supérieurs à ceux des Allemands et se rapprocher de 35,000 hommes.

Ces 35,000 hommes formaient autour de Saint-Quentin,

face à l'ouest, un demi-cercle de 12,000 mètres, soit un peu moins de 3 hommes par mètre.

Les Allemands avaient un front d'attaque un peu plus grand, surtout sur l'aile droite qui menaçait la ligne de retraite de l'aile gauche française.

Héricourt.

(15 et 16 janvier 1871.)

La bataille de la Lisaine a, en réalité, duré trois jours, les 15, 16 et 17 janvier.

Les Allemands n'y déployèrent qu'un corps d'armée, le XIV^e, grossi de tout ce qu'on put emprunter au blocus de Belfort. Il y aurait eu, suivant leurs états d'effectifs, 45,000 hommes en ligne.

Il est difficile d'apprécier la force de l'armée française; elle se composait des 14^e, 15^e, 18^e et 20^e corps, ce qui devait approcher de 130,000 à 140,000 hommes. Ces quatre corps occupaient un front de 16 kilomètres avec des profondeurs moyennes de 3,000 mètres. C'est donc une densité de 8 hommes environ.

Les Allemands avaient le long de la Lisaine un front sensiblement égal : soit 3 hommes par mètre.

Dès le 16, le front s'étendit de près de 3,000 mètres, la droite des attaques étant à Montbéliard, la gauche à Chennebier. Il y a 19 kilomètres entre ces deux points.

Héricourt, qui a donné son nom à la bataille, est à peu près au centre des attaques, avec 8,000 ou 9,000 mètres d'intervalle entre les deux points ci-dessus.

Il est inutile de faire remarquer que les Allemands se mirent en ligne très mince, ayant des points dominants occupés par quelques grosses pièces empruntées au siège de Belfort.

Mont - Valérien.

(19 janvier 1871.)

On sait quel a été le résultat de la bataille du Mont-Valérien. Elle se livra dans la boucle de la Seine, dans l'intention probable de faire une trouée entre les lignes allemandes de Montretout, Garches, Buzenval, la seule direction possible par suite de nombreux travaux d'attaque disposés autour de Paris. Cette journée fut, à vrai dire, une sorte de compromis amené par l'exaspération de la population contre le bombardement.

La bataille a été livrée du côté des Français par 90,000 hommes environ, divisés en trois groupes, sous les ordres des généraux Vinoy, de Bellemare et Ducrot, sur un front de 5,000 à 6,000 mètres entre Saint-Cloud et Bougival, avec une espèce de pointe vers le parc de Buzenval.

D'après les tableaux de la guerre franco-allemande, le V^e corps allemand seul a été engagé. La situation de ce corps donne un effectif de 20,700 hommes.

Cette assez nombreuse série de recherches ne permet pas, on le voit, de conclusions pratiques.

Il reste indéniable qu'on doit toujours assurer à l'ordre de bataille une cohésion de profondeur suffisante pour livrer avec ses forces un combat sérieux et de durée, mais l'armement, l'instruction des troupes, autant que le terrain, empêcheront d'appliquer des règles.

Et on ne saurait — ceci n'est pas une critique faite à ceux qui ont cherché les bases du développement tactique — on ne saurait faire dépendre le succès ou le revers du plus ou moins de densité des lignes de bataille.

Il est loisible de critiquer (et cette critique n'a rien que de très raisonnable) le général Chanzy d'avoir couvert le Mans

sur un front de 25 kilomètres avec une armée qui se composait de trois corps et ne mettait pas plus de trois ou quatre hommes au mètre courant, comme il est loisible de critiquer le général Mac-Mahon occupant avec une armée de force à peu près semblable autour de Sedan un front de 5 à 6 kilomètres, c'est-à-dire mettant 18 ou 20 hommes au moins par mètre courant.

Mais on ne saurait admettre que c'est pour cela seulement et parce que l'un avait trop de densité d'occupation et l'autre pas assez qu'ils ont été battus.

Il y avait 4 h. 5 par mètre courant à Austerlitz du côté des Français, ce qui n'empêchera pas Austerlitz de rester un modèle de conception et d'opération tactique.

Il y avait 16 h. 5 à Waterloo pour faire le mouvement offensif, et 10 à la fin de la journée pour faire le mouvement défensif, ce qui ne nous a pas empêchés d'être battus.

Nous voyons à l'Alma les Russes en position sur des hauteurs, dans une situation préparée d'avance, avec 6 ou 7 hommes par mètre courant, bousculés par quatre petites divisions qui n'en avaient guère davantage; enfin à Héricourt, quatre corps déployés le long de la Lisaine, avec 5 ou 6 hommes par mètre courant, sont tenus trois jours en échec et battus en fin de compte par le seul corps allemand de Werder qui trouve encore moyen de maintenir dans leurs murs les 13,000 hommes enfermés à Belfort.

Bref, il reste établi qu'en ce qui concerne la densité des lignes dans les combats, on est beaucoup plus conduit par la nécessité et par les événements que par des principes.

Tout dépend du moral des armées, de leur instruction, de leurs armes, du terrain qu'elles occupent.

On pourra attaquer une position, de même qu'on pourra la défendre, avec un nombre relativement faible de soldats, s'ils sont bons et bien trempés; si l'on a des moyens de destruction supérieurs à ceux de l'adversaire, on pourra sans se

gèner mettre quatre hommes par mètre courant là où il en faudrait six ou huit.

Enfin, si l'on est sur une bonne position bien appuyée à ses ailes, ou si, inversement, l'accès d'une position présente des points d'arrêt, des espaces peu découverts, on pourra attaquer et se défendre avec un nombre relativement beaucoup moindre.

HEURES OU ONT COMMENCÉ LES COMBATS ; LEUR DURÉE, LEURS MOTIFS S'IL Y A LIEU.

Il est difficile, lorsque l'on n'a pas assisté à quelques combats, de se faire une idée exacte des conditions de durée d'une action et des espaces parcourus.

Les manœuvres que nous exécutons en temps de paix, loin de nous en donner l'expression vraie, sont, au contraire, par leur nature même, plutôt faites pour fausser celle que nous pourrions en avoir par l'étude des faits et par le sentiment réel des actions de guerre.

En face des trois plus grands facteurs de la guerre, qui sont les hommes, les armes et le terrain, il en est d'autres importants aussi quoique secondaires.

Comme premier de tous, on peut ranger le « temps ».

Nombre de batailles, dans le passé, sont restées indécises faute de temps, parce qu'on s'était laissé aller à l'espoir d'atteindre tel et tel objectif, même rapproché, et qu'on n'y put arriver dans un laps de temps qu'on s'était donné.

Certes, la réponse, assez simple à faire, serait de toujours commencer tôt, se donnant ainsi facilité pour compléter les effets; mais, cependant, il est des cas où — et cette objection vient toute seule — une attaque brusquée dès le matin pourrait être dangereuse, alors que faite le soir elle serait susceptible de bons résultats.

Il ne manque pas de considérations théoriques sur les motifs qui devront déterminer les généraux à attaquer l'ennemi le matin, l'après-midi ou le soir (1).

On dira avec raison qu'une arrière-garde, si rien ne l'oblige à faire autrement, devra toujours déterminer le soir sa plus grande résistance ; que c'est le soir qu'un général expérimenté devra vivement se jeter sur les points qui doivent être les meilleurs pour assurer son déploiement le lendemain.

On dira de même que, si l'on ne connaît qu'imparfaitement son terrain et les forces de son ennemi, il sera toujours dangereux de s'engager avant l'après-midi, seulement lorsqu'on aura vu clair dans l'échiquier de son adversaire.

On dira, enfin, que, si l'on se trouve en face d'un ennemi qui fait une manœuvre convergente et vous présente des masses assez séparées l'une de l'autre pour ne pouvoir s'aider mutuellement, il est urgent d'attaquer de bonne heure pour se donner le loisir d'avoir à soi ces masses en détail.

Tous ces principes sont indéniables.

Indéniable aussi est l'absolue nécessité de se rendre compte de la difficulté avec laquelle les troupes, et les meilleures, se meuvent au feu, et de la petitesse des espaces parcourus pendant des laps de temps même fort longs.

L'important à la guerre, et nous parlons là pour l'ensemble des masses composant une armée, n'est pas seulement d'attaquer son adversaire sur une position et d'y prendre sa

(1) Durant la guerre 1870-71, on disait assez volontiers, lors des nombreuses rencontres du mois d'août, que les Prussiens avaient pris pour tactique de toujours nous attaquer et nous faire lever nos camps le matin, sachant d'avance qu'à ce moment ils nous forçaient de renverser les marmites et de nous battre le ventre vide.

Il est douteux que cette idée soit venue dans l'esprit des généraux prussiens, mais elle prouve au moins que les questions d'heures sont loin d'être chose indifférente, puisqu'ils pouvaient, en mettant le matin l'alarme dans les campements français, se créer un avantage fort sérieux.

place. Il est avant tout et surtout de l'empêcher de coucher sur la position qu'il avait choisie, et de déterminer son recul dans les conditions les plus difficiles pour lui, de manière à lui créer ces embarras qui amènent, assez souvent, le recul à devenir une retraite, et la retraite quelquefois une déroute.

Anéantir l'ennemi moralement est le plus grand but, l'anéantir physiquement devenant une conséquence forcée de l'anéantissement moral.

Le temps en cela joue naturellement un grand rôle, et on va en juger par les exemples suivants, qui répondent au titre placé en tête de ce chapitre (1).

COMBATS DU MATIN

Wissembourg.

(4 août 1870.)

La durée du combat a été de six heures.

La retraite des Français a commencé à 2 heures, bien après la prise de la hauteur du Geisberg, où l'on avait tenu bon de 9 heures du matin à 1 heure du soir.

Les bataillons restés les derniers ont exécuté au Schaffbusch un retour offensif qui a arrêté la poursuite à la suite duquel les Allemands ont perdu le contact jusqu'au lendemain matin. On tiendra compte qu'il y avait 5,500 Français et qu'il a paru au feu près de 40,000 Allemands.

(1) On comprendra que, en citant ces exemples, nous n'avons pas voulu entrer dans de grands détails, non plus que raconter les conséquences des combats cités. Ces conséquences, tout le monde les connaît, au moins par à peu près.

Gravelotte.

(16 août 1870.)

La bataille, commencée à 8 heures du matin, ne se termine qu'à 8 h. 1/2 du soir.

Toutefois, ce n'est qu'à midi que les infanteries des deux armées se sont réellement engagées.

Jusqu'à 5 heures du soir, si l'on suit l'action sur la carte, les chaînes allemandes changent à peine de position. A la nuit, les chaînes françaises ont à peine avancé de 750 mètres.

Saint-Privat (Rezonville).

(18 août 1870.)

La bataille dure de 6 heures du matin à 8 heures du soir.

De 5 à 6 heures du soir, qui est le moment de la plus grande intensité du combat, celui où la garde prussienne a débouché de Sainte-Marie, on ne voit sur la carte, en suivant les détails de l'action, aucun fléchissement ni d'un côté ni de l'autre. A 7 heures du soir, les Allemands ont avancé d'environ 900 mètres sur leur front, sauf du côté des fermes de Moscou, la Folie, le Point-du-Jour, où les Français tiennent toute la journée, avec de très courts instants de recul puis d'avancée.

Sedan.(1^{er} septembre 1870.)

Le combat commence vers 4 heures du matin pour finir vers 3 heures du soir.

A midi, qui est l'heure où les deux infanteries se sont réellement engagées, les lignes assaillantes allemandes étaient à 3 kilomètres des murs de Sedan.

Vers 3 heures, ceux des régiments qui avaient le plus avancé logeaient leurs tirailleurs à Balan, à 400 ou 500 mètres de l'enceinte. Ils avaient donc franchi 2,500 mètres.

Encore tiendra-t-on compte que cette bataille a été livrée dans des conditions tactiques si particulières qu'on ne saurait y trouver un exemple.

Coulmiers.

(9 novembre 1870.)

La bataille, commencée à 8 heures du matin, finissait à 4 h. 1/2 du soir.

C'est vers 4 heures que les Bavarois prirent définitivement leur retraite par échelons.

Depuis 3 heures du soir, qui est l'instant où les deux infanteries se sont mises aux prises, jusqu'à la fin de la bataille (4 h. 1/2), les lignes d'attaque françaises firent 950 mètres.

Beaune-la-Rolande.

(28 novembre 1870.)

Combat de 9 heures du matin à la nuit tombante (avait pour but d'ouvrir le chemin de Paris à Pithiviers).

Loigny-Pourpry.

(2 décembre 1870.)

Combat de 9 heures du matin à la nuit; jusqu'à midi et demi, les lignes avancées restent en position. A ce moment et jusqu'à 4 heures du soir, les Allemands se portent en avant de 2,800 mètres.

Villiers (Champigny).

(Du 30 novembre au 2 décembre 1870.)

Le 30, le combat commence à 10 heures du matin pour s'éteindre à la nuit.

Les lignes françaises ont avancé ce jour-là de 2,500 mètres en avant du talus de la Marne.

Le 1^{er} décembre, il n'y eut pas à proprement parler de combat; malgré l'avancée de la veille on se rendait compte qu'il était à peu près impossible d'aller au delà.

Le 2, le combat reprend cependant vers 8 h. 1/2 du matin. Il dure toute la journée.

Bataille du Mans.

(10, 11 et 12 janvier 1871.)

Le combat a duré :

Le 10 janvier, de 8 heures du matin à 6 heures du soir;

Le 11 janvier, de 7 h. 1/2 du matin à 6 h. 1/2 du soir;

Le 12 janvier, de 8 heures à la nuit tombante.

Le dernier jour, la ligne française était le long de l'Huisne et s'étendait en une sorte de demi-cercle à 3,500 mètres en avant du Mans. La ligne allemande n'était guère qu'à 850 mètres en avant de la ligne française. Si on étudie par le détail la marche en avant, on voit que les Allemands mirent environ trois heures à franchir cette distance.

Saint-Quentin.

(19 janvier 1871.)

Le combat, commencé à 8 heures, finit à 6 h. 1/2. Veri

2 heures, la distance entre les lignes combattantes était de 1,000 mètres environ.

Héricourt.

(15, 16 et 17 janvier 1871.)

Le 15, les combats ont commencé à 8 heures du matin pour s'éteindre à 6 h. 1/2 du soir.

Le 16, on a repris à 6 h. 1/2 du matin pour aller jusqu'à 6 heures du soir.

Le 17, les mouvements et le feu commençaient à 5 heures du matin et duraient jusqu'à la nuit.

Ces diverses attaques offensives faites par les troupes françaises étaient les pointes entreprises dans un certain nombre de points, vers la Lizaine. Si l'on examine la carte, on voit qu'elles n'ont jamais dépassé plus de 850 mètres du point de départ.

Bataille du Mont-Valérien.

(19 janvier 1871.)

Le combat a commencé d'une manière un peu décousue vers 7 heures du matin; un brouillard épais couvrant les positions empêchait toute régularité dans les tirs.

L'ordre de battre en retraite fut donné à 5 heures; toutefois, en raison de la situation de certains corps, ce ne fut qu'à la nuit tombante que la bataille cessa absolument.

COMBATS DE L'APRÈS-MIDI

Spickeren (Forbach).

(6 août 1870.)

Le combat commence vers midi, plutôt peut-être avant midi qu'après, mais tout au plus à 11 h. 1/2. Il finit à 6 heures du soir.

La position haute dite le Rotherberg a tenu les assaillants en haleine toute la journée. On juge par cela combien a été petite l'avancée.

On remarquera que le 2^e corps français était en position, mais en position de retraite, car il avait évacué fort à tort Sarrebruck dont il eût été maître s'il avait voulu, et la bataille repose entièrement sur ce fait que les I^{re} et II^e armées allemandes auraient voulu l'une et l'autre avoir Sarrebruck comme point de passage de la Sarre. C'est le prince Frédéric-Charles (II^e armée) qui eût dû y passer dans l'après-midi, et c'est l'armée de Steinmetz (I^{re} armée) qui commença à y passer vers 11 h. 1/2 du matin. Le combat, par suite, est fort décousu du côté des Allemands.

Froeschviller (Woerth)

(6 août 1870.)

Il y eut, à Froeschviller, deux combats successifs avec une sorte d'accalmie. L'un, le matin, commença à 7 heures et se prolongea toute la matinée. Mais la bataille proprement dite ne commença que vers midi, et ce n'est qu'à 1 heure que le généralissime allemand, prince royal, prit la décision de

pousser l'action à fond et vint donner des ordres et des directions.

Elle a duré jusqu'à 9 heures du soir ; toutefois, elle était perdue pour les Français à 4 heures, qui est le moment où ils durent évacuer la position de Froeschviller-Elsasshausen.

La bataille est le résultat du rapprochement très grand qu'avaient les deux lignes ennemies. Une simple reconnaissance d'un bataillon prussien appuyé de quelques pièces, faite parce qu'on s'était figuré aux avant-postes que nous battions en retraite, a amené la série des événements de ce jour.

Beaumont.

(30 août.)

Le combat commence quelques instants après midi et finit à 7 heures du soir.

Il comprend deux moments :

Le premier, depuis l'attaque allemande jusqu'au moment de la retraite du corps français.

Dans cette période, qui a duré deux heures, la ligne prussienne a avancé d'environ 900 mètres.

La retraite sur Mouzon, qui a suivi, a été beaucoup plus rapide, car il y a de Beaumont à Mouzon 8 kilomètres.

Il faut remarquer, et cela est très important à retenir, que ce ne sont pas les corps qui avaient fait l'attaque de Beaumont qui ont fait la poursuite, mais des corps frais arrivés pendant le combat.

Artenay.

(10 octobre 1870.)

Le combat d'Artenay dure de 2 heures de l'après-midi à 5 heures du soir. Quelques coups de canon ont été tirés dans

la matinée, mais ce n'est que vers 2 heures que les infanteries se sont engagées. Les lignes allemandes ont, dans cette période de 2 à 5 heures, soit trois heures, avancé de 1,200 mètres.

COMBATS DU SOIR

Borny.

(14 août 1870.)

Le combat a duré de 4 heures du soir jusqu'au delà de 8 h. 1/2.

On en a développé les motifs dans un des précédents chapitres.

Noisseville (Sainte-Barbe).

(31 août-1^{er} septembre.)

Le combat n'a commencé, le 31 août, que vers 6 heures du soir pour finir à 10 h. 1/2.

Il a recommencé, le 1^{er} septembre, à 5 h. 1/4 du matin pour finir à midi.

C'est une de ces batailles cherchées, mais indéfinissables dans leurs motifs. Il s'agissait, dit-on, de faire une trouée de Metz vers Thionville, par la rive droite de la Moselle.

Comme l'on n'a jamais su la vérité sur le but cherché, il n'y a pas de déductions à tirer de ces deux actions successives, non plus que des heures où elles furent engagées.

Ce qui est à noter, c'est que les divisions Bastoul et de Montaudon, qui formaient le centre de la ligne française et avaient fait leur déploiement le long du ravin dit de la

Planchette, sont celles qui se sont le plus avancées en offensive. Dans la soirée du 31 août, elles franchirent environ 1,900 mètres.

Peut-on, de toutes ces notes, tirer des conclusions ? Il ne nous le semble pas.

Tout est presque toujours imprévu dans les rencontres ou au moins dans les engagements.

Le 6 août, à Frœschviller, aucun des deux adversaires ne songeait, ce jour-là au moins, à s'aborder. Des deux côtés, on ne se connaissait guère et on se disposait bien plus à se tâter qu'à essayer une bataille générale.

Le 6 août aussi, à Spickeren, ce sont des avant-gardes allemandes qui s'engagent un peu au hasard, sur la simple idée que les Français sont en retraite ou s'y disposent et qu'il sera bon de les talonner.

Le 14 août, à Borny, c'est aussi une attaque d'avant-garde faite par gloriole bien plus que par tout sentiment de tactique.

On a eu la chance de pouvoir dire après que l'attaque avait eu pour but de faire perdre aux Français une journée et d'en gagner une sur eux. C'est peut-être vrai ; mais ce n'a été qu'une conséquence et non pas le but.

Le 16 août, à Gravelotte, c'est encore un cas analogue. Les renseignements manquaient, et le commandant du corps prussien lancé sur la rive gauche de la Moselle, sous Metz, n'attaque que parce qu'il croit avoir affaire à de simples arrière-gardes, qui ne sont là que pour couvrir la marche des Français vers la Meuse.

On a beau jeu, nécessairement, à étayer des règles sur des

événements d'un passé déjà lointain. Rien ne nous prouve qu'alors aussi on n'ait pas été amené à des attaques de telle ou telle heure plutôt par le hasard et les circonstances que par un calcul prémédité.

Est-ce de son plein gré que Napoléon a livré, le 16 juin, à 3 heures du soir, aux Prussiens de Blücher, la bataille de Ligny?

Ce serait une idée peu heureuse, car la nuit les a sauvés de la déroute et leur a permis d'être le surlendemain à Waterloo.

Est-ce de son plein gré que Napoléon a livré à midi la bataille de Waterloo?

Il l'a fait parce qu'il avait plu toute la nuit, que le terrain était détrempe, et que, pour mouvoir dans les plaines de la Belgique ses nombreux escadrons et ses batteries, il fallait un sol moins boueux et plus résistant. Force était donc d'attendre l'après-midi.

Est-ce parce qu'il comptait, pour se déployer dans les plaines du Marchfeld, sur la nuit, que Napoléon franchit assez tard le Danube, le 21 mai 1809?

Il a commencé le passage sitôt que les ponts ont été bien calés.

La crue rapide du fleuve les ayant rompus en quelques instants, il a été très heureux que la nuit vînt pour faire occuper Asparen et Essling, y cramponner deux divisions et se réserver ainsi une tête de pont pour recommencer le lendemain son débouché devant l'archiduc.

On cite la bataille de Rivoli, dont le succès est dû à une exécution matinale, comme type de bataille engagée le matin, avec intention. Jusqu'à preuve du contraire, il est bien difficile de ne pas admettre qu'il y eut dans cette attaque matinale d'une des colonnes ennemies plus de bonne fortune que de calcul.

A Eylau aussi, l'armée française s'avance en trois colonnes séparées, comme l'avait fait l'armée autrichienne à Rivoli.

A la pointe du jour, le 8 février 1807, une des colonnes est assaillie par les Russes, dont l'objectif est d'anéantir successivement chaque groupe avec des forces supérieures ; et cependant, les Russes sont battus, quoique leur but, en prenant dès le matin l'offensive en hiver, eût été, on le dit du moins, de se réserver le temps nécessaire pour prendre à part chacune des colonnes françaises.

Impossibilité donc de fixer des règles.

La règle immuable de la guerre est d'attaquer l'ennemi là où on le trouve, sous condition qu'on ait devant soi l'armée principale ou une fraction de cette armée, dont l'échec, si on réussit à la battre, rejaillira moralement et physiquement sur l'ensemble.

Rechercher la principale armée ennemie, tel est le principe.

Pourra-t-on admettre dans ces conditions qu'il sera loisible de choisir son heure ? Nous ne le pensons pas. Il ne faut certes pas, quand on le peut, négliger le facteur si important de l'heure de l'engagement, se souvenant que, quoi qu'on puisse faire, on avance très peu à la guerre ; que les enlèvements de positions, de villages, de maisons même sont des actes très longs, parce qu'ils obligent à une préparation indispensable au développement et au fonctionnement de l'infanterie.

« La guerre, dit Frédéric II dans ses *Aphorismes*, n'est un art que pour les hommes médiocres. » C'est possible ; mais, si ce n'est pour les vrais généraux qu'une science, c'en est une, en tous cas, qui contient des théorèmes suivis de nombreux corollaires et où il faut souvent faire la part très large aux événements.

Commencer une attaque à tel ou tel moment de la journée, suivant le terrain, suivant le but poursuivi, suivant les conséquences qu'on veut prévoir et éviter, c'est réalisable en théorie, mais c'est bien moins sûr en pratique.

Ce que nous avons tenu surtout à indiquer, sans l'avoir pu

développer comme il convient, en raison des difficultés qu'on éprouve lorsqu'il faut rechercher sur les cartes, et d'après des récits quelquefois un peu vagues, les espaces parcourus, c'est que ces espaces sont relativement minimales en raison du temps employé à les parcourir (1).

DES PERTES EN HOMMES QUE FAIT ÉPROUVER LA GUERRE ET DE LA DÉPENSE EN MUNITIONS

Comme corollaire, en quelque sorte, aux précédents chapitres, nous voulons terminer par quelques considérations suivies d'exemples pris dans la guerre de 1870-1871, relativement aux pertes que fait éprouver la guerre et à la dépense en munitions.

Les fascicules parus en 1887, comme complément des manœuvres de l'infanterie française, disent (fasc. 3, art. 3) : « Les pertes d'une compagnie dans une action offensive peuvent être évaluées au quart de l'effectif lorsque la compagnie est arrivée à 200 mètres de l'ennemi. »

Cette espèce d'axiome, sur lequel on base les étendues en largeur à occuper dès les débuts d'une marche en avant en

(1) Nous avons dit ci-dessus que, dans les manœuvres du temps de paix, on ne se rendait compte que très insuffisamment des rapports entre les troupes, les armes, le terrain et les étendues occupées.

Plus insuffisamment encore se rend-on compte du temps et de la succession longue des efforts qu'il faut à des régiments, des brigades, des divisions même pour opérer l'occupation ou la défense de points tactiques du terrain.

Il ne saurait en être autrement, du reste, parce que l'on serait astreint, si l'on voulait indiquer le temps moyen de résolution de certaines situations tactiques, à des arrêts qui ne pourraient être compris.

On préfère rester en dehors de la réalité, comprenant que le remède apporté avec ces arrêts serait pire que le mal.

formation de combat, n'a pas été sans soulever d'objections (1).

On s'est demandé, d'abord, sur quelle donnée on s'appuyait pour cette détermination du quart; on s'est demandé, surtout, ce qui adviendrait alors, à partir de 200 mètres, si le défenseur continuait à tenir ferme la position.

Ce ne serait plus alors une perte du quart des restants, car les proportions du tir et des touchés s'augmenteraient d'une manière que les études de polygone sont même inaptes à établir.

En effet, dans nos polygones, de 1,000 mètres à 400 mètres, sur des surfaces de 2 mètres de hauteur, qui vont en augmentant en largeur avec les distances, pour être de 1^m,50 de large à 400 mètres et 5 mètres à 1,000 mètres, nous obtenons moyennement, sur l'ensemble, de 20 à 24 p. 100.

Mais, sitôt qu'on arrive à 300 mètres, 200 mètres, 100 mètres, les pour cent, sur des surfaces rondes de 1^m,50, 1 mè-

(1) Remarquons, sans vouloir faire de critique, car nous comprenons et admettons très bien la partie plutôt morale que manœuvrière à laquelle visaient les auteurs des fascicules, que, en posant l'axiome d'une perte d'un quart dans une troupe engagée en offensive (avant 200 mètres), ils allaient un peu à l'encontre de ce qu'ils voulaient obtenir: « le mouvement progressif en avant quand même ».

Il valait mieux laisser dans l'ombre la question de pertes. On admettra difficilement, en effet, qu'une troupe qui aura perdu, à son premier engagement de la journée, dans le court instant, une demi-heure à peine, que lui attribuent les fascicules pour arriver à 200 mètres de l'ennemi, le quart de son effectif, qui en aura perdu un autre quart à terminer cette offensive, sera apte à prolonger une lutte et à pousser au delà pour recommencer un nouvel assaut, aussi sanglant que le premier.

Ce serait faire le jeu du défenseur et prôner la supériorité de la défense sur l'attaque, puisqu'il suffirait d'attendre son ennemi dans une bonne position pour être certain de le mettre rapidement hors d'état de pousser en avant.

tre et 0^m,50 de diamètre, deviennent sur-le-champ 38, 39, 40 et 42 p. 100 (1).

Il est bien difficile, d'après cela, d'apprécier ce que peuvent être les résultats vrais du champ de bataille.

Ceux que nous donnent les exercices d'expériences des feux dits « de guerre », exécutés sur des objectifs représentant une troupe en ordre de combat, s'échelonnent de 1 p. 100 à 1,200 mètres à 20 p. 100 à 200 mètres.

De même que sur les objectifs du tir individuel, on passe très vite à des différences sensibles dans les résultats, lorsqu'on arrive des distances moyennes aux distances rapprochées; de même dans les tirs de guerre, après avoir obtenu seulement 5, 6 et 8 p. 100 à 600, 500, 400 mètres, on arrive à produire 14 p. 100 à 300 mètres, 20 p. 100 à 200 mètres.

C'est en se basant sur ces chiffres de résultats habituels que la commission de l'Ecole régionale de tir de Châlons avait fait, il y a quelques années, des tableaux très intéressants

(1) Qualification du pour cent à obtenir, dans les tirs réglementaires individuels, pour considérer les tireurs qui exécutent le tir comme *assez bons* :

A	100 mètres, 36 à 42 p. 100.
A	200 mètres, 31 à 39 p. 100.
A	300 mètres, 30 à 38 p. 100.
A	400 mètres, 28 à 38 p. 100.
A	500 mètres, 28 à 37 p. 100.
A	600 mètres, 22 à 29 p. 100.
A	700 mètres, 17 à 21 p. 100.
A	800 mètres, 14 à 17 p. 100.
A	900 mètres, 10 à 11 p. 100.
A	1,000 mètres, 9 à 11 p. 100.

donnant les pertes successives d'une compagnie marchant à l'offensive, à raison de 50 p. 100 ou 25 p. 100 (1).

Le principe des résultats est, dans ces conditions, basé nécessairement sur la consommation des munitions, puisque, à chaque distance, on suppose que l'on tire un nombre de coups de fusil égal au nombre de soldats qui restent (ou à peu près égal), ou plutôt que, se basant sur le pour cent moyen de chaque distance, on en conclut un chiffre de pertes proportionnel, suivant qu'on admettait un effet destructif total de 50 ou de 25 p. 100.

C'est cet effet destructif du 25 p. 100, réduisant par conséquent une troupe de 200 fantassins, partie de 1,300 mètres de la position ennemie, à n'être plus que 149 à 200 mètres, que le fascicule dont il est question considère comme le résultat normal de toute attaque.

Les recherches que nous allons exposer dans la guerre de 1870-71 ont pour but de faire voir ce que cette base a de vrai.

(1) Pertes successives d'une compagnie en formation de combat :

DIS- TANCE- Mètres.	our cent moyen	SUR UNE PERTE DE 50 p. 100.			SUR UNE PERTE DE 25 p. 100.			OBSERVA- TIONS.		
		ffectif res- tant à chaque dis- tance.	Pertes à chaque distance.		Effectif res- tant à chaque dis- tance.	Pertes à chaque distance.				
			Chalno.	Soutien.		Total.	Chalno.		Soutien.	Total.
1,275	0,5	200	1	»	1	200	1	»	1	
1,200	1	199	2	»	2	200	1	»	1	
1,100	2	197	3	»	3	199	2	»		
1,000	2,5	194	4	1	5	197	3	»	3	
900	3,2	189	5	1	6	194	3	»	3	
800	3,9	183	6	1	7	191	3	1	4	
700	4,9	176	6	2	8	187	3	1	4	
600	5,6	168	8	1	9	183	4	1	5	
500	6,6	159	8	2	10	178	4	1	5	
400	8,7	149	10	2	12	173	5	1	6	
300	14	137	14	3	17	167	6	2	8	
200	20	201	20	»	20	159	10	»	10	
		100				149				

Remarquons tout d'abord, et l'expérience le prouve, qu'on ne saurait dépasser, dans la pratique, un certain chiffre de pertes, chiffre qui est en rapport avec le plus ou moins d'énergie et de valeur militaire de la troupe engagée.

C'est un chiffre en quelque sorte moral, par conséquent indéterminable. Tout au plus peut-on lui fixer un maximum.

Ce maximum, nous pensons le trouver en faisant une fois encore appel à l'opération militaire si souvent citée : *Attaque de Saint-Privat par la garde prussienne.*

On ne peut douter que cette attaque n'ait été menée avec une ardeur et un entrain extrêmes, à défaut des formes tactiques que demandait un aussi sérieux assaut.

Or, il est constant qu'une perte de 50 p. 100 (car il y eut 6,000 hommes hors de combat, en une demi-heure, sur les 12,000 qui formaient la première ligne (arrêta net le mouvement, et que, arrivés à 600 ou 500 mètres des tirailleurs français, les assaillants durent se coucher et se contenter d'entretenir le feu, dans l'impossibilité absolue de faire un nouveau pas en avant.

L'attaque ne peut être reprise que lorsque le mouvement tournant du XII^e corps (Saxons) fut assez prononcé pour déterminer le mouvement de recul des défenseurs de Saint-Privat.

On a calculé, aussi approximativement que possible, que les lignes françaises, en avant de Saint-Privat et dans Saint-Privat même, avaient dû tirer environ 270,000 cartouches et n'avaient obtenu, en somme, que 2 p. 100 dans un tir, sur la zone de 500 à 1,200 mètres en avant d'elles, de trois coups à la minute, ce qui est loin de la rapidité qu'il était possible d'obtenir du fusil Chassepot, dont on était armé (1).

(1) Les défenseurs de Saint-Privat étaient 3,000; ils ont eu 90 cartouches

Il paraît donc fort difficile, nous le répétons, de fixer, même approximativement, les pertes que peut éprouver une troupe engagée, et les appréciations à ce sujet sont toutes fantaisistes; car, en relevant, sur les historiques des corps, les pertes subies à telle ou telle affaire, on n'a qu'un résultat général de la journée, et il n'est pas d'exemples qu'on ait pu connaître les pertes exactes d'un moment à un autre, sauf dans la guerre de siège, le jour des assauts.

Mais on est là dans des situations tellement exceptionnelles qu'on ne saurait en déduire ce qui se passe dans une attaque ou défense de position en rase campagne.

D'après les récapitulations faites, l'Allemagne aurait, dans la période 1870-1871, jeté sur le sol français, savoir :

La Prusse,	1,207,041 hommes.
La Bavière,	100,300 —
Le Wurtemberg,	27,700 —

à tirer, et on peut supposer qu'ils les ont à peu près toutes brûlées (soit 270,000).

Ils avaient en face d'eux, sur un front de 1,400 mètres, trois brigades de la garde prussienne, qui se démasquèrent à 2,000 ou 2,500 mètres. On peut admettre que 12,000 hommes formaient les lignes avancées. Après une demi-heure, 6,000 hommes étaient couchés, tués ou blessés. C'est donc un tir de trois cartouches par minute et un pour cent de 2,2.

Si nous admettons que le feu a commencé ses effets foudroyants à 1,200 mètres, qui était la hausse maxima du chassepot, et a cessé entre 600 et 500 mètres, qui est le point où les chaînes assaillantes ont dû se coucher et attendre, on en pourrait conclure que le résultat 2,2 p. 100 est celui qu'on doit espérer dans un tir exécuté sur les zones situées entre 500 et 1,200 mètres en avant des lignes de feu.

Mais il faut tenir compte que, dans cette phase de la bataille, les bataillons prussiens étaient dans une formation exceptionnellement dense.

Dans les polygones, sur des objectifs placés dans les zones précitées, on obtient moyennement 16 p. 100. On sera plus dans le vrai en posant en règle que, à la guerre, les résultats étant dix fois moindres que dans les polygones, on obtiendrait seulement 1,6 p. 100.

La Saxe,	43,200	hommes.
Le Duché de Bade,	25,300	—
La Hesse,	15,200	—

Soit un total de : 1,418,741 hommes (1).

Dans ce chiffre énorme, qui ne comprend pas, nous le pensons du moins, les officiers, au nombre de 33,103, la perte totale a été de plus du dixième (10,8).

On la calcule à 130,613, dont 6,610 officiers (il n'est question que des tués ou blessés aux diverses affaires).

Sur ce chiffre, les tués comptent pour 28,268, dont 1,871 officiers (2).

Ce sont des chiffres totaux, une récapitulation générale.

Si nous nous reportons, maintenant, aux chiffres des pertes dans les grandes batailles de la première période, les seules où il soit possible de faire d'une façon à peu près sûre la balance entre les pertes et les effectifs, nous trouvons :

(1) Suivant d'autres renseignements, il serait rentré en France 913,957 Allemands, savoir :

695,957 Prussiens; 105,403 Bavaois; 42,502 Saxons; 28,781 Wurtembergeois; 15,396 Hessois; 25,918 Badois.

D'autres donnent: 33,101 officiers; 1,113,254 hommes de troupe.

(2) Quantité de statistiques ont été faites sur les pertes de l'armée allemande. Nous avons choisi, en quelque sorte, des chiffres moyens.

Suivant les uns, le chiffre des pertes totales affectant l'armée a été de 208,617 officiers et soldats, dont 41,725 par maladies diverses, et le reste, 166,892, morts, blessés, disparus.

Suivant d'autres, le chiffre des tués, blessés, disparus, n'est que de 5,883 officiers et 112,034 soldats. Suivant d'autres encore, il y eut 174,366 officiers et soldats tués, blessés, disparus, morts de blessures ou de maladies contractées pendant les opérations : 42,490 morts ; 127,867 blessés ; 4,009 disparus.

Une autre récapitulation donne 44,993 morts, 129,250 blessés.

Enfin, d'après la récapitulation des volumes de la *Guerre franco-allemande*, la lutte aurait coûté à l'Allemagne 123,453 hommes et 6,245 officiers.

Le chiffre des tués ou morts de leurs blessures serait de 40,031.

1° Bataille de Frœschviller (Wœrth), le 6 août : perte de 10,643 tués ou blessés pour un effectif de 130,000 engagés, comprenant les deux corps bavarois, deux corps prussiens et la division wurtembergeoise.

C'est donc environ 8,2 p. 100, ou le douzième de l'effectif.

2° A Spickeren, le 6 août : perte de 4,841 hommes pour un effectif engagé de 32,000 hommes environ, appartenant à des brigades et régiments des III^e, VII^e et VIII^e corps prussiens.

C'est donc environ 15,1 p. 100, ou le sixième et presque le septième de l'effectif.

3° (14 août.) Bataille de Colombey-Nouilly (Borny) : perte de 4,904 hommes pour un effectif de 35,000 hommes, formés des fractions des I^{er} et XII^e corps, avec des détachements du IX^e qui, du reste, furent très peu engagés.

C'est donc aussi le septième environ de l'effectif ou 14 p. 100.

4° Bataille de Vionville-Mars-la-Tour (Gravelotte), livrée le 16 août par le III^e corps d'abord, soutenu ensuite par des fractions des VIII^e, IX^e et X^e corps. 100,000 hommes peut-être entrèrent en ligne successivement, dans la journée. Perte de 15,790 tués ou blessés.

C'est à peu près 15 ou 16 p. 100, ou un peu plus du sixième de l'effectif.

5° (18 août). Saint-Privat : 220,000 hommes environ sont engagés, composés de deux corps de la I^{re} armée, nos 7 et 8, et des III^e, IX^e, X^e et XII^e corps de la II^e armée avec la garde.

Il convient de dire que deux corps environ furent tenus en réserve, au moins en partie, assez loin du champ de bataille.

Perte de 20,159 tués ou blessés.

C'est donc 9 à 10 p. 100, et le neuvième ou le dixième de l'effectif environ.

6^e Sedan (bataille du 1^{er} septembre) : effectif, 220,000 hommes, composant la II^e armée et l'armée de la Meuse.

Perte de 8,915 tués ou blessés.

Soit environ 4 p. 100, et à peu près le vingt-cinquième de l'effectif.

On voit que, dans ces grandes luttes de la première période de la guerre, c'est moyennement 10 à 11 p. 100 qui chiffre, chaque jour de combat, les pertes de l'armée allemande (1).

Nous allons essayer, maintenant, pour répondre mieux à la question posée, de détailler les chiffres généraux précités.

Mais, tout d'abord, il faut bien poser ce que ce détail peut présenter d'inexact.

En relevant les pertes dans les premières batailles de la guerre, nous avons pu supposer, et c'est ce qui nous a engagé à les choisir, que les effectifs combattants arrivaient avec leur complet de guerre sur le territoire français. Partant de cette base, il a été possible de diminuer les corps des pertes qu'ils avaient éprouvées dans de précédents engagements, mais il n'était pas possible, faute de renseignements, de diminuer des hommes disparus des rangs par maladie, fatigue ou autre cause. Nous avons pensé, du reste, que cette diminution a pu être compensée par les remplacements envoyés des dépôts,

(1) Des statistiques fort compliquées et intéressantes ont été faites par des médecins allemands. Suivant eux, les pertes de la campagne, sauf quelques points restés inconnus, se sont montées seulement à 4,668 officiers, et 95,076 sous-officiers et soldats. On a calculé que, sur 1,000 tués ou blessés, il y en avait 841 de l'infanterie et 159 des autres armes et que, sur 1,000 blessures, il y en avait 726 par le fusil, 192 par le canon, 35 par la baïonnette ou le sabre, le reste par des causes diverses.

quoique nous sachions que ces remplacements ont été très peu nombreux au début des opérations.

Les chiffres que nous donnons comme déduction seront donc considérés comme des minima.

1° Bataille de Frœschviller.

(V^e corps prussien) (1).

C'est ce corps qui allume l'action, dès 7 heures du matin, avec un des régiments de la 20^e brigade, le 37^e. Ce régiment est soutenu, vers 10 heures, par le 50^e, puis successivement, entre midi et midi et demi, par les 17^e, 18^e et 19^e brigades (58^e, 59^e, 7^e, 47^e, 6^e et 46^e régiments).

Le rôle de ces régiments est l'enlèvement des hauteurs entre Wœrth et Frœschviller, puis celui de Frœschviller même. Leur perte totale est de 5,288 hommes. Elle varie dans les corps suivant les difficultés des abords.

Les régiments de la 19^e brigade, 6^e et 46^e, qui ont à enlever des tranchées-abris et des escarpements mis en état de défense, perdent, le premier 876, le second 982 hommes, soit 29 et 33 p. 100 de leur effectif. Les régiments de la 18^e brigade, 7^e et 47^e, ne perdent que 551 et 575 hommes, soit 20 p. 100.

Le 58^e et le 59^e, qui abordent les pentes douces, avec des pertes moindres : 419 et 298 hommes, soit 15 et 10 p. 100.

(1) 1^{er} corps bavarois, s'engage vers 2 heures. Les 4 bataillons des 2^e et 41^e régiments forment la 1^{re} ligne. Cette ligne franchit la Sauer, et prend part à la lutte jusqu'à l'enlèvement de Frœschviller. Elle donne deux assauts, charge à la baïonnette, est repoussée, chargée à son tour, puis ramenée en avant.

La perte moyenne des bataillons varie de 110 à 193 hommes hors de combat (soit de 11 à 19 pour 100).

On s'était déjà un peu engagé dans la matinée, mais, sur l'ordre du général en chef, les troupes avaient rompu le combat

Enfin, la 20^e brigade, qui a ouvert l'action, qui a dû revenir plusieurs fois à la charge, perd respectivement 713 et 855 hommes dans chacun de ses régiments, soit 24 et 29 p. 100.

C'est donc, par régiment, une moyenne de 23 p. 100.

Au XI^e corps prussien, les 41^e et 42^e brigades, aidées du 11^e bataillon de chasseurs, ont à enlever successivement le Niederwald, Elsasshausen et Froeschviller, de concert avec le V^e corps.

Les quatre régiments (80^e, 87^e, 82^e et 88^e) et le bataillon de chasseurs perdent à peu près chacun 350 hommes; le bataillon seul en perd près de 150.

Au total, 1,569 tués ou blessés : 13 p. 100 pour les régiments, 16 pour le 11^e bataillon. Les 43^e et 44^e brigades perdent de 9 à 13 p. 100 (1,307 hommes).

2^e Bataille de Spickeren.

Dans cette bataille, on le sait, les engagements sont successifs, à mesure que les régiments débouchent sur le terrain de combat.

A midi s'engagent les 39^e et 74^e régiments (27^e brigade). Le soir, 628 hommes du premier, 661 du second manquent à l'appel.

C'est environ 22 à 23 p. 100.

La 28^e brigade (77^e et 53^e régiments) débouche à 3 heures et perd, jusqu'au soir, 602 et 209 hommes, soit 20 p. 100 au premier régiment, 10 p. 100 au second. Plus tard, vers 4 heures, s'engagent hâtivement les 9^e et 10^e brigades.

Le premier régiment de chacune d'elles, 48^e et 12^e, fait des pertes sérieuses : 548 et 771 hommes, soit, respectivement, 18 et 26 p. 100. Les pertes des deux autres sont moindres : le 8^e régiment ne perd que 12 ou 13 p. 100 (380 hommes); le 52^e, seulement 4 p. 100 (116 hommes); enfin,

le 40^e régiment, formant tête de colonne du VII^e corps, perd 468 hommes, soit 15 à 16 p. 100.

C'est, en somme, une perte moyenne de 16 à 17 p. 100.

3^o Combat de Colombey-Nouilly.

Nous retrouvons, quelques jours après, le VII^e corps avec deux de ses brigades, les 25^e et 26^e, au combat de Borny (13^e, 73^e, 15^e et 55^e régiments), à l'assaut de la crête nord du ravin de Colombey, du village d'Aubigny et des tranchées en arrière du château de Colombey.

Engagé vers 4 heures, le 15^e perd 463 hommes; le 55^e entre en ligne vers 5 heures, et a 525 tués ou blessés. Les deux autres, arrivant à 5 h. 1/2 ou 6 heures, perdent, le 73^e, 470 hommes, et le 13^e régiment, 264.

C'est donc, respectivement, 15, 18, 24 et 9 p. 100, soit, moyennement, 17 p. pour 100 pour la division.

Les 2^e et 3^e brigades du I^{er} corps, engagées à peu près aux mêmes heures contre les Français, qui garnissent les hauteurs de Bellecroix, les villages de Nouilly, de Mey, chaudement disputés, avec des alternatives de succès et de recul, font des pertes analogues à peu près aux pertes des deux brigades du VII^e corps.

Le 3^e régiment a 582 tués ou blessés; le 43^e, 735; le 4^e, 483; le 44^e, 462; le 1^{er} bataillon de chasseurs, 209.

C'est environ et respectivement 19, 25, 16, 15 et 21 p. 100.

Soit, en moyenne, 19 p. 100.

4^o Rezonville-Mars-la-Tour.

Les conditions particulières de la bataille, les efforts qu'ont à soutenir les régiments du III^e corps, qui a à supporter, une

partie de la journée, les péripéties du combat, vont montrer une certaine augmentation dans les pertes.

La 9^e brigade (8^e et 48^e régiments) s'engage la première, vers 9 h. 1/2, en face des bois de Vionville, Saint-Arnould et des hauteurs à l'ouest. Elle perd 1,119 hommes (523 dans un régiment, 596 dans l'autre).

C'est 22 p. 100 environ.

Après la 9^e, s'engage, vers 10 h. 1/2, la 11^e brigade, qui a pour objectifs successifs Vionville, Flavigny et, le soir, Rezonville. Les deux régiments (20^e et 35^e) ont, le premier 700, le second 851 hommes hors de combat, soit de 23 à 28 p. 100.

Vers 11 heures, débouchent les 24^e et 64^e régiments (12^e brigade), dont les pertes sont respectivement, le soir : 1,099 et 683 hommes, soit 37 et 23 p. 100.

Enfin, à 11 h. 1/2, débouchent les 12^e et 52^e régiments (10^e brigade). Le premier ne perd que 422 hommes (19 p. 100). Mais le second, chargé par les cuirassiers français après qu'il vient d'enlever Flavigny, obligé de gagner Rezonville par une plaine découverte, a 1,202 hommes hors de combat (42 p. 100).

Dans les corps arrivant au canon, mais y arrivant tard, les pertes sont aussi fort sérieuses, pour les têtes de colonne surtout.

Le 62^e régiment (VIII^e corps), débouche à 5 heures devant les hauteurs de Rezonville, échoue dans son attaque et perd, en peu de temps, 852 hommes (28 p. 100).

Le 11^e (IX^e corps) arrive vers 6 h. 1/4, trouve le 72^e fort éprouvé, le remplace aux attaques et y échoue avec une perte de 1,119 hommes (37 p. 100).

Vers la gauche des Allemands, le X^e corps, arrivant après une marche fort rapide, avait pu engager successivement ses brigades.

La 37^e débouche vers midi (91^e et 71^e régiments). On les

lance sur les bois de Tronville, et ils s'y battent toute la journée, perdant 18 p. 100 de leurs effectifs (1,028 hommes).

La 38^e et la 39^e arrivent plus tard, vers 4 et 5 heures.

La 39^e, engagée vers Rezonville et Tronville, perd seulement 1,031 hommes, soit 17 à 18 p. 100.

Mais la 38^e (16^e et 57^e régiments), lancée à l'attaque des hauteurs au nord de Mars-la-Tour, fait, en moins d'une heure, des pertes énormes.

Sur un effectif de 4,546 hommes, elle a 370 prisonniers et 2,172 tués ou blessés, soit 52 p. 100.

5^o Bataille de Saint-Privat.

On va voir se continuer, à Saint-Privat, les moyennes précédentes. Ce fut cependant une très sanglante bataille, puisque les pertes générales de l'armée prussienne furent de 900 officiers et 19,300 sous-officiers et soldats.

C'est dans la lutte de cette journée que nous avons fait remarquer, plus haut, qu'une perte d'hommes qui atteint 50 p. 100, ou s'en approche, met une troupe, même des meilleures, dans la situation de désarroi qui doit être considérée comme un maximum qui rend à peu près impossible la continuation du combat (1).

(1) Nous avons supposé, et cela ressort à peu près du reste des documents, que la garde avait ses effectifs sensiblement au complet. Il faut admettre, cependant, qu'elle avait subi déjà des diminutions au 18 août.

D'ailleurs, pour tous les régiments qui ont perdu 35 à 36 p. 100, presque tous à l'attaque de Saint-Privat, on doit supposer que c'est sur les bataillons de 1^{re} ligne, c'est-à-dire sur 1,600 ou 1,700 hommes au lieu de 3,000 de l'effectif, qu'ont porté surtout les pertes.

Dans ces conditions, il est parfaitement admissible, et le récit le fait ressortir, que les bataillons de 1^{re} ligne aient perdu 50 p. 100, ceux de 2^e ligne, engagés ensuite, seulement 17 ou 18.

Le régiment de fusiliers et les bataillons de chasseurs, conservés en 3^e ligne, eurent peu à souffrir. Le régiment eut 343 hommes hors de combat. Les chasseurs (tirailleurs), 431.

On ne retrouvera plus, dans les chiffres qui suivent, ce 50 p. 100, mais il faut tenir compte que nous établissons des résultats sur l'effectif total des régiments et que, dans les engagements, c'est généralement sur deux bataillons que portent les pertes, le troisième n'intervenant que comme réserve.

Garde prussienne :

1^{re} brigade composée des 1^{er} et 3^e régiments. Est engagée en entier aux assauts de Saint-Ail, Sainte-Marie, Saint-Privat. Chacun des régiments perd, le premier 1,056, le deuxième 1,060 hommes, soit, pour chacun, 35 ou 36 p. 100.

2^e brigade (2^e et 4^e régiments). Le 2^e, engage à côté des 1^{er} et 3^e, perd aussi 35 à 36 p. 100 (1,076 hommes). Le 4^e, resté en réserve, ne perd que 18 p. 100 (524 hommes).

4^e brigade (2^e et 4^e régiments de grenadiers). Engagés à côté des précédents, ces régiments perdent l'un 1,020, l'autre 902 hommes, soit de 30 et 34 p. 100.

3^e brigade (1^{er} et 3^e grenadiers) ne donne en plein que vers 5 h. 1/2 du soir et jusqu'à 7 heures pour enlever le village d'Amanvillers. Elle perd 820 hommes à son premier régiment, 433 à son second, soit 17 et 27 p. 100.

Le XII^e corps (Saxons), qui opérait le mouvement tournant, eut trois de ses brigades engagées, concourant à l'attaque de Sainte-Marie, Roncourt, Saint-Privat.

Les pertes furent relativement minimales.

603 hommes à la 45^e brigade (régiments 100 et 101);

701 hommes à la 47^e brigade (régiments 104 et 105);

593 hommes à la 48^e brigade (régiments 107 et 108).

Soit, moyennement, 10 à 11 p. 100.

Les pertes furent plus fortes au IX^e corps : 16 p. 100 en moyenne.

Le corps, composé des 35^e, 36^e, 49^e et 50^e brigades, s'engagea, vers 1 heure de l'après-midi, du côté de Chanterenne, la ferme de l'Envie, le bois de la Cusse et Champenois.

Les régiments de la 35^e brigade (36^e et 84^e) perdent respectivement 556 et 525 hommes. Ceux de la 36^e seulement 762. Ceux de la 49^e (1^{er} et 2^e régiments hessois), 310 et 307 hommes. Ceux de la 50^e (3^e et 4^e hessois), 304 et 103.

Les deux bataillons de chasseurs du corps (2^e et 9^e) perdent chacun 163 hommes (16 p. 100 de leur effectif).

Le VIII^e corps (I^{re} armée) engage trois de ses brigades entre 1 heure et 2 heures de l'après-midi sur le versant est du ravin de la Mance, à la droite prussienne.

Ces brigades se succèdent et se mêlent dans les attaques. La première, portée en avant, la 29^e (33^e et 60^e régiments), perd, dans ses attaques, 631 et 685 hommes, soit 22 à 23 p. 100. La 30^e, partie en avant une heure après la 29^e, ne perd que 12 p. 100.

Les deux régiments, les 28^e et 67^e, ont respectivement, de 2 h. 1/2 à 7 heures du soir, 341 et 344 hommes hors de combat.

Engagée derrière les premières vers 5 heures, la 31^e brigade perd 721 hommes, soit aussi 12 à 13 p. 100.

Le 8^e bataillon de chasseurs perd 20 p. 100.

6^e Bataille de Sedan.

(1^{er} septembre.)

Les relevés des pertes de tous les régiments prussiens et bavaois le 1^{er} septembre sont donnés dans les fascicules de la guerre franco-allemande avec tous les détails.

Il y eut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, 465 officiers et 8,450 hommes mis hors de combat. Sauf pour quelques régiments, les pertes sont généralement beaucoup plus faibles que dans les batailles autour de Metz. On eut, de fait, peu d'enlèvements de positions, la journée s'étant passée, du côté des Prussiens, à opérer, autour de la place qu'entourait

l'armée française, un resserrement sous la protection de toutes les batteries des divisions et du corps.

Les luttes dans Balan furent seules très vives; mais dans un petit espace, et par de simples têtes de colonne, les Bava-rois, qui commencèrent l'attaque de Balan dès le matin, eurent sept de leurs régiments qui y perdirent 15, 16 et 17 p. 100 de leur effectif.

Pour les corps prussiens, sauf deux, le 21^e régiment qui eut 22 p. 100 de tués ou blessés, le 5^e bataillon de chasseurs qui eut 20 p. 100, les pertes sont presque partout de 5 à 11 p. 100.

Les régiments engagés du I^{er} corps bavarois perdent en moyenne 11 p. 100.

Ceux du II^e corps bavarois, 15 à 16 p. 100.

Ceux du V^e corps prussien (deux régiments et un bataillon de chasseurs), 17 p. 100.

Les régiments engagés du XI^e corps, 8 p. 100.

Ceux du XII^e, 7 p. 100 seulement.

La garde et le IV^e corps abordent à peine les Français, et on n'indique dans chacune de ces fractions que 8 et 10 p. 100 de tués ou blessés au régiment de fusiliers et au 71^e de ligne (1).

De cet ensemble de chiffres, quelles déductions pratiques peut-on tirer?

Tout d'abord, il est constant, d'après ces recherches, que les batailles et combats sérieux amènent, en tués et blessés, un chiffre moyen de 10 à 12 p. 100; c'est-à-dire qu'on peut

(1) Dans la guerre de 1866, l'armée prussienne avait eu, sur un effectif de 329.000 hommes, une perte totale de 27,839 hommes, soit 8 à 9 p. 100.

considérer comme perdu, après une affaire, un peu plus du dixième de son effectif.

Mais ce n'est pas absolument là la question précise. Elle est moins générale, et nos recherches avaient pour but de fixer dans quelles conditions se trouvaient, le plus souvent, après un engagement plus ou moins vif, les unités tactiques simples au point de vue du chiffre de tués ou blessés.

Tout d'abord, il y a, on le comprend, impossibilité à fixer une moyenne habituelle. Le temps passé au feu, les difficultés plus ou moins grandes de l'opération, le terrain, la force de l'ennemi, tout contribue à rendre absolument dissemblables les effets destructifs.

Toutefois, l'étude des résultats que nous venons d'exposer nous permet d'être très près de la réponse à la question, si l'on veut tenir compte des observations suivantes :

1° Les pertes indiquées sont données par des pour cent basés sur des effectifs réguliers de rationnaires ; mais, dans la pratique, il s'en faut que les éléments d'une compagnie, d'un bataillon, d'un régiment soient pris tous au feu.

Il y a les malades, les traînants, les employés de tous genre restés en arrière, les groupes plus ou moins forts, demi-sections, sections, pelotons, compagnies même laissés sur tel ou tel point ou envoyés sur les côtés pour s'assurer certaines positions. Ce sont là des diminutions de présents qui altèrent nécessairement la proportion et qu'on ne peut connaître.

2° Dans un bataillon, outre ces diminutions, il se trouve souvent des groupes que les capitaines et les chefs de bataillon conservent comme en-cas. Ces groupes sont loin, alors, de supporter les pertes générales de ceux qui sont dispersés sur la ligne de feu.

Dans les régiments, il est rare que les trois bataillons soient engagés ensemble. L'un reste en réserve, n'intervient qu'à la fin et supporte par conséquent moins que les autres, et pendant un temps moindre, les effets destructifs du feu. On l'abrite

pour l'avoir entier et peu éprouvé. A Frœschviller, les V^e et XI^e corps prussiens seuls font appel à leurs réserves.

Le 16 août, on engage à la fin les réserves des III^e et X^e corps; on en fait autant le 18. Mais cela n'a lieu que lorsque, déjà, les lignes avancées des régiments sont éprouvées et que les Français semblent eux-mêmes assez ébranlés sur leurs positions.

Les bataillons de chasseurs, où toutes les unités sont en ligne, montrent, du reste, par la comparaison de leurs pertes avec celles des régiments lorsqu'ils sont engagés ensemble, la vérité de cette assertion; mais nous n'avons pu les citer seuls comme exemples, parce qu'il nous a semblé qu'en général, sauf quelques cas fort rares, on les lançait seulement après les autres troupes des brigades avec lesquelles ils étaient en opération.

Le 6 août, à Frœschviller, le 11^e bataillon, à l'attaque de la ferme d'Elsasshausen, perd 149 hommes, tandis que le régiment voisin, le 88^e, n'en a que 334 hors de combat sur un effectif triple.

Le 14 août, à Borny, le 1^{er} bataillon de chasseurs perd 219 hommes, à côté du 3^e régiment, qui a seulement 582 hommes hors de combat.

Ce même bataillon, le 18, envoyé à l'attaque du bois de la Cusse pour couvrir la gauche des batteries prussiennes, perd 285 hommes, à côté des 1^{er} et 2^e régiments hessois, qui ont l'un 310 et l'autre 307 hommes hors de combat sur leurs trois bataillons. Le même jour, 18 août, le 8^e bataillon de chasseurs engagé vers 2 heures, en même temps que les 28^e et 67^e régiments, perd 137 hommes, tandis que les corps ci-dessus n'ont que 341 et 344 blessés ou tués sur un effectif triple.

Ce même jour, le 2^e bataillon a 163 hommes hors de combat à l'attaque de Champenois, exécutée de concert avec

les 3^e et 4^e régiments hessois, qui ne perdent le premier que 304 et le deuxième que 103 hommes.

Pour ces bataillons comme pour les régiments, les pourcent donnés sont certainement des minima; voilà ce qu'il est important d'établir (1).

3^o D'autre part, les chiffres donnés sont des totaux de pertes subies du commencement à la fin du combat. Sauf dans le cas exceptionnel de la garde prussienne à Saint-Privat, perdant, en un peu plus d'une demi-heure, 50 p. 100; dans celui, exceptionnel aussi, de la 38^e brigade (X^e corps), perdant, en moins d'une heure, en arrivant le soir, 58 p. 100 dans son premier régiment, le 16^e d'infanterie, et 40 p. 100 dans son second, le 57^e, à l'attaque des positions au nord de Mars-la-Tour, sauf dans ces cas, nous le répétons, nous n'avons que des totaux d'ensemble. Ces totaux sont les résultats d'une journée entière pendant laquelle les régiments ont eu à marcher, à attaquer plusieurs fois, à rester en position sous le feu de l'ennemi.

Pour nous résumer maintenant :

Il se pourra faire que des troupes qui engageront les combats, qui seront exceptionnellement obligées à une marche à découvert contre un ennemi retranché et abrité, aient des pertes assez rapides de 40 à 50 p. 100. Ces troupes-là, nous l'avons dit, peuvent être considérées comme hors d'état de continuer la lutte.

En général, dans les actions ordinaires de plusieurs heures consécutives, les troupes les plus éprouvées ont perdu de 25 à 30 p. 100.

(1) Le jour de Saint-Privat, le bataillon de fusiliers du 85^e régiment s'engage à 2 h. 30. Il perd, en une demi-heure, 400 hommes et est obligé de reculer absolument désorganisé et hors d'état de servir de toute la journée.

A Spickeren, 22,5 p. 100, de midi à 8 heures, pour les 39^e, 74^e, 77^e et 12^e régiments.

A Frœschviller, 26,6 p. 100, de midi à 4 heures, pour les 6^e, 46^e, 37^e et 50^e régiments.

A Borny, 23,5 p. 100, de 4 heures à 7 heures du soir, pour les 73^e et 43^e régiments.

A Gravelotte, 31,6 p. 100, de 10 heures du matin à la nuit, pour les régiments nos 48, 52, 20, 35, 24, 72, 11, 16, 57.

A Saint-Privat, 29,2 p. 100, de 1 heure à 7 heures du soir, pour les régiments de la garde, le 85^e, le 33^e, le 60^e, le 36^e.

Les troupes qui subissent ces pertes sont celles qui engagent la lutte, qui enlèvent les positions avancées, qui viennent jusqu'aux abords de la ligne de résistance définitive de l'ennemi.

Là, il se produit chez elles une lassitude, une confusion qui arrêtent leur élan. C'est alors que, un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant les circonstances, arrivent les soutiens, les premières réserves, même les secondes quelquefois.

Ces troupes nouvelles, déjà éprouvées par le feu — car on est obligé de les tenir, les premières au moins, assez près des lignes de feu, souvent sans abri suffisant — s'engagent à leur tour soit seules, soit de concert avec les précédentes.

Leurs pertes se chiffrent d'habitude par 14, 15 et 16 p. 100.

A Spickeren, 14,5 p. 100 pour les 48^e, 8^e et 40^e régiments.

A Frœschviller, 14,4 p. 100 pour les 58^e, 47^e, 80^e, 87^e et 82^e régiments.

A Borny, 16 p. 100 pour le 15^e, le 55^e, le 4^e et le 44^e régiment.

A Gravelotte, 16,3 p. 100 pour les numéros 12, 71, 91 et 79.

A Saint-Privat, 14,2 p. 100 pour les numéros 29, 36, 84, 111, 105, 107, 95 et 83.

Enfin, viennent les régiments maintenus sur leurs positions ou lancés très tard. Ceux-là perdent, moyennement, 8, 9, 10 p. 100.

Tels sont :

Le 77^e et le 52^e, à Spickeren, perdant l'un 10 et l'autre 4 p. 100 ;

Le 59^e et le 88^e, à Frœschviller, perdant le premier 10, le deuxième 11 p. 100 ;

Le 13^e régiment, à Borny, perdant 9 p. 100 ;

Le 79^e, perdant 10,4 p. 100 à Gravelotte ;

Les 28^e, 69^e, 67^e, 2^e et 54^e régiments, à Saint-Privat, perdant respectivement 11, 12, 9, 10 p. 100 ;

Les quatre régiments hessois du IX^e corps, perdant de 8 à 10 p. 100, et une partie des régiments saxons du XII^e corps perdant 10, 8 et 6 p. 100 (1).

(1) Il a été impossible d'étayer des calculs sur les pertes de l'armée française dans la campagne.

Suivant quelques-uns, dans le courant de février 1871, les armées de province avaient en rationnaires 534,000 hommes ; on en comptait 354,000 dans les dépôts : soit un total de 888,000 sous les armes.

C'est avec l'armée permanente augmentée de quelques milliers de soldats de la réserve, 350,000 hommes environ en tout, qu'avait été fait le premier effort.

On peut donc admettre que, dans la période 1870-71, près de 1,200,000 hommes ont été mis sous les armes.

On compte que nous avons eu 164,120 tués ou blessés ; c'est donc une perte de plus du septième du total.

Et si l'on admet que nous avons eu 884,000 hommes engagés dans les diverses armées, c'est une perte de 18,5 pour 100 en tués ou blessés.

Ces chiffres sont très approximatifs, car, suivant d'autres renseignements, c'est 116,829 morts et 143,066 blessés que nous avons eus dans toute la campagne.

On pourrait en donner de plus sérieux pour certaines opérations ; mais il est bien difficile de se procurer les effectifs exacts des combattants, et, par suite, quoique le nombre des tués ait été relevé, on n'a encore que des chiffres approximatifs.

A Spickeren, le 2^e corps français, qui a été seul engagé, et qui avait trois

Peut-on admettre que des troupes qui viennent de perdre, de haute lutte, la moitié de leur effectif sont susceptibles de continuer à combattre ? Il faut bien l'admettre ; mais il faut que ces troupes soient d'une bravoure hors ligne et surtout bien conduites. Or, comment supposer que des troupes seront bien conduites quand la moitié au moins de leurs chefs sera par terre ?

Les généraux russes, qui ont dans leur infanterie une confiance des plus grandes, sont à peu près les seuls qui soutiennent cette thèse, et ils en donnent des exemples dans les assauts livrés autour de Plewna lors de la guerre de 1877-78.

Il y a à leurs dires quelque exagération. D'abord, la division Skobelew, qui fut la plus rudement engagée, ne perdit guère aux assauts que 40 p. 100. Les situations indiquent 48 p. 100, mais en y comprenant les pertes des affaires antérieures.

En tous cas, les rapports des corps disent que, dans les

petites divisions, soit peut-être 22,000 hommes de rang, a eu 4,078 tués ou blessés, soit 18,5 p. 100.

Il faut ajouter toutefois que, à l'appel qui suivit la bataille, le lendemain matin, on comptait près de 4,000 disparus, mais sur ce chiffre il n'y avait, très probablement qu'un nombre assez restreint d'hommes hors de combat.

Dix jours après, à Rezonville, ce même corps, qui fut aussi très engagé, perdit 3,059 hommes tués ou blessés, soit le sixième de son effectif.

Dans ce cas comme dans le précédent, on n'a pas tenu compte des manquants à l'appel du lendemain, dont le chiffre fut de près de 2,500.

NOTA. — Toutes ces recherches font supposer que les batailles d'autrefois étaient relativement plus meurtrières que celles d'aujourd'hui, proportionnellement au nombre des troupes engagées.

Ainsi, à Solferino, les Français perdent 14,400 hommes sur 140,000.

A Custozza, les Autrichiens 5,100 sur 75,000.

A Sadowa, les Prussiens perdent 9,150 hommes sur 220,000.

A Saint-Privat, 20,000 sur 220,000.

A Sedan, 9,000 sur 220,000, tandis qu'à Marengo, Bonaparte perd 7,000 hommes sur 28,000.

A Leuthen, Frédéric en perd 3,000 sur 30,000.

assauts du 11 au 12 septembre, sur 13,000 ou 14,000 hommes d'infanterie, Skobelew eut 6,000 tués ou blessés; mais ils ajoutent ce fait caractéristique :

Sur les 7,000 ou 8,000 hommes restés, plus de 2,000 avaient abandonné les rangs, étaient couchés ou errant en débandade; 2,000 tenaient sur la position enlevée, et 2,000 autres, formés en groupes et ramassés sur le parcours des assauts, faisaient une réserve. Mais tous les corps étaient mêlés, tous les liens tactiques avaient cessé d'exister, et le désordre était à son comble.

A l'assaut, on s'était lancé avec une héroïque bravoure; on parcourait en criant, sous un feu meurtrier, les quelques cents mètres qui séparaient des abords. Tout tombait sans qu'on y fit attention. Mais là, il n'y avait plus ni soutien ni réserve : tout s'était fondu sur la première ligne; on s'arrêtait, on ouvrait le feu, puis la masse battait précipitamment en retraite.

Sitôt le feu ouvert, on pouvait considérer l'attaque comme ayant échoué.

De la dépense en munitions.

En nous occupant de la question des pertes en hommes dans les combats, nous avons fait ressortir toutes les difficultés qui se présentent pour mener à bien une étude de ce genre.

Bien plus grandes encore sont les difficultés lorsqu'il s'agit de rechercher les dépenses en munitions. Là aussi, on se trouve en présence de chiffres généraux et totaux qui ne laissent deviner qu'imparfaitement des détails qui sont surtout intéressants pour les conclusions que nous recherchons.

Ils le sont d'autant plus que c'est, depuis des années, cette question de dépense en munitions qui préoccupe le plus les

esprits. C'est cette question qui nous a laissés, avant 1870, dans une perplexité des plus grandes pour notre armement, perplexité qui a retardé beaucoup nos progrès dans les choses militaires.

L'obstination qu'on mettait à déclarer que l'adoption d'une arme à tir rapide rendrait impossibles les approvisionnements en cartouches a fait que nous n'avons été dotés qu'au moment de la guerre d'un fusil se chargeant par la culasse que nous ne connaissions, dans les premières rencontres avec l'armée prussienne, que très imparfaitement, au point de vue de son rendement.

Aujourd'hui, cette même perplexité se fait sentir encore au moment de l'adoption des armes à répétition, et leur adoption, réclamée par l'opinion, n'est pas sans préoccuper beaucoup nombre de militaires, qui craignent que les facilités du tir ne poussent à des dépenses de cartouches hors de proportion avec les approvisionnements possibles.

Nous nous occuperons surtout de l'infanterie, qui est celle des deux armes dont on discute et redoute davantage dans les luttes de l'avenir les besoins en munitions.

Il est certain que, techniquement, la consommation de cartouches croît avec la rapidité possible du tir. Il semble théoriquement naturel qu'un fusil se chargeant vite et portant loin entraîne de la part de ceux qui s'en servent une plus grande dépense de munitions.

Cependant, il nous semble, jusqu'à preuve pratique du contraire, qu'il y a erreur de supposer « que la consommation de munitions est en rapport direct avec le perfectionnement de l'arme au point de vue de la rapidité du tir ».

C'est sur ce principe qu'on semble se baser pour établir le desideratum des approvisionnements individuels et des approvisionnements généraux, et, quoiqu'il convienne de ne pas perdre de vue l'excellent adage que « qui peut le plus peut

le moins », il est peut-être bon de ne pas s'exagérer l'importance du chiffre nécessaire, indispensable.

Certes, le feu est devenu prépondérant, on ne saurait le nier ; mais, si la quantité des cartouches nécessaires peut se déduire jusqu'à un certain point logiquement de l'armement employé, très logiquement il faut faire entrer dans les déductions la question de tactique, et c'est celle que l'on tient un peu à l'écart lorsqu'il s'agit de calculs à faire.

Là, au surplus, comme lorsqu'il s'agit des pertes en hommes que l'on éprouve au feu, on ne saurait établir que des recherches d'ensemble portant sur les dépenses générales des corps.

On objectera sans doute et avec raison, que, si les troupes de deuxième ligne et de réserve brûlent peu ou point de munitions dans le combat, celles de première auront plus rapidement vidé leurs cartouchières. Cela est vrai, mais n'est vrai, même avec l'ordre dispersé, que dans une certaine proportion : car il faut bien admettre que, en raison de la manière dont s'engageront les batailles, de la part presque exclusive que l'artillerie devra y prendre au début, la tâche du fantassin se modifiera.

En raison même de la préparation faite par le canon ; en raison des feux que fera l'infanterie aux moyennes et même aux grandes distances ; en raison du résultat probable de ces feux ; de l'impossibilité et de la difficulté qu'on éprouvera à rester en position dès que les lignes se seront rapprochées sans être bouleversées par les nappes de projectiles qui viendront s'abattre sur les points occupés ; par tous ces motifs, il est probable qu'on restera très peu de temps aux distances de 100, 200, 300, 400 mètres même, et qu'on y brûlera relativement moins de munitions qu'autrefois.

Pour bien élucider la question, nous allons examiner la dépense en munitions dans toute une suite de campagnes,

avec autant de détails que le permettent les renseignements à ce sujet (1).

Tout d'abord, si l'on recherche dans les comptes rendus des guerres du commencement du siècle, alors que les armes de l'infanterie étaient de simples fusils à pierre, de chargement lent et de justesse des plus médiocres, on trouve que la dépense en munitions est, moyennement, pour toute une campagne et même pour une longue campagne, de 95 à 97 par fantassin.

Cette dépense est d'autant plus grande que les effectifs mis en action sont plus faibles.

Il faut à 85,000 hommes 140 cartouches par fusil pour faire la campagne de 1800; il n'en faut plus que 90 aux

(1) Dans les campagnes de 1793 à 1797, les Autrichiens ont dépensé 22,000,000 de cartouches.

Les effectifs ont beaucoup varié d'une année à l'autre; en les mettant à 45,000 hommes moyennement, c'est environ 500 cartouches par fantassin.

En 1799 et 1800, pour un effectif de 85,000 fantassins, les Autrichiens consommèrent 12,000,000 de cartouches, soit 140 par homme.

En 1809, 18,000,000 pour 210,000 ou 220,000 fantassins, soit 90 par fusil.

En 1813-14, pour 150,000 hommes d'infanterie, dépense environ de 13,000,000 de cartouches, soit 83 par fantassin.

Ainsi, avec un fusil à pierre, n'ayant que 200 ou 250 mètres de portée, il fallait moyennement par homme: 90 cartouches dans de grandes armées, 140 dans les armées moyennes, 500 dans les petites armées.

Dans ce calcul, les auteurs n'ont pas tenu compte des diminutions d'effectifs qui se produisent dans le cours d'une campagne, et n'ont tablé que sur des effectifs complets.

Si, pour faire la part la plus grande aux éventualités, nous supposons le total des munitions dépensé seulement par les deux tiers de l'effectif, nous trouvons:

Dans les campagnes de 1793 à 1797, 750 cartouches par fusil;

Dans celles de 1799 à 1800, 210 cartouches par fusil;

Dans celle de 1809, 135 cartouches par fusil;

Dans celle de 1813-1814, 125 cartouches par fusil.

220,000 fantassins de la campagne de 1809 ; 83 par fusil suffirent en 1813.

Dans les guerres modernes, en 1866, on n'annonce plus que 9 ou 10 cartouches par homme brûlées dans la courte campagne de Bohême, et l'on cite comme un chiffre élevé la consommation du 37^e régiment prussien, qui a dépensé 30 cartouches par fusil ; tous les autres régiments, même ceux qui ont exécuté des feux à volonté nourris, étant restés fort au-dessous.

En 1870-71, il en faut 50 ou 60 par homme.

En 1877-78, les Russes en brûlent 47 en moyenne par fusil (1).

Ces chiffres sont certainement une preuve que la perfection dans les armes tend, avec la tactique nouvelle, à diminuer la consommation dans une campagne, et que, par une espèce de compensation, si le fusil peut tirer de loin, on s'en sert relativement moins de près ; en tout cas, on s'en sert moins que, lorsque son emploi se limitant à de courtes distances, on se trouvait obligé à des déploiements de colonnes et à des ouvertures de feu à 250 ou 200 mètres seulement.

Nous voulons essayer, à l'aide des renseignements puisés

(1) En 1866, les Prussiens brûlèrent 2,000,000 de cartouches, soit 8 ou 9 par fusil à chargement rapide.

En 1870, la consommation, pour toute l'armée allemande, atteint 30,000,000 de cartouches, soit, pour 550 à 575,000 fusils, de 52 à 55 par homme.

En 1877-1878, l'infanterie russe, composée de 23 divisions actives, a brûlé 13,000,000 de cartouches, soit 47 par fusil.

Il convient de dire que l'on a tablé ces chiffres sur les effectifs complets, sans tenir compte des diminutions.

Si, comme dans la note précédente, on estime pouvoir retrancher au moins un tiers aux effectifs, les consommations montent :

A la campagne de 1866, à 14 par fusil ;

A la campagne de 1870-71, à 80 ou 82 par fusil ;

A celle de 1877-1878, à 70 par fusil.

dans la lecture des fascicules de la guerre franco-allemande, d'entrer dans quelques détails un peu précis.

Nous avons dit que, d'après les relevés, la consommation générale de munitions pour toute l'armée allemande a été, en somme, très modérée et ne s'élève pas à plus de 55 par homme, en tablant sur des effectifs complets.

Toutefois, il est des fractions qui ont eu des dépenses très supérieures.

Le 16 août, à la bataille de Gravelotte, le III^e corps, qui a supporté pendant une grande partie de la journée, on peut même dire pendant la journée entière, les efforts de la bataille, consommait 720,500 cartouches, soit 28,800 par bataillon.

Ce n'est au total que 36 par homme.

Mais il est certain, d'après les récits, que plusieurs fractions du corps ont manqué de cartouches et ont dû avoir recours aux sections de munitions.

A la 9^e brigade, les 8^e et 12^e d'infanterie, engagés vers 9 h. 1/2, après s'être emparés des bois de Vionville et de Saint-Arnault, manquèrent de munitions vers 5 heures.

A la 10^e brigade, le 52^e s'engage vers 11 heures. Chargé, au sortir de Flavigny, vers midi, par les cuirassiers français (garde), refoulé sur Flavigny, il fut aussi à court dans la soirée. Son 3^e bataillon n'avait plus de cartouches vers 1 h. 1/2. Pour faire le remplacement dans les lignes qui tenaient encore, on dut naturellement avoir recours aux colonnes de munitions. Cependant, celles-ci annoncent n'avoir distribué que 115,200 cartouches, soit le contenu de six caissons. Ce qui ne porte, en somme, le chiffre moyen pour tout le corps qu'à 43 à 45 par homme.

Nous ne pouvons, nous le répétons encore, donner que des chiffres généraux ; mais, toutefois, en faisant ressortir les emprunts qui furent faits pendant la campagne aux colonnes de munitions pour tenir les approvisionnements des gibernes

au complet, après chaque affaire, on a une idée assez nette des dépenses faites.

Ainsi, l'on sait que l'infanterie de la garde prussienne a pris pendant la campagne les munitions d'une colonne, plus quatre cinquièmes, soit 750,000 cartouches (30 par fusil pour un effectif complet; 45 si l'on admet l'effectif réduit aux deux tiers).

Le V^e corps a épuisé trois colonnes de munitions : soit 50 cartouches par fusil pour l'effectif réglementaire; 75 pour un effectif diminué du tiers afin de faire la part des pertes de toute nature (1).

Des exemples plus intéressants et plus concluants peuvent être pris dans l'armée bavaroise.

Les circonstances de la guerre, peut-être aussi une moindre entente de la discipline du feu, ont amené ces corps à des dépenses de munitions d'infanterie très supérieures à celles des autres corps allemands.

Ainsi, on sait que le I^{er} corps bavarois a tiré de ses parcs et colonnes de munitions presque tout ce qu'ils contenaient : 166 cartouches par homme. Il ne les a pas toutes dépensées, cela est certain; mais ce ravitaillement fait voir que ce corps a eu une dépense de tir très élevée et très supérieure même au II^e corps, qui n'annonce comme consommation totale que 82 cartouches par arme.

C'est le I^{er} corps bavarois qui a eu, dans la guerre en province, la plus grande suite d'engagements successifs.

On le trouve : le 10 octobre, à Artenay; le 11 octobre, à Orléans; le 7 novembre, à Marchenoir; le 9, à Coulmiers; le

(1) La I^{re} armée allemande, composée de deux corps d'armée plus deux tiers de corps, annonce avoir épuisé le contenu de trois colonnes de munitions, soit 21 par fusil en calculant sur l'effectif réglementaire, et 32 si on admet ces effectifs diminués du tiers par les pertes de toute nature.

14, à Ladou-Maizières; le 28, à Beaune-la-Rolande; le 2 décembre, à Loigny; le 3, à Orléans; le 7, à Meung; les 8, 9, 10, à Beaugency; les 14, 15 et 16, aux combats sur le Loir.

On voit que, dans cette période (fin novembre et commencement de décembre), il a dû avoir presque chaque jour un engagement avec les troupes françaises. Il est naturel que, dans ces conditions, ce corps ait pu être parfois à court de munitions; mais, si l'on relève avec soin les divers engagements, on remarque que ce fait n'a pu se produire que pour quelques bataillons.

Ainsi, il n'y a que deux bataillons qui furent engagés directement six fois (le 9^e bataillon de chasseurs et un du 2^e d'infanterie). Il y en eut trois d'engagés cinq fois (le 1^{er} et le 2^e du 2^e d'infanterie et un du 10^e). Il y en eut d'engagés quatre fois et les autres trois et deux fois.

Les Bavares accusent une dépense moyenne de 21 cartouches à chaque combat par fusil engagé. C'est donc une base facile pour établir que deux bataillons ont dû brûler 126 cartouches; trois en ont brûlé 105; neuf en ont brûlé 84, et onze, de 21 à 63 (ceci dans la période indiquée).

C'est évidemment une forte consommation, mais qui n'a rien d'exagéré si l'on tient compte qu'on était là dans des conditions exceptionnelles, se battant tous les jours (1).

(1) Pour ce qui concerne la dépense en munitions des Bavares, il convient de dire que c'est une des plus fortes connues, sauf celle des régiments turcs en 1877-1878.

Mais, pour ces derniers, on se trouve avoir à calculer sur des corps d'infanterie qui se bornaient à une défense strictement passive.

Il paraît certain que, dans cette armée, il y eut dans les bataillons des dépenses qui montèrent à 400, 500 cartouches par homme et même plus. Il est vrai de dire que l'on sacrifiait tout au tir et que chaque groupe de quelques petites compagnies de fantassins était suivi de 40, 50, 60 chevaux ou mulets de bât portant chacun 2,000, 2,500 cartouches de Martini-Henry.

C'est un cas exceptionnel que nous ne pouvons donner comme exemple dans la question que nous essayons de traiter.

Toutefois, il était intéressant et important de la citer, parce qu'il faut toujours mettre les choses au pire et supposer qu'on peut avoir des difficultés, des impossibilités même à se réapprovisionner.

En France, à la suite de la guerre, on ne s'est guère occupé de la consommation en cartouches, et il est difficile d'avoir des chiffres présentant l'exactitude de ceux qu'on relève dans les fascicules de la guerre établis par l'état-major allemand.

On sait cependant que :

Dans les journées des 14, 16 et 18 août, le 3^e corps de l'armée du Rhin a brûlé 320,000 cartouches;

Dans les journées des 6, 16 et 18 août, le 2^e corps en a dépensé 640,800;

Le 4^e corps en a brûlé 200,000 dans les journées des 14 et 16;

Le 6^e corps en a brûlé 1,820,000 dans les journées des 16 et 18;

La garde, le 16 août, en a dépensé 122,000.

En rapprochant ces chiffres des effectifs, on arrive à des dépenses variant de 14 à 78 et de 20 à 115 ou 117, si, pour faire une part suffisamment large aux pertes de toute nature, on suppose les cartouches consommées seulement par les deux tiers de l'effectif complet, ce qui permet de ne pas tenir compte des munitions des morts et des blessés qui peuvent être employées par les autres combattants.

Là dépense s'échelonne, naturellement, suivant le plus ou moins de difficultés qu'ont à vaincre les brigades pour tenir leurs positions de combat.

Celles du 6^e corps et du 2^e ont la plus grande consommation, qui va de 54 à 117 pour le 6^e et de 54 à 90 pour le 2^e.

Les brigades du 4^e corps en dépensent en moyenne de 30 à 45.

Celles du 3^e corps sont fort diverses. La 1^{re} division, qui est la plus engagée, en consomme 48 par homme.

Nous arrêtons là cette série de chiffres. Aussi bien est-on forcé de s'en tenir à des indications générales et de déclarer qu'on manque absolument de bases fermes pour évaluer la consommation de munitions d'une troupe engagée.

Ce que nous pouvons tout d'abord, cependant, conclure de ces recherches, c'est que très rarement on arrive à brûler, même en plusieurs combats, dans tous les bataillons composant un corps d'armée et même une division, l'approvisionnement porté par les hommes. Lorsqu'on dépasse cet approvisionnement, ce n'est jamais que dans un certain nombre de bataillons, et, pour remettre les cartouchières au complet, il n'est pas besoin d'épuiser toutes les caisses des colonnes de munitions.

Les Allemands, dans leurs derniers règlements du moins, car ils y ont fait des changements, depuis surtout qu'ils ont adopté l'arme à magasin, avaient fixé l'approvisionnement des cartouches à 179 par fusil, savoir :

- 80 sur l'homme ;
- 19 dans le caisson de bataillon ;
- 12 dans les voitures à bagages ;
- 68 dans les colonnes de munitions.

Or, dans la guerre de 1866, le régiment qui a le plus brûlé de cartouches, le 37^e, n'en consuma que 45 par fusil.

Le III^e corps, qui en fait la plus grande consommation le 16 août, n'en brûle que 54 par homme.

Dans le I^{er} corps bavarois, en décembre 1870, on en fait une grande consommation, mais sans dépasser 126 par fusil pour deux bataillons seulement, 105 pour trois autres, et de 21 à 84 pour les vingt derniers.

L'approvisionnement de 179 paraît donc très suffisant.

A Spickeren, à Frœschviller, à Borny, il ne semble pas

qu'aucune des fractions engagées ait manqué de munitions. Ce n'est que le 16 août, à Gravelotte, et le 18, à Saint-Privat, que se présentent des cas où des bataillons entiers se trouvent manquer de munitions (1).

Le 8^e d'infanterie dépense son approvisionnement de cartouches et de caissons, le 16, en huit heures de combat. Au 52^e et au 12^e d'infanterie, ce même jour, un bataillon de chacun des régiments vide ses gibernes et ses caissons en deux heures et demie.

Le 18, à Saint-Privat, on ne cite qu'un bataillon du 36^e obligé de quitter la position faute de cartouches : consommation en quatre heures. La relation du grand état-major fait ressortir qu'à Sedan, le 1^{er} septembre, presque tous les régiments et bataillons qui s'engageaient de 4 à 6 heures du matin commençaient à manquer de munitions lorsque la bataille touchait à sa fin.

A 8 h. 1/2, le 2^e bataillon de chasseurs bavarois dut se retirer faute de cartouches. A la même heure, on n'en avait plus au 12^e bataillon de chasseurs prussiens.

Vers 9 heures, les bataillons engagés entre Daigny et Maisoncelle faisaient savoir qu'on allait manquer de munitions (2).

Ces détails étaient importants à connaître, mais ne font res-

(1) Le 16 août, la 37^e brigade (X^e corps), qui arriva en premier pour prolonger, vers midi 1/2, la ligne du III^e corps, engagea immédiatement ses deux régiments, le 71^e et le 91^e, vers les bois de Tronville.

Suivant les récits de la guerre, vers 3 h. 1/2, ils avaient brûlé toutes leurs munitions de cartouchière et de sac.

Le 18 août (Saint-Privat), le 36^e régiment prussien fut engagé vers 11 h. 1/2 contre les défenseurs de Chantrenne et de la ferme de l'Envie.

A 4 heures, le bataillon qui s'était logé dans Chantrenne dut l'évacuer faute de munitions.

(2) On ne cite pas, dans la guerre de 1870, du côté des Français, de corps ayant manqué de munitions. Il y eut des régiments où les 90 cartouches portées par les hommes avec le fusil modèle 1886 furent consommées, mais

sortir, en somme, qu'une chose, c'est la grande attention qu'il faut avoir à ce que les communications ne soient jamais rompues entre les bataillons combattants, leurs caissons et les colonnes de munitions.

Nous ne pouvons terminer sans dire aussi un mot de la dépense en munitions d'artillerie.

Mais, dans ce cas, comme dans le précédent, et même plus que dans le précédent, les difficultés sont très grandes lorsqu'on veut se rendre un compte exact de la consommation.

Cependant, elle a bien son importance, parce que l'artillerie, qu'une consommation exagérée de ses obus amènerait à l'obligation de cesser son feu, laisse l'infanterie de l'attaque ou de la défense dans une situation critique, lorsque, surtout, cette dépense de projectiles n'a pas suffi pour décider du retrait des batteries adverses.

Suivant les renseignements qu'il a été possible de se procurer, les Allemands sont entrés en France avec 1,284 canons de campagne. Il en a été envoyé 116 pendant la guerre, très probablement pour remplacer les pièces mises hors de service.

il y en eut peu et, en général, l'infanterie française, quoiqu'elle eût largement usé de ses feux, ne fit qu'une consommation de cartouches assez modérée.

La dépense des Russes, en 1877-78, fut relativement plus considérable en face d'un adversaire qui se livrait à une tirerie très vive.

Vingt-trois divisions ont été envoyées successivement sur les Balkans. La consommation totale a été de 70 par fantassin. Sur ces divisions, les quatorze premières arrivées, celles en un mot qui firent la campagne entière, en consommèrent 84.

La 16^e division est citée pour avoir brûlé 1,422,000 cartouches, soit 178 par fusil. Les bataillons de chasseurs réunis par brigades en ont dépensé 216.

Enfin, en une seule affaire, le 30 août 1877, on cite le 130^e régiment comme ayant brûlé le chiffre très élevé de 94 cartouches par homme de l'effectif.

C'est à la suite de tous ces relevés qu'une commission, réunie sous la présidence du général Zeddeler, a porté l'approvisionnement total, qui était de 180 par arme, à 209, dont : 84 sur l'homme, 60 dans les caissons de bataillon, 65 dans les colonnes de munitions.

En chiffres ronds, ces pièces étaient approvisionnées chacune à 400 coups, dont 200 avec les batteries ou les colonnes de munitions des divisions et corps d'armée, et 200 autres aux grands parcs.

C'est donc un total de 500,000 obus à envoyer au moins, dont on avait la moitié prête à servir au combat.

Les chiffres donnés par les relevés allemands annoncent une dépense de 340,000 projectiles, ce qui n'est pas près, on le voit, du chiffre total à employer.

La consommation générale moyenne n'aurait donc été que de 260 à 265 coups par pièce (1).

Si l'on entre dans le détail des dépenses en munitions, on a les mêmes difficultés à se rendre compte des situations différentes où ont pu se trouver les batteries.

Ainsi, en lisant attentivement les journées du 14 (Borny), du 16 (Gravelotte), du 18 (Saint-Privat), on trouve qu'il y eut :

(1) Les approvisionnements en cartouches dans l'armée allemande étaient réglés sur le pied de : 161 cartouches par fusil (portées par l'homme et par la colonne de munitions d'un corps), 182 dans les colonnes de munitions de réserve (parcs).

Les approvisionnements en munitions d'artillerie dans l'armée allemande étaient réglés sur le pied de :

Par pièce..	{	237 coups d'obus, 21 coups de mitraille,	}	pour les pièces légères ;
		220 coups d'obus, 11 coups de mitraille,	}	pour les pièces lourdes.

Cet approvisionnement comprenait tous les caissons, ceux des batteries et ceux des colonnes de munitions. Il y avait, de plus, dans les colonnes de munitions de réserve (parcs) :

220 coups par pièce légère et 200 coups par pièce lourde.

Les corps d'armée bavarois n'avait pas la même composition.

Ils possédaient, tout compris :

Par pièce de quatre : 312 coups d'obus et 10 de mitraille ;

Par pièce de six : 212 coups d'obus et 11 de mitraille ;

Par pièce de douze : 175 coups d'obus.

A Borny, 19 batteries engagées, soit 114 canons ;
A Gravelotte, 37 batteries engagées, soit 222 canons ;
A Saint-Privat, 93 batteries engagées, soit 558 canons,

Et que la dépense totale en munitions pour ces trois journées ne fut que de 58,600 coups d'obus.

C'est à peine 66 à 67 coups par pièce.

Cependant, il ressort de la lecture les faits suivants :

Le 16 août, les quatre batteries de la 1^{re} division engagée du X^e corps ont épuisé leurs munitions entre midi et 4 heures, et ont dû se retirer.

Celles du III^e corps furent toutes engagées successivement dans la matinée, tirèrent, les premières arrivées, plus de 1,170 coups, et, les dernières, 770.

Hâtons-nous de dire que c'est une journée exceptionnelle pour l'artillerie allemande, qui eut, seulement ce jour-là, durant toute la bataille, un nombre de batteries inférieur au chiffre de celles que les Français mirent en ligne.

Ce même jour, les deux batteries de la 18^e division prussienne qui vinrent en ligne, tirèrent 1,930 coups, et les deux batteries hessoises, 1,880 obus. Enfin, la relation dit que les batteries du X^e corps eurent à remplacer chacune, moyennement, près de 1,050 coups dans les coffres.

Le 18, à Saint-Privat, grand déploiement de l'artillerie, très supérieure ce jour-là, à celle que les Français purent mettre en ligne. Les batteries du III^e corps n'annonçaient qu'une consommation moyenne de 274 obus, celle du X^e, de 524.

Nulle part, et c'est du reste sur ce point qu'il faut appeler l'attention pour le sujet qui nous occupe, on ne trouve, durant la campagne, une consommation supérieure à la quantité portée par les avant-trains et les caissons des batteries.

A Beaumont (30 août), les batteries du V^e corps annoncent une dépense de 390 coups par batterie ; à Sedan (1^{er} septembre), celles du XI^e corps brûlent de 730 à 500 obus.

Celles de la garde prussienne, le même jour, dépensent de 725 à 400 coups; — celles du III^e corps, à Orléans (le 3 décembre), 275 coups par batterie; — celles du IX^e corps, le même jour, un chiffre semblable (1).

(1) Nous n'avons pas compris dans la consommation, faute de renseignements, les dépenses que firent les batteries de campagne pour intimider les petites places fortes et les sommer de se rendre sans attaque régulière.

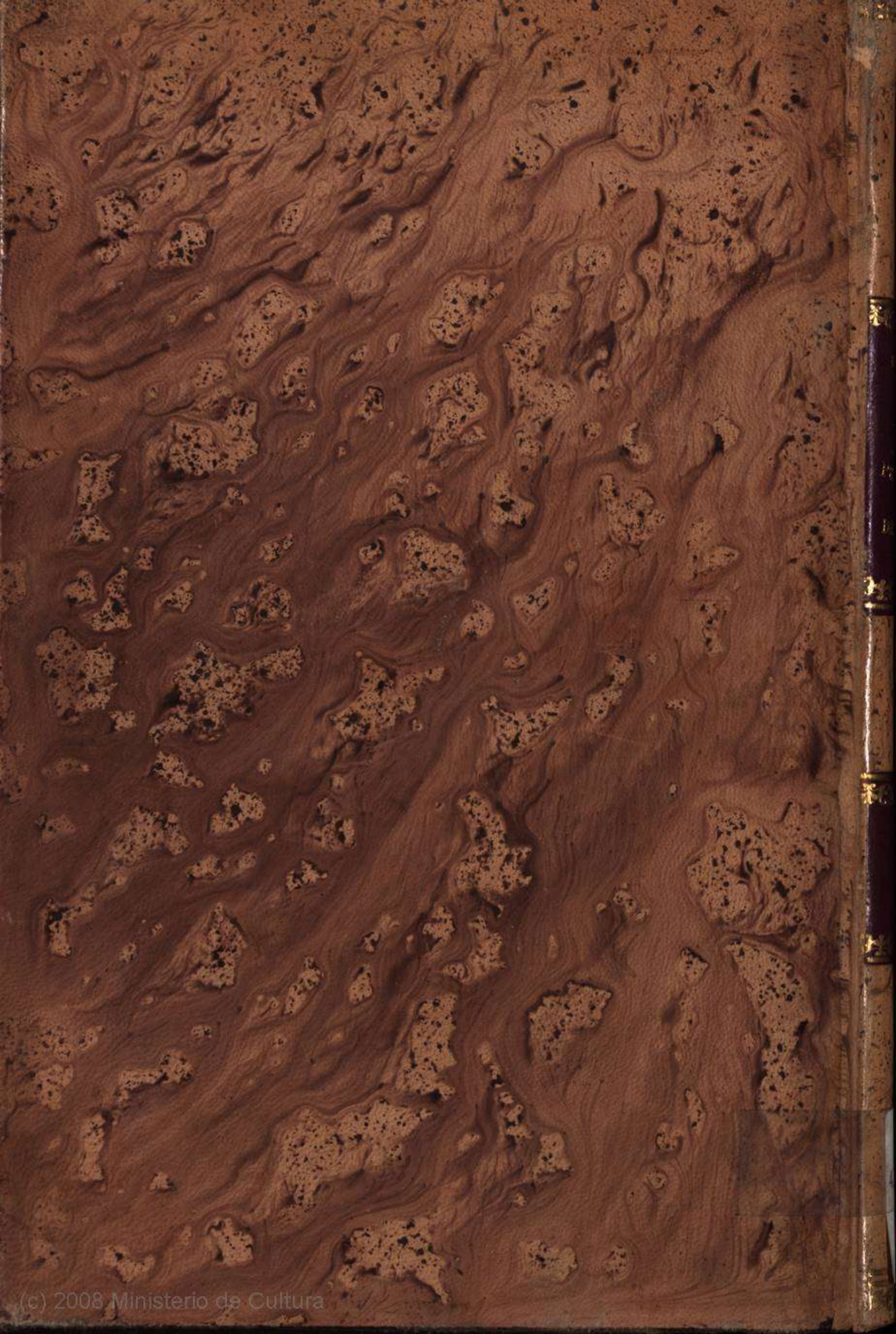
Phalsbourg, Montmédy, Marsal, Toul, Verdun et nombre d'autres reçurent pendant plusieurs heures le feu des batteries lourdes des divisions et brigades de passage sous leurs murs.

Ces dépenses de munitions ont été comprises dans la consommation de projectiles faite dans les sièges, consommation qui a été calculée au chiffre formidable de 506,550 obus et boulets de tous calibres.

FIN







41

LAMIRAUX

ÉTUDES

PRATIQUES

DE GUERRE

4

III

43 - 4

14



Digitized by Google